

**Et maintenant il ne
faut plus pleurer**

Ullmann, Linn

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LINN ULLMANN
Et maintenant
il ne faut plus
pleurer

roman traduit du norvégien
par Céline Romand-Monnier

ACTES SUD

“LETTRES SCANDINAVES”

série dirigée par Hege Roel-Rousson

Le point de vue des éditeurs

Comme tous les ans, Siri Brodal emmène son mari et ses enfants passer l'été chez sa mère, Jenny, dans un petit village paisible de la côte norvégienne. Cette fois, Mille, une adolescente à la beauté lunaire, les accompagne afin de s'occuper des deux filles. Pour Siri, ces séjours chez sa mère sont une épreuve douloureuse qu'elle nourrit toujours l'espoir de surmonter. Depuis que son petit frère s'est noyé dans le lac à l'âge de quatre ans, elle cherche en vain le pardon dans le regard fuyant de Jenny. Quant au mari de Siri, écrivain à la dérive qui tente depuis cinq ans d'accoucher de son nouveau roman, il passe son temps enfermé dans le grenier à envoyer des SMS frivoles à des femmes qui ne l'intéressent pas. Un soir, Siri organise une grande fête à l'occasion des soixante-quinze ans de sa mère. Tandis que les convives l'attendent dans le jardin, l'invitée d'honneur s'enferme dans sa chambre. Et personne ne prête attention à la jeune Mille qui se glisse silencieusement par le portail pour ne plus jamais revenir...

Les non-dits résonnent avec une ampleur assourdissante dans ce drame familial redoutable où chacun a le regard rivé sur ce qui n'est plus ou n'a jamais été.

Une mise en scène saisissante d'une famille en proie à la culpabilité et confrontée à ses propres démons...

Linn Ullmann

Journaliste, écrivain et critique littéraire reconnue, Linn Ullmann est née en 1966 à Oslo. Largement acclamés par la presse, ses livres ont été publiés en 33 langues. Ont déjà paru en France : Avant que tu ne t'endormes (Plon, 1999), Vertiges (Plon, 2003), Miséricorde (Plon, 2005) et Je suis un ange venu du nord (Actes Sud, 2010).

Du même auteur

AVANT QUE TU NE T'ENDORMES, Plon 1999 ; J'ai lu n° 5841, 2001.

VERTIGES, Plon, 2003.

MISÉRICORDE, Plon, 2005.

JE SUIS UN ANGE VENU DU NORD, Actes Sud, 2010.

Photographie de couverture : © Victoria Audouard

Sweetheart Like You de Bob Dylan ;

© Sony atv Music Publishing France

Titre original :

Det dyrebare

Éditeur original :

Forlaget Oktober as, Oslo

© Linn Ullmann, 2011

© ACTES SUD, 2014

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-03523-5

Linn Ullmann

Et maintenant il ne faut plus pleurer

roman traduit du norvégien
par Céline Romand-Monnier

ACTES SUD

Pour Niels.

Mais ta disparition même demeure.

Gunnar Ekelöf

Jenny Brodal n'avait pas bu une goutte d'alcool depuis plus de vingt ans. Elle ouvrit une bouteille de vin rouge et se servit un grand verre. Elle avait rêvé de la chaleur déferlant dans son ventre, du fourmillement au bout de ses doigts. Elle fut déçue, mais but une autre gorgée, oui, elle vida le verre et frissonna. Elle n'avait jamais dit jamais ! Elle avait pris un jour à la fois, un jour à la fois, et jamais, jamais, dit jamais. Assise au bord de son lit, elle était sur son trente et un, hormis les grosses chaussettes grises tricotées par Irma. Elle avait les pieds frileux. Une histoire de circulation sanguine. Et enflés. Elle redoutait le moment de les insérer tant bien que mal dans d'étroites sandales à talons hauts. Couleur nectarine. Des années soixante. Jenny se servit un autre verre. Il s'agissait de faire descendre le vin jusqu'aux pieds. Elle n'avait jamais dit jamais. Elle avait dit un jour à la fois. Elle essaya de se rappeler pourquoi elle s'était opposée à cette fête, cette célébration. Elle se leva et tournoya devant le miroir sur le mur. Sa robe noire tombait parfaitement sur sa poitrine. Elle n'allait pas tarder à ôter ses grosses chaussettes pour enfiler ses sandales.

En ce 15 juillet 2008, Jenny avait soixante-quinze ans. Mailund, la grande maison blanche dans laquelle elle avait grandi après la guerre, après avoir été emmenée par ses parents loin des décombres fumants de Molde, était remplie de fleurs. Elle y avait vécu presque toute sa vie, dans la joie et dans l'adversité, et à présent quarante-sept convives en habit d'été étaient en chemin pour la célébrer.

I

Le trésor

Mille, ou ce qu'il en restait, fut découverte par Simen et deux camarades qui creusaient dans la forêt à la recherche d'un trésor. Ils ne comprirent pas ce qu'ils avaient trouvé. Mais ils comprirent que ce n'était pas le trésor. C'était l'opposé du trésor. Plus tard, quand il fallut expliquer à la police et à leurs parents ce qu'ils faisaient dans la forêt, Simen trouva la chose difficile. Pourquoi avaient-ils entrepris de creuser dans *cette* clairière ? Sous *cet* arbre ? Et que cherchaient-ils, au juste ?

Deux ans auparavant, tous, adultes et enfants, avaient cherché Mille. Tous ceux qui passaient leurs vacances d'été dans la petite ville côtière, tous les riverains, la police, ses parents, tous ceux qui écrivaient sur elle dans le journal et parlaient d'elle à la télévision, avaient cherché Mille. Dans l'eau et sur la terre ferme, dans les fossés et les ravins, dans les monceaux de sable de Tangen et autour des falaises inhospitalières au nord du centre-ville, dans les ruines derrière l'école désaffectée et dans cette maison croulante, inhabitée, au bout de Brageveien, où l'herbe avait poussé jusqu'au-dessus des fenêtres et où aucun enfant n'avait le droit d'aller. Les parents de Mille avaient passé chaque mètre du centre-ville au peigne fin, allant de maison de capitaine en maison de capitaine et de magasin en magasin, montrant la photographie de Mille, collant des affiches sur la porte de la coopérative, sur la porte du bar Bellini, sur la porte de la librairie, qui autrefois avait été célèbre parmi les amoureux des livres de toute la Norvège pour son exceptionnelle sélection de littérature étrangère (c'était au temps où Jenny Brodal officiait derrière le comptoir), sur la porte de la Palermo Pizzeria et sur la porte de la boulangerie fermée qui, les mois d'été, abritait le nouveau restaurant de poisson Gloucester MA, que tout le monde appelait simplement l'ancienne boulangerie, en raison de la difficulté à prononcer Gloucester. L'ancienne boulangerie se trouvait au début de la route pour Mailund,

cette longue montée qui serpentait entre des falaises, des bois et tous les chalets, tous plus laids les uns que les autres.

Tout le monde avait cherché Mille, même ce garçon qu'on appelait KB, qui devait ensuite être arrêté pour son meurtre, avait cherché Mille, et pendant deux ans elle était restée enterrée sous l'arbre dans la forêt sans qu'on la trouve, recouverte de terre, d'herbe, de mousse, de brindilles, de pierres, et, à présent, elle était presque devenue terre à son tour, à part son crâne, les ossements, ses articulations, ses dents, ses bracelets fins et ses longs cheveux foncés, qui n'étaient plus longs ni foncés, mais clairsemés et ternes, comme arrachés du fossé avec la racine et tout le reste.

L'été de la disparition de Mille, Simen croyait la voir partout. Elle était le visage dans la vitrine du magasin, la tête dans les vagues, la longue chevelure brune d'une femme inconnue que le vent soulevait en un tourbillon, elle était la robe rouge de maman. Tout le monde parlait d'elle, tout le monde se demandait où elle était passée. Un jour, Mille avait été réelle, un jour, elle avait regardé Simen en riant. Un jour, elle s'était appelée Mille, mais elle avait disparu dans le brouillard. Les pelles étaient réelles. Les vélos étaient réels. Le creux dans lequel elle se trouvait était réel. Mais Mille n'était pas réelle. Mille était un voile de nuit et de givre qui parfois s'immisçait en lui et lui ravissait toute joie.

Simen ne l'avait pas oubliée. Il pensait à elle quand il n'arrivait pas à dormir ou quand l'automne approchait et que l'air sentait la poudre et les feuilles mortes mouillées, mais là, il n'avait pas pensé à elle depuis longtemps.

Simen était le plus jeune des trois garçons. Les deux autres s'appelaient Gunnar et Ole Kristian. C'était un samedi de la fin octobre 2010, et les camarades passaient ensemble un dernier week-end. Les chalets allaient être fermés pour l'hiver, et la petite ville côtière à deux heures et quelques au sud d'Oslo s'envelopperait dans sa propre obscurité. C'était l'après-midi, le crépuscule commençait déjà à tomber, et les garçons avaient décidé de retrouver le trésor qu'ils avaient enterré quelques mois plus tôt pour le déterrer. Gunnar et Ole Kristian ne voyaient pas l'intérêt de le laisser éternellement dans la terre. Simen n'était pas d'accord. C'était justement le but,

considérait-il, ce qui en faisait un trésor, il était dissimulé de tous sauf d'eux, il avait mille fois plus de valeur *dans* que *hors* de la terre. Simen ne pouvait l'expliquer, il savait juste que c'était comme ça. Mais pas plus Gunnar qu'Ole Kristian ne comprirent quoi que ce soit à son discours, à vrai dire ils le trouvaient complètement à l'ouest, souhaitaient tous deux récupérer le contenu du trésor, *leurs* contributions, ils se foutaient tout bonnement du trésor en tant que trésor, et Simen avait fini par dire que très bien, ça lui était égal, pourquoi ne pas aller déterrer le merdier tout de suite.

L'histoire de Simen et du trésor avait commencé quelques mois plus tôt, en août, quand Gunnar, l'aîné des trois garçons, avait proposé de mélanger leurs sangs. L'été tirait sur sa fin, la soirée était chaude et rouge et tout fleurissait un peu plus, comme toujours quand les choses vont bientôt se terminer. Sous peu ils allaient se séparer et partir chacun de leur côté, retrouver leur lieu de vie habituel, l'automne, leur école, leur équipe de foot et leurs autres copains.

Gunnar avait pris son élan et dit :

— Mélanger son sang est un symbole d'amitié éternelle.

Les deux autres garçons s'étaient un peu tortillés, l'idée de se trancher la paume avec un tesson de bouteille de Solo ne les tentait pas du tout, ça allait faire incroyablement mal, ce n'était pas une chose que l'on avait envie de s'infliger, même au nom de l'amitié éternelle, et puis on avait beau jouer essentiellement au foot et se servir surtout de ses jambes, le fait est qu'on avait aussi besoin de ses mains, on en avait besoin pour de multiples usages, exemptes d'éraflures et de plaies sanglantes, mais comment le dire à Gunnar sans se faire taxer de lâcheté et de puérilité, et sans détruire tout ce qui était bien ?

Ils étaient assis sur la terrasse de leur cabane secrète dans la forêt, qu'ils avaient construite ensemble l'année précédente. Ils avaient allumé un feu et grillé des saucisses, mangé des chips et bu du coca, tous trois étant supporters de Liverpool, la conversation coulait d'elle-même, ils avaient aussi chanté, car il n'y avait personne pour les entendre ici, personne devant qui se choper la honte, *Walk on, walk on, with hope in your heart*, et Simen avait songé que, quand on chantait cette chanson, on sentait que la vie était vraiment en train de

commencer. Et puis Gunnar, et c'était typique de Gunnar, avait commencé à dire que le simple fait d'être ensemble tous les étés ne suffisait peut-être pas à faire d'eux de *vrais* amis. Les vrais amis étaient là les uns pour les autres dans toutes les épreuves. Gunnar connaissait un gars qui avait soutenu Liverpool pendant des années, et puis il s'était mis à soutenir Manchester United. Qu'est-ce qu'on est censé faire d'un type pareil ? C'est un vrai ami, ça ? Et Gunnar s'était soudain perdu dans un développement sur le sang, la douleur, l'amitié véritable et autres choses auxquelles il avait manifestement beaucoup réfléchi au cours de l'été, développement qui avait débouché sur cette proposition de mélanger leurs sangs. L'ensemble était prémédité, il avait un programme tout prêt, chose typique de Gunnar, là encore. Les tessons étaient soigneusement emballés dans du papier d'argent, la bouteille, il l'avait cassée chez lui dans le jardin, avant de laver les débris au Zalo, il se trouvait en effet, avait dit Gunnar, que si l'on se coupait la main avec du verre sale, on risquait de s'empoisonner le sang et de mourir, et il avait posé entre eux le petit paquet bosselé et délicatement écarté le papier d'argent, comme s'il y gardait des diamants, ou des scorpions. C'est à ce moment-là qu'Ole Kristian, le plus vif des trois, avait eu l'idée d'enterrer un trésor à la place – comme un symbole d'amitié éternelle, authentique, vraie. Hiver comme été. Bon an mal an. Et il fallait qu'ils donnent tous trois un objet, objet qui devait être précieux. Un trésor plutôt que de mélanger leurs sangs. C'était leur marché.

Dans l'abri de jardin des parents d'Ole Kristian se trouvait un pot en fer-blanc bleu clair avec couvercle que sa mère avait acheté plusieurs années auparavant dans une brocante. Le pot était cabossé, avec des images de vaches et de jolies vachères peintes à la main, aux couleurs pâlies par le soleil, et d'un côté, était inscrit en anglais : *milk – nature's most nearly perfect food*. Le père d'Ole Kristian avait été de mauvaise humeur toute la journée parce que sa mère avait dépensé près de quatre cents couronnes pour quelque chose d'aussi stupide qu'un vieux pot à lait. La mère d'Ole Kristian en avait été deux fois plus fâchée et avait dit à son père que si seulement il construisait cette terrasse devant la porte de leur chambre à coucher (qu'il promettait depuis une éternité), elle la décorerait avec des bacs à plantes, des pots, des

rosiers grimpants, des coussins et des plaids. Cette terrasse deviendrait leur propre petit balcon italien, avait-elle dit. Le pot en fer-blanc faisait partie du plan et devait, le jour où la terrasse serait en place, être garni de fleurs des champs. Mais la terrasse n'était pas venue, ni cette année-là ni la suivante, et à présent le pot était relégué au fond de l'abri de jardin, partiellement dissimulé par une tondeuse à gazon cassée. Ce pot pouvait être leur coffre au trésor, avait dit Ole Kristian.

(Le but, quand on enterrait un trésor, était de ne jamais le déterrer. Jamais. On savait qu'il existait. On savait où. On savait combien il était précieux, quels sacrifices on avait faits en choisissant de l'enterrer et de ne plus jamais le revoir. Et l'on ne devait jamais en parler à quiconque.)

Mais Ole Kristian devait trouver quelque chose à mettre *dans* le pot en fer-blanc, estimait Simen – approuvé en cela par Gunnar. Ole Kristian ne venait-il pas de recevoir deux cent cinquante couronnes de sa grand-mère ? Il se devait d'en sacrifier au moins deux cents. L'argent (s'il s'agissait de billets) pouvait être emballé dans un sac en plastique, ce qui l'empêcherait de s'effriter. Ole Kristian ne voulait pas se défaire de cet argent, même si le trésor était son idée, même s'il était celui qui avait déclaré que les contributions de chacun devaient être d'une certaine valeur, qu'il fallait réellement *sacrifier* quelque chose. Mais Simen comme Gunnar trouvaient qu'il ne suffisait pas de décréter que le pot en fer-blanc était sa contribution. Ce n'était pas un sacrifice ! Le pot ne faisait pas partie du trésor, il était le contenant du trésor. Sauf que ce n'était pas un coffre, mais un pot. À vrai dire (et, dans un sens, c'était là l'instant de vérité, avait souligné Gunnar), Ole Kristian n'avait pas d'autre bien de valeur que l'argent de sa grand-mère.

La chose devait avoir un coût.

Quant à Gunnar, la nature de sa contribution ne faisait aucun doute. Sur ce point, Simen et Ole Kristian étaient tout à fait d'accord. Gunnar devait sacrifier son carnet d'autographes de Liverpool.

Quelques mois plus tôt, Gunnar s'était rendu à Liverpool avec son grand frère de vingt-deux ans. Ils y avaient passé tout un week-end, logé à l'hôtel et vu Liverpool dans un match de Premier League contre Tottenham. (Gunnar avait beau dire mon grand frère ci, mon grand

frère ça, le grand frère de Gunnar n'était pas un vrai grand frère ; c'était un *demi grand frère*, il était le fils du père de Gunnar, et Gunnar ne le voyait pas si souvent, en fait.) Dans son carnet d'autographes, il avait récolté entre autres les signatures de Steven Gerrard, Fernando Torres, Xabi Alonso et Jamie Carragher, et à la toute fin du carnet était collée une photo de Gunnar posant avec son grand frère devant le stade d'Anfield, tous deux avec une écharpe de Liverpool autour du cou. Le grand frère mesurait plus d'un mètre quatre-vingt-dix, avec une longue mèche brune et des épaules larges, Gunnar avait l'air d'un moustique à côté, et sous la photo était inscrit au stylo-bille bleu : *Pour le petit frère le plus cool du monde de la part de Morten.*

Simen savait que, en réalité, Gunnar ne voulait pas mettre son carnet d'autographes dans le pot. Les deux cent cinquante couronnes de la grand-mère d'Ole Kristian, c'était une chose. Le carnet d'autographes de Liverpool, c'en était une tout autre, ça allait faire mal. Que la grand-mère d'Ole Kristian lui donne de l'argent était relativement fréquent, mais pas que le grand frère de Gunnar (même si ce n'était pas un vrai grand frère) l'emmène à Liverpool, ni qu'il obtienne les autographes de Steven Gerrard, Fernando Torres, Xabi Alonso et Jamie Carragher. Et Gunnar, qui était le plus maigre des trois, s'était presque mis à pleurer en promettant aux deux autres de se défaire de son carnet.

Une fois l'affaire réglée, Simen avait chuchoté :

— Je sais ce que je vais mettre dans le pot.

Il ne restait plus que lui à présent. Au-dehors de la cabane secrète, le temps s'était couvert et Simen voulait montrer à Gunnar et Ole Kristian qu'il était lui aussi prêt à faire un sacrifice.

La mère de Simen avait un bijou, une petite croix de diamants. Elle l'avait reçue pour Noël, deux ans et demi auparavant, du père de Simen. Simen lui-même l'avait accompagné à la bijouterie pour l'acheter et avait manqué de s'évanouir à la vue du prix. L'idée était que la croix soit un peu de sa part à lui aussi et que maman soit vraiment contente. Mais il n'était pas certain que ç'ait marché, de dépenser tous ces milliers de couronnes pour que maman soit contente. Après Noël, maman avait été la même qu'avant. Tant de billets de mille pour un si petit bijou. Simen avait envisagé de

demander à papa si le jeu en valait la chandelle. Mais il s'en était abstenu. Et maintenant, il avait une nouvelle idée.

Tous les soirs avant de se coucher, maman ôtait sa croix et la déposait dans une coupelle bleue dans la salle de bains. Il suffisait d'attendre que tout le monde soit endormi – c'était facile comme tout. Personne ne le soupçonnerait. Simen n'était pas du genre à piquer des trucs. Maman serait peinée, elle mettrait le chalet sens dessus dessous, mais jamais elle ne le soupçonnerait.

Gunnar et Ole Kristian s'étaient dévisagés, avant de regarder Simen.

— Combien elle a coûté, exactement ? avait demandé Ole Kristian.

— Des mille et des mille. Dix-sept, peut-être.

— Pas possible, avait dit Ole Kristian.

— Si c'est des vrais diamants, avait dit Gunnar, c'est tout à fait possible.

Ole Kristian avait réfléchi.

— OK, avait-il conclu en plongeant les yeux dans ceux de Simen, alors tu t'occupes de ce bijou !

Le soir suivant, ils avaient exploré toute la forêt, faisant la course à vélo sur les petits sentiers sinueux au-dessous des cimes claires, pour trouver le parfait emplacement où enterrer le pot. Ils avaient dépassé l'étang vert où, il y a très, très longtemps, s'étaient noyés deux petits enfants. C'était Alma, la voisine, de Mailund, qui avait parlé à Simen de la noyade dans les bois. Âgée de quelques années de plus que lui, Alma avait quelquefois reçu de l'argent de la mère de Simen pour le garder. Maintenant, il se gardait tout seul. Mais avant. Quand il était petit. Cinq, six, sept, huit ans. Il en avait onze à présent. Quand Simen serait adulte et aurait des enfants, il ne paierait jamais, jamais de la vie, quelqu'un comme Alma pour les garder. De toute façon, même gratuitement, il n'aurait pas laissé ses enfants à Alma. Elle était bizarre, avait les yeux sombres et racontait des histoires, parfois vraies, parfois non, et il ne savait jamais avec certitude si c'était du lard ou du cochon. L'histoire des enfants qui s'étaient noyés dans l'étang était vraie, pensait-il. Le garçon s'était noyé pendant que la fille regardait et la mère des deux enfants avait été si éperdue de chagrin qu'elle avait noyé la fille aussi.

— Elle aimait sûrement son fils plus que sa fille, dit Alma.

Assis dans l'herbe, Alma et Simen contemplaient l'étendue d'eau réchauffée par l'été, avec chacun sa part de gâteau aux pommes et sa tasse en plastique remplie de sirop rouge. C'était sa mère à elle qui leur avait préparé un pique-nique, mais Alma n'aimait pas le sirop de fruits rouges et elle versa tout dans l'étang. La mère d'Alma, qui s'appelait Siri, avait l'habitude de lui caresser les cheveux en disant *salut Simen, comment vas-tu aujourd'hui*.

Alma dit :

— Le petit garçon est tombé à l'eau et s'est noyé pendant que sa sœur restait plantée là à le regarder, et quand la fille est rentrée sans son petit frère, sa mère était tellement désespérée qu'elle ne savait pas quoi faire. Elle pleurait et pleurait et pleurait encore, et personne ne pouvait rester dans la maison à cause de tous ces pleurs. La fille se bouchait les oreilles et pleurait, elle aussi. Mais sa mère s'en fichait. Ou alors peut-être qu'elle ne s'en fichait pas, mais ne l'entendait pas. Et puis un soir, sa mère est devenue complètement silencieuse. Et la fille aussi est devenue complètement silencieuse.

— Que s'était-il passé ? demanda Simen. Sa mère est redevenue joyeuse et a arrêté de pleurer ?

Alma réfléchit.

— Non, pas franchement, dit-elle. Elle a emmené la fille dans son grand lit double, lui a lu un livre et chanté une chanson, elle lui a chatouillé la nuque et ébouriffé les cheveux et a dit *je tiens tant à toi, petite... petite...*

Alma cherchait ses mots.

— ... petite grive musicienne, proposa Simen, parce que c'était le nom que lui donnait sa mère.

— Petite grive musicienne, oui. *Je tiens tant à toi, petite grive musicienne*, a dit la mère à sa fille. Et puis elle s'est levée du lit, est allée dans la cuisine et a préparé une grande tasse de chocolat chaud, ce que sa fille adorait.

Alma se tourna vers Simen. Il avait huit ans à l'époque où ils avaient mangé du gâteau aux pommes au bord de l'étang vert dans la forêt.

— C'est ta mère, pas vrai ? C'est ta mère qui t'appelle petite grive musicienne, dit Alma.

Simen ne répondit pas.

— Pourquoi t'appelle-t-elle petite grive musicienne ?

— Comment veux-tu que je le sache, répondit Simen, qui regrettait de lui en avoir parlé.

En vérité, il ne voulait rien raconter à Alma, et en tout cas pas cela. Il ne voulait plus rien lui dire. Il ne voulait pas dire *parce que tous les soirs, quand maman m'embrasse, me dit bonne nuit et sort de la chambre, elle chuchote : que veux-tu que je te chante avant de m'en aller ? Et alors je réponds en chuchotant : je voudrais que tu chantes petite grive musicienne. Tous les couplets ! Et c'est comme ça tous les soirs depuis des années et c'est pourquoi maman m'appelle petite grive musicienne.*

Alma se retourna vers l'étendue d'eau et poursuivit son récit.

— Et une fois le chocolat fait, la mère a versé un somnifère dans la tasse. Sans couleur. Sans saveur. Ça existe, tu sais, des somnifères qu'on ne sent pas en les buvant ! On ne sait jamais. Ça peut arriver n'importe quand. À toi aussi, ça peut t'arriver. Ta mère peut verser un somnifère dans ton chocolat sans que tu t'aperçoives de quoi que ce soit.

— Arrête.

— Arrête toi-même, je ne fais que te dire ce qui *peut* arriver. C'est la dure réalité de la vie.

— Arrête quand même, répéta Simen.

— Et après avoir terminé son chocolat, poursuivit Alma, elle s'est endormie dans le lit de sa mère. D'un sommeil très, très profond. Et la mère a collé son oreille contre la bouche de sa fille pour écouter sa respiration et quand elle a été sûre qu'elle ne se réveillerait pas, elle l'a prise dans ses bras, portée dans la forêt, jusqu'à cet étang, et balancée dans l'eau.

— J'y crois pas.

— C'est parce que tu es petit, dit Alma, et que tu ne sais pas ce que font les mères quand elles ne peuvent pas s'arrêter de pleurer, et la mère de cette fille ne pouvait pas s'arrêter de pleurer.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis qu'Alma avait gardé Simen et lui avait raconté l'histoire du garçon et de la fille qui s'étaient noyés dans l'étang, mais il avait beau ne pas y croire à cent pour cent, il n'aimait pas s'y baigner. À la place, il se baignait dans la mer. Il ne voulait pas nager dans cette eau verte en se disant que le

garçon et la fille, transformés en nénuphars, allaient l'attraper et l'attirer à eux, vers le fond.

Et, dépassant à vélo l'étang où il était allé avec Alma quand il était petit, il avait songé *je connais cette forêt de fond en comble*.

Le trésor se trouvait dans le pot en fer-blanc bleu clair, qui était attaché au guidon d'Ole Kristian. Le contenu du trésor : deux cents couronnes en billets, une croix en diamants d'une valeur de dix-sept mille couronnes et un carnet d'autographes de Liverpool. L'une des pelles dépassait du sac à dos de Gunnar. Simen avait emprunté une sacoche de vélo, dans laquelle il avait pu mettre l'autre. Trois garçons, fins comme des traits de crayon, s'enfonçant à toute vitesse dans le vert sombre pour y chercher la cachette idéale.

La forêt s'ouvrait, se refermait, les prenait en son sein, les enveloppait, et soudain Simen avait pilé en s'exclamant :

— Regardez, là ! Sous l'arbre, là !

Ils étaient arrivés à une clairière, et, à la lisière de cette clairière, des formations rocheuses semblaient former la lettre S – comme dans Secret, ou Simen ou Bill Shankly – et, au milieu de cette clairière, se dressait un arbre et cet arbre étirait ses branches vers le ciel comme s'il acclamait chaque but que Liverpool avait marqué depuis 1892.

Mais tout paraissait différent en automne. Rien ne correspondait à rien. Il pleuvait, il faisait froid et obscur, il fallait porter des bonnets, des écharpes et des gros pulls, emporter des lampes de poche, la forêt était muette, dense, silencieuse, il n'y avait aucune clairière lumineuse où des formations rocheuses formaient la lettre S et où les arbres exultaient.

Ils avaient néanmoins trouvé une clairière et un arbre qui ressemblait un peu à l'arbre de cet été.

Ole Kristian était tout à fait sûr que c'était le bon endroit, il se reconnaissait, disait-il. Simen avait regardé l'arbre qui étirait ses branches presque nues vers le ciel nocturne. Jamais de la vie ! Cet arbre n'était pas du tout ressemblant. Cet arbre évoquait un très vieux homme qui levait le poing en l'air et était tellement en colère qu'il en mourrait. Et ce n'était pas uniquement parce qu'il avait perdu ses feuilles. Cet arbre était complètement HS.

Mais il n'avait rien dit aux autres. Ils pédalaient dans la mauvaise direction depuis une éternité. Il était presque entièrement sûr qu'ils étaient partis dans la mauvaise direction et que ceci n'était pas le bon endroit. Mais si jamais il se trompait, et qu'Ole Kristian avait raison, que le trésor se trouvait effectivement sous cet arbre, il se demandait s'il devrait remettre la croix en diamants dans la coupelle bleue de la salle de bains ou la garder pour lui et peut-être se faire aider d'un copain pour la vendre. On pouvait aller loin avec dix-sept mille couronnes. Il imaginait sa mère dans le jardin devant le chalet, elle avait une robe rouge, de longs cheveux foncés et des yeux sombres, et elle lui souriait comme quand elle faisait semblant de ne pas s'être disputée avec papa.

Ils avaient planté les pelles dans la terre.

— Heureusement, il n'a pas encore gelé, dit Ole Kristian, là, ça n'aurait pas été du tout...

— C'est pas tout à fait sûr que ce soit ici, dit Gunnar, tu vois bien que la terre a été creusée.

— Le but était que nous ne le déterrions jamais, coupa Simen.

— Et c'était le putain de but de qui ? demanda Ole Kristian.

— Le trésor, c'était ton idée, dit Simen.

— Vous pouvez pas la boucler et creuser ? demanda Gunnar.

Les garçons avaient continué de travailler en silence. Il faisait complètement noir, maintenant, et ils creusaient et tenaient la lampe de poche à tour de rôle.

Quand, à bout de souffle, fatigués, ils l'éclairèrent, aucun d'eux ne comprit que c'était Mille qui se trouvait là. La tombe évoquait un nid d'oiseau, un grand nid souterrain fait de branchages, d'ossements, de peau, de paille, d'herbe et de vêtements – et, n'ayant pas d'emblée intégré l'ensemble du contenu de la fosse, Simen crut d'abord que c'était ce dont il s'agissait, justement, que ce qu'il voyait était les vestiges d'un oiseau géant, le seul de son espèce, noir, le plumage gonflé, caché du monde, puissant et seul sur ses lourdes ailes sombres, aller, retour, aller, retour, à travers galeries, salles et tunnels souterrains. Un grand oiseau nocturne, fier et solitaire, qui avait fini par plonger en ne laissant que quelques rares signes de son existence – et il ne fut tiré de cette vision que quand Gunnar, qui tenait la lampe

de poche, se mit à crier.

— Merde ! C'est un cadavre !

Gunnar avait le visage vert, et ce n'était pas dû uniquement à la lueur fantomatique de la lampe.

Ole Kristian dit :

— Regardez les cheveux, il y a des cheveux qui poussent sur le crâne, ce n'est pas de l'herbe, c'est des cheveux.

Et puis il vomit.

La disparition de Mille remontait à deux ans. Simen avait alors neuf ans et déjà il ne faisait qu'un avec son vélo, cet été-là, il se percevait comme ça, comme un garçon sur roues, comme un vélo avec un corps, un cœur et une langue, et s'il en avait eu le droit, il l'aurait emporté dans son lit le soir quand, à contrecœur, il allait se coucher. Dès le petit matin, il filait, glissait, dérapait sur les sentiers étroits qui partaient de l'église blanche ou faisait cabrer son vélo tout au bout des pontons en bois à côté de l'embarcadère du ferry, à l'intérieur du long môle, son guidon étincelait au soleil et il respirait l'odeur âcre des carapaces de crevettes et des viscères des poissons pris par les deux pêcheurs qui tenaient encore le coup.

Le soir de sa disparition, on était encore le 15 juillet 2008, il avait un peu plu, le brouillard s'était posé autour de lui et les chemins étaient noirs et humides comme s'ils pouvaient à tout moment s'ouvrir et l'engloutir. Simen avait l'autorisation parentale de sortir à vélo seul – tant qu'il restait à proximité du chalet. Il avait froid, mais ne voulait pas rentrer. Sa mère et son père s'étaient disputés, et ne parvenaient pas à s'arrêter même s'il leur criait : arrêtez de vous disputer maintenant !

Au sommet de la montée qui s'appelait le Virage (mais dont le père de Simen considérait qu'elle aurait dû s'appeler les Virages – ce n'est pas un virage, Simen, c'en est cent !), et qui partait du centre-ville en serpentant comme les vagues d'un ruban, se trouvait la grande villa blanche de style suisse de la libraire Jenny Brodal. Jenny vivait avec une femme qui s'appelait Irma, et tous les soirs elles sortaient se promener ensemble. Jenny était petite et menue et marchait au pas de charge dans la grande descente vers le centre-ville. Irma était imposante et large et semblait glisser quelques pas derrière elle. Simen

tombait souvent sur ces deux femmes quand il était à vélo. Irma ne disait jamais rien, mais Jenny avait coutume de le saluer.

— Bonjour, Simen, disait-elle toujours.

— Coucou, répondait Simen, sans savoir s'il devait s'arrêter pour la saluer vraiment ou simplement poursuivre sa route – mais quoi qu'il en soit, quand il parvenait à une décision, elles étaient toutes deux déjà loin.

Irma était la femme que Jenny avait *prise en pitié*. Simen ne savait pas tout à fait ce que signifiait l'expression *prendre en pitié*, mais c'était ce que sa mère lui avait dit quand il lui avait demandé ce que c'était que cette dame qui vivait à Mailund avec Jenny Brodal.

La vérité était que, autant que faire se pouvait, Simen évitait Irma. Le pire était les soirs où Irma se promenait seule. Simen se souvenait d'une fois où il était arrivé à vélo en face d'elle et où elle avait empoigné son guidon et sifflé à son encontre. Il n'était pas sorti de flammes de sa bouche, mais ç'aurait pu. Elle était comme emplie de lumière, il l'avait remarqué parce que le soir s'était fait très sombre au-dehors. Oui, elle luisait, comme si elle venait de gober un cracheur de flammes.

Il ne savait nullement pourquoi elle avait agi ainsi. Pourquoi elle avait sifflé. Il n'avait rien fait de mal. Il ne lui avait pas coupé la route avec son vélo. C'était *elle* qui l'avait arrêté *lui*.

Sa mère disait qu'Irma avait peut-être essayé de chahuter avec lui, mais maladroitement. Irma était tout ce qu'il y avait de plus normale, disait sa mère, et Simen devait se garder de laisser son imagination s'emballer, d'inventer des histoires sur des gens qu'il ne connaissait pas. Il lui fallait comprendre qu'Irma était sûrement bonne et gentille et qu'elle adorait Jenny Brodal, qui l'avait aidée à se tirer de toutes sortes de situations affreuses (et l'avait en outre *prise en pitié*), mais le fait qu'elle soit si imposante, et ne ressemble donc pas à une femme ordinaire, faisait que l'on risquait de lui attribuer des qualités négatives. Tout cela, sa mère l'avait dit à Simen, et elle l'avait fait parce qu'elle pensait toujours des gens ce qu'on pouvait penser de mieux. Mais, en l'espèce, elle se trompait. Irma la géante avait empoigné son guidon, feulé, lui dans le noir. Simen en était tout à fait certain.

Enfin, ce soir de juillet, il n'avait rencontré sur la route ni Jenny ni Irma. Heureusement. Il savait pourquoi. C'était l'anniversaire de Jenny et son grand jardin grouillait de monde, il entendait les voix et les rires au loin. C'était une grande fête, ce que Simen trouvait un peu curieux quand on songeait à l'âge de Jenny. Plus de soixante-dix ans au moins, peut-être même plus de quatre-vingts. Il n'était pas sûr. Mais elle était vieille. Elle allait bientôt mourir. Il n'y avait pas d'échappatoire. Pas de discrète dérobade possible. Et de toute façon Jenny n'était pas le genre de femme à se dérober. Elle avançait au pas de charge – mais même au pas de charge, la mort ne pouvait s'éviter. La mort était toute-puissante. Maman allait mourir, papa allait mourir. Et un jour Simen aussi mourrait. Il en avait discuté avec maman – elle lui avait donné de vraies réponses. Papa était plus évasif. Alors pourquoi faire une grande fête quand on allait bientôt mourir ? Qu'y avait-il à fêter ?

Simen remonta la longue route pour espionner dans les buissons. La brume était sur lui, sous lui, devant lui, derrière lui, et les voix semblaient bondir du jardin de Jenny. C'était la brume qui faisait les voix. C'était la brume qui faisait les rires. C'était la brume qui faisait la montée qui serpentait jusqu'à la maison et chacun de ses cent virages, et c'était la brume qui faisait tous les gens de la fête, seuls Simen et son vélo étaient réels. Ils étaient chair, sang, os, roues, acier et chaîne. Simen et son vélo ne faisaient qu'un. En tout cas jusqu'au moment où sa roue heurta une pierre et où Simen plongeait par-dessus le guidon. Son cri fut coupé à l'atterrissage. Il resta un moment parfaitement immobile sur le sol, avant que la douleur ne commence à se faire sentir. Les écorchures aux paumes et aux genoux. Les gravillons dans la plaie. Le sang. Il se traîna jusqu'au bas-côté, s'assit contre un tronc d'arbre et pleura. Mais si fort qu'il pleure, papa et maman ne l'entendraient pas. Leur chalet se trouvait loin en contrebas et, ici, les voix de l'anniversaire couvraient tout, il était tout seul et avait mal partout, surtout aux genoux, son vélo était certainement fichu, et ses mains étaient écorchées parce qu'il avait essayé d'amortir la chute avec les paumes. De se protéger la tête. C'était ce qu'on était censé faire en cas de chute. En fait, on était censé porter un casque et maman allait se mettre en colère parce qu'il n'en avait pas eu et il

n'aurait plus le droit de faire de vélo seul le soir. Son vélo était toujours au milieu de la route. Biscornu, tordu. Les pleurs de Simen redoublèrent. Et c'est alors qu'elle vint. La fille en robe rouge à la longue chevelure brune. Elle avait un châle sur les épaules et une fleur dans les cheveux. C'était la plus belle fille que Simen ait jamais vue – et on aurait dit que la brume ne la touchait pas. La brume semblait s'écarter devant cette beauté supérieure à la sienne. Il continuait de pleurer, même si quelque chose lui disait que, à l'approche de quelque chose d'aussi beau que cette fille, on ne devait pas rester dans le fossé à pleurer comme un petit gamin. D'un autre côté, s'il n'était pas resté à pleurer dans le fossé, la fille ne se serait jamais arrêtée, elle ne se serait jamais accroupie devant lui pour l'entourer de ses bras et lui chuchoter : *Tu es tombé de vélo ? Tu t'es fait mal ? Fais voir.* Elle ne l'aurait jamais aidé à se relever, ne lui aurait jamais demandé son nom et ne se serait jamais servie de son châle rouge pour essuyer la saleté et les larmes de son visage. Elle ne se serait jamais baissée au-dessus du vélo pour évaluer les dégâts. (*Il n'est pas abîmé*, annonça-t-elle en le redressant sur ses roues, *regarde, Simen, il n'est pas abîmé.*) Et elle ne l'aurait jamais suivi dans la brume sur tout le long chemin de la demeure de Jenny jusqu'à sa propre maison, qui était le numéro deux, sur la gauche – une main dans la sienne, l'autre sur le guidon. *Je m'appelle Mille*, dit-elle quand ils arrivèrent.

Elle gara la bicyclette contre la clôture, et le regarda en souriant. Puis elle se pencha sur lui et l'embrassa sur la tête.

Je m'appelle Mille et toi, tu t'appelles Simen, et maintenant il ne faut plus pleurer.

Puis elle se tourna et partit.

II

Charles Olson
n'avait pas de chien

Jon Dreyer les avait tous bernés. C'était l'été 2008 et il essayait d'écrire. Mais ce qu'il regardait, c'était Mille.

La pièce dans laquelle il se trouvait était située sous les combles de Mailund, la maison blanche croulante, de style chalet suisse, de Jenny Brodal, où la famille passait l'été. Petite, claire, poussiéreuse, elle donnait sur le pré fleuri et la forêt. La femme avec qui il vivait, celle au dos tordu (une petite déviation à la taille, seulement), avait ouvert un restaurant dans l'ancienne boulangerie, pas grand, avec de la place pour vingt convives. Siri s'appelait-elle. Quarante ans. Fille de la libraire Jenny Brodal et du Suédois Bo Anders Wallin, ancien propriétaire de l'entreprise de taille de pierre Wallin Stenhuggeri AB à Slite, sur Gotland, mort depuis longtemps. Les enfants de Siri et Jon : Alma, douze ans, et Liv, cinq.

Siri avait appelé le restaurant Gloucester MA, en souvenir du port de pêche du Massachusetts où elle, lui et Alma avaient passé quelques mois quand il devait finir d'écrire le premier volet de sa trilogie. Un aimable parent éloigné avait proposé à Jon de louer une grande maison à Gloucester. Le loyer était symbolique. Ils allaient pouvoir y habiter pendant trois mois, de juin à septembre. Le cousin était content que quelqu'un puisse s'occuper de la maison pendant que lui-même partait faire un long voyage en Amérique du Sud. C'était un signe, se souvenait d'avoir pensé Jon à l'époque. De pouvoir terminer le livre dans la ville que le poète Charles Olson avait immortalisée dans son œuvre.

C'était l'été 1999, quatre ans avant la naissance de Liv. Alma avait trois ans. Siri avait voulu qu'ils partent tous pour Gloucester et consenti à confier son restaurant d'Oslo à Kajsa Tinnberg, la directrice, qui était plus que compétente, et à Pål Pepper Olsen, le chef – jeune toque de talent, un enfer en cuisine (vulnérable, perfectionniste, très couru, frénétique, un maniement du moulin à poivre quelque peu

frénétique, justement, qui lui valait ce surnom de Pepper), mais ayant beaucoup de respect pour Tinnberg.

Ô, comme il écrivait en ce temps-là !

Aujourd'hui, neuf ans plus tard, Jon travaillait sur le troisième tome, le premier et le deuxième, publiés en 2000 et 2002, avaient très bien marché, mais le troisième, il n'y arrivait pas, le livre aurait dû être terminé depuis plusieurs années, mais quelque chose avait coincé, quelque chose avait lâché, les jours ne faisaient que passer sans qu'il parvienne à quoi que ce soit. Peut-être était-il déprimé.

Il consulta ses notes sur Herman R. et écrivit : *L'histoire d'un homme qui veut raconter une histoire*. Et puis rien. C'était ce à quoi il essayait de parvenir, comment écrire l'histoire d'une vie, qu'est-ce qui fait une vie, de quoi la vie vécue est-elle constituée, de quoi sommes-nous constitués et comment le décrivons-nous ? Sur un post-it jaune sur le mur, il avait griffonné un passage d'un poème de Charles Olson :

Un Américain

Est un complexe d'occurrences

Était-ce la réponse ? Était-ce tout ?

Il avait lu Charles Olson à Siri quand ils étaient à Gloucester. Mais elle avait dit que lui, Charles Olson, appartenait à l'univers des sans dieu, l'un des nombreux univers auxquels elle avait le sentiment de ne pas avoir accès. La taillerie de pierre de son père en était un autre. C'était l'été où elle avait des problèmes de sommeil et où le seul moyen de la faire dormir était de lui prendre la main et de lui raconter des histoires. Ils étaient allongés l'un à côté de l'autre dans le noir et il racontait. Il voulait lui donner la possibilité de retrouver un peu de la tranquillité qu'ils avaient perdue en route, là, dans la nuit, dans l'obscurité, au milieu du grand silence entre eux, il voulait lui donner quelque chose qui pourrait être à la fois à lui et à elle. Sa voix se posait dans un registre dans lequel elle ne s'était jamais située auparavant, et, allongé à côté d'elle, il prenait le temps de se souvenir de tout ce dont il pensait ne pas se souvenir, la décoration de l'appartement de sa grand-mère, les robes colorées de sa mère, décrites une par une, chaque visage des photos de classe, il dépeignait le chemin de l'école, mètre par mètre, et la moindre chose qu'on

pouvait acheter à l'épicerie du coin quand il était petit, il parlait et parlait, nuit après nuit, de la même voix monotone, de livres qu'il avait lus il y a longtemps, d'histoires que son père lui avait racontées quand ils avaient marché en montagne l'été de ses douze ans, des deux perruches qu'il avait en cage dans sa chambre et qui tout au long de leur vie s'étaient disputées à en faire voler les plumes, littéralement, il tenait la main de Siri en disant qu'il pensait que les deux oiseaux s'étaient aimés tout de même, tout de même et malgré tout, et il enchaînait sur ses voyages, des descriptions minutieuses de trajets en train au travers de l'Europe, puis sur leurs voyages à eux, allongé dans le noir, il se souvenait des choses les plus étranges, de bribes de l'histoire de la pêche à Gloucester, sur laquelle il se documentait puisqu'ils étaient là, tous ces gens qui avaient ramé sur les grands bancs de pêche et disparu dans la brume, le gel collait leurs mains aux rames, et le brouillard les avalait tout ronds, des milliers de garçons, d'hommes, de fils, de pères qui disparaissaient et toujours d'autres qui arrivaient, ils venaient de Suède, de Norvège et du Danemark, ils venaient de Sicile, ils venaient du Cap-Vert et des Açores, ils venaient de Terre-Neuve, ils venaient pour disparaître, ils venaient pour geler sur place, ils venaient pour devenir brouillard, et, allongé à ses côtés, il parlait et parlait, et parfois elle ronflait et parfois elle gémissait et parfois elle faisait semblant de dormir, il ne pouvait jamais être tout à fait sûr et ce n'était pas non plus très important, allongé à côté d'elle, il était ému par ses propres histoires et ému par la chaleur et la proximité de Siri et il lui caressait la main jusqu'à ce que ses propres paroles l'endorment.

Et quand Jon cessait de raconter, peut-être s'était-il endormi au milieu d'un mot, Siri prenait le relais. Elle racontait des rêves qu'elle avait faits quand elle était enfant et des rêves qu'elle faisait maintenant, l'interminable escalier de la maison de sa mère à Mailund, qui jamais ne comptait le même nombre de marches, mais le plus souvent vingt-neuf, un degré pour chaque lettre de l'alphabet, quoique parfois davantage, parfois moins. Elle racontait des films qu'elle avait vus et des livres qu'elle avait lus, des livres que Jon ne voulait pas lire, peut-être parce qu'ils étaient écrits par des auteurs femmes, *Orlando*, par exemple, de Virginia Woolf, la biographie

fantasque de Vita Sackville-West, sa maîtresse, et crois-tu que les choses soient ainsi faites, Jon, chuchotait-elle, toi qui es écrivain, qu'on écrive pour devenir un autre, et devenir un autre, est-ce la même chose que se fuir soi-même, ou cela peut-il aussi signifier quelque chose de plus ? Cela peut-il aussi s'entendre comme la nécessité de sortir de soi pour entrer dans un autre, prendre la place d'un autre, ressentir avec l'autre, vivre avec l'autre, respirer avec l'autre ? Si, par exemple, je marche sur un éclat de verre, peux-tu sentir combien c'est douloureux, le sentir dans ton pied, et l'écrire de façon à ce que tous ceux qui le lisent le sentent, eux aussi, et comme elle n'obtenait pas de réponse, elle lui racontait Orlando, qui était à la fois homme et femme et vécu pendant plusieurs siècles, et elle racontait son enfance et son père, qui au lieu de faire la lecture, racontait des bribes de grands classiques de la littérature, exactement comme elle le faisait maintenant, récits que ni Siri ni Syver n'avaient la moindre chance de saisir, Siri avait six ans et son petit frère Syver quatre, mais cela n'arrêtait pas leur père, qui racontait à ses enfants Karénine, le mari d'Anna Karénine, qui était si sévère et revêché que tout le monde avait peur de lui, mais qui en fait était sans doute simplement très triste. Et ce point précis, elle le comprenait. Siri se souvient qu'elle comprenait vraiment ce que ça devait être d'être Karénine, ce pisse-froid d'aristocrate russe, même si elle n'avait que six ans. Et elle racontait à Jon la mort de Syver dans la forêt, sa mère qui s'était mise à boire et qui jamais ne titubait, mais ne se déplaçait que par à-coups dans la maison, surgissant soudain dans un coin du salon, soudain au bord du lit, soudain au-dessus des marmites et des casseroles dans cette cuisine bien trop vaste, soudain devant le miroir et *j'essayais de la saisir, mais elle disparaissait de mes mains, dans les casseroles, dans le miroir*. Et elle lui racontait son père qui s'était tiré à Slite et s'était marié avec Sofia, la taillerie de pierre Wallin Stenhuggeri AB, spécialisée dans la pierre calcaire de Gotland, et la fois où il leur avait rendu visite à Mailund en oubliant de lui apporter un cadeau d'anniversaire et où, pour y remédier, il avait découpé son imperméable et le lui avait donné en le qualifiant de *cape d'invisibilité*, et comment elle avait essayé de donner la cape à Alma, tu te souviens Jon, et Alma n'en voulait pas, Alma avait crié non non non, je n'en veux

pas, et c'était sans doute un signe de bonne santé, tu ne trouves pas, ça va bien se passer pour Alma, disait Siri, et elle racontait sa grossesse très avancée et son père qui gisait mort dans son lit, avec un foulard autour du visage, comme un béguin, pour empêcher la bouche de s'ouvrir et de rester éternellement ouverte une fois la rigidité cadavérique intervenue. C'était son père qui l'avait emmenée au phare de Fårö, une des rares fois où elle lui avait rendu visite à Slite quand elle était enfant. Elle se plaisait à Slite, elle aimait la fabrique de ciment qui semblait surplomber la ville entière et les petites rues fatiguées du centre et la poussière blanche qui se posait sur tout et tous, mais Fårö, c'était autre chose, Fårö était aride et froide, et elle se souvenait qu'elle ne voulait pas y retourner, et elle n'avait même pas particulièrement repensé à cette excursion avec son père avant de se trouver à Good Harbour Beach à Gloucester, avec Jon et la petite Alma, plus de vingt ans plus tard et à des milliers de kilomètres de distance, et de contempler les deux belles silhouettes des phares, les feux jumeaux, sur Thacher Island.

Ils s'étaient jetés sur les livres sur Gloucester et l'histoire de la pêche à Gloucester, tous les deux – cette soif de conquérir les nouveaux lieux, comme s'il était urgent de les apprendre par cœur, urgent de les transformer en une chose familière, connue – (elle lisait pendant que Jon écrivait et qu'Alma dormait, Alma était encore si petite qu'elle faisait la sieste tous les matins) et elle lui racontait le jour de 1635 où le navire *Watch and Wait*, avec vingt-trois personnes à bord, était parti d'Ipswich, avait contourné Cape Ann, en route pour construire une église à Marblehead. Le navire avait été surpris par une violente tempête, et lorsque les rafales avaient déchiré les voiles, ils avaient jeté l'ancre pour la nuit. Le lendemain matin, de bonne heure, disait-elle, le vent était devenu si vigoureux que le navire percutait des rochers, était réduit en petit bois et tous étaient projetés dans l'océan. Seuls avaient survécu l'Anglais Anthony Thacher et son épouse, Elizabeth, qui avaient pu regagner la terre. Tous les autres avaient disparu. Leurs quatre enfants avaient disparu. Et l'histoire de ces deux-là, qui avaient survécu, mais qui avaient tout perdu, était d'une tristesse si insoutenable que les autorités du Massachusetts leur avaient *donné* l'île sur laquelle avait échoué le navire. Oui, car ils en

étaient là : Anthony et Elizabeth, Elizabeth et Anthony, nouveaux dans le nouveau pays, de bonnes personnes, des personnes pieuses, c'était à Marblehead qu'ils se rendaient pour construire une église, et maintenant ils avaient tout perdu, quatre enfants perdus dans les vagues. Et l'île – l'île sur laquelle ils s'étaient réfugiés, celle qu'on leur avait donnée, mais dont ils ne voulaient pas – avait été appelée Thachers Woe, le malheur des Thacher. Et ce n'était qu'en décembre 1771, disait Siri, et il était sûrement endormi à présent, songeait-elle, que les deux phares, les tours jumelles, avaient été allumés, pour avertir de la présence du dangereux récif au sud-est de l'île. Et Thacher Island faisant partie de Cape Ann, les phares furent appelés les yeux d'Ann, comme s'ils nous voyaient, disait-elle, veillaient sur nous, comme si, en eux, nous nous désintégrions et, en eux, nous devenions.

— C'est toi qui luis, chuchotait Jon en se collant contre elle. Ta lumière luit.

Un jour, là-bas, à Gloucester, loin de la maison, il lui avait demandé si elle voulait venir avec lui chercher la tombe de Charles Olson. Jon se rappelait comment lui et elle, avec entre eux la petite Alma, avaient erré, au bord de la route 133 vers Essex, dans le grand cimetière pas précisément bien entretenu, oui, presque en friche même, à la recherche de la tombe de Charles Olson. Ils ne l'avaient pas trouvée. Et au bout de quelques heures, ils avaient renoncé et à la place s'étaient rendus à Essex, où ils avaient fait les antiquaires et où Siri avait acheté un petit landau de poupée pour Alma, qui était resté à Gloucester quand ils étaient rentrés en Norvège.

Jon avait de grands projets pour le tome final de sa trilogie, il lui fallait juste trouver la voie d'accès. Il était maintenant dans le bureau sous les toits de Mailund et il était sûr que, d'une certaine façon, le roman se cachait quelque part dans l'histoire d'un homme qui voulait raconter une histoire, un homme comme Herman R., par exemple, et que si seulement il parvenait à briser le code, la porte donnant sur ses propres histoires serait béante.

Il consulta ses notes.

Quand Herman R. avait douze ans et qu'il était dans le camp de

concentration de Buchenwald en Allemagne, il avait un jour aperçu une fillette de l'autre côté de la clôture de barbelés. En proie à la faim et à la peur, il lui avait demandé si elle avait de la nourriture à lui donner. Elle avait produit une pomme et la lui avait lancée par-dessus la clôture.

Le lendemain ils s'étaient retrouvés, chacun de son côté des barbelés, ils n'avaient rien dit, mais la fille lui avait lancé une autre pomme. Ils s'étaient rencontrés ainsi sept mois durant. Parfois elle lançait des pommes, parfois du pain. Puis Herman avait été transféré dans un autre camp, la fille et le garçon avaient été séparés, mais Herman et ses trois frères avaient survécu à la guerre.

Quinze ans plus tard, Herman R. avait déménagé à New York, où il avait rencontré une jeune femme juive originaire de Pologne. Cette jeune femme s'appelait Roma. Roma lui raconta que, quand elle était enfant, pendant la guerre, sa famille et elle avaient vécu en Allemagne déguisées en chrétiens. Elle lui raconta qu'elle vivait à proximité d'un camp de concentration et qu'elle lançait des pommes à un jeune garçon de l'autre côté de la clôture.

Herman avait retrouvé la fille qui l'avait maintenu en vie quinze ans auparavant, la fille aux pommes, il l'avait aussitôt demandée en mariage, et depuis lors ils étaient mariés.

Jon avait pris possession de la pièce sous les toits de la maison de sa belle-mère à Mailund depuis des années. C'était ici qu'il écrivait. C'était ici qu'allait naître le troisième tome, c'est en tout cas ce qu'il se disait maintenant. Aujourd'hui. La mansarde était remplie de vinyles, livres, carnets de notes, une maison de poupée, des meubles de poupée et des poupées miniatures. Les affaires de poupée avaient appartenu à Siri quand elle était enfant. C'était le vieil Ola, le voisin le plus proche, qui les lui avait fabriquées à la mort de son petit frère Syver.

Jusqu'à ce que Jon commence à l'utiliser comme pièce de travail, la mansarde avait servi d'espace de rangement. Quand Siri avait grandi et était partie vivre de son côté, Jenny avait jeté la plupart de ses jouets, mais elle n'avait pas eu le cœur de se débarrasser de ses affaires de poupée.

Jon regardait fixement l'écran. Il avait écrit le mot *cœur*. Il doutait que le fait que Jenny n'ait pas jeté les affaires de poupée eût un

quelconque rapport avec le cœur. Si Jenny avait un cœur, il était petit, noir, enfermé à clef dans un écrin coulé dans l'étang.

Mais *quid* d'Irma ? Comment expliquer Irma ? Qui Irma était-elle pour Jenny ? Imposante, grande, large, plus grande et plus large que Jon, et de loin, elle ressemblait davantage à un homme qu'à une femme, mais de près, il était frappé par sa beauté, pas la beauté de son corps, mais la beauté de son visage, elle avait de longs cheveux bouclés, des lèvres pleines, quelque chose d'élevé, de raffiné, d'éthéré presque – comme l'ange Uriel dans *La Vierge aux rochers* de Léonard.

Irma vivait avec Jenny à Mailund, où elle disposait de l'appartement en sous-sol. Elle ne payait pas de loyer, mais donnait un coup de main çà et là, ce qui tombait bien pour une femme dotée de relativement peu de sens pratique comme Jenny. Irma avait la vilaine habitude de chiquer, mais mieux valait cela que fumer. Jenny ne supportait pas la fumée. Quand Irma était venue s'installer chez elle, Jenny avait imposé quelques conditions. Ne pas fumer. Ne pas claquer les portes. Être ponctuelle. Et puis il y avait ce truc des animaux abandonnés qu'elle rameutait sans cesse – chats, chiens, cochons d'Inde –, d'accord, mais qu'ils se cantonnent dans le sous-sol !

Irma aimait les animaux plus que les humains, disait Siri. Mais Jenny elle-même aimait Irma plus que quiconque – si tant est que sa mère fût capable d'aimer qui que ce soit. Ce qui se disait, ce que tout le monde savait, était que Jenny avait sauvé Irma d'un homme qui la battait. Jon avait de la peine à concevoir qu'il puisse même exister quelqu'un en mesure de s'attaquer à une personne aussi monumentale qu'Irma – mais peut-être était-ce précisément sa stature qui la rendait si vulnérable ? Irma avait baissé les bras, disait-on aussi, s'était couchée pour mourir, et Jenny lui avait tendu la main en disant : *Viens habiter chez moi.*

Et Jenny et Irma représentaient peut-être une espèce d'amour, même si Jon aurait juré que sa belle-mère n'était pas en mesure d'aimer quiconque. Songer pourquoi elles s'aimaient peut-être et comment ce possible amour avait pu naître, l'accord entre elles (car, clairement, Jenny et Irma avaient établi qui elles devaient être l'une pour l'autre), comment elles inventaient leurs propres vies, rappela de nouveau à Jon l'histoire de Herman R., et il parcourut encore une fois

ses notes.

Comment raconter l'histoire d'une vie ? Une entrée en matière possible pourrait être celle-ci :

Un jour, il y a un peu plus de dix ans, un homme inconnu, de bientôt soixante-dix ans, décida d'écrire une histoire d'amour. La Saint-Valentin approche et un journal local a lancé un concours de la meilleure histoire en lien avec la circonstance. Son récit va parler d'une fille qui lance une pomme. Herman voit cette image. Il la porte en lui depuis toujours. La chose ne s'est jamais produite, elle n'aurait pas pu se produire, s'il s'était approché des barbelés électrifiés, il aurait été abattu sur-le-champ, mais elle se passe malgré tout quand il s'installe pour écrire. Peut-être lève-t-il les yeux, son regard trouve peut-être Roma, la femme qu'il a épousée et qui est maintenant devenue une vieille dame. Il veut écrire une histoire du temps où ils étaient enfants et vivaient dans les ténèbres extrêmes. Lui à Buchenwald, elle cachée parmi des chrétiens. Mais l'histoire ne peut pas être uniquement sombre. Il lui faut un point lumineux. Elle doit renfermer de l'espoir. (N'est-ce pas ce qui nous est constamment donné à entendre ?) Et n'a-t-il pas toujours porté en lui cette image de la fille aux pommes ? Il ne sait pas d'où cela vient, mais il regarde Roma avec insistance, son petit geste quand elle se passe la main dans les cheveux, un geste qu'elle a sans doute adopté jeune fille et qui l'a suivie toute sa vie jusque dans la vieillesse, il la regarde avec insistance et est témoin à la fois de son apparition et de sa désintégration là, devant lui. Toutes les barrières, toutes les réserves, tout le temps et tout le chagrin, tout ce qui faisait de Herman Herman et de Roma Roma est arraché et là, de l'autre côté de la clôture de barbelés, au point du jour, il voit la fille aux pommes. Il l'a toujours su, en a toujours eu la nostalgie, maintenant, il s'agit juste de le coucher sur le papier.

Herman remporte le concours du journal local, il a écrit une histoire d'espoir et insiste sur le fait qu'elle est vraie (Jon a l'habitude d'insister sur le fait que ses histoires ne sont pas vraies, elles ne sont d'ailleurs pas particulièrement pleines d'espoir non plus), et le récit de la fille aux pommes commence à vivre sa propre vie, il prend les rênes, devient la véritable histoire de Herman et Roma. Ils participent

à des *talk-shows* et racontent inlassablement leur histoire, Herman signe un contrat de livre et discute de projets de film.

Sur une couverture élimée, sur le canapé orange élimé, était couché le chien de Jon, un amateur de cœur, de rognons et de foie, les croquettes, il n'en était pas question, plutôt mourir de faim que de manger des croquettes, et c'est pourquoi on l'avait nommé Leopold. C'était un grand labrador noir avec une tache blanche sur le poitrail et un regard découragé. Leopold, appelé également Leo, savait que Jon ne finirait pas le livre, et cela l'inquiétait. La raison de cette inquiétude – c'était tout de même un chien et pas particulièrement réfléchi avec ça – était que Jon avait cessé de faire de grandes promenades avec lui. Jon n'était pas en état de faire quoi que ce soit avant d'avoir terminé son livre – hormis ne *pas* écrire le livre. Tout était mis en attente.

Il n'en allait pas ainsi de Siri, qui avait deux restaurants à faire tourner, mais il en allait ainsi de Jon. Ce qu'il se disait et disait à Leopold était que, une fois l'été fini et le livre achevé, tout redeviendrait normal. Et jour après jour, Jon restait devant son ordinateur portable et ne parvenait pas à écrire, ou alors il essayait de dormir, couché par terre, ou il regardait dans le vide par la fenêtre en se demandant pourquoi il avait fallu si longtemps pour révéler que l'histoire d'amour de Herman R. était mensongère et pourquoi cette histoire n'était intéressante que tant qu'elle était vraie – c'est-à-dire qu'elle s'était *passée dans la réalité* –, ou il lisait *Dagbladet* sur Internet et écrivait des SMS à des femmes, qui peut-être répondaient ou peut-être pas, ou il mangeait des cacahuètes en buvant de la bière sans alcool (jamais rien de plus fort dans la journée). Herman R. n'avait pas menti sur sa détention en camp de concentration. C'était vrai. Il n'avait pas menti sur sa rencontre avec Roma à New York quinze ans après la guerre ni sur le fait qu'elle avait vécu cachée avec sa famille, en se faisant passer pour chrétienne. La seule chose qui n'avait pas eu lieu dans la réalité était l'histoire des pommes.

Jon avait une mansarde à Mailund dans la maison de Jenny et il avait une mansarde à Oslo dans leur maison mitoyenne, bien trop chère et pleine de courants d'air, empruntée à quatre-vingts pour cent.

Pourquoi la banque continuait de leur faire confiance à lui et à Siri et ne cessait d'élargir leur limite de crédit, c'était un mystère.

Jon se pencha sur le clavier et écrivit :

Quand une histoire débute-t-elle et quand s'arrête-t-elle ? Herman R. n'a pas menti sur Buchenwald. Il a menti sur les pommes. Mais en mentant sur les pommes (banalisant, réduisant, sentimentalisant), a-t-il menti aussi sur Buchenwald ?

Chez lui à Oslo, il lui arrivait de dormir dans sa mansarde la nuit. Les courants d'air étaient encore plus nombreux qu'ailleurs dans la maison, mais il pouvait y être en paix. Être couché dans la soupente, sous le plafond pointu, à boire du whisky. Jouer de la guitare. Surfer sur la toile. Envoyer et recevoir des textos qu'il effaçait aussitôt. À quel moment Jon et Siri avaient commencé à dormir chacun de son côté, difficile à dire. Ce n'était pas une chose que lui voulait, ce n'était pas une chose qu'elle voulait, et cela ne se produisait que de temps à autre. Pas si souvent. Il ne s'agissait pas d'une solution permanente. Et ici, à Mailund, ils dormaient ensemble, ils avaient même couché ensemble quelquefois. Il aimait caresser sa taille en épingle à cheveux (qui était en épingle à cheveux en raison de son dos tordu), il aimait faire courir son doigt le long de sa nuque étroite.

Jon se leva et s'étira un peu. Leopold le suivit du regard. *Il va y avoir une promenade, là ?* Non, le voilà qui se rasseyait.

Tous dans la maison d'édition avaient confiance dans le fait que Jon terminerait le livre. C'est pourquoi on lui avait encore accordé une avance de deux cent mille couronnes. Après tout, les tomes un et deux s'étaient vendus comme des petits pains. C'était ce qu'on avait dit, c'était ce qu'on avait écrit dans les journaux. Mais on n'avait rien dit ou écrit sur les livres de Jon depuis longtemps, et maintenant l'argent était dépensé. Et puis : Jon n'aurait jamais employé l'expression "se vendre comme des petits pains" – ce n'était pas seulement un cliché, c'était inexact. Les petits pains ne se vendaient plus comme des petits pains. Il n'avait pas de preuves, mais il en était passablement certain : les petits pains ne se vendaient pas plus que les téléphones portables ou les appartements truffés de courants d'air (par exemple dans le quartier où il habitait) ou les *crèmes anti-âge*. Il regarda Leopold. Le

truc avec les *crèmes anti-âge* était que les femmes (et sûrement de nombreux hommes, mais aucun chien) qui achètent cette crème et se l'étaient sur le visage veulent avoir l'air plus jeunes, se sentir plus jeunes. Devenir plus jeunes. Renverser le temps. Cesser de vieillir et commencer à anti-vieillir. Il avait accompagné Siri à contrecœur dans un centre commercial des faubourgs d'Oslo. Ils avaient acheté des cadeaux de Noël. Et à la fin, elle avait voulu faire juste un saut dans une parfumerie pour acheter une crème hydratante, avait-elle dit.

— Regarde comme j'ai la peau sèche, avait-elle dit, et puis elle lui avait pris la main pour la passer sur sa joue.

La femme derrière le comptoir était vêtue d'une blouse blanche, comme si elle était médecin ou chercheur. Mais en fait, se disait Jon, c'était une mystérieuse demi-déesse. À voix basse et d'un air entendu, la femme avait parlé avec Siri de cet état de choses. Jon, qui au cours de ses cinquante années d'existence avait été témoin de plusieurs éveils politiques, ne pouvait que l'admirer. La peau blanche lisse, la blouse blanche lisse, la voix blanche lisse. La femme n'avait pas dit un mot sur la mort, elle avait parlé de beauté. Et Siri, sa Siri intelligente, froide, critique et en colère, à l'élégant dos tordu et à la peau sèche, l'avait écoutée, absorbée, et avait fini par verser mille sept cent cinquante-neuf couronnes du million que la banque venait de mettre sur leur compte courant commun en hypothéquant la maison, pour une crème contenant des peptides, du rétinol, de l'EGF (découvert par un lauréat du prix Nobel, d'après la demi-déesse vêtue de blanc), du collagène et des AHA.

Le dernier volet de sa trilogie devait parler du temps. Jon voulait écrire un hymne à tout ce qui demeure et à tout ce qui se disloque. Mais il n'était, à vrai dire, pas sûr de ce qu'il entendait au juste par *tout ce qui demeure et tout ce qui se disloque* ni de la façon d'écrire sur le sujet, cependant personne ne le contredisait, à part Leopold qui, étalé sur le plancher, la laisse dans la gueule, attendait, en lui rappelant qu'une année humaine équivaut à sept années canines et imagine à combien d'années remonte ma dernière vraie promenade, je suis un modeste chien né avec de grands muscles et de longs membres et je suis obligé d'être en mouvement, je n'ai aucun autre souhait.

Pendant un moment, il, Jon, donc, avait taquiné l'idée de reprendre

le fil du livre sur les passages de Walter Benjamin. C'eût été quelque chose de complètement différent, bien entendu. Jon aurait écrit un roman, pas une œuvre colossale, impossible, sur les passages parisiens du *xix*e siècle (Walter Benjamin n'appréciait pas tellement les romans). Mais quelque chose partant des centres commerciaux, qui étaient les passages de notre temps, une peinture des choses, pas seulement des gens.

Jon soupira.

Siri faisait de la cuisine. De la vraie cuisine. Pas de la cuisine chichiteuse. Les gens mangeaient sa cuisine, et ils étaient contents et repus. Et lui était là, année après année, à écrire un roman qui traiterait peut-être ou peut-être pas d'un centre commercial. Leopold leva sa grande tête de chien et le regarda.

— L'idée, dit Jon à son éditrice, qui s'appelait Gerda, est d'écrire un livre constitué d'images (gros plans et panoramas), de citations et d'indications... de visages et de voix... de souvenirs privés et de souvenirs collectifs... et, oui, de descriptions d'objets.

— Oui, dit Gerda.

— Un hymne à tout ce qui demeure et à tout ce qui se disloque, poursuivit Jon.

— Oui, répéta Gerda. Mets-toi à écrire. Ça va être bien. Tu oublies que tu étais paniqué aussi quand tu as écrit les deux premiers volets.

— Je ne suis pas paniqué, dit Jon en se demandant si Gerda avait écouté le moindre de ses propos.

C'était un sentiment de plus en plus récurrent. Qu'en fait personne n'écoutait ce qu'il disait.

— Ce n'est pas ça, dit-il. J'ai juste le sentiment que quelque chose se dérobe.

Plus personne ne mangeait de petits pains. Pas de petits pains froids. Pas de petits pains chauds. Le blé était le nouveau poison. Mais juste après que Siri avait donné naissance à Alma, et pleuré et pleuré parce qu'allaiter la faisait tant souffrir, Jon lui avait fait du pain. C'était la seule chose qu'elle parvenait à manger. Elle était fatiguée jusqu'à la moelle et éperdue de reconnaissance. Déchiquetée, ce petit enfant

étranger dans les bras, elle n'avait qu'un seul souhait, que Jon lui fasse encore des petits pains.

Il les avait tous bernés. La couverture était prête, le texte du catalogue était prêt, il avait accepté de lire des extraits du livre lors de la conférence de presse de l'éditeur fin août. On était maintenant en juillet. Jenny Brodal allait avoir soixante-quinze ans. Et le livre ne serait pas terminé.

— Mais qu'est-ce donc qui se dérobe ? demanda Gerda.

— Je ne sais pas. J'ai le sentiment que tout se désagrège, dit Jon. Je n'y arrive pas. Je n'aurai pas fini à temps.

Jon la regarda avec désespoir. Pourquoi n'y avait-il personne pour l'entourer de ses bras et l'aider ?

— Tu vas terminer, dit Gerda. Tu es toujours comme ça à l'approche de l'échéance.

Jon avala une gorgée de sa bière sans alcool et jeta un coup d'œil par la fenêtre. Dans le champ de fleurs, ses filles jouaient. Alma et Liv. Alma aux cheveux noirs et aux yeux ténébreux. Liv aux cheveux clairs, légère. Elles cueillaient des fleurs et dansaient au soleil avec la fille que Siri avait embauchée comme baby-sitter. Elle s'appelait Mille. Il l'avait vaguement saluée la veille, après que Siri était allée la chercher à l'arrêt de bus. Il regarda Alma et Liv. Elles bondissaient d'avant en arrière et Liv riait, s'allongeait et faisait un ange dans la neige, même s'il n'y avait pas de neige et qu'elle ne laisserait pas d'empreinte dans le pré. Quelque chose à quoi se retenir. Quelque chose de réel. Alma se retourna et regarda vers la fenêtre, mais il faisait si sombre dans les combles et si clair dehors qu'il lui était impossible de voir qu'il était là à l'observer. Ne pas lâcher prise. Essayer de vivre une vie décente. Prendre les filles dans ses bras. Les protéger. Ne pas lâcher prise.

Alma avait peut-être compris qu'il se tenait là à l'observer, car la voilà qui dansait une sorte de danse sauvage dans les hautes herbes, les yeux braqués sur la fenêtre. Elle tourbillonnait, tourbillonnait, tourbillonnait, et soudain elle tomba à la renverse. Jon rit. Alma se releva et jeta un coup d'œil vers le haut, comme si elle l'avait entendu rire. Ces cheveux foncés courts. Ce visage poupin. Ce petit corps non développé. Elle se remit à tourbillonner. Encore et encore et encore.

Jon déplaça son regard à la recherche de Liv, qui se trouvait un peu

plus près de la forêt, elle y avait découvert un emplacement où, manifestement, poussaient davantage de fleurs. Elle devant et Mille derrière. Elle cueillait là un énorme bouquet.

Jon resta debout à la fenêtre. Mais il ne regardait plus Alma qui tourbillonnait et tombait ni Liv qui cueillait des fleurs. Il regardait Mille. Elle avait de longs cheveux foncés et de grands yeux. Un beau corps. Il l'avait déjà remarqué la veille. Dix-neuf ou vingt ans. Il n'était pas sûr. Timide et un peu gauche. Main moite. Regard limpide quand elle lui avait dit bonjour. Elle lui avait tenu la main un petit peu plus longtemps que nécessaire et quelque chose dans son regard lui disait que, si jeune qu'elle fût, elle l'avait vu. Elle courait après Liv avec une fleur pour son bouquet. Quelque chose en lui s'apaisa. Le sentiment que tout partait à vau-l'eau.

C'était bien d'être là à regarder Mille et ne pas réfléchir.

Mais quelque chose clochait. Siri retint son souffle. Cela avait à voir avec Mille. Ou autre chose. Mais Mille avait assurément quelque chose à y voir. Sa présence à Mailund. Son corps un peu trop lourd, sa longue chevelure foncée (longs cheveux foncés sur le plan de travail de la cuisine, dans le lavabo de la salle de bains, entre le canapé et les coussins, le long des plinthes et des encadrements de porte), son visage beau, mais inexpressif, son regard suppliant.

Siri sentait de plus en plus souvent qu'il lui fallait un effort pour se canaliser – c'était ça, le terme ? Se canaliser ? Être une. Un corps, une voix, une bouche, un alphabet, un fil rouge, et ne pas se décomposer, se désagréger, en vrac.

— Ta responsabilité principale, dit Siri, sera de garder Liv pendant environ cinq heures par jour. Mais tu peux aussi t'occuper un peu d'Alma. Alma a douze ans. Elle est...

Siri chercha le mot.

— ... elle est parfois assez seule.

Mille eut un rire timide, écarta les cheveux de son beau visage lunaire et dit que tout cela lui paraissait très chouette.

C'était une douce et limpide journée de mai et Siri avait invité Mille chez eux, dans leur maison d'Oslo. Le but était qu'elles fassent plus ample connaissance avant l'été. Alma était à l'école, Liv au jardin d'enfants et Jon en grande balade avec Leopold. Une histoire de chapitre qu'il n'arrivait pas à écrire.

Mille avait répondu à l'annonce de job d'été sur finn.no et sa candidature avait plu à Siri. Dans son mail, elle lui avait fait l'effet d'une fille chaleureuse et fiable.

Ce serait formidable de faire votre connaissance et de pouvoir faire partie de votre famille cet été. J Si j'obtiens le poste, je ferai tout mon possible pour être une bonne "grande sœur" pour vos filles, pour que vous

puissiez vous sentir en confiance pendant que vous êtes au travail.

Mille pourrait peut-être répandre un peu de joie ? Peut-être, avait songé Siri, peut-être, peut-être, peut-être existait-il des gens qui répandaient la joie ? Et on ne pouvait exclure que Siri se soit laissé influencer, impressionner ou fasciner par le fait que la mère de Mille, Amanda Browne, était une artiste américaine connue (ou assez connue), qui vivait à Oslo.

Et voilà qu'elles étaient là. Mille et Siri. Mille avait décroché le job. Et Siri avait des remords.

Elle sourit.

— Jon est écrivain, dit-elle, et il a un livre à terminer. Moi, je dirige un petit restaurant de poisson sur la place du marché, à cinq minutes de Mailund, en plus de mon restaurant à Oslo. Le restaurant de poisson, qui s'appelle Gloucester MA, en souvenir d'un petit port de pêche aux abords de Boston, n'est ouvert qu'en été et j'y serai presque tout le temps. C'est beaucoup de travail. Je...

Siri s'interrompt. Rien ne servait d'expliquer quel travail c'était d'avoir deux restaurants.

— Et puis nous aimons avoir de l'ordre autour de nous, poursuivit-elle. Ce serait bien que tu puisses mettre la main à la pâte, toi aussi. Le mieux, c'est que toute la famille participe, comme ça, c'est vite fait. En habitant avec nous, tu feras partie de la famille, dans un sens.

— Ouais, fit Mille, l'air déconcerté. Ça va être super. J'ai hâte d'y être.

Elle leva la main et se caressa la joue. Ses bracelets tintèrent. Elle en avait un tas autour du poignet. (Fins. En argent.) Et chaque fois que Mille bougeait la main, comme quand elle s'était caressé la joue (pourquoi le faisait-elle ?), ils tintaient.

— Et puis je vais organiser une fête pour ma mère cet été, dit Siri. Elle va avoir soixante-quinze ans. J'aurai sûrement besoin d'un peu d'aide pour ça aussi.

Mille hocha la tête avec incertitude.

Siri ne portait jamais de bijoux. Pas de bracelets, pas de boucles d'oreilles, rien autour du cou, seulement son alliance, qu'elle ôtait tous les soirs.

Le bruit des bracelets de Mille lui rappelait son enfance, quand elle était assise sur le canapé à côté de sa mère.

Siri revoyait sa mère. Jenny Brodal lisait, comme souvent, elle avait lu plus que quiconque dans le monde entier. Quand elles étaient installées ainsi, il régnait toujours un silence parfait, sauf chaque fois que Jenny tournait les pages de son livre et que ses bracelets tintaient.

— Nous allons à Mailund tous les étés, dit Siri, regrettant toute cette histoire.

Jon et elle auraient pu se partager la journée. Ils l'avaient fait par le passé. Elle pouvait prendre Liv le matin et lui l'après-midi quand elle partait au restaurant. C'est ce qu'ils avaient fait par le passé, oui. Mais sans succès. Elle ne pouvait pas compter sur Jon pour respecter sa part du marché. Elle ne le pouvait pas...

— Une grande maison ancienne, dit-elle en interrompant le flot de ses pensées. Oui, nous avons une annexe dans le jardin, c'est là que tu logeras. Avec salle de bains privative et une grande bibliothèque.

— Oui, fit Mille en pouffant.

Siri se força à sourire. *Pourquoi pouffes-tu ?* Oui, elle s'efforçait de travailler sur sa propre impatience. Presque vingt ans dans la restauration et ainsi de suite. Ça ne laissait pas indemne. Et tout, ici, à la maison. Quelque chose sur quoi elle n'arrivait pas à mettre le doigt. *Qu'ai-je fait de ma vie, au juste ?*

— Ma mère et moi avons vécu à Mailund jusqu'à mes quatorze ans et puis nous avons déménagé à Oslo, dit Siri, parce qu'il fallait bien dire quelque chose. Maman était libraire. Elle avait une librairie près de l'ancienne boulangerie – là où j'ai maintenant mon restaurant de poisson. Tout cela, tu le verras quand tu viendras. Tout cela, nous te le montrerons, les filles et moi.

Siri remarqua que Mille pensait à autre chose, que cela ne l'intéressait pas particulièrement de recevoir cette petite fleur de Siri : *Tout cela, nous te le montrerons, les filles et moi.*

Par la porte ouverte du balcon, Siri entendait les voix des enfants d'à côté, les filles d'Emma, sept et neuf ans (plus âgées que Liv, mais plus jeunes qu'Alma), qu'on était visiblement allé chercher tôt ce jour-là. Elles se tapaient dans les mains l'une de l'autre et psalmodiaient une comptine dont elle se souvenait du temps où Alma était plus

petite.

*Sous un pommier
Se trouvait un garçon qui m'a dit
Prends-moi dans tes bras
Embrasse-moi
Montre-moi que tu m'aimes.*

— Et puis pendant des années, elle a travaillé ici, à Oslo, poursuivait Siri, dans une grande librairie qui est fermée maintenant. Elle était responsable de la littérature étrangère. Maintenant qu'elle est retraitée, elle est retournée s'installer à Mailund pour de bon. Elle habite avec Irma, qui l'aide dans les tâches de la vie courante. Tu vas les rencontrer toutes les deux.

— Vous n'avez pas de frères et sœurs ? demanda Mille, et d'ajouter, comme si elle avait déjà obtenu une réponse, moi non plus.

— Non, dit Siri, je n'ai pas de frères et sœurs.

Elle ne dit pas : *Mais crois-moi, ce n'est pas pour autant que nous avons quelque chose en commun.*

Mais elle dit :

— J'avais un petit frère, mais il est mort à quatre ans.

— Oh ! fit Mille en baissant les yeux. Comme c'est triste.

— Oui, dit Siri.

Elle essaya de retrouver le fil.

Jenny avait la peau douce à cette époque, si douce qu'il était possible de se coller tout contre son corps, de fourrer le nez entre ses seins sous la chemise de nuit élimée, ouverte. Et elle sentait si bon. Elle portait un parfum qui s'appelait L'Air du temps.

*Sous un pommier
Se trouvait un garçon qui m'a dit
Prends-moi dans tes bras...*

Siri pensait que ce serait bien d'appeler les parents de Mille. Elle voulait assurer à la fois son père et sa mère que Mille était en de bonnes mains. Vie rangée. Bon salaire. Les journaux parlaient beaucoup de filles au pair et de baby-sitters maltraitées ; des

Philippines qu'on payait une misère pour travailler vingt-quatre heures sur vingt-quatre ; de jeunes femmes qui s'occupaient des enfants des autres pour pouvoir entretenir les leurs dans leur pays ; des Norvégiens qui aimaient l'idée d'une servante dans leur maison.

— Nous allons bien nous occuper d'elle, elle fera partie de la famille, dit Siri.

— C'est très bien, dit Amanda Browne, mais Sweet Pea est majeure et fait ce qu'elle veut.

— Sweet quoi ?

Amanda rit doucement.

— Oh, c'est juste un surnom qui reste... Sweet Pea. C'est comme ça que nous l'appelions quand elle était petite.

Siri dit :

— Si, avec votre mari, vous avez envie de venir voir Mille à Mailund cet été, nous avons de la place dans la maison. Vous êtes sincèrement les bienvenus. Je voudrais aussi vous inviter pour un bon repas au Gloucester MA, notre restaurant d'été.

Siri ne savait pas du tout pourquoi elle disait ce genre de choses. Elle n'avait pourtant aucune envie qu'ils viennent.

— Oh, non. Merci beaucoup, répondit Amanda. Mikkel et moi ne voudrions surtout pas nous imposer.

Siri entendit qu'elle était gênée.

— Nous avons fait nos projets depuis longtemps, poursuivit Amanda. Mille a dix-neuf ans et elle se réjouit à la perspective de travailler et de gagner son propre argent pendant que, espérons-le, elle réfléchira aussi un peu à ce qu'elle veut faire après le lycée.

Et à présent, Siri se trouvait avec cette adolescente un peu lourde et essoufflée, une main tremblante de nervosité sur la table. Siri devait se concentrer pour ne pas poser sa main sur celle de Mille, fort. *Stop ! Ressaisis-toi ! Pas de tremblement, veux-tu.* Il n'était pas trop tard. Ils étaient encore à Oslo. Siri pouvait encore dire : *Il n'y aura pas de job d'été.* Mais elle n'osait pas. La fille comptait dessus. C'était décidé.

Plus tard, Siri dit à Jon :

— Sa mère l'appelle Sweet Pea.

— Ah bon, fit Jon, qui n'avait alors pas encore rencontré Mille, et qui, à tous égards, s'était opposé aux projets d'emmener une bonne d'enfants à Mailund.

— On doit l'appeler Sweet Pea, nous aussi ?

— Non, non... C'est juste que... elle n'a rien d'un pois de senteur, quoi.

Mille était affligée d'un rhume de printemps qui ne passait jamais. Les yeux rouges, pâle, elle dut se moucher à plusieurs reprises. Ayant essayé d'aborder de nombreux sujets sans tirer grand-chose d'elle, chez eux, à la maison, Siri n'avait pas tardé à comprendre que, avec Mille, on obtenait deux types de réponse : un petit *ouais* hésitant, qui pouvait signifier à la fois oui, non et je ne sais pas. Ou un pouffement de rire qui, lui aussi, pouvait signifier oui, non ou je ne sais pas.

Mille regarda Siri.

Sous un pommier

Quelque chose en Mille – son regard peut-être – rappelait à Siri celle qu'elle avait été au même âge. Elle ne voulait pas y retourner. Siri sourit (au lieu de respirer) en se demandant comment elle allait se tirer de cette situation. Jon avait raison. C'était une mauvaise idée. Une très, très mauvaise idée.

Se trouvait un garçon qui m'a dit

Emma la voisine appelait ses filles. *Allez, venez, maintenant !* Et les filles rirent et rentrèrent en courant.

— Bon, eh bien, marché conclu, dit Siri. Tu descends le 25 juin et je viens te chercher à l'arrêt de bus. Ça va être bien. Très bien.

Mille s'était promis de devenir totalement nouvelle au cours de l'été. Intérieurement et extérieurement. Des pieds à la tête. Quand elle rentrerait à Oslo en août, tout le monde lui dirait *mais, Mille, qu'est-il arrivé ? Tu sembles complètement changée*. Et elle aurait un sourire énigmatique et dirait *il n'est rien arrivé, j'ai passé un bon été*.

Ici, dans l'annexe, tout était calme. Si calme qu'il était impossible de réfléchir. Et de prier.

C'était Jenny Brodal qui possédait la grande maison blanche. *La belle-mère des enfers*, dit Jon, en s'empressant de sourire à Mille (et comme il lui souriait ainsi, elle comprenait qu'il devait y avoir entre eux quelque chose de spécial) et de lui dire qu'il ne fallait jamais répéter à qui que ce soit ses propos sur sa belle-mère, qui était tout de même la grand-mère d'Alma et Liv. Elle devait faire comme si elle ne l'avait jamais entendu, dit Jon en souriant encore une fois.

Mille était à Mailund depuis quelques jours et un matin, elle se trouva seule avec Jon dans la grande cuisine. Il était dans son monde et elle se demandait s'il pensait au livre qu'il écrivait, s'il était accaparé par ce livre au point de ne pas se rendre compte de sa présence. Lui se faisait un café et elle vaquait à la recherche de pain, de beurre et de garnitures pour ce qui allait être un pique-nique pour elle-même et Liv. En commençant à tartiner les tranches de pain, elle se plaça à côté de lui. *Vas-tu dire quelque chose ? Remarques-tu que je suis à côté de toi ?* Rien. Jon était muet. Et puis il tendit la main et la lui passa dans les cheveux.

Elle leva les yeux pour le regarder, mais il retira sa main.

— Bien, dit-il, presque en aparté. C'est bien.

Et puis, sans lui accorder d'autre regard, il prit son café et partit.

Plus jeune, Mille aimait brosser ses longs cheveux foncés, mettre

une belle robe et un jean moulant, se maquiller et puis entrer dans une pièce ou descendre une rue et voir l'attention qu'elle attirait sur elle. Garçons et hommes se retournaient sur son passage, lui parlaient, la désiraient. Elle eut de la poitrine dès l'âge de dix ans. Sa mère était grande, mince, dure et plate. Il n'y avait rien dans quoi s'envelopper. Le corps de sa mère était une toile de trampoline tendue, si l'on s'y précipitait, il vous renvoyait aussitôt.

La mère de Mille voulait qu'elle dissimule sa poitrine sous de grands pulls en coton infantiles. Elle achetait des pulls laids et les faisait emballer dans du joli papier – comme si c'étaient de vrais cadeaux. Des surprises. *Je t'ai acheté un petit cadeau, ma chérie. J'ai une surprise pour toi.* Et toujours un pull en taille medium ou large. Pulls blancs, pulls roses, pulls bleus à col rond. Mille avait son propre style, elle mettait de l'argent de côté et faisait les marchés aux puces, où elle s'achetait des tee-shirts longs qu'elle portait en robe sur des collants épais usés, ou des pulls serrés, des jupes courtes de couleur vive, des foulards et des bottes. Mille et sa mère s'étaient maintes fois disputées sur le genre de vêtements qu'elle devait porter et ces disputes avaient commencé à l'apparition de ses seins, de gros seins que les hommes ne pouvaient s'empêcher de fixer.

Elle s'appelait Mille, qui était un diminutif de Mildred, mais on l'appelait aussi Sweet Pea. Elle aimait que les hommes la regardent. Elle voulait qu'ils fassent plus que la regarder. Elle voulait s'envelopper dans quelqu'un, ne pas se faire renvoyer.

Mille n'était pas très bavarde et beaucoup l'auraient donc décrite comme timide ou réservée. Elle n'avait parlé à personne de son enfance. Elle n'avait pas parlé de sa mère qui la prenait en photo quand elle dormait, se baignait, jouait. Elle n'avait pas raconté à ses amis que sa mère était artiste et que les photos de la petite Mille étaient exposées dans des galeries et publiées dans un livre intitulé *Amanda's*.

Regarde-moi, Mille. Comme ça, exactement ! Ne bouge plus !

Regarde-moi !

Reste encore un peu comme ça !

Amanda avait pris des milliers de clichés de sa fille quand elle était enfant, Mille avait fini par avoir la nausée à l'idée d'être

photographiée, et elle pouvait compter sur les doigts d'une main le nombre de photos d'elle après que, devenue grande, elle avait mis le holà. Plus de photos ! Sa mère l'avait envahie à l'époque, sa mère et son appareil photo, Mille avait dû poser dans cette pose, et cette pose-ci, et cette pose-là, *prends l'air sérieux, maintenant, Mille, aie l'air contente, fais comme si je n'étais pas là*, elle avait dû jouer le rôle de la petite fille pensive d'Amanda. Elle détestait ce livre, détestait les photos d'elle, parfois habillée, parfois presque nue, il lui avait enlevé quelque chose, une parcelle d'elle-même, typique de sa mère de l'avoir intitulé *Amanda's*, comme si Mille n'était qu'un prolongement de sa mère, une excroissance, un appendice, et, à seize ans, Mille était allée dans les bibliothèques d'Oslo pour emprunter tous les exemplaires du livre et ne les avait jamais rendus.

Et elle n'avait raconté à personne la fois où elle était dans les bras de son père dans les herbes hautes. Elle se souvient qu'ils couraient. Elle se souvient du souffle de son père sur sa joue. De sa grande bouche qui chuchotait :

— Il faut qu'on se dépêche, Mille ! Ne te retourne pas !

Les cheveux de Mille étaient foncés, courts et bouclés en ce temps-là. Elle avait deux ans, peut-être trois. On la disait petite pour son âge. Elle ne se souvient pas qu'on le disait alors, qu'elle était petite pour son âge, mais elle se souvient qu'on le disait bien plus tard, quand elle avait grandi : *Tu étais si petite et menue pour ton âge, comme une petite poupée, et regarde-toi maintenant.*

Elle se souvient que son père, qui s'appelait Mikkel, courait dans les hautes herbes en la portant dans ses bras et elle se souvient de la sensation de cahoter de bas en haut, de bas en haut, de son souffle chaud sur sa joue.

Quand Mille avait cinq ans, elle savait chanter son prénom et son nom de famille et ceux de ses parents, l'endroit où ils habitaient et leurs numéros de téléphone. Sa mère lui avait composé une chanson en rimes – une chanson avec tous les renseignements nécessaires (nom, adresse, numéro de téléphone) que Mille pourrait chanter si jamais elle se perdait et avait besoin de l'aide d'inconnus. Tout était plus facile à mémoriser dès lors qu'on pouvait le chanter, estimait sa mère, qui avait peur que Mille se perde ou disparaisse.

Et Mille était si petite (comme une poupée), bien plus petite que les autres filles du même âge. Mais ensuite, elle devint grande – la chose se produisit soudainement, comme d'un jour sur l'autre – et son corps se développa bien trop précocement (disait-on la mine sombre). Elle eut des hanches, un ventre et des seins, elle n'avait que dix ans, et sa mère déclara que maintenant, il fallait arrêter de chanter la chanson de Mille.

Mais bien avant cela, bien avant que hanches, ventre et seins n'exploient, elle était dans les bras de son père, qui courait dans les hautes herbes et elle se souvient de son souffle chaud sur sa joue et de la grande bouche qui avait l'habitude de la chatouiller en l'embrassant sur le ventre jusqu'à ce qu'elle hoquette de rire. La grande bouche chuchotait : *Il faut qu'on se dépêche, Mille. Il faut qu'on se dépêche. Ne te retourne pas.* De bas en haut, de bas en haut. Elle se souvient de la hauteur des herbes, de la dimension des arbres, de toute la verdure qui les entourait, mais elle ne se souvient pas d'où ils étaient (une maison de vacances qu'ils avaient louée ? En visite chez des amis de ses parents ?) ni de pourquoi ils devaient se dépêcher.

Couraient-ils pour échapper à sa mère et son appareil photo ? Ou à autre chose ? Peut-être n'était-ce pas très important ? Ça l'avait semblé sur le moment. Ça le semblait encore. Mais quand, plusieurs années plus tard, elle demanda à son père pourquoi ils avaient couru cette fois-là, pourquoi ils avaient dû se dépêcher, il ne comprit pas de quoi elle parlait.

— C'est peut-être un rêve que tu as fait, avait-il dit.

Quand elle avait neuf ans, son père voulut l'emmener patiner. Il y avait une patinoire non loin de là où ils habitaient. Mille n'aimait pas. Ne parvenait pas à garder l'équilibre, tombait souvent, se faisait mal d'une façon différente, bien plus effrayante, que quand elle tombait sur le sol. Quand on tombait, par exemple, sur de l'asphalte, qui était une surface beaucoup plus franche que la glace, on avait une égratignure toute fraîche dont on pouvait faire l'examen, suivre l'évolution. C'était douloureux, mais on survivait. Mais si on tombait sur de la glace, la blessure était invisible. On détruisait dans son corps des choses qui ne cicatrisaient jamais.

Mille ne s'était jamais cassé le bras, elle ne s'était jamais cassé la

jambe, elle n'avait jamais eu de plâtre, mais chaque fois qu'elle tombait sur la glace (ce qui était chose fréquente), c'était comme si un petit os essentiel de son corps craquait.

— Elle a les chevilles fragiles, disait sa mère. Ne la force pas à faire du patin. Vous ne pouvez pas trouver autre chose à faire ?

— Elle n'a pas les chevilles fragiles, répondait son père, quelle ineptie !

— Tu as vu ses chevilles ? disait sa mère. Elles sont super fines. Des chevilles de poupée. C'est pour ça qu'elle n'arrive pas à rester en équilibre. Elle n'arrivera jamais à garder l'équilibre.

— Je crois que je n'ai jamais rien entendu d'aussi stupide, disait son père.

— moi aussi, j'ai les chevilles fragiles ! criait sa mère. Elle les tient de moi. Tout le monde dans ma famille a les chevilles fragiles.

Amanda et Mikkel parlaient souvent de Mille comme si elle n'était pas là. Cela arrivait presque tout le temps. Peut-être pensaient-ils qu'elle n'écoutait pas, ou qu'elle était encore si petite qu'elle ne comprenait pas ce qu'ils disaient ? Mais elle le comprenait.

Elle monta directement dans sa chambre, enleva son collant et étudia ses chevilles. Elles *étaient* fines. Elle plaça l'index et le pouce autour de sa cheville droite. Sourit. C'était là un élément à exploiter plus avant.

Je suis Mille. J'ai les chevilles fragiles. Je tiens ça de ma mère. Ma mère s'appelle Amanda. Elle aussi a les chevilles fragiles. Tout le monde dans la famille d'Amanda, qui est aussi ma famille, a les chevilles fragiles.

Sur les patins tous les dimanches. Malgré les chevilles. Son père ne croyait pas à ce qu'avait dit sa mère. Lui-même avait d'excellentes chevilles, avait-il dit. Et Mille aussi. *Donc, allez.* Il lui tendait la main.

— Allez, Mille !

Au bord de la patinoire, Mille grelottait en regardant tous les patineurs qui filaient devant elle. La glace était l'amie de tous, sauf d'elle. Il y avait une explication, *les chevilles fragiles*, mais son père n'y croyait pas.

— Allez, Mille !

— Je ne veux pas.

— OK ! disait-il. Je te défie ! Si tu gagnes, tu n'es pas obligée d'en

faire. On rentre à la maison. Si je gagne, tu te risques sur la glace.

Mille se tortilla. Il fallait toujours que son père transforme tout en compétition.

— Un, deux, trois, dit son père. Allez, Mille. Un, deux, trois.

Mille leva le bras à contrecœur et chuchota :

— Un, deux, trois.

Puis, un peu plus fort :

— Pierre, feuille, ciseaux.

Ils le dirent en chœur.

— Pierre, murmura Mille en serrant le poing vers son père, qui avait déjà ouvert la main et disait :

— Feuille.

Il sourit.

— Allez, Mille ! Sur la glace, maintenant !

Mille fit un pas en avant, elle ne glissa pas, si elle essayait de glisser – de glisser comme une femme des glaces – c'était, séance tenante, la chute avec pertes et fracas assurés. Elle plantait la pointe de ses patins pour trouver prise dans la glace. Ses chevilles tremblaient. Elle avançait tant bien que mal. Elle avait froid aux pieds. Son père lui prit la main.

— Bien, dit-il.

Il se mit à neiger et Mille et son père restèrent un instant parfaitement immobiles, main dans la main, à observer une jeune fille en manteau noir qui passait en tourbillonnant.

Elle aurait voulu que son père dise *restons juste un peu à regarder, au lieu de patiner nous-mêmes, ça prend du temps d'apprendre à patiner. C'est bon. Reste simplement sans bouger.*

La chute de neige était copieuse et douce. Mille aurait voulu pouvoir tourbillonner comme la fille. Neuf ans durant, le corps de Mille s'était déplacé sur terre, *petite pour son âge*, mais jamais en tourbillonnant, et bientôt vinrent le ventre, les hanches, la poitrine.

— Ce n'est pas naturel de se balader en ressemblant à ça quand on a dix ans, chuchota son père à sa mère.

Mais sa mère se contenta de hausser les épaules.

— Fais avec, dit-elle.

Ses parents persistaient à croire qu'elle ne les entendait pas même quand elle était dans la même pièce qu'eux.

Mille avançait cahin-caha vers son père. *Allez, Mille*. Mikkel pensait-il peut-être pouvoir inverser l'expansion du corps de Mille par l'activité physique ?

La fille en manteau noir saisit l'une de ses chevilles et tira sa jambe à elle. Le manteau noir se plia. Son squelette se plia. Le temps neigeux se plia. L'univers se plia. La fille tourbillonnait, de plus en plus vite, et se transforma sous les yeux de Mille en une colonne de fumée.

Si Mille fermait les yeux, comptait jusqu'à trois et les rouvrait, le temps filerait, lui aussi, et la fille se serait fait disparaître en tourbillonnant.

Hiver après hiver, Mille accompagnait son père sur les patins – et restait parfois à regarder la fille en manteau noir. Mais, globalement, ces dimanches étaient un éternel combat contre la glace, contre le corps, l'un contre l'autre.

— Allez, Mille, allez !

— Non ! Je ne veux pas.

— Lance-toi, criait son père. Ne passe pas ton temps à regarder derrière toi ! C'est ce qui te fait perdre l'équilibre et tomber.

— Peux-tu emmener Liv cueillir des fleurs ? demanda Siri en entortillant ses longs cheveux autour de ses doigts. Vous pouvez aller dans le pré derrière la maison.

Non, elle n'était pas enthousiasmée par la prestation qu'offrait Mille en tant que bonne d'enfants. Mille l'avait compris. Siri n'arrivait même pas à décider quel mot employer. Bonne d'enfants. Garde d'enfants. Jeune fille au pair. Amie de la famille. Tout sonnait faux. Surtout parce que, en son for intérieur, Siri n'aimait pas se voir comme quelqu'un qui avait besoin d'aide pour quoi que ce soit. Et encore moins pour s'occuper de ses enfants. Siri croyait peut-être que Mille ne la voyait pas, mais elle la voyait, elle la voyait tout entière, elle voyait Siri même si Siri ne se savait pas vue.

Il en allait autrement de Jon. Un jour, il l'avait embrassée sur la joue. Elle croyait en tout cas que c'était un baiser, ça ressemblait à un baiser.

C'était la première semaine de juillet. Elle se souvenait d'avoir frappé à la porte de son bureau, passé la tête et demandé :

— C'est bon si je fais un saut à l'épicerie pour acheter quelques magazines pour Liv, comme il pleut ?

Il se tourna et la regarda.

— Où est Liv ?

— Elle est dehors dans le jardin. Elle ne veut pas rentrer, elle ne veut que courir sous la pluie, mais je me disais qu'on allait trouver quelque chose à faire jusqu'à ce que le temps s'arrange. Elle est déjà trempée et elle a assez froid.

— Vous devez bien pouvoir lire un livre, plutôt, dit Jon.

— Oui, répondit-elle avec hésitation. J'ai jeté un petit coup d'œil dans la grande bibliothèque de l'annexe, mais je n'ai pas vu de livres pour enfants.

Jon se leva.

— On peut descendre trouver quelque chose dans le salon. C'est là que sont les livres pour enfants.

Il passa devant elle et franchit la porte étroite et là, dans l'embrasure, presque par accident, ses lèvres effleurèrent sa joue. Pas de mots. Pas de regard. C'était comme la fois où il lui avait caressé les cheveux dans la cuisine.

— Ce sont les livres du temps de Siri et Syver, dit-il.

Une fois qu'ils furent arrivés au bas du long escalier, il désigna la porte du salon. Elle pensait qu'il viendrait chercher avec elle, mais apparemment pas.

— Étagère du bas, à gauche, dit-il. Maintenant, j'ai du travail.

Il commença à monter les marches, puis lança :

— Et veille à mettre des vêtements secs à Liv.

Quand Mille regardait Siri, elle se disait : Siri commence à être vieille. Plus de quarante ans. Quelque chose ne va pas avec son dos, elle est tordue, elle a souvent mal et il faut presque se pencher un peu sur le côté pour lui parler. Moi, je suis jeune. Mes lèvres sont jeunes. Ma peau est jeune. Mes mains sont jeunes. Personne ne peut voir tous mes os brisés. Siri est à plaindre. Elle est tordue, elle a toujours mal et quand elle était enfant, son petit frère s'est noyé dans un étang dans la forêt pendant qu'elle restait à regarder sans rien faire.

Mille se déplaçait sans bruit dans la maison et recueillait des bribes çà et là. Jon lui raconta que, à la mort de son petit frère, plus de trente ans auparavant, personne n'avait parlé à Siri. Elle avait alors six ans. Même Jenny ne lui parlait pas. Et Jenny était sa mère.

Jon baissa la voix.

— Et tu sais ce que je pense de Jenny.

Mais – et c'était l'histoire telle qu'elle avait été rapportée à Mille – un vieux monsieur du nom d'Ola avait fabriqué une maison de poupée pour Siri, avec de tout petits meubles et de toutes petites poupées, pour qu'elle ait autre chose à penser que Syver.

Siri, songeait Mille. Siri était au restaurant, Siri ne devait pas être dérangée, Siri répondait toujours (presque toujours) sur un ton revêche quand Mille lui demandait quelque chose.

Jon n'avait jamais de ton revêche, il semblait au contraire toujours

content quand elle frappait à la porte de son bureau pour lui demander quelque chose. Il l'invitait toujours à entrer, lui proposait de s'asseoir – et puis ils parlaient.

Mille ne connaissait Jon que depuis quelques semaines, mais elle était tout à fait certaine qu'il y avait quelque chose entre eux. Une de ces choses sur lesquelles on ne peut pas mettre de mots.

La vérité était qu'elle n'était pas parvenue à se garder de lui.

La première fois qu'elle l'avait vu, il était à l'angle d'Akersgata et Karl Johans gate et il regardait avec insistance. C'était en l'an 1993 et Siri avait vingt-cinq ans. Elle se demanda ce qu'il regardait avec insistance, et eut tout le temps de le découvrir avant qu'il la remarque enfin.

C'était un grand brun, maigre comme un Giacometti, vêtu d'un jean élimé, d'une chemise en lin blanche et d'un imperméable qui flottait au vent. Il était bel homme, trouvait-elle, mais ses yeux pétillants, qui regardaient avec insistance, avaient quelque chose d'inquiétant.

Il se tenait parfaitement immobile, comme inébranlable à son coin de rue, et rappelait la statue de Haakon VII à quelques encablures de là, celle devant laquelle elle passait et qu'elle saluait chaque nuit en rentrant du travail.

Là se tenait celui qu'elle ne connaissait pas encore et qui bientôt porterait son regard sur elle : le pardessus flottant, contre la poitrine un journal en lieu et place de la casquette d'uniforme de Haakon VII ; un pilier svelte, droit, battu par les vents et vaillant que cet homme.

Siri partait travailler, encore une réception de riches, avec des clients qui payaient bien et croyaient que commander des vins à mille couronnes était synonyme de bien manger. Deux ans plus tôt elle avait été chef dans un restaurant de Frognerveien, qui avait fait faillite. Maintenant elle dirigeait sa propre société de restauration, Les repas de fête d'Iris, et avait le temps de penser, non que *penser* fût nécessairement un avantage. Siri préférait s'en abstenir.

On lui demandait souvent (des gens qui n'avaient rien à voir avec le secteur de la restauration) si elle avait suivi une formation de cuisinière parce que, dès son enfance, elle avait démontré des talents aux fourneaux – à l'instar de la petite ballerine qui danse dans le salon

tandis que ses parents, grands-parents, tantes, oncles et voisins soupirent en disant : Oui, elle, nous la verrons sans doute sur scène un jour. Mais donc, non. Ce n'était pas le cas.

Si tant est que Siri réfléchissait sur son choix professionnel, elle se voyait comme un artisan, à l'instar de son père et à la différence de sa mère. Aucun vécu sensoriel culinaire dans son enfance (à part les ragoûts qui mijotaient sur la cuisinière et les cartons de glace à la pistache dans le congélateur).

Mais elle était bonne, elle faisait partie de ceux qui s'en sortaient. D'abord sous-chef, puis chef dans un restaurant de Frognerveien (et pas le temps de penser) et juste au moment où elle était en train d'arriver à quelque chose de solide, le restaurant avait fait faillite. Et maintenant cette stupide activité de traiteur, qui certes avait été un succès financier immédiat, et lui avait donné le temps d'*avoir une vie*, mais qui lui paraissait pourtant intenable.

Dîners entre hommes, mariages, fêtes de bureau et Noël's d'entreprise. De gros richards qui demandaient du pétus de Pomerol en se figurant qu'elle s'en pâmerait.

Ses longs cheveux sombres étaient rassemblés en une queue de cheval serrée, elle portait les bottes à talons jaune paille et le petit manteau d'automne jaune paille ceinturé à la taille qu'elle avait hérités de Jenny, elle avait un dos légèrement de guingois qui la faisait parfois souffrir. Les gens ne remarquaient pas nécessairement ce dos de guingois, elle était une femme qu'on remarquait pour de tout autres raisons.

Mais si Jon, qui, année après année, allait caresser ce qui était douloureux en s'efforçant de le redresser, devait s'exprimer sur son dos, il dirait peut-être :

Une déviation, une petite cassure gracieuse de la taille – comme si elle avait fait la roue et s'était raidie alors qu'elle était presque redressée, comme si son mouvement s'était figé avant d'être achevé.

Elle avait invité Jon à dîner chez elle. C'était la première fois. Elle ouvrit la dernière des boîtes de confit de canard qu'elle avait rapportées de France, fit bouillir quelques pommes de terre et prépara une salade verte.

Mais avant cela, avant qu'elle lui fasse un dîner, avant qu'il ôte son imperméable et s'étende sur elle et soit si maigre que ses hanches s'enfonçaient en elle, avant qu'il la réveille le lendemain matin en chuchotant qu'elle s'était fixée en lui, elle marcha dans Akersgata, dépassa VG, Dagblad et Aftenposten, les immeubles de journaux qui s'alignaient alors en rang d'oignons, et elle aperçut l'homme qui lui rappelait la statue de Haakon VII et qui regardait avec insistance Karl Johans gate. Elle se demandait ce qu'il fixait ainsi, car il n'en finissait jamais. Il fixait et fixait, mais ne remarquait pas Siri.

Il était sur le trottoir d'en face et elle suivit son regard : pas le moindre petit vaisseau spatial ayant atterri sur Karl Johan, pas de Palais royal ni de Storting en flammes, aucun lauréat du prix Nobel saluant au balcon du Grand Hôtel, mais, et ceci est tout à fait véridique, devant la boulangerie Samson d'Egertorget, une jeune femme blonde en jupe courte serrée, noire avec un imprimé de petits éléphants blancs, semblait vaciller vers lui.

Tout à fait, oui !

C'était une femme qu'il regardait avec insistance. Une femme jeune et belle. C'était aussi simple que cela.

Siri prit son souffle et regarda de l'un à l'autre. On aurait dit qu'il essayait de l'attirer par la force de son regard. Et, de toute évidence, c'était efficace. La jeune femme blonde s'étira et vacilla encore un peu plus.

Siri songea que si cet homme inconnu (qui lui rappelait une colonne de pierre glacée et vaillante) continuait de fixer ainsi cette jeune femme et que cette jeune femme continuait de vaciller vers lui, les petits éléphants en délire allaient s'arracher à la minijupe et se ruer sur lui.

Siri ne se souvient pas d'avoir eu sur le moment d'autres pensées que celle de ces éléphants emballés dans les rues d'Oslo, justement, mais si elle avait dû formuler quelques mots sur ce qu'elle ressentit en voyant Jon pour la toute première fois (avant que lui la voie et avant qu'elle sache qu'il s'appelait Jon), elle aurait peut-être dit :

Incroyable qu'une femme succombe à ça. Incroyable qu'elle succombe au plus vieux truc de drague du monde. *L'homme qui la regarde*. Que va-t-elle donc s'imaginer ? Qu'il la voit, quoi ? Qu'il voit à

travers elle ? Qu'il la déshabille du regard ? Qu'il a décidé que c'était elle qu'il voulait, et que cette main ferme (ou ce regard ferme) n'est qu'un avant-goût de ce qu'il lui montrera quand il l'aura pour lui tout seul. Que lui, le grand séducteur, a déjà commencé à l'aimer, alors qu'elle vacille devant la boulangerie Samson ?

— Femmes idiotes et hommes futiles, disait Jenny quand Siri était petite. Et tous, ils sont seuls et voudraient de l'attention, comme de jeunes enfants hurlant dans un coin du salon.

Siri voulut donner à cet homme, qui manifestement pensait pouvoir attirer n'importe quelle femme par la force de son regard, une leçon. Ôtant son élastique, elle libéra sa longue chevelure sombre. Elle mit un pied devant l'autre et entreprit de traverser la rue, de son angle à elle au sien à lui. Un pas, deux pas, trois pas. La blonde à la jupe éléphant était de l'histoire ancienne. Quatre pas, cinq pas, six pas. Il l'avait aperçue. Elle était en face de la rue et il se demandait pourquoi son regard insistant ne marchait pas. Neuf pas. Siri rejeta les cheveux en arrière. Dix pas, onze pas. Elle passait devant lui. Douze pas. Elle l'avait dépassé. Treize pas. Et maintenant tu es de l'histoire ancienne.

La chose aurait pu s'arrêter là, et tout aurait été différent si Siri n'était pas tombée sur lui trois semaines plus tard, par une nuit pluvieuse, sur la 7. Juni-plass, là où trônait dans toute sa bravoure la statue de Haakon VII, justement. Siri rentrait du travail, il pleuvait, l'eau faisait flic-flac sous ses pieds, elle était transie jusqu'aux os, la pluie froide de fin d'été annonçait inexorablement l'automne, bien que ce ne fût que la dernière semaine d'août. Et soudain, il avait surgi devant la statue du roi Haakon VII, auquel il ne ressemblait plus du tout. Le roi lui-même restait invulnérable aux intempéries. Quelles que fussent les trombes qui s'abattaient, il n'était que grand et courageux. Mais Jon, dont elle ne savait toujours pas qu'il s'appelait Jon, était mouillé et frigorifié comme le grand chien noir que le vieil Ola s'était procuré quand il était devenu veuf.

Siri le regarda en plissant les yeux, elle le reconnut aussitôt comme le bel homme futile qu'elle avait ignoré trois semaines plus tôt. Celui qu'elle avait identifié comme quelqu'un qui croyait pouvoir attirer toutes les femmes par la force de son regard et qui lui avait rappelé la statue devant laquelle il se trouvait maintenant. L'attendait-il ? Siri ne

croyait pas aux coïncidences fatidiques, mais c'en était une. Qu'elle tombe sur lui ici, au milieu de la nuit, avec Haakon VII comme témoin. En aucun cas, il ne pouvait savoir que, le voyant là, à l'angle d'Akersgata et de Karl Johan, elle avait pensé précisément à cette statue, pensé quoi que ce soit, pensé à lui (ne l'avait-elle pas ignoré ?). En aucun cas, il ne pouvait savoir qu'elle passait précisément par ici toutes les nuits en rentrant du travail. Elle n'était pas, contrairement à la blonde à la minijupe éléphant, une femme qui succombait aux trucs – que ce soit le regard insistant, les mauvaises répliques, ou encore l'idée d'une coïncidence fatidique. (Rien que ce mot – *skjebnesvangert*, enceinte, porteuse du destin – non, c'était trop bête.)

— Salut, dit-il.

La place du 7-Juin était déserte. Il était près de 3 heures du matin et les nuits n'étaient plus claires. Mais Siri n'avait pas peur. Elle n'avait jamais peur à Oslo. Il avait dû crier pour se faire entendre sous la pluie. Ils se tenaient de part et d'autre de la statue.

— Salut, dit-elle.

Il avança d'un pas, captura son regard.

— Je vous ai fait peur ? dit-il.

— Non, dit-elle.

Il pointa le doigt vers lui-même, l'imperméable trempé qui collait à son corps et dit :

— Ses vêtements sont sales, mais ses mains sont propres, si vous voyez ce que je veux dire.

Elle ne voyait pas ce qu'il voulait dire. Et ce n'est qu'après qu'ils s'étaient mariés et avaient eu Alma qu'elle se souvint que c'était une citation de Dylan.

— Pas sales, mais mouillés, dit-elle.

Siri avait tendance à rechercher la justesse des choses, il fallait être exact, ne pas badiner avec les faits, c'était un point sur lequel elle passait beaucoup de temps, et c'est pourquoi, souvent, elle corrigeait aussi les autres.

— Vos vêtements ne sont pas sales, ils sont mouillés, répéta-t-elle en souriant doucement. Il y a une certaine différence.

Il l'observa, trouva son regard, lui rendit son sourire et s'approcha.

— Complètement trempés ! dit-il et il lui effleura doucement la

joue, essuya une goutte de pluie, et les vôtres aussi.

Deux ans plus tard, quand Siri était mariée avec Jon et attendait Alma pour très bientôt, son père mourut. C'était cet homme appelé Bo Anders Wallin. Elle boucla son sac et partit de Mailund pour Slite à Gotland, où son père vivait avec Sofia depuis la mort du petit Syver en 1974.

Pendant les premières années, Bo Anders Wallin rendit assez souvent visite à Jenny et Siri. Anniversaires. Réveillons de Noël. Une fois, ce devait être en 1977, il avait oublié d'apporter le cadeau d'anniversaire qu'il prétendait avoir acheté dans un magasin de jouets de Stockholm (Siri avait neuf ans), et pour se racheter il alla dans la cuisine, prit une paire de ciseaux dans un tiroir et découpa son imperméable de façon à en faire une petite cape que Siri puisse porter.

— Tiens, dit-il. Voilà, Siri Brodal Wallin ! Ceci est une cape d'invisibilité, importée à Mailund par un magicien de Suède. Quand tu la mets, nul ne peut te voir, mais toi, tu peux voir tout le monde.

Jenny leva les yeux au ciel et resta à trépigner sur ses talons jaune canari. Elle en avait assez de Bo Anders. Mais il ne partit qu'une fois Siri endormie, et elle se souvenait que, assis au bord de son lit, il lui avait raconté tout ce qu'elle pourrait faire le lendemain en se réveillant, maintenant qu'elle avait une cape d'invisibilité.

Tu peux voir tout le monde, mais personne ne peut te voir.

Tu peux entendre tout le monde, mais personne ne peut t'entendre.

Tu peux toucher tout le monde, mais personne ne peut te toucher.

Siri avait trois photographies de son père.

La première, en noir et blanc, au grain grossier, d'elle et lui ensemble. Il est allongé sur le canapé, les yeux fermés, ses cheveux courts et bruns sont lisses et luisants (gomina ?), il a une raie sur le côté et sa chemise est déboutonnée. Sur son ventre repose un petit

nourrisson, pâle, rond et chaud, comme un pain sorti du four. Siri a à peine un mois. Tous deux sont endormis.

À sa mort, à l'automne 2010 (à peu près au moment où trois garçonnetts trouvaient les restes de Mille dans la forêt), Jenny laissa des journaux intimes constitués de notes brèves, en style télégraphique. En octobre 1968, qui devait être à peu près la période où avait été pris le cliché de Siri et Bo, il est écrit : *Ne supporte pas ces cris, je ne suis pas faite pour ça, plus jamais, le seul qui puisse la faire cesser est Bo Anders, il la couche sur son ventre et ils s'endorment tous les deux. Sommeil béni.*

La deuxième photographie est de Bo Anders, Siri et Syver. C'est la seule photo que Siri ait de son père avec ses deux enfants. C'est en 1973. En noir et blanc aussi. Ils se tiennent les uns à côté des autres dans la cour de la maison de Jenny à Mailund, Bo Anders au milieu, main dans la main avec Syver, Siri un peu plus loin – elle est âgée de cinq ans et empreinte de gravité. C'est l'automne. Ils portent tous de gros pulls. Ils vont se promener dans la forêt. Syver a son bonnet gris sur la tête. Il a trois ans et sourit jusqu'aux oreilles. La photo avait dû être prise par Jenny.

La troisième date de 1986. Son père a les cheveux gris et une grande barbe grise qui lui recouvre presque tout le visage, il est assis sur un banc dans le jardin, devant la maison en pierre calcaire de Slite. À la main, qu'il tend vers le photographe, il tient une poignée de fleurs des champs, comme s'il disait : Voilà ! Pour toi ! C'est Sofia qui a pris cette photo et l'a envoyée à Siri. Elle est fixée par un trombone sur une carte blanche sur laquelle est inscrit : *Coucou Siri, un petit bonjour de ton papa qui va bien et à qui tu manques ! Bon dix-huitième anniversaire !*

Siri s'est toujours demandé pourquoi son père n'avait pas écrit lui-même. Et pourquoi il (ou Sofia) lui avait envoyé une photo sur laquelle il était impossible de voir son visage. Juste une masse omniprésente de cheveux et de barbe. Que souhaitait-il lui dire avec une photo pareille ? Et était-il vrai qu'elle lui manquait ?

Maintenant, il était mort, à soixante-dix-neuf ans. Il était mort la nuit du 15 juin 1995 et Siri en avait été informée le matin même. C'est Sofia qui l'avait appelée.

— Bon, le voilà mort, à présent², dit Sofia de sa voix sonore, presque joyeuse.

Des années plus tard, les joues rougies par plusieurs verres de vin, Siri avait essayé de recréer pour Jon le son de la voix de Sofia. Mais elle n'y était pas parvenue. C'était comme chanter une chanson qu'elle aurait rêvée.

Jon lui caressa les cheveux.

— Explique-le-moi, dit-il. Qu'y avait-il de si particulier dans sa façon de le dire ?

— Je ne sais pas, dit Siri. C'était beau. Pas ce qu'elle disait, ça m'a fait de la peine, tout de même, même si je ne le connaissais pas très bien, mais le timbre de sa voix. Comme un carillon.

Siri voulut voir son père une dernière fois. Le voir mort. Tracer une courbe entre le moment où il est allongé sur le canapé, la chemise déboutonnée, avec elle sur son ventre, et celui où il gît mort sur son lit.

— Je vais le laisser là pendant vingt-quatre heures, avait dit Sofia de sa voix de carillon. Mais après ils viendront le chercher.

Siri s'était abstenue de demander qui *ils* étaient. Elle partait du principe qu'il s'agissait des agents des pompes funèbres de Gotland et que Sofia leur avait déjà parlé, ainsi, sûrement, qu'au médecin qui l'avait déclaré mort, et qu'elle s'était mise d'accord avec eux pour que Bo Anders puisse rester dans son lit pendant vingt-quatre heures de plus, de façon à ce qu'elle (*le seul enfant survivant*) puisse venir de Norvège lui faire ses adieux.

Ce fut un long voyage. D'abord en voiture de Mailund à Oslo, Jon l'avait conduite. Il avait dit vouloir l'accompagner jusqu'au bout, être là pour elle, et que se passerait-il si elle avait soudain des contractions pendant qu'elle était là-bas, mais elle avait refusé. Cela, elle voulait le faire elle-même, il avait quoi qu'il en soit suffisamment à faire avec la relecture des dernières épreuves de son recueil de nouvelles et si elle avait des contractions, elle arriverait toujours à accoucher à Slite aussi.

Ensuite en avion de Fornebu à Stockholm, un autre avion de Stockholm à Visby et encore un bref trajet en voiture de Visby à Slite.

Dans le petit avion à hélices bondé de Stockholm à Visby, elle se retrouva à côté d'un homme d'âge mûr qui, au moment où l'avion décollait vers le ciel, attira son attention sur la place qu'elle prenait. Siri en était au septième mois et l'homme considérait qu'elle aurait dû réserver deux sièges, que son gros ventre occupait une partie de son siège à *lui*, celui qu'il avait payé, il ne pouvait pas bouger, ses membres, son regard, sans que son ventre lui fasse obstacle. C'était désagréable et injuste, dit-il, en appelant l'hôtesse. Siri sentit ses joues en feu. Lorsque l'hôtesse arriva, l'homme s'était échauffé encore plus et ses mots sortirent par hoquets postillonnants.

— Volumineuse... bien trop volumineuse... ma place... pas choisi d'être assis ici... peux pas bouger...

L'homme gesticulait, criait, mais le bruit des hélices l'assourdissait. L'hôtesse regarda autour d'elle – fallait-il appeler le commandant de bord ? Les autres passagers s'agitaient sur leurs sièges et, à des centaines de mètres sous eux, la verte Baltique rayonnait.

Siri entoura son ventre de ses bras, se balançait imperceptiblement d'avant en arrière, le regard braqué sur la poche du siège devant elle. L'enfant bougeait. Non pas d'enthousiastes petits coups de pied et de poing. Il était trop grand pour cela. Il se déplaçait avec lourdeur et puissance maintenant. C'était une fille. Mais Siri n'arrivait pas à se la représenter. Les mains, les pieds, le ventre, le sexe, les genoux. La peau. Le tout minuscule et parfait, espérait-elle. Un minuscule corps étranger et un minuscule visage étranger. Elle n'arrivait pas à se le représenter. Un enfant. Un visage. La nuit, elle rêvait d'animaux – chats, grenouilles, oiseaux – et de paysages désolés. Elle sentait son ventre se bosseler, d'abord ici, puis là.

L'homme ne renonçait pas, il décréta exiger d'avoir un vrai siège, avec de la place pour l'intégralité de son corps. L'hôtesse l'écoutait, désarmée, songeait peut-être : *Si je lui explique combien il est déraisonnable, la situation empirera, si je cède, je lui donne le droit de continuer de se comporter de la sorte.* Et l'avion était plein. Il n'y avait aucune autre place à lui attribuer.

L'homme continuait de se plaindre. Siri voulait qu'il cesse. *Il faut que tu arrêtes, là. Arrête. Tu ne peux pas continuer comme ça. Ce n'est pas possible.* Et puis elle sentit l'enfant faire en elle une rotation, comme

s'il essayait de s'enrouler autour de sa colonne vertébrale. Siri haleta.

— Je n'ai pas de place, criait l'homme en gesticulant.

Siri lui empoigna le bras, pressa ses lèvres contre son oreille (l'oreille de l'homme : grande, rose, grasse) et siffla :

— Pouvez-vous vous taire, maintenant !

L'homme ouvrit la bouche, la referma.

Elle dit :

— Vous ne savez pas que si vous continuez comme ça vous allez déclencher l'accouchement ?

Elle baissa la voix :

— C'est prouvé.

— Qu'est-ce qui est prouvé ? murmura l'homme.

— C'est prouvé, répéta Siri, que si vous continuez comme ça, vous déclencherez l'accouchement. Je devrai accoucher ici, dans l'avion, à plusieurs centaines de mètres d'altitude, à côté de vous, et vous ne resterez pas indemne !

Il s'était fait tard quand Siri arriva enfin à la maison de son père, le soleil de braise déclinait. Sofia était assise sur le banc en bois, sous un arbre dans le jardin, mais elle se leva à la vue de Siri. Enfant, Siri avait passé quelques mois d'été avec Sofia et son père, mais cela remontait à loin, et elle fut surprise en la voyant. Sofia, dont Siri se souvenait comme menue, aux cheveux sombres, et qui semblait si enjouée au téléphone, était devenue une vieille dame aux cernes d'encre.

— Doux Jésus, dit Sofia d'une voix éteinte en désignant le ventre de Siri. Nous n'avions pas la moindre idée... ton papa et moi ne nous doutions pas du tout... C'est pour quand ?

— Je voulais lui écrire pour le lui dire, mais ça ne s'est pas fait, répondit Siri. Le terme est en août, le 21, et j'aurai vingt-sept ans le 10, donc ce sera peut-être un double anniversaire.

Elle posa une main sur son ventre.

— C'est une fille. Elle s'appellera Alma.

Bo Anders Wallin était étendu sur le lit, recouvert d'un drap fraîchement repassé. Sur la table de chevet était allumée une bougie. Il était lavé, rasé et vêtu d'un pyjama en flanelle propre. Sofia (ou quelqu'un d'autre) lui avait entouré la mâchoire d'un foulard à

carreaux et fait un nœud sur la tête. La chose parut douloureuse à Siri, comment allait-elle réussir à lui parler quand tout le bas de son visage était enveloppé de la sorte, et avec ce nœud comique sur la tête, comme un béguin à l'envers, sans doute était-ce censé lui éviter de rester bouche bée ? Elle se pencha au-dessus de lui, ses paupières étaient closes, il avait l'air sévère et inapprochable, pas paisible, pas doux, pas réconcilié avec son nouvel état, mais presque hostile, trouvait-elle, quelque chose dans cette bouche fine, désapproubatrice – et le foulard à carreaux, bien sûr, noué serré autour de la tête. Elle voulait desserrer le nœud, mais n'osa pas.

Elle s'assit au bord du lit et tenta un :

— Papa.

Elle lui prit la main. Elle était froide, la peau poreuse. Elle avait peur de ce qui se produirait si elle la serrait.

— Papa, répéta-t-elle.

Siri se mit à pleurer. Mais resta aussi parfaitement immobile, au bord du lit, à observer la scène. Elle pleurait et ne pleurait pas. Celle qui ne pleurait pas dit doucement c'est là une comédie, cela fait longtemps que tu as fait une croix sur lui.

C'était imperceptible et presque indolore. La façon dont elle se divisait en deux, parfois en quatre. La première fois, elle avait trois ou quatre ans, et elle se souvient qu'elle avait eu le vertige – comme si elle avait respiré un gaz invisible. Lorsque Syver disparut et qu'elle courut entre les arbres pour le retrouver, l'une d'elle resta à l'étang (pour ne jamais en partir) et l'autre rentra chercher du secours à la maison.

L'année avant qu'il se noie, elle avait raconté à Syver qu'elle avait d'autres frères et sœurs. Elle avait cinq ans, il en avait trois, et elle venait d'apprendre à lire et à écrire son nom. À l'endroit et à l'envers. Elle avait découvert qu'il était plus beau à l'envers.

— I-R-I-S, dit-elle à haute voix.

Elle regarda son père qui lisait un journal.

— Ça veut dire quoi, Iris ?

— Des fleurs, répondit-il en levant les yeux, on en a dans le jardin. Tes yeux, poursuivit-il, bleus avec des taches d'or.

— L'une de mes sœurs s'appelle Iris, dit-elle à Syver.

Ils jouaient dans la cour.

— Parfois elle est invisible et parfois elle ne l'est pas.

— Tu es Siri, s'écria Syver.

— Parfois je suis Siri et parfois je suis Iris, dit-elle. Et parfois je suis les deux et parfois je ne suis aucune.

— Tu es Siri, s'écria Syver encore une fois.

Il arracha son bonnet gris et se posta devant elle. Il essaya de lui prendre la main, mais elle le repoussa.

— Tu es Siri !

— Je ne mens pas, dit-elle. C'est comme ça, c'est tout.

C'était en lien avec sa mère. La division était une nécessité absolue. Et l'habitude avait fini par s'installer. Elle n'avait même plus le vertige. Le gaz venait comme un soulagement, il suffisait de respirer et de le laisser agir.

Une fois qu'elle arrivait en déferlant, la fureur de Jenny était si grande, noire, impossible à réfréner, que mieux valait se diviser et devenir une armée entière. Devenir une qui faisait la vigie. Une qui se battait. Une qui pleurait et implorait grâce. Une qui raisonnait. Une qui dansait et faisait des pitreries. Une qui demandait pardon. Une qui apportait des fruits, du réconfort et du thé chaud. Une qui essayait de tout réparer. Et une qui se sauvait, mais n'arrivait jamais bien loin.

Le corps de sa mère était une construction fabuleuse – un château de Soria Moria, une pyramide, un fort. Mais toutes les semaines, il était attaqué de l'intérieur – par des fourmis, des taons, des tiques, des rats et l'alcool, et quand il s'écroulait, il fallait tout reconstruire, tout Jenny. Pierre par pierre, planche par planche, clou par clou. Cela arrivait peut-être le lundi, peut-être le samedi, peut-être le mardi, peut-être tous les jours, peut-être pas du tout cette semaine, et c'était là le plus effrayant – car alors Siri attendait en redoutant que cela se produise. Ou pire encore : il s'écoulait parfois très longtemps – des semaines, des mois peut-être – entre deux épisodes où Jenny se décomposait, et alors Siri se permettait de baisser la garde. Elle était négligente, parlait un peu trop fort, serrait un peu trop ses étreintes ou passait la porte en courant, salissait le plancher.

Quand Jenny était de bonne humeur (longues journées calmes sans signe d'agression interne), elle préparait des dîners grandioses dans

l'immense cuisine. La table qui pouvait accueillir douze convives était mise pour deux, avec porcelaine fine et cristal, et Jenny et Siri mettaient toutes deux de belles robes, des chaussures vernies, du rouge à lèvres et L'Air du temps, et le congélateur était rempli de glace (de la glace à la pistache verte) dont il était permis de se resservir plusieurs fois au dessert, et Jenny cuisinait le ragoût qui était sa spécialité, constitué d'une boîte de potée de pommes de terre, une boîte de saucisses cocktail, une boîte de spaghettis à la Capri et une boîte de boulettes de rennes Joika dans un épais roux brun, une bonne dose de purée de tomate, du maïs, des poireaux, un petit morceau de fromage de chèvre brun pour le goût de gibier, le tout coiffé d'un bouquet de persil.

Il s'agissait de ne pas être négligente. Mais Siri oubliait toujours. N'était pas assez vigilante. C'était le problème. Elle n'était pas vigilante. Elle ne faisait pas attention.

Et Syver était dans l'eau et Siri au bord et Jenny ouvrit grand la porte et interrogea du regard la fille maigre dehors qui cherchait son souffle :

— Mais, ma Siri, dit Jenny, que s'est-il passé ? Qu'as-tu ?

Puis un peu plus bas, mais sans la moindre inquiétude :

— Et qu'as-tu fait de Syver ?

Siri referma la porte de la chambre de son père derrière elle et sortit dans le jardin. Sofia était toujours sur le banc en bois.

La vieille femme se tourna vers elle.

— Tout va bien pour toi ?

— Oui, répondit Siri. Je vais me baigner, d'accord ?

— C'est une bonne idée. Tu as sûrement chaud après ce voyage. Tu te souviens du chemin pour aller à la plage ?

— Oui.

— Veux-tu que nous buvions une tasse de thé ensemble quand tu reviendras ?

— Oui, dit Siri. Ce serait bien, ajouta-t-elle. Merci beaucoup.

Le vent soufflait, il était tard. La plage était déserte, mais Siri se cacha néanmoins derrière le kiosque à glaces fermé pour se changer. Elle laissa sa robe d'été et sa culotte en un petit tas derrière le kiosque

et enfila un maillot de bain jaune. Elle ferma les yeux et posa la main sur son ventre. Aucun mouvement. Calme, lourd, étranger. Elle essaya de voir le visage du bébé. C'était une fille. La fille de Siri. La fille de Siri et Jon. Océan, mer, lac, fleuve, étang. Elle voyait les visages. Celui du bébé, le sien, celui de Syver, celui de Jon. Des visages si proches du sien qu'ils partaient en taches, traits, points. Flous, irréels. Elle rêvait d'eux parfois, ces visages qui se fondaient en de nouveaux visages, elle en avait parlé dans son journal, celui qu'elle avait écrit quand elle avait la nausée au point de ne vouloir que mourir, celui qu'elle avait écrit quand le fœtus avait douze semaines et était de la taille d'une écrevisse, quand le cerveau grandissait et se développait et quand la moelle osseuse, le foie et la rate commençaient à produire des globules sanguins. Il n'y avait aucun retour possible. Le fœtus prenait de l'ampleur et de la puissance. Un autre. Un étranger. Et pourtant à l'intérieur de Siri, un prolongement de Siri, un fragment tendre et élastique, entortillé en une pelote de veines, d'eau, de peau et poils. Où commençait l'autre, où s'arrêtait Siri ? *Même si vous ne connaissez pas le fœtus*, était-il écrit dans les livres de grossesse que Siri lisait alors jusqu'à la corde, *le fœtus pourra vous connaître*. Elle avait peur. Elle avait la nausée. Elle avait la nausée au point de vouloir mourir. C'était une insulte aux femmes enceintes de qualifier la nausée qui les frappait en nombre de "nausées matinales", comme s'il s'agissait d'un léger inconfort polisson au moment du petit-déjeuner. Peut-être en allait-il ainsi pour beaucoup, mais pas pour Siri. Ses sens étaient attaqués. Elle ne pouvait pas cuisiner. Elle ne supportait pas l'odeur de sa propre cuisine, à cause de cette odeur, il avait fallu la mettre en arrêt maladie, il lui était tout bonnement impossible de cuisiner sans vomir. C'était surtout l'odeur du café, du flétan et du miel qui l'emplissaient de dégoût, mais aussi les légumes racines, la viande (bœuf, porc, agneau et lièvre), et l'oignon bien entendu, et le citron et toutes sortes de fines herbes, surtout les fleurs d'aneth qu'elle aimait tant. Qu'était-ce donc qui grandissait en elle, qui l'attaquait, qui l'emplissait de dégoût, de honte et de crainte ? Elle essaya de s'en défaire en écrivant son journal, du dégoût et de la crainte. En aucun cas, ce sentiment qu'elle portait ainsi en elle ne pouvait être bon pour l'enfant (cet enfant innocent qui n'avait pas demandé à devenir) ? Le

livre noir, l'appelait-elle. Elle y écrivait tout ce qu'elle ne pouvait dire. Tout ce qu'elle ne pouvait penser.

Lorsque la nausée se tarit enfin – ce qui se produisit au sixième mois – elle enterra le livre noir et ses livres de grossesse dans la forêt. Son père avait toujours insisté sur l'importance d'avoir des rituels, et le voilà qui gisait dans son lit avec un foulard autour du visage. Enterrer ses livres avait été un rituel. Et maintenant elle allait bientôt enterrer son père. Elle rit un peu. La mer était presque noire. D'ordinaire, ici, la mer aurait été un chatoiement vert-de-gris. Complètement différente de Mailund. Et aucune méduse. Elle s'avança un peu en pataugeant, s'étendit dans l'eau et laissa la douceur des vagues du soir passer sur elle. Son ventre gonflait vers le ciel, rond et jaune, une demande adressée aux étoiles de devenir l'une d'elles. L'enfant ne bougeait toujours pas. Elle ferma les yeux, tout était silencieux.

¹ En suédois dans le texte. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

² En suédois dans le texte.

Alma marchait derrière Mille et Liv, et Mille avait de longs cheveux foncés, bien plus longs que ceux de maman. Enjouée et contente, Liv bondissait de-ci de-là. C'était l'anniversaire de Jenny et tous (hormis Liv, donc) étaient relativement tendus. La veille, Siri avait cueilli sur le plan de travail de la cuisine un long cheveu épais, l'avait agité sous les yeux de Jon, comme s'il s'agissait d'un ver de terre, d'un cousin, d'une limace, et avait crié qu'elle en avait assez. Des cheveux partout, dit Siri. Dans la salle de bains. Dans la cuisine. Dans la nourriture. Jon la pria de s'apaiser pour éviter que Mille ne l'entende, mais la colère de Siri ne fit que redoubler.

— Ses cheveux dans les miens, cria Siri en se tirant les cheveux.

Assise à la table de la cuisine, Alma suivait la scène en buvant du thé au lait chaud. Ils ne faisaient pas attention à elle.

Tous les soirs, Siri préparait à Alma du thé au lait chaud pour qu'elle puisse dormir. Du thé apaisant. Pour l'apaiser. Pour attirer le sommeil. Avant, c'était du chocolat, mais maintenant qu'elle était plus grande, c'était du thé.

Alma avait l'habitude de se réveiller la nuit et de courir dans la chambre de Siri et Jon, quoiqu'elle eût douze ans et fût trop grande pour ces choses-là. La nuit elle ne voulait pas rester seule, même si c'était horrible de se réveiller le matin dans ce lit d'adultes moite. De se réveiller avec Siri qui disait d'une voix lasse et un peu déçue : *Il faut te lever, maintenant, Alma*. De se réveiller avec la clarté froide du plafonnier. La nuit était ronde et douce, la peau de sa mère, le baiser de sa mère. *C'est bon, Alma. Viens donc dormir avec moi*. Le matin était moite et froid. Maman la nuit, c'était une chose, maman le jour, c'en était une autre. C'était peut-être pareil pour maman, se disait Alma. Une Alma la nuit et une Alma le jour. C'étaient ses cauchemars qui la réveillaient (d'où le thé apaisant au lait chaud auquel Siri croyait beaucoup).

Le seul remède contre les cauchemars était de rester au lit et, en état d'éveil, de penser à chaque chose qui pourrait éventuellement donner lieu à un cauchemar quand on s'endormirait. Les cochons de lait, par exemple. Alma avait rêvé d'eux. Et dans son rêve sa mère avait ri en découvrant les dents. Son père aussi. Le but était de réfléchir. On avait alors le contrôle. Si elle se souvenait par exemple de penser à des cochons de lait avant de s'endormir, oui, alors les cochons de lait ne parvenaient pas à se transformer en rêves et à s'insinuer dans son sommeil. Réfléchir, c'était biffer les éléments d'une liste. *Ne pas rêver de viande. Ne pas rêver de nénuphars. Ne pas rêver que je tombe. Ne pas rêver que maman, papa, Liv et moi nous perdons et sommes séparés dans une grande ville étrangère. Ne pas rêver d'insectes. Ne pas rêver que j'entraîne la mort d'autrui.* La mort rend vulnérable. La mort trahit.

En général, Siri était seule dans le lit quand Alma se réveillait la nuit. Jon dormait sous les toits. Sa mère et son père faisaient comme s'ils dormaient ensemble, il était important pour eux que tous dans cette famille fassent pour le moins *comme si* ils dormaient dans les lits où ils étaient censés dormir.

Alma aimait s'élancer vers Jon et se jeter dans ses bras, mais elle était maintenant si grande et lourde qu'il n'arrivait presque pas à la porter.

Douze ans, choses que tu peux faire : tu peux rester tranquillement à boire du thé pendant que ta mère agite un cheveu devant ton père, tu peux rêver de nénuphars, tu peux courir à toutes jambes et être réceptionnée par un homme qui n'arrive pas à te porter.

— Fais attention au dos de papa, criait Siri chaque fois qu'Alma se jetait dans ses bras.

On complimentait toujours Siri sur ses cheveux – et elle aimait cela. Elle faisait comme si cela ne lui plaisait pas, comme si elle s'en moquait, mais ce n'était pas le cas. On ne pouvait jamais trop la complimenter, l'encenser. Chaque fois qu'on lui disait quelque chose de gentil, le rose lui montait aux joues et ses yeux s'amenuisaient en arcs très fins.

Et Siri dit :

— Allez dehors cueillir des bouquets pour décorer les tables.

Comme si Alma et Liv étaient ses petites marchandes de fleurs. C'était la raison pour laquelle elles se promenaient dans ce pré fleuri avec Mille.

Alma n'en voyait pas l'intérêt. Grand-mère ne voulait pas de fête. Elle l'avait dit en personne à Alma alors qu'elles roulaient à toute allure vers les quais dans la vieille Opel. C'était trois jours avant l'anniversaire et Jenny avait eu des courses à faire en ville. Et, comme très souvent, elle avait voulu emmener Alma.

— Je ne veux pas de cette fête d'anniversaire, dit-elle, partant presque dans le fossé. Je ne comprends pas pourquoi ta mère insiste. J'en ai mal au ventre... veux juste filer... insulter tout le monde.

Jenny voulait s'acheter un rouge à lèvres, une paire de collants et un nouveau roman dont il était question dans une revue anglaise à laquelle elle était abonnée. La fille qui travaillait à la librairie – où Jenny elle-même avait travaillé pendant des années – n'avait entendu parler ni de ce nouveau roman ni de son auteur, ni encore de la revue anglaise, elle ne savait manifestement pas qui était Jenny, et elle n'avait pas la moindre idée de la marche à suivre pour commander ledit roman. Alma resta à regarder sa grand-mère qui, sans élever la voix, chapitrait la fille trop maquillée, laquelle la regardait avec des yeux ronds.

Crachez-moi ce chewing-gum ! Essayez donc tout ce noir que vous avez autour des yeux ! Lisez un journal ! Il faut sortir, le dimanche !

Alma avait fini par prendre sa grand-mère par le bras en lui chuchotant qu'elle pouvait l'aider à commander le livre sur Internet. Ce n'était pas difficile. Elles pourraient le faire dès leur retour à la maison. Et Jenny avait alors contemplé Alma en disant qu'il était bon qu'existe encore en ce monde des gens alertes et supportables.

Le pré fleuri et la forêt étaient derrière la maison. Devant se trouvait le grand jardin, dans lequel Irma avait installé moult grandes tables, avant d'aider Jon à tendre entre les arbres deux vieilles voiles en coton pour le cas où il pleuvrait. De bonne heure, le grand jour, Siri avait mis des nappes blanches en lin qui flottaient au vent, mais quand, après quelques heures, une petite pluie s'était mise à tomber, elle s'était élancée dans le jardin pour les ôter une par une et les étendre un peu partout dans la maison, sur des chaises, des portes, la

rampe d'escalier, et quand, un peu plus tard, le soleil était apparu, elle était sortie dans le jardin dans sa robe blanche élimée pour mettre les nappes sur les tables, mais ensuite s'était infiltré le brouillard et elle les avait enlevées de nouveau.

Assises sur le canapé dans le salon, Alma et Liv, encore en chemises de nuit, appuyaient le visage contre la fenêtre. Elles suivaient du regard leur mère qui jamais ne pouvait décider si les nappes devaient rester ou non.

— Nappe, couvre-toi de toutes sortes de mets de choix, chuchota Alma à Liv, et Liv rit en fronçant le nez et dit qu'elle trouvait maman belle, dehors dans la mer de brume, volant entre les tables avec toutes les nappes blanches qui tourbillonnaient autour d'elle.

Liv fronçait le nez quand elle riait. Elle était la seule de la famille à le faire. Et elle rit encore plus quand Alma dit :

— Qu'est-ce qui brille et brille sans jamais devenir une princesse ?

— Je sais pas, fit-elle avec enthousiasme. Dis-le !

— Nan, dit Alma. À toi de trouver.

L'été, Siri et Jon travaillaient en permanence, surtout Siri. Siri savait exactement quelle charge de travail elle aurait et *Jon, je ne peux pas compter sur lui* (avait-elle l'habitude de dire à voix basse, mais juste assez fort pour pouvoir être entendue de tous), c'est pourquoi elle avait insisté pour inviter quelqu'un qui pourrait les aider avec les enfants. Et c'est ainsi que Mille était venue à Mailund. Enfin, ils n'avaient pas besoin d'aide pour garder Alma, mais ils en avaient besoin pour Liv, qui venait d'avoir quatre ans. Alma pouvait se garder toute seule. Alma pouvait garder les autres aussi. Parfois, elle gardait Liv (mais pas très longtemps à la fois) et parfois elle gardait un petit garçon appelé Simen, qui habitait tout en bas de la route, mais ce n'était que de temps à autre, donc, et pas très longtemps à la fois, là non plus, et cet été, Simen était devenu suffisamment grand pour ne plus avoir besoin d'une baby-sitter.

Dès le lendemain de leur arrivée à Mailund, Alma avait sonné à la porte de la maison où habitait Simen. La mère de Simen avait ouvert. Elle avait une petite croix en diamants autour du cou et l'air très grave, comme toujours. Un jour, Simen lui avait raconté que sa mère l'appelait petite grive musicienne, comme dans la chanson. Elle ne

comprenait pas vraiment pourquoi. Simen ne ressemblait pas à une grive musicienne, une corneille à la rigueur, mais pas une grive musicienne, et sa mère non plus ne ressemblait pas à une grive musicienne.

— Bonjour, dit Alma avant d'aller droit au but. Je peux garder Simen cet été, si vous voulez.

Mais la mère de Simen secoua la tête avant même qu'Alma ait fini de parler. Alma se demandait pourquoi. La mère de Simen la trouvait-elle bizarre ? Parfois son épi se dressait tout droit dans ses cheveux sombres et lui donnait l'air très bizarre. Ou y avait-il quelque chose qui clochait dans sa voix ? Sa voix avait-elle été stridente ? Avait-elle dit quelque chose de bête ? Aurait-elle dû commencer par un peu de bavardage, avant d'en venir au fait, dire par exemple : *Ça fait longtemps, oui, dire qu'il s'est écoulé toute une année, vous allez bien ?* Ou quelque chose de ce genre ?

La mère de Simen se tenait derrière la porte, qu'elle avait manifestement envie de refermer aussi vite que possible.

— Non, Alma, maintenant Simen est tellement grand que nous n'en avons pas besoin, dit-elle. Il a neuf ans maintenant, tu sais. Vous avez presque le même âge.

Alma baissa les yeux et passa la main dans sa mèche.

— Pas le même âge, non, dit-elle. J'ai presque treize ans, en l'occurrence.

— Oui, mais même, dit la mère. Simen joue avec ses copains et n'a plus besoin de baby-sitter. Mais, merci. On se parlera plus tard.

Alma regarda la mère de Simen droit dans les yeux.

— On va vraiment le faire ?

La mère de Simen avait déjà commencé à refermer la porte, mais elle la rouvrit.

— Faire quoi, Alma ?

— Se parler ! dit Alma. On va vraiment se parler ? Ou c'est juste une chose que vous dites en l'air ?

La mère de Simen rit un peu. C'était la première fois qu'Alma l'avait vue rire. Elle avait un beau sourire. Elles se regardèrent.

— Peut-être un peu des deux, dit la mère de Simen. Je suis sûre que nous allons nous parler, nous sommes plus ou moins voisines, l'été en

tout cas, et on tombe sans cesse l'une sur l'autre. Mais c'est aussi une chose que j'ai dite en l'air. OK ?

L'été précédent, Alma avait reçu deux cents couronnes pour garder Simen pendant quatre heures. La première, Alma et Simen l'avaient passée chez Alma, à Mailund, et Simen avait trouvé amusant de monter et descendre en courant le grand escalier qui allait de la cave au grenier, où Jon écrivait. Simen n'était jamais allé dans une maison aussi vaste, disait-il, avec un escalier aussi grand et long. À la fin, Jenny était sortie de sa chambre (qui se trouvait au premier et était en fait deux grandes chambres et une salle de bains) pour dire à Alma et Simen d'aller dans la forêt ou de trouver autre chose à faire, elle n'avait pas le courage d'entendre davantage de galop dans l'escalier. Ces cavalcades lui portaient sur les nerfs.

Siri partait travailler, ce qui signifiait que Jon allait bientôt devoir cesser d'écrire pour garder Liv. C'était l'arrangement qu'ils avaient eu l'été avant Mille. Ils se partageaient la journée. Avant de partir, Siri prépara un panier de pique-nique pour Alma et Simen. Des tartines, du gâteau aux pommes et du sirop. Liv ne pouvait pas les accompagner. Elle était trop petite.

— N'approchez pas de l'étang, dit Siri à Alma.

— Mais non, dit Alma. On le sait.

— Et veille bien sur Simen, dit Siri. Ne le perds pas de vue en le laissant courir n'importe où.

Puis elle caressa la tête de Simen et dit :

— Salut Simen, comment vas-tu aujourd'hui ?

— Bien, marmonna Simen.

Alma leva les yeux au ciel. Il fallait toujours que sa mère se mêle de ses affaires.

— En l'occurrence, c'est moi la baby-sitter, chuchota-t-elle. Il faut toujours que tu te mêles de mes affaires.

Puis Alma et Simen étaient partis dans la forêt et avaient mangé leur casse-croûte au bord de l'étang. C'était là qu'on pouvait se baigner, à la simple condition de faire attention aux nénuphars, et Alma avait parlé à Simen de la fois où, des années plus tôt, Syver s'était noyé quelque part dans le coin, et puis elle avait versé son sirop

de fruits rouges dans l'eau. Elle n'aimait pas le sirop de fruits rouges. Combien de fois n'avait-elle pas dit à sa mère qu'elle n'aimait pas le sirop de fruits rouges ? Elle aimait le jaune. Pas le rouge. Le rouge avait un goût de vomi. Mais, et Alma n'en dit rien à Simen, sa mère ne l'écoutait pas. Siri n'écoutait jamais quand Alma disait quelque chose. Siri aurait très certainement voulu ne jamais avoir Alma (pensait Alma). À moins que ? Alma regarda l'étang. Simen assis tout contre elle, elle lui parla de Syver, et au fil du récit l'histoire se mua en une sorte de conte. Elle aimait que Simen écoute, qu'il se serre contre elle. Ce n'était peut-être pas aussi simple qu'une histoire de mère ne voulant pas d'elle ?

Quand Alma voulait dormir avec elle la nuit, sa mère ne refusait jamais. Elle ne se mettait pas en colère. La peau de sa mère, le baiser de sa mère. Sa mère qui la réconfortait et lui caressait le ventre en chuchotant : *C'était juste un rêve, Alma, les rêves, ils s'installent dans le corps et il faut un peu de temps pour les en chasser, mais ils ne sont pas réels, ils ne sont pas le signe de quelque chose.*

Mais la journée, s'il lui fallait être avec l'un d'eux, c'était avec son père qu'elle voulait être.

Quand Alma était plus jeune, elle avait le droit de rester dans le bureau de Jon, sans faire un bruit, à lire un livre ou faire de l'ordinateur (tant qu'elle ne mettait pas le son). Papa disait qu'elle l'aidait à écrire *par sa simple présence dans la pièce*. Parfois il discutait avec elle, lui racontait ce qu'il écrivait ou pensait, lui posait des questions et lui demandait conseil.

— Je suis dans le livre ? avait-elle demandé une fois.

— Pas toi, mais une fille qui te ressemble un peu, sans avoir ni ta force ni tes capacités, avait répondu Jon avant de s'interrompre. Pas toi, Alma. Elle ne te ressemble pas du tout. La fille dans le livre est une fille que j'ai inventée.

— C'est un drôle de travail que tu as, en fait, dit Alma. Je ne vois pas l'intérêt, quoi.

Quand Alma était encore plus jeune, de l'âge de Liv peut-être, elle avait l'habitude de jouer avec la maison de poupée, les meubles de poupée et les petites poupées qu'Ola avait taillés pour maman quand elle était petite et que personne ne voulait lui parler à cause de

l'histoire de Syver. Sur le plancher des combles, Alma meublait la maison en silence et plaçait les poupées dans diverses pièces. Il y en avait sept, quatre adultes, deux enfants et un bébé. Alma se demandait qui étaient les quatre adultes. Deux hommes, deux femmes. Si l'une des femmes, celle au pull bleu et au pantalon pattes d'éléphant jaune, était la mère et que l'homme, celui au pull rouge et au pantalon pattes d'éléphant bleu, était le père, qui donc étaient les deux autres – en robe et en costume ?

— Ce sont des amis de la famille, dit papa.

Puis il ajouta :

— Si tu veux rester ici, il ne faut pas faire un bruit.

— Qui est-ce qui a cousu les vêtements de poupée ? C'est la femme de cet Ola qui les a taillées ?

Jon soupira.

— Je n'en ai aucune idée, Alma.

Jouer avec la maison de poupée, les meubles de poupée et les poupées n'avait jamais intéressé Liv. Liv bondissait et dansait et souriait et riait et ses boucles claires brillaient où qu'elle soit. *Qu'est-ce qui brille et brille sans jamais devenir une princesse ?* C'était une enfant solaire, tous ceux qui la rencontraient le disaient.

À dix ans, Alma changea d'école. Elle ne trouvait pas sa place, ne se liait avec personne, ne jouait pas avec les autres enfants à la récréation, restait toute seule dans un coin de la cour d'école ou s'enfermait dans les toilettes. Ça ne faisait rien, disait Alma, elle préférait rester seule, ne voulait pas jouer avec les autres. Jon était son tout meilleur ami, disait-elle.

— Mais je suis ton papa, disait Jon. C'est bien d'avoir des amis de son âge, aussi.

— Je veux juste t'avoir toi, disait Alma.

— On devrait peut-être inviter quelqu'un de ta classe à la maison ? Tuva, par exemple ? ou Marie-Louise, ou...

— Tu crois en Dieu, papa ? coupa Alma.

— Non, dit Jon. Je ne crois pas en Dieu. Mais beaucoup le font, ajouta-t-il. Et Gina ou Hannah Linnea ? L'une d'elles aurait peut-être envie de venir chez nous ?

— Maman non plus ne croit pas en Dieu, dit Alma. Pourquoi vous ne croyez pas en Dieu ?

— Je crois que nous croyons en les hommes, répondit Jon. En tout ce que nous, les hommes, parvenons à faire – pour le meilleur et pour le pire. Nous construisons, nous détruisons et nous reconstruisons, et je crois que chaque jour implique un choix...

— Moi, je crois en Dieu, coupa Alma en entourant son père de ses bras. Je prie Dieu tous les jours. Je prie pour que toi et moi vivions longtemps, c'est toi que j'aime, papa, et pour que tu ne tombes pas malade et que tu ne meures pas même si tu commences à être vieux.

— Eh, oh ! Je ne suis pas vieux ! répondit Jon en s'efforçant de rire un peu.

Ces conversations avec sa fille le mettaient toujours mal à l'aise. Pourquoi ne pouvait-elle pas – parfois, juste ! – parler des sujets dont parlaient les autres enfants de dix ans.

Un jour, Jon acheta à Alma un grand sac de bonbons, un gloss à lèvres rose et un DVD de Hannah Montana. *Sac surprise !* lança-t-il en rentrant.

Alma courut à sa rencontre, lui arracha le sac des mains et regarda dedans. À la vue du contenu, ses yeux s'amenuisèrent. Puis s'emplirent de larmes. Elle prit le gloss et le tint devant lui entre son index et son pouce, comme s'il s'agissait d'une souris crevée. Son petit visage poupin était déjà baigné de larmes. Puis elle remit le gloss dans le sac, qu'elle lui rendit en disant :

— Tu ne me connais pas du tout, toi !

Elle tourna les talons et monta l'escalier en courant.

Un autre jour, Alma dit :

— De temps en temps, Dieu me parle.

— Et qu'est-ce qu'il te dit ?

— Il me dit de faire des choses pour lui, et si je ne les fais pas, tu mourras.

— Mais, Alma, enfin !

Jon se redressa, mit son livre de côté, serra sa fille contre lui en chuchotant :

— Quel genre de choses Dieu veut-il que tu fasses ?

— Il dit que je dois rester éveillée toute la nuit et ne pas dormir. Il dit que je dois sortir sous la pluie et faire cent fois le tour de la maison en courant même si je n'ai pas envie. Il dit que je dois traverser quand le bonhomme est rouge, pas vert, même si des voitures arrivent. Il dit que je dois donner mes nounours, il dit que je dois manger des maquereaux à la tomate même si c'est ce que je déteste le plus.

— Eh, attends une seconde ! Maman et moi, on pensait que tu donnais tous tes nounours parce que tu ne jouais plus avec. Tu as toi-même dit que tu étais trop grande pour jouer avec des nounours.

— Je *suis* trop grande pour jouer avec des nounours, dit Alma. Ce n'est pas le problème. Mais je n'aurais jamais donné Putte si Dieu ne m'avait pas dit de le faire.

— Tu as donné Putte ?

— J'ai donné Putte à Knut, dans la classe parallèle.

— Le Knut dont tu disais qu'il était si méchant avec toi quand tu as commencé à l'école ?

— Oui, Knut ! Et il a dit qu'il allait pisser sur Putte et le jeter à la poubelle, il a dit qu'il ne voulait rien avoir sur quoi j'aie mis mes doigts dégoûtants, mais je me suis agenouillée devant lui et je lui ai dit qu'il fallait qu'il prenne Putte, il pouvait faire ce qu'il voulait, mais il devait, de grâce, l'accepter.

— Mais, Alma, pourquoi fais-tu des choses pareilles ? Pourquoi donnes-tu... Tu en as parlé avec maman ?

— Je ne parle pas avec maman. C'est avec toi que je parle.

Jon saisit le petit visage poupin d'Alma et la força à le regarder.

— Pourquoi donnes-tu des choses que tu aimes à des gens qui ne sont pas sympas ? Tu dis que tu t'es *agenouillée* devant Knut ? C'est ce que tu as dit ?

Alma acquiesça.

— Si je ne fais pas ce que Dieu me dit, chuchota-t-elle, tu mourras.

Ni Siri ni Jon ne comprenaient où Alma, à l'âge de dix ans, était allée trouver sa foi fébrile. La psychologue scolaire fut impliquée. Les enseignants avertis. Il pouvait arriver qu'Alma emporte de nouveau des choses à l'école et essaie de les donner, ou se mette de quelque autre façon *dans des situations incitant ses condisciples à adopter un comportement offensant*, comme l'expliqua l'assistant social. Concernant la foi d'Alma, une ribambelle de diagnostics et de médicaments furent envisagés.

Mais Alma cessa d'emporter des objets à l'école pour les donner, elle ne s'agenouillait plus devant des élèves qui la poussaient et la taquinaient, et on cessa donc de la pousser et de la taquiner, Alma put avoir la paix et, pendant un temps, la situation sembla se normaliser.

Pour les onze ans d'Alma, Siri et Jon invitèrent toutes les filles de la classe à son anniversaire – et presque toutes acceptèrent. La veille, Siri avait emmené Alma en ville acheter une robe d'anniversaire. Alma était petite et potelée et elles étaient tombées d'accord pour prendre une jupe et un chemisier dans le même tissu argenté iridescent. Elles avaient aussi acheté des chaussures. Et des petits pains et du chocolat chaud à la pâtisserie. Et puis elles étaient allées chez le coiffeur pour faire égaliser les cheveux courts noirs d'Alma.

— Vous pourriez peut-être adoucir les lignes autour de son visage, chuchota Siri à la jeune coiffeuse.

La mère regarda sa fille dans le miroir de coiffure.

— Adoucir autour du visage pour que tu n'aies pas l'air si renfrogné, ma chérie. Tu n'es pas d'accord ?

Siri adressa un sourire éteint à la coiffeuse, caressa la joue d'Alma et s'assit près de la sortie, où elle se trouva un magazine féminin dans lequel se cacher.

Le lendemain, quand les filles de la classe commencèrent à sonner à la porte, Alma courut dans sa chambre se coucher sous sa couette. Jon alla la trouver, s'assit au bord de son lit et lui dit aussi doucement que possible que les invitées étaient arrivées, qu'elles avaient des cadeaux et que là, en fait, il fallait qu'Alma vienne. Elle descendit à contrecœur avec son père dans le salon, où l'attendaient les filles de sa classe.

Le bruit des voix claires, gloussements de rire et appels enthousiastes emplissait la maison, mais le silence tomba quand Alma fit son entrée dans le salon, ses parents sur les talons. Les filles regardèrent Alma, Alma regarda les filles.

C'était comme deux armées postées de part et d'autre de la plaine, songea Jon, et Alma était le seul soldat de son armée.

Et puis le silence fut rompu.

— Coucou, Alma, dit une des filles.

— Coucou, Alma, joyeux anniversaire, dit une autre.

— Comme tu es bien coiffée, dit une troisième.

— Tu veux ouvrir tes cadeaux ? dit une quatrième.

— Elle est cool, ta jupe argentée, dit une cinquième.

Les filles se dispersèrent puis se rassemblèrent de nouveau – autour d'Alma, cette fois. Elles lui prodiguèrent caresses et embrassades, l'espace d'un instant elle était soudain devenue leur élue, celle qu'elles aimaient le plus, elles ne pouvaient se lasser d'elle, la scène rappela à Jon la fois où il était allé chercher Alma à l'école en emmenant le chiot Leopold, et où, avant d'avoir eu le temps de dire ouf, il s'était retrouvé assailli par des fillettes avides, aimantes, suppliantes, qui, de leurs petites mains zélées, tendres, voulaient caresser la douce fourrure du chien, il se souvenait des bouches des fillettes, toute cette peau douce d'un seul coup, un chœur de voix claires : *Oooooh, ce qu'il est mignooooon ! Est-ce que je peux le caresser, please ? Ce que ses oreilles sont douuuuces !*

Les filles de la classe d'Alma mesuraient toutes au moins une tête de plus qu'elle, la plupart avec cheveux longs ou mi-longs ornés de perles et de barrettes. Voilà que l'enfant de Jon se trouvait au milieu du salon, encerclée par ces filles, comme lui-même avait été encerclé par elles, ou des filles qui leur ressemblaient, quand il s'était montré dans la cour d'école avec un chiot aux yeux bruns. Elle était entourée d'elles, Alma, avec ses cheveux tout noirs et ses yeux brillants, absorbée par elles.

Elle s'était laissé caresser, n'avait pas opposé de résistance, pas fait de grimaces, elle avait ouvert ses cadeaux (trois livres, un jeu, une panoplie de coiffeuse, du gloss à lèvres, un collant à paillettes, un chemisier, un bijou en perles de verre, un bracelet) et remercié chacune avec une accolade polie. Siri chuchota à Jon *ça se passe drôlement bien, je crois qu'Alma passe un bon moment* et Jon hocha la tête, mais il ne pouvait s'arracher aux yeux brillants de sa fille.

Au bout d'environ une heure, l'héroïne du jour et ses invitées s'installèrent à la longue table décorée, pour célébrer l'événement avec de la pizza, des sodas, du gâteau. Siri et Jon progressaient lentement autour de la table en servant les boissons gazeuses dans des gobelets en carton et en aidant à charger les parts de pizza sur les assiettes en carton. Les filles parlaient toutes en même temps, à part Alma, qui restait à les regarder sans rien dire.

Elles ne faisaient plus attention à elle, à présent. Ne l'adoraient plus. Ni cette nouvelle jupe à reflets argentés ni ces cheveux courts noirs avec cette nouvelle mèche, ni ces yeux brillants. L'anniversaire était déjà à moitié terminé.

Maintenant on allait manger de la pizza et boire des sodas, peut-être danser un peu après le repas, et puis tout le monde recevrait un paquet de bonbons et rentrerait chez soi. Les invitées avaient fait ce que leur avaient demandé leurs parents : elles étaient allées à l'anniversaire d'Alma et elles avaient été gentilles ! Ça s'était bien passé.

Oui, c'était sympa.

Oui, oui, on a eu de la pizza.

Et, oui, Alma a été contente de son cadeau.

Et puis Alma se leva de sa chaise et leva les bras au ciel. Elle avait

les joues rouges, les yeux brûlants. Les filles cessèrent toutes de parler et la dévisagèrent.

— Papa, regarde ! s'écria-t-elle, son corps tremblait, des larmes roulaient de ses yeux.

Siri lâcha ce qu'elle avait dans les mains (une part de pizza et une serviette) et s'élança de l'autre côté de la table, Jon arriva avant elle et saisit Alma dans ses bras au moment où elle s'effondrait.

— Alma, ma chérie. Qu'y a-t-il ?

Alma regarda son père, les yeux pleins de larmes, et rit.

— Je sais que tout ira bien maintenant. Je suis tellement contente.

Alma enlaça le cou de son père, et il s'assit par terre avec sa fille dans les bras. Siri se tenait au-dessus d'eux, mais que faire de ses mains ? Le silence régnait. Douze filles muettes qui les dévisageaient en attendant les instructions. Jon regarda Siri et reconnut dans son regard son propre désespoir. Alma s'agrippait à son père et riait fort contre sa poitrine. C'était un rire plein de joie jubilatoire, d'envie et de vie. Jon sentit son souffle sur sa peau, à travers la fine étoffe de sa chemise.

Il fit un signe de tête à Siri, *redresse-toi, occupe-toi des filles, il faut que tu dises quelque chose. Dis quelque chose, enfin, Siri, fais quelque chose, ne reste pas les bras ballants !*

Siri se redressa et regarda les filles – cheveux doux, peaux douces, voix douces. Elle força un sourire, mais Jon voyait que ce qu'elle avait envie de faire, c'était se boucher les oreilles comme si elle était elle-même une fillette.

Elle regarda les filles.

— Alma... dit-elle, désemparée, avec un geste des bras. Alma ne se sent pas... bien.

Les filles fixaient Alma qui était couchée par terre sur les genoux de son père.

Puis l'une d'elles dit :

— Si Alma ne se sent pas bien, pourquoi elle rit, alors ?

Alma chuchota : Qu'est-ce que tu fais quand tu sors le soir ? Tu vois des gens que tu connais ? D'autres jeunes ? Tu as de la visite de garçons la nuit ? Tu baisses avec eux l'un après l'autre ?

Mille, qui logeait dans l'annexe rouge, avait un grand nombre de jolis vêtements et beaucoup de beau maquillage. Un soir, Mille lava les cheveux courts noirs d'Alma dans le lavabo et les lui sécha au séchoir de façon à ce que son épi noir reste bien à plat sur son front avec le reste de sa mèche.

Mille vaporisa abondamment de spray les cheveux qui venaient d'être séchés.

— Pour maintenir ton épi en bas, dit-elle.

Dans la petite salle de bains, Alma et Mille pouffaient toutes deux et se pressaient devant le minuscule miroir accroché au mur, et Mille regarda Alma en disant *tu es belle, tu sais, Alma*. Et puis Mille sortit tout son maquillage cool et lui demanda si elle voulait être maquillée, et elle le voulait.

Mille alla chercher une chaise dans la chambre et l'installa devant le petit miroir de la salle de bains, puis elle fit signe à Alma de s'asseoir.

— Maintenant tu vas faire peau neuve, dit Mille. C'est le rêve, pas vrai ? Revenir à l'école après les vacances d'été et être genre tout à fait nouvelle ?

— Chais pas, dit Alma avec hésitation. Peut-être.

Lorsque Mille eut fini, Alma serra les paupières et compta jusqu'à dix. *Un deux trois quatre cinq six sept huit neuf dix*. Puis elle les rouvrit. Elle se regarda dans le petit miroir. Elle continuait de beaucoup aimer ce que Mille avait fait de ses cheveux, mais le maquillage ne lui plaisait pas. Elle ne voulait pas faire peau neuve, en tout cas pas s'il lui fallait avoir la bouche rouge et les joues orange. Être Alma lui suffisait amplement. Elle ne voulait pas devenir nouvelle, juste un peu moins floue. Elle essuya le rouge à lèvres et se frotta le visage pour

ôter la poudre bronzante.

— Mais garde au moins tes yeux comme je les ai faits, dit Mille en regardant Alma dans le miroir.

Les yeux d'Alma étaient encore plus sombres que d'habitude, avec une épaisse couche de fard gris sur les paupières. Alma trouvait qu'elle avait l'air d'un raton laveur.

— N'enlève pas tout, dit Mille. Ce look s'appelle *smokey eyes*. C'est joli. Ça donne l'air un peu mystérieux.

— Je ne sais pas, dit Alma en se tortillant. Je trouve qu'il y a trop de fard.

— Non, c'est joli, dit Mille. Tu parais beaucoup plus âgée.

Lorsqu'elles en eurent terminé avec la salle de bains, Mille alluma une bougie dans la chambre et mit un CD, elle se servait de son ordinateur comme lecteur. Alma reconnut la chanson.

— Papa l'a aussi, ce CD, dit Alma. C'est Bob Dylan, hein ? Papa écoute tout le temps Bob Dylan. Je ne pensais pas que les jeunes écoutaient ce genre de musique.

— Ah oui, fit Mille d'un air absent en souriant. Je ne sais pas. Moi, en tout cas, j'écoute souvent Dylan.

Et puis Mille demanda à Alma si elle voulait danser, Alma le voulait, et elles dansèrent. C'était une chanson calme, elles dansaient donc plutôt tranquillement et plutôt collées. Alma posa la tête contre Mille et Mille la serra contre elle.

— Tu es belle, Alma, répéta Mille.

— Toi aussi, chuchota Alma.

On était à quelques heures de la fête et toutes les fleurs qui devaient être cueillies l'étaient. Mille avait regagné son annexe rouge quand Alma frappa à sa porte. C'était l'après-midi et le brouillard menaçait d'envelopper tout Mailund et tous ceux qui y vivaient. Mille ouvrit la porte et Alma plissa les yeux.

— Tu fais quoi ? dit Alma.

— Je prie, dit Mille.

— Comment ? dit Alma en rougissant. Tu pries genre Dieu ?

Mille était grave. Elle ne pouffait pas comme elle en avait l'habitude. Elle portait une robe blanche. Une bretelle de soutien-gorge en dentelle rose pâle était tout juste visible.

Épaules hâlées.

Longs cheveux détachés.

Et quelque chose de sombre, chatoyant, fraîchement accordé qui disait : regardez ça, jouez-en, savourez-le.

Quelques jours plus tôt, Mille, Alma et Liv étaient couchées dans le jardin et se faisaient bronzer sur l'herbe. C'était l'une des rares journées de soleil chaud de cet été-là. Liv ne restait pas précisément allongée sans bouger, mais elle se calma un peu quand elle eut le droit de jouer avec le portable de Mille.

— N'oublie pas de mettre de la crème solaire à Liv pour lui éviter de prendre un coup de soleil, dit Siri en partant travailler.

Elle parlait en marchant.

— Il y a une salade dans le frigo que vous pouvez manger, tous.

Et puis :

— S'il te plaît, pas trop de bonbons. Liv ne les supporte pas. Toi non plus, Alma.

Et puis :

— Et surveille constamment Liv, Mille. Ne la perds pas de vue.

Et puis :

— N'approchez pas de l'étang, vous n'avez absolument pas le droit d'approcher de l'étang.

— D'accord, dit Mille en se mouvant dans l'herbe avec nonchalance.

La journée était chaude et Mille avait choisi le bikini à pois noirs que la petite Liv aimait tant. Mille avait trois bikinis, un rouge, un bleu et un à pois noirs, et Liv préférait celui à pois noirs. *Moi aussi, je voudrais un bikini comme ça. Je pourrais avoir un bikini comme celui de Mille ?*

— Peux-tu me donner une vraie réponse, Mille ? demanda Siri d'un ton sec. Tu entends ce que je dis ?

Mille allait répondre, mais Alma se leva.

— Maman ! s'écria-t-elle.

Sa voix fendit la chaleur. C'était une de ces journées, aurait-elle pu dire si elle avait dû la décrire, où tout était blanc et visqueux et chaud et immobile et où tout allait un peu plus lentement que de coutume.

Siri considéra sa fille d'un air interrogateur.

— Qu'y a-t-il, Alma ?

On aurait dit que sa mère se trouvait au loin. Ce n'était pourtant pas le cas. Elle était à la grille. Elles étaient séparées de dix pas, peut-être. Mais dans cette distance entre elles, quelque chose s'était produit. Comme dans un rêve. Les consignes de Siri. Mille qui se tournait mollement dans l'herbe. Le bikini à pois noirs. Liv, et ses membres longs et ses cheveux clairs, qui, assise sur sa serviette, triturait le portable de Mille.

Alma cria :

— Tu ne pourrais pas faire un peu confiance aux gens, pour une fois !

— Ce n'est pas la peine de me crier dessus, Alma, dit Siri.

— Mais tu n'arrêtes pas de harceler Mille, insista Alma, il faut que tu apprennes à faire confiance aux gens !

Siri ouvrit la bouche pour dire quelque chose, ses joues s'étaient empourprées. Elle secoua la tête en refermant la grille derrière elle.

— On se parlera demain, Alma. Maintenant, il faut que j'aille travailler et j'espère que tu seras couchée quand je rentrerai, parce qu'il sera tard. Envoyez-moi un SMS si vous avez des questions, ça vaut

pour vous toutes. Passez une bonne journée et n'oubliez pas de mettre de la crème solaire à Liv.

Sa voix et son ombre restèrent brièvement en suspens dans la chaleur avant de se volatiliser. Alma mastiquait un biscuit avec lenteur, Liv était hypnotisée par quelque chose dans les tréfonds du portable de Mille, cinq minutes, cinq heures avaient pu s'écouler, quand, tout d'un coup, Jon se trouva devant elles dans le jardin et les tira de leur rêverie. Il était accompagné de Leopold.

Liv jeta le portable et se précipita à toutes jambes dans les bras de son père. Elle lui enlaça le cou. Alma et Mille restèrent allongées dans l'herbe. Jon fit quelques pas et resta à les observer.

— Alors comme ça, les filles se font bronzer, dit-il en souriant.

Alma leva les yeux vers son père. Quelque chose dans sa voix. Ce ton un peu faux. Ce ton blagueur qui n'était pas blagueur, mais blagueur forcé.

— C'est la pure ambiance du Sud, oui, poursuivit-il.

Alma essaya de capturer son regard pour qu'il puisse *voir* qu'elle levait les yeux au ciel. *La pure ambiance du Sud*, l'autre. Qu'est-ce qui lui prenait ? Mais son père ne faisait pas attention à elle, il n'avait d'yeux que pour Mille. Alma suivit son regard et le vit qui courait rapidement sur le corps de Mille – ses pieds, ses jambes, ses genoux, son bikini à pois, ses bras, ses cheveux, ses yeux. Pling. Pling. Pling. Comme si le corps de Mille était un flipper. Pling. Et Alma vit que Mille le laissait faire. Pling. Pling. Ceci n'était pas un rêve. Alma voyait toute la scène très distinctement. Jon regardait Mille, et Mille se laissait regarder par Jon, et elles, elles laissaient cela se produire. Cela ne dura pas longtemps. Alma remarqua que Mille s'étirait un peu à côté d'elle dans l'herbe. Se tortillait comme une couleuvre. Et puis ce fut terminé.

— Comme vous êtes belles, dit Jon.

Et cette fois il regarda Alma.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda Alma. Tu ne vas pas travailler pour finir ton livre ?

Jon eut un petit rire.

— Je te remercie, Alma. C'est ce que je vais faire. Mais là, Leopold et moi allons faire une petite promenade. Tant que personne d'autre

ne se donne la peine de le sortir, il faut bien que je le fasse.

Il reposa délicatement Liv dans l'herbe entre Mille et Alma.

— Veillez bien sur la petite, ajouta-t-il, et cette fois, il regarda Mille d'une tout autre façon que précédemment. Amusez-vous bien, toutes les trois.

Il se pencha, attacha Leopold et disparut par la grille.

— Et profite de l'ambiance du Sud, lui lança Alma en roulant sur le ventre pour ne pas avoir à le voir.

— Ton père est très sympathique, dit Mille au bout d'un petit moment.

— Mon père est un con, marmonna Alma.

Et à présent Alma était devant la porte de Mille et voulait entrer, la grande fête d'anniversaire de Jenny n'était plus qu'à quelques heures, et Mille prétendait qu'elle priait Dieu.

— Tu peux entrer, si tu veux, dit Mille. Après, j'irai aider. Mais tu peux rester jusqu'à ce que j'y aille.

Alma se glissa à l'intérieur.

Mille s'assit sur le lit et fit signe à Alma de venir s'asseoir, elle aussi. Alma grimpa sur le lit.

— Que pries-tu ? demanda Alma.

— Des choses et d'autres, dit Mille. Mais j'ai fini maintenant. Je mets un peu de musique ?

Alma secoua la tête en demandant :

— Tu crois en Dieu ?

— Oui, j'ai toujours eu la foi, répondit Mille. Et toi ?

— Quand j'étais plus petite. Mais plus maintenant.

— Pourquoi ?

— Je sais pas. C'est juste que je ne crois pas à son existence.

— Moi, j'y crois, dit Mille. Je crois qu'il me voit et qu'il veille sur moi.

Alma haussa les épaules.

— Dieu voit tout, ajouta Mille. Quand j'étais petite, mon père me chantait la prière du soir tous les soirs.

Elle ouvrit la bouche et chanta d'une petite voix limpide, comme si elle était toujours une petite fille :

*Nul n'est plus en sûreté
Que les enfants du bon Dieu
Ni les étoiles de la voûte
Ni les oiseaux dans leur nid*

— Comment s'appelle ton père ? demanda Alma.

— Mikkel, dit Mille. Il s'appelle Mikkel.

— Puis-je avoir un verre d'eau ?

Mille regarda Alma.

— Tu peux aller te le chercher toi-même, dit Mille. Il y a des verres dans la salle de bains.

— Tu ne peux pas y aller ? S'il te plaît.

Alma bascula ses jambes sur le lit et s'installa plus confortablement.

— Je suis tellement bien sur ton lit, et puis je pourrai aller te chercher de l'eau une autre fois quand tu auras soif.

Alma rit.

— Je le jure par la gloire de Dieu, dit-elle.

Mille ne rit pas, ne sourit même pas, mais elle se leva et alla dans la salle de bains. Alma entendit le robinet qui commençait à couler.

Cachée dans sa main, Alma avait une longue et grosse limace marron. Limace espagnole. Limace assassine. Elle adhérait à sa paume. Elle était froide, collante et un peu humide.

Cet été-là, les limaces espagnoles étaient partout à Mailund, elles détruisaient les massifs de Siri, qui les tuait au sel et à la bière. Elles avaient de nombreuses dénominations, mais pas de maison. Elles étaient nues et dégoûtantes, avec des allures de viscères, et le ministre de l'Agriculture leur avait déclaré la guerre. C'est ce qu'avait raconté son père. Jon avait passé une journée entière à parler de la guerre aux limaces que le ministre de l'Agriculture avait déclarée au printemps. C'est la raison pour laquelle Alma connaissait le nom du ministre de l'Agriculture, sauf que c'était maintenant quelqu'un d'autre. Le précédent était devenu ministre du Pétrole et n'avait sûrement plus que faire des gastéropodes.

Alma détacha la limace de sa main et la mit sous la couette de Mille. Elle avait encore un peu de mucus sur les doigts et se frotta la paume contre le drap. Là ! La limace se recroquevilla et resta parfaitement immobile. Alma arrangea la couette et s'assit tout au

bord du lit.

Quand Mille reviendrait cette nuit, elle se coucherait sur la limace. Peut-être crieraient-elles toutes les deux, quoique la limace fût muette et que personne ne l'entendrait.

Mille sortit de la salle de bains, un verre d'eau à la main.

— Tiens, dit-elle à Alma.

Sa voix était dure.

— Bois ça, et ensuite il faudra que tu partes.

Alma prit le verre en regardant Mille. Elle s'était maquillée et avait brossé sa chevelure, qui brillait sur toute la longueur.

Mille dit :

— Maintenant je vais aller aider ta mère et après je m'en irai. Je vais sortir. Et là, il faut que je me prépare. Je n'ai pas le temps de m'occuper de toi maintenant. Il faut que tu te trouves un autre endroit où aller.

Elle fit un geste impatient de la main et ses bracelets tintèrent.

— Pas de problème, dit Alma en terminant son eau. J'y vais.

Siri voulait organiser une grande fête pour sa mère. Jenny avait refusé, mais Siri ne l'entendait pas de cette oreille, pas question. Une cinquantaine de convives, des cochons de lait espagnols, de grandes tables dans le jardin, des lanternes dans les arbres, elle ne prit pas un non pour un non, les cochons, elle pourrait les cuire dans le grand four à pain du restaurant.

— Il nous faut cinq cochons, dit Siri en ramassant son portable pour appeler son fournisseur à Oslo. Et puis je ferai rôtir des pommes, des légumes racines et des pommes de terre. On ne fera rien d'autre. Ce sera simple et bien. Il faut repeindre l'entrée, poursuit-elle. Tout le monde doit mettre la main à la pâte. Il faut décrocher les rideaux et les laver. Récurer les planchers. Savon végétal ! Cette maison ! fit-elle en gesticulant.

Elle se tourna vers Jon, le regard en feu.

— Ce sera une fête dont tout le monde se souviendra, dit-elle. Et Jenny sera contente. Pour l'instant, elle ne le comprend pas elle-même, mais elle va être contente. Elle adore être le centre de l'attention.

— Jenny préférerait qu'on la laisse en paix, dit Jon avec hésitation. Elle a un peu parlé de faire une grande promenade à pied avec Irma. Peut-être un petit tour en voiture avec Alma.

Jenny et Alma s'étaient trouvées quand Alma n'avait encore que cinq ans et passait l'été à déambuler lentement dans la grande maison blanche, la tête baissée, une ride soucieuse sur le front et les mains derrière le dos. Elle marchait et marchait. Dans le couloir et le salon et l'énorme cuisine, montait et descendait l'interminable escalier, entraînait et sortait de sa chambre.

— Tu ne veux pas courir jouer dehors ? disait Jon.

— Tu ne veux pas qu'on trouve une activité amusante ? disait Siri.

Ils ne comprenaient pas la terrible gravité qui s'était posée sur leur

filles.

— Laissez cette fille en paix, disait Jenny. Vous ne voyez pas qu'elle réfléchit à quelque chose !

Et puis Jenny avait pris Alma par le bras et dit :

— Puis-je marcher avec toi ? Tu n'as pas besoin de parler, nous pouvons juste marcher sans rien dire !

Jon savait que Jenny adorait cette petite-fille-là, mais se souciait peu de l'autre – la petite Liv aux boucles blondes, qui faisait craquer tout le monde. Jon avait vu comment Alma et Jenny passaient leur temps à faire des promenades à pied, comment elles montaient en voiture et s'en allaient. De quoi parlaient-elles ? Qu'est-ce donc qui les liait l'une à l'autre ? Cette dame frêle et intransigeante et cette fillette poupine ?

Et voilà que le jour était venu. Le funeste jour des soixante-quinze ans. Jenny s'était soulée après avoir été au sec pendant toute une vie d'homme. Une *vie de femme*, aurait-elle sans doute rectifié. Quand Jon la croisa dans l'escalier, elle avait la voix pâteuse.

— Je te souhaite un bon après-midi, Jon, dit-elle.

Jon s'arrêta pour la regarder.

— Jour de Dieu !

— Oui, fit Jenny, tout juste. Jour de Dieu ! C'est bien dit !

Jon plissa les yeux.

— Tu es soûle, Jenny ?

— J'ai été sobre pendant plus de vingt ans. C'est plus qu'on ne peut en dire de toi, n'est-ce pas ?

— Oui, et comment, dit Jon.

Il regarda autour de lui et baissa la voix.

— Siri sait-elle que tu as bu ?

— J'ai soixante-quinze ans et je fais ce que je veux.

Jenny se passa la main dans les cheveux et signifia à Jon qu'elle souhaitait passer – ils étaient toujours dans l'escalier – mais Jon l'arrêta de la main et monta jusqu'à elle.

— Bon anniversaire, Jenny, lui chuchota-t-il à l'oreille.

Elle hocha la tête en cherchant à le repousser. Jon continua de chuchoter :

— Siri a beaucoup travaillé pour que tu aies une belle fête ce soir.

Et si tu faisais preuve d'un peu de...

Il chercha le mot. Prévenance ? Non, c'était trop demander. Reconnaissance ? Non, il ne voulait pas recourir au chantage affectif. (Et, à sa décharge : la vieille sorcière n'avait pas précisément demandé cette fête.) Décence ? Maturité ? Instinct maternel ? Il recommença à zéro, relâcha son bras, et s'exprima d'une voix normale.

— Jenny, et si tu faisais *semblant* d'apprécier la fête ce soir ? Ça compte beaucoup pour Siri.

Elle secoua la tête et commença à marcher.

— Tu entends ce que je te dis, Jenny ?

Jenny ne répondit pas, mais continua de descendre l'escalier avec une lenteur outrée, dans un simulacre de dignité.

Les cochons de lait sous vide se trouvaient dans des caisses de protection. Jon les imaginait dans les entrepôts frigorifiques du fournisseur à Oslo : roses, presque blancs, avec une expression douce sur la face. Autour du cou et des pattes avant, la peau était plissée, comme elle l'est chez les nourrissons bien nourris. Ils étaient surgelés, importés d'Espagne. Cinq cochons, cent soixante-dix couronnes le kilo plus la TVA, six kilos par cochon. Siri avait des prix de gros bien entendu.

— Mais d'accord, nous n'aurons qu'à les manger une autre fois, dit Siri, qui au dernier moment avait changé d'avis, ou cédé à la pression.

Personne ne voulait de cochons de lait. Alma était allée sur Internet, avait vu des photos de cochons de lait rôtis et s'était mise à hurler pour ne s'arrêter que quand Jenny, des poignards dans le regard, l'avait emmenée se baigner à la plage. (La pointe des couteaux était dirigée contre sa fille, pas sa petite-fille hurlante). Irma avait marmonné quelque chose sur les meurtres d'animaux et le cannibalisme avant de disparaître au sous-sol. Et Siri était maintenant dans la cuisine en train de mettre la dernière main à un menu dans lequel n'était pas du tout son *cœur*, scampi, brochettes de poulet, boulettes de viande, salades et *autres niaiseries de bouche*.

Content maintenant, tout le monde ?

Plusieurs jours, semaines, même, avant l'anniversaire, Jon avait fait tout son possible pour détourner Siri de cette histoire de cochons de

lait. Il avait fait tout son possible pour la détourner de toute cette fête. Jenny n'en voulait pas ! Personne n'en voulait ! Il l'avait assise sur le lit, s'était agenouillé devant elle et avait pris ses mains dans les siennes.

— Pourquoi organises-tu cette fête, au juste ?

— Qui l'organiserait, sinon ? dit Siri. Il faut bien qu'on fasse quelque chose en son honneur.

— Le faut-il vraiment ?

— Bien sûr que oui !

Siri le regarda.

— Pourquoi viens-tu me parler de ça maintenant ?

— Elle ne va pas te remercier, tu sais.

Siri se leva, sa voix était stridente :

— Là, je trouve que tu vas un peu loin, Jon. J'organise cette réception pour ma mère, tu sais comme moi que c'est quelque chose qui au fond d'elle lui fera plaisir, elle adore être le centre de l'attention, elle a déjà prévu quelle robe elle allait porter, c'est tout bonnement le cadeau que je lui fais. Et puis tu commences à mettre en doute mes motifs, je suis tarée, quoi, cette petite idiote de Siri va faire une fête pour sa mère... putain, ce qu'elle est bête ! Eh bien, va te faire voir !

— Écoute-toi parler, enfin, dit-il. Tu disparaiss complètement là-dedans. Tu n'es plus là.

— *Je disparaiss...* ?

Siri avait le souffle coupé.

— *Je disparaiss* ? C'est toi qui disparaiss, et maintenant tu te pointes, là, soi-disant *concerné*, et tu fabriques une théorie sur ma mère et moi et toute cette putain de fête... ?

Jon prit sa respiration.

— Ça prend complètement le dessus sur toi, Siri.

Il fit un geste du bras.

— Ça... toute cette... toute cette fête te brise. Mais elle n'en veut pas !

Il l'entoura de son bras. Elle voulut se libérer, mais il ne la lâchait pas.

— Lâche-moi, Jon, dit-elle.

Il la tenait fermement, essaya de la bercer d'avant en arrière, chuchota :

— Tu ne peux pas rester avec moi ? Juste cinq minutes. Ne rien dire. Juste me laisser te tenir.

Il posa la tête contre sa poitrine, chuchota.

— Reste là. Reste là. Reste là. Reste là.

Il l'atteignait parfois de cette façon.

— Reviens, Siri.

Mais pas cette fois, manifestement. Elle se dégagea, lui attrapa les cheveux et tira en criant :

— Ne me retiens pas !

Il eut juste le temps de se dire que les cheveux tirés (oui, les cheveux tirés !) étaient une douleur inexplorée avant de la gifler. Elle lui rendit son coup.

Et il aurait alors pu la tuer, ou elle lui. *Je te déteste*, cria-t-elle, et il hurla *non*, et il la frappa et il la retint et il la repoussa, et jamais, jamais, jamais il n'arriverait à sortir d'elle, entrer en elle, et elle criait *je te déteste*, et tout ce qui lui vint alors fut *non, non, non*. Et puis il le clama, le hurla, le cria, *non, non, non*, il la tint fermement jusqu'à ce que, soudain et facilement comme tout, elle se dégageât de ses bras, c'était comme si ses bras se flétrissaient, elle se dégagea simplement, comme si tout était flétri et sans vigueur, il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il pouvait faire de ses bras, ni de ses mains, et elle se leva du lit et s'ébroua (comme Leopold au sortir d'un bain de mer), et inspira.

Elle avait les joues rouges quand ils se comportaient de la sorte. Le rouge ne venait pas des coups. Il ne l'avait pas frappée fort. Elle avait frappé plus fort. Il avait peur de frapper trop fort un jour. Il n'était pas un homme qui frappait. Mais il avait peur de frapper Siri un jour et de la frapper trop fort. Mais le rouge ne venait pas du coup. Elle avait toujours les joues rouges quand la fureur prenait le dessus, comme si elle s'était pincé le visage.

Sa voix glaciale.

— Tu n'as pas levé le petit doigt, Jon, pour m'aider avec cette fête.

Elle tremblait.

— Cette fête que j'organise en même temps que j'essaie de monter le nouveau restaurant. Tu veux savoir comment ça va ? Ça

t'intéresse ? Tu as travaillé ces derniers temps ? Ou tu restes juste à regarder fixement ton téléphone ? Et tu sais qui est restée debout toute la nuit hier, après être rentrée du travail, pour payer des factures ? Es-tu seulement conscient du fait que nous recevons des factures et que quelqu'un les paye ?

Puis elle ajouta d'une voix tout à fait normale :

— Une vie sans toi, Jon. J'en rêve. Tes putains de mains froides.

Il avait fait tout son possible pour la persuader de ne pas donner cette fête, en vain, et voilà que le jour était venu. Debout à la fenêtre, Jon regardait dehors.

Il regardait Alma, Liv et Mille, là-bas, dans le pré fleuri. Elles cueillaient des fleurs pour les grandes tables. Mille se retourna plusieurs fois et sembla regarder droit vers lui, il ferma les yeux, ne voulait pas croiser son regard, même s'il savait bien que c'était impossible pour elle, là-bas, en bas, de voir s'il était là ou non. Mais peut-être le savait-elle tout de même. Il avait mentionné que, parfois, quand il n'avait pas la force de rester immobile devant son PC, il se tenait à la fenêtre du toit et regardait le pré fleuri et la forêt.

Note

15 juillet 2008

Herman R. écrit l'histoire de ses jours d'enfer à Buchenwald quand il était petit garçon et il invente le récit d'une fille de neuf ans qui lui lance des pommes par-dessus la clôture de barbelés électrifiés. L'histoire circule sur la toile, l'historienne Deborah Lipstadt est la première à la contester sur son blog, *Deborah Lipstadt's blog*, qu'elle a commencé à la publication de son livre *History on Trial : My Day in Court with David Irving* en 2006.

Une fillette lance des pommes (et parfois du pain) par-dessus les barbelés électrifiés de Buchenwald, afin que le petit garçon (qui survit ensuite à l'Holocauste, grandit et devient un homme, émigre aux États-Unis, se marie, a des enfants, et décide à l'âge de soixante-dix ans de raconter une histoire) ne meure pas de faim. Mais l'histoire n'est pas vraie. Herman R. ment. La fille n'existe pas. Pourtant, bien, bien des années plus tard, Herman R. s'assied pour écrire une histoire. Il regarde sa femme. C'est devenu une vieille dame. Peut-être a-t-elle cueilli des fleurs dans le jardin (*je ne sais pas pourquoi j'imagine cette*

histoire de fleurs, qu'elle a cueilli des fleurs, mais laissons pour l'instant), et elle se tient maintenant devant le plan de travail et les coupe pour pouvoir les mettre dans un vase. Herman la regarde, elle le regarde. Ils se sourient. Il aime qu'elle se tienne là avec les fleurs dans sa main fripée en lui souriant. Est-ce alors qu'il a l'idée de la fille aux pommes qui autrefois lui a sauvé la vie ?

Nous n'avons pas besoin d'histoires arrangées et/ou fausses. La vérité suffit bien amplement, écrit Deborah Lipstadt sur son blog.

Jon regarda ce qu'il avait écrit le soir précédent et puis il écrivit : *Ceci est à approfondir !*

Oui, mais qu'était-ce donc qu'il fallait approfondir et comment s'y prendre ? Il se leva pour la quinzième fois de la matinée. Il était plus agité que de coutume aujourd'hui. Il appréhendait la fête. La grande majorité des invités étaient vieux, beaucoup avaient dans les quatre-vingts ans, un ou deux avaient passé les quatre-vingt-dix. L'idée de ces vieux convives qui venaient danser avec des toiles d'araignée dans les cheveux, et de Jenny tout à l'heure dans l'escalier, visiblement ivre, de lui-même en homme mort au fond d'une piscine (non qu'il y eût une piscine dans le jardin de Mailund, mais *who cares*) lui rappela le film *Sunset Boulevard*, dont il décida qu'il voulait le revoir aussi vite que possible, et cette perspective lui mit du baume au cœur. Siri et lui pourraient le regarder ensemble. Elle aimait regarder des films avec lui. Parfois ils se disputaient sur la question de savoir lequel d'entre eux avait vu le plus de films. Mais elle préparait quelque chose de bon, ouvrait une bouteille de vin et puis ils se pelotonnaient ensemble dans le canapé quand Liv était couchée.

Parfois, Alma regardait des films avec eux, parfois non. Siri étant maintenant *propriétaire* de deux restaurants et n'exerçant plus comme chef, il était possible d'avoir une vie normale, disait-elle.

Jon se rassit devant le PC, cliqua jusqu'à Amazon et commanda *Sunset Boulevard* avec livraison prioritaire, c'étaient trois cents couronnes de plus, mais il aurait le film dans deux jours seulement.

Jon imagina Siri. Savait-elle que Jenny était en train de boire dans sa chambre ?

Il n'avait pas eu le cœur de lui en parler. Ou pas la force, simplement. Pour ce qui était de cette fête, il n'avait plus la force de

se battre.

Leopold se leva en le regardant, posa la patte sur ses genoux. C'était Siri qui avait voulu un chien. Lui n'en voulait pas. Mais maintenant ils en avaient un, et c'était lui qui s'en occupait. Et à l'instant précis où il sentait l'irritation que la chose suscitait en lui (il n'avait pas voulu de chien, avait essayé de mettre le holà, avait dit *je trouve qu'on devrait attendre*, et cependant le chien était sa responsabilité à lui seul, personne d'autre ne se souciait de lui, comment en était-on arrivé là), résonna le bruit d'un SMS arrivant sur son téléphone.

Que fais-tu en ce moment ?

Sans hésitation, il répondit :

Je pense à toi.

En soi, ce n'était pas vrai. Il ne pensait pas à elle. Mais peut-être était-ce qu'elle voulait entendre et c'était plaisant à écrire. Ça allait marcher.

Il reposa le téléphone et regarda l'écran du PC.

Ceci est à approfondir !

Et puis arriva un nouveau message. Il reprit le téléphone. C'était elle.

C'est bien de le savoir, un peu triste, aussi.

Mais qu'est-ce qu'elle voulait dire, putain ? Qu'est-ce donc qui était bien et un peu triste aussi ? Jon appuya sur messages envoyés. Il était écrit : *Je pense à toi.*

C'était bien cela, oui. Il avait écrit qu'il pensait à elle, et elle trouvait que c'était bien et un peu triste. Il rit. Leopold leva la tête et le regarda. *Quel genre de rire c'était, ça ?* Il s'empressa de tout supprimer, à la fois ce qui était dans la boîte de réception et ce qui était dans les messages envoyés et puis il pensa aussi à supprimer les messages supprimés. Sachant que Siri ouvrait ses mails et son téléphone portable, il n'oubliait jamais de supprimer les messages supprimés, mais la chose lui paraissait chaque fois d'un paradoxal insensé. Le but quand on supprimait des messages devait bien être précisément de les supprimer, pas de les transférer vers un autre emplacement sur le portable qui s'appelait messages supprimés ? S'ils se trouvaient dans messages supprimés, les messages n'étaient pas supprimés. Ils ne l'étaient, réellement et catégoriquement, qu'une fois

qu'on était allé dans messages supprimés pour demander à les faire supprimer encore une fois, en répondant qui plus est à la question : *Êtes-vous sûr de vouloir supprimer définitivement ce message ?*

Jon aimait penser qu'elle, l'autre, habitait juste en bas de la route, et que, à tout moment, ils pouvaient tomber l'un sur l'autre, qu'il pouvait, sans que quiconque s'en aperçoive, lui caresser l'intérieur de la cuisse pour ainsi dire devant tout le monde. Ou juste derrière. Ça le faisait triper qu'elle soit si près. Qu'elle soit une possibilité. Que lui soit une possibilité.

Une fois, c'était en hiver, il avait invité une tout autre femme à la maison à Oslo. Elle était journaliste culture et avait parlé de ses livres en termes élogieux dans *Dagbladet*. Il lui avait envoyé un mail pour la remercier de sa critique perspicace et particulièrement bien écrite. *Personne n'a vu ce que vous avez vu – mais ce n'est pas pour me surprendre. Je vous lis toujours avec grand plaisir. Toujours.* Et ainsi étaient-ils lancés.

Quelques mois plus tard, Siri alla passer une journée à Copenhague. Elle devait voir un nouveau chef potentiel. Un truc comme ça. Ou peut-être était-ce autre chose. Il ne se rappelait plus tout à fait pourquoi elle était partie à Copenhague. Le fait est qu'elle devait partir et être absente tout le jour et toute la nuit, dans un autre pays, qui plus est. Il se réjouissait. Il avait fait des projets. Il envoya un SMS à la journaliste culture pour l'inviter chez lui. Il voulait la baiser au beau milieu de la maison mitoyenne pleine de courants d'air. Il avait sous-estimé le pouvoir érotique de la trahison même. Ce pouvoir transcendant – ce dont il était effectivement capable, les jouissances qui l'attendaient si seulement il laissait la chose se produire. Lâchait prise. Il l'imaginait à la maison, jambes écartées sur le canapé. Il ne voulait plus se contenter de rôder dans les confins, pourquoi le ferait-il ? Il voulait tout raser. Tout détruire. Et cependant demeurer. Détruit, clarifié et réveillé. Il était fatigué depuis si longtemps. Le goût de fatigué. L'odeur de fatigué. Irene s'appelait-elle, la journaliste culture, free-lance et libre la journée, et il voulait la déchirer. L'aimer. Ne pas avoir à l'aimer. Ranimer la moindre petite parcelle d'elle. L'éradiquer de la surface de la terre. La boire jusqu'à la lie. Disparaître.

Elle avait sonné à la porte. S'était garée quelques pâtés de maisons plus loin. Avait veillé à ne pas se faire voir des voisins. Tout cela, c'était convenu entre eux. Les SMS furtifs pleins d'attente. Ce qui n'était pas convenu, en revanche, c'était qu'elle emmènerait son cabot. Un petit roquet qui, à la vue de Leopold, aboya comme un fou dans l'entrée. Jon devint soudain attentif à son environnement, le lieu où il se trouvait, là, à ce moment précis, les objets qui l'entouraient, la scène qui se déroulait : la penderie Ikea, les corbeilles colorées d'écharpes, moufles et bonnets – une pour lui, une pour Siri, une pour Liv et une pour Alma, les dalles de pierre noires, les câbles chauffants qui ne marchaient pas et n'avaient jamais marché, les chaussures, les bottes et les Cherrox qui étaient censées être sur l'étagère à chaussures, mais n'y étaient jamais, des chaussettes et des collants mouillés, un dessin d'enfant sali représentant une fillette rose sous un soleil jaune radieux signé Liv, la pile de vieux journaux, les sacs de bouteilles vides. Et au milieu de tout cela, dans l'entrée de Siri et Jon, le roquet d'Irene la journaliste culture aboyait contre Leopold et Jon. Comme si c'étaient eux les intrus.

— Pourquoi as-tu emmené ton chien ?

— Julius avait besoin d'une promenade, dit Irene, qui tirait sur la laisse en essayant de reprendre le contrôle de l'animal. Je ne pouvais pas le laisser toute la journée, ajouta-t-elle.

— Tu ne vas pas rester ici toute la journée ! l'interrompt Jon.

Il essaya de convoquer l'image de cette femme, Irene la journaliste culture, jambes écartées sur le canapé. Mais elle n'était pas comme dans son souvenir. Ils s'étaient rencontrés quelques semaines plus tôt, en coup de vent dans un café, suite à quoi il l'avait inondée de SMS et de mails. Tout ce qu'il allait lui faire. *Tout ce qu'il allait lui faire*. Il avait été tout feu tout flamme en rentrant du café. Oui, exactement. Tout feu tout flamme. Mais la femme qui se trouvait là maintenant, dans leur entrée à lui et Siri, était flasque et avait des velléités de moustache.

Assis tranquillement à côté de Jon, Leopold regardait fixement le roquet. Les aboiements refusaient de prendre fin. Jon songea à la voisine. Il savait que la journée, Emma, qui habitait juste à côté, restait chez elle pour travailler sur sa thèse. Elle entendait sûrement

toute la scène.

— Ton chien s'appelle Julius ? demanda Jon.

— Oui...

— Comme le singe ? poursuivit-il.

— Non, je n'y avais pas pensé...

— Pourquoi pas Brutus ?

— Eh bien...

Irene n'eut pas le temps d'en dire plus. Car voilà que Leopold se levait en grognant. Il se précipita et planta ses crocs dans le petit chien, le balançant d'un côté à l'autre. Irene criait en tirant sur la laisse, le roquet couinait et Jon se jeta sur Leopold et parvint à le traîner jusqu'à son bureau sous les toits.

— Roquet ! marmonna-t-il en montant l'escalier. Boule de poils ! Ratier !

Jon caressa Leopold et le gratta derrière l'oreille.

— Attends ici, chuchota-t-il. Bon chien.

Il referma la porte derrière lui, s'attendant à voir l'entrée muée en champ de bataille quand il arriverait en bas, avec du sang et des restes de chien partout. Mais tout s'était bien passé. Pas de morts. Pas de blessés.

— Ce n'était pas une très bonne idée, cette histoire, dit Irene en l'apercevant dans l'escalier.

Elle tenait sa boule de poils dans les bras, comme un bébé. Il remarqua qu'elle promenait son regard autour d'elle dans l'entrée. *Qu'est-ce qu'elle reluque, là ? Notre bordel ?* Jon ramassa le dessin de Liv, qui était à moitié sous une botte, et le défroissa. La fillette rose souriait. Le soleil jaune aussi.

— Je crois que je vais y aller, dit Irene.

Jon toussota, plia le dessin et le mit dans sa poche de pantalon.

— Tu ne peux pas rester un peu, que je nous prépare un café ?

Il espérait qu'elle dirait non. Qu'elle partirait tout de suite. Elle avait dit qu'elle allait partir et devait bien pouvoir l'assumer. Mais elle hocha la tête en disant :

— Un café, ce serait bien – et peut-être aussi un peu d'eau pour Julius. Cette agression lui a fait drôlement peur.

Elle avança vers lui. Elle souriait. Elle tenait son petit ratier un peu

trop dodu dans ses bras, comme une sorte de parodie malade d'un tableau Renaissance de la Madone et l'Enfant.

— Tu devrais peut-être avoir un peu plus le contrôle de ton chien, dit-elle en lui caressant la joue. On pourrait ordonner sa mise à mort pour moins que ça.

Mais là, il s'agissait de l'autre femme : celle avec laquelle il échangeait des SMS cet été-là et qui avait un chalet juste en bas de la route, celle qu'il connaissait depuis qu'il avait quinze ans. Elle n'était pas journaliste culture, par bonheur. Elle était dentiste. Dans le temps, un temps lointain, ils avaient été voisins aussi. Puis meilleurs amis. Puis amoureux de jeunesse. Elle avait des cheveux blonds courts, elle était belle et peut-être un peu dépourvue de charme. Mais elle le trouvait charmant *lui* et c'était plus que suffisant. Cela suffisait amplement !

Il l'avait présentée, elle et son mari, à Siri, et Siri leur avait servi un bon dîner au Gloucester MA. Siri était personnellement en cuisine le jeudi et le vendredi. Les deux couples s'étaient tout bonnement *entendus* et étaient ensemble comme des gens adultes sont avec d'autres gens adultes. Ils étaient bien ensemble, décontractés. Jon et Siri se plaisaient rarement à être adultes avec d'autres adultes. C'était tout un art d'être adulte avec d'autres adultes. Mais Jon, Siri, la dentiste et le mari de la dentiste, qui était aussi dentiste, s'invitaient à des soirées, se baladaient ensemble en forêt et faisaient des choses avec les enfants.

Les dentistes avaient un fils, Gunnar, de deux ans le cadet d'Alma, et un fils adulte, né d'un précédent mariage.

Mais rien de tout cela n'importait à Jon, pas réellement. Même si Siri disait qu'elle trouvait sympa qu'ils aient quelques amis communs. Qu'il soit possible de se faire de nouveaux amis à l'âge adulte. Ce qui importait à Jon, c'était ceci : qu'il puisse écrire *je pense à toi*, qu'ils puissent se voir en toute hâte, qu'il puisse lui caresser l'intérieur de la cuisse, qu'elle le trouve charmant.

Il contempla son portable.

Ils couchaient ensemble de temps à autre. Mais elle l'ennuyait sexuellement, et il se demandait parfois pourquoi il continuait. Pourquoi il s'en donnait la peine. Pourquoi il recherchait davantage de

lassitude quand il en avait déjà assez.

La dentiste s'appelait Karoline. Le mari de la dentiste Kurt. Karoline, Kurt, Jon et Siri. De bons amis.

Jon regarda Leopold. Et puis il écrivit un texto :

Je vais promener le chien. Tu me retrouves ?

La réponse arriva tout de suite.

Oui.

As-tu un peu de temps ? Dois-tu rentrer tout de suite ?

Non. J'ai le temps.

Jon regarda de nouveau son PC.

Ceci est à approfondir !

Non, ça ne va pas ! Il cliqua pour sortir du document du roman et gratta Leopold derrière l'oreille. Puis il regarda par le vasistas. Il y avait du brouillard et de la pluie dans l'air. Mille et les enfants étaient toujours en train de cueillir des fleurs. Mille avait passé un gilet en laine. Elle dansait et sautillait, gauche et lourde, il remarqua son derrière un peu trop gros. C'était une enfant bien trop grande qui commençait à s'accrocher à lui. Il fallait y mettre un terme !

Il se tourna vers son chien.

— Allez, Leopold, on va faire un tour.

Leopold se releva d'un bond et trotta derrière lui dans l'escalier. L'entendant dans l'escalier, Siri l'appela de la cuisine au rez-de-chaussée.

— Tu t'arrêtes d'écrire ?

Elle le retrouva dans le hall et le considéra de son regard d'incompréhension.

— Non, mais il faut bien que le chien sorte, lui aussi, répondit-il.

Ses cheveux sombres noués en un chignon lâche. Elle portait une fine robe d'été, la blanche qu'il aimait tant. La porte d'entrée était ouverte sur le jardin, le ciel s'était assombri et il faisait à la fois frisquet et humide. Siri avait un peu l'air d'avoir pleuré – elle avait toujours le regard brillant après avoir pleuré.

— Où vas-tu ? demanda-t-elle.

— Promener le chien, répéta-t-il. Il faut bien que quelqu'un sorte le chien.

Siri baissa les yeux.

— C'est juste que je me fais du souci pour ce soir, dit-elle. Je crains qu'il se mette à pleuvoir.

— Oui, eh bien, alors, il pleuvra.

Il se demandait si elle savait que Jenny avait bu.

— C'est les soixante-quinze ans de maman, dit-elle. Il ne *peut* pas pleuvoir.

— Non... il ne nous reste plus qu'à attendre de voir.

Jon tira Leopold dehors et allait refermer la porte derrière lui. Elle le suivit.

— Où vas-tu ? demanda-t-elle.

— Promener le chien, Siri, dit Jon. Si Leopold n'a pas de promenade, il ne tardera pas à mourir. Je serai de retour dans une demi-heure. Ou une heure. Pourrai-je t'aider en quoi que ce soit à ce moment-là ? Dois-je couper quelque chose ? Ou porter quelque chose ?

Siri secoua la tête, resta sur le seuil à trembler un peu dans le vent de brume. Elle jeta un coup d'œil sur le ciel.

— Ça se lèvera peut-être dans la soirée, dit-elle.

— Je pense que oui, dit-il en lui caressant les cheveux. J'en suis tout à fait sûr, Siri. Je crois que ça va être une belle fête !

Comme si Alma en avait quoi que ce soit à faire. Comme si qui que ce soit en avait quoi que ce soit à faire. Comme si grand-mère, qui était le personnage principal, en avait quoi que ce soit à faire. Grand-mère ne voulait pas fêter son anniversaire. Mais on pouvait lui crier je ne veux pas, maman continuait comme si de rien n'était. Maman voulait cette fête, point final.

Se déchirer. Se taillader. Se couper. Se jeter dans le mur. Alma se mit les mains devant le visage. Il était trop grand. Elle vit Jon disparaître dans la descente avec Leopold à la traîne. Où allait-il, encore ? Dehors, en bas. Dehors, en bas.

Grand-mère avait dit :

— Alma, ce soir, on va filer. En pleine fête. On prend la voiture et on laisse tout ça en plan, on emporte deux transats, un petit casse-croûte et un peu de soda et puis on s'installe sur la plage et on regarde la mer, et plus le brouillard sera épais, plus il pleuvra, mieux ce sera.

— On va être carrément mouillées, dit Alma.

— On emportera des parapluies qu'on fixera sur les transats et on fera comme si c'étaient des parasols, dit Jenny, et puis on restera chacune sous son parasol et on laissera venir la tempête.

Jenny ouvrit sa deuxième bouteille et pesta de n'avoir pas réussi à stopper cette stupide fête que Siri avait lancée – contre le gré de tous. Et il ne restait qu'une heure maintenant avant qu'elle commence. Qui étaient tous ces gens qui allaient venir ? Jenny ne voulait pas. Irma ne voulait pas. Mais Siri n'avait écouté personne.

— Bien sûr que tu vas avoir une fête, dit Siri. Bien sûr qu'on va faire une fête en ton honneur, maman !

Jenny but une gorgée en jetant un coup d'œil par la fenêtre. Elle laissa son regard s'attarder sur sa plus jeune petite-fille, la petite Liv aux mèches claires. Puis le porta sur cette adolescente lourde à la beauté lunaire, dont elle ne se souvenait jamais du nom. Jon et Siri ne pouvaient-ils donc pas garder leurs enfants eux-mêmes ?

Pendant qu'elle se tenait là, le ciel s'assombrit, elle claquait la langue en buvant du vin, essaya, par la force de son regard, d'attirer à elle le brouillard, et de se dissoudre en lui pour faire corps avec elles.

— Elle s'appelle Mille, avait dit Siri. On la surnomme aussi Sweet Pea.

— Sweet quoi ?

— Sweet Pea.

L'herbe était tondue, la maison astiquée. Irma avait passé une semaine à quatre pattes à récuser les larges lattes du plancher au savon végétal. La semaine précédente, elle avait fait les plafonds et les murs. La semaine d'encore avant, les tiroirs et les placards. Les fenêtres, elle les avait laissées à Siri.

Jenny secoua la tête. *Tout ce discours sur l'amour.*

C'était bien d'avoir Irma à la maison. Pas d'histoires. S'occupait du bricolage maintenant qu'Ola était devenu si vieux. Entretien de la maison. Tonte de la pelouse. Et Irma lui fichait la paix, ce qui était le principal.

Jenny resta à regarder par la fenêtre.

Irma avait sorti les grandes tables dans le jardin, et sur les tables se trouvaient des nappes blanches fraîchement repassées que Siri avaient rentrées, puis ressorties, puis re-rentrées pour éviter que la pluie ne les mouille, et sur ces nappes blanches fraîchement repassées se trouvaient des vases en verre avec des fleurs que Liv, Alma et Mille avaient cueillies dans le pré derrière la maison. Aux arbres étaient suspendues des lanternes, et c'était bien, parce que, si c'était l'été et que les nuits étaient claires, le brouillard se déversait sur Mailund et se densifiait de plus en plus comme le soir approchait.

Le brouillard se mêlait au fumet des mets que Siri avait confectionnés dans la cuisine, s'insinuait dans l'alignement de bouteilles de vins, entre les assiettes, les couverts et les verres qui étaient présentés sur la grande table habillée de blanc sous les pommiers, rampait sous les pas-de-porte et les encadrements de fenêtre et dans les fissures de la vieille maison et se traînait à travers les chambres à coucher, les salons et la cuisine avant de ressortir dans le jardin et de se répandre dans le pré derrière la maison où Liv, Alma, Mille cueillaient des fleurs, mais Liv ne s'était pas aperçue de la présence du brouillard, même si celui-ci s'était aperçu de la sienne, et Alma et Mille n'avaient pas cueilli un plein seau de fleurs des champs qu'une petite pluie se remettait à tomber et que le brouillard se mêlait à l'odeur de pluie, de soir d'été et de L'Air du temps de Jenny, car l'héroïne du jour était presque prête à descendre l'escalier pour recevoir ses invités, et le brouillard se mêlait à la lueur des lanternes suspendues aux arbres, et de loin on aurait pu dire que le jardin planait à quelques mètres au-dessus du sol.

La vieille villa blanche au bout de la montée aurait eu bien besoin d'une couche de peinture, mais personne ne s'en rendrait compte dans la clarté brumeuse. Et l'horloge de parquet du salon, qui avait autrefois appartenu à la grand-mère paternelle de Jenny, sonnerait sept coups et tout serait prêt. Le jardin s'éveillerait à la vie. La maison s'éveillerait à la vie. Les portes sur cour et sur jardin s'ouvriraient. La pluie se tarirait un peu, et si le brouillard pesait lourdement sur la cime des arbres, bougies et lanternes brilleraient dedans comme dehors. Et ils seraient tous là, dans la cour, en comité d'accueil. Jenny

et Irma, Siri et Jon et Alma et la petite Liv et cette fille à la beauté lunaire qui s'appelait Mille.

Jenny s'agrippa au rideau. Que la fête commence ! Presque cinquante convives venus de près ou de loin. Ils venaient avec des cadeaux, des fleurs, du champagne, de la pluie dans les cheveux, une robe d'été et des mouchoirs blancs pour souhaiter à Jenny Brodal un bon anniversaire.

Siri se tourna vers Mille. Ils étaient tous sur le perron à attendre les invités. Et à attendre Jenny. Jenny aurait dû être là, maintenant, avec eux. C'était tout de même son anniversaire. Une heure plus tôt, à 6 heures, Siri avait gravi au pas de charge les marches jusqu'à la chambre de sa mère et frappé à sa porte.

— Maman, comment ça va ? Tu es bientôt prête ? Tu as besoin d'aide pour quelque chose ?

Elle n'eut pas de réponse. Siri colla l'oreille contre la porte et écouta. Tout ce qu'elle entendit fut un faible fredonnement. Sa mère était-elle en train de chanter ? Elle entrebâilla la porte et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Jenny était assise sur son lit. Elle était à moitié maquillée (poudre et rouge à lèvres, mais rien sur les yeux), elle portait sa robe noire et ses grosses chaussettes en laine grises. Elle tenait à la main un verre de vin rouge presque vide.

Siri ouvrit la porte à toute volée et vit dans le regard de sa mère un éclair d'angoisse pure, avant qu'elle lève son verre vers elle. Elles restèrent debout à se regarder. Siri dut chercher une voix qui ne pleurerait pas, qui ne criait pas, qui disait :

— Combien de vin as-tu bu ?

Jenny se gratta la tête, regarda au plafond, avala la dernière gorgée.

— Honnêtement, Siri, répondit sa mère en souriant, je ne connais pas la réponse à la question que tu me poses, là. Pas mal, je crois. Mais assurément pas assez !

— Pourquoi ? demanda Siri d'une voix atone.

— Eh bien, pourquoi pas ?

Siri avança d'un pas, mais Jenny leva la main pour dire stop. Ne viens pas. Ne me touche pas.

— Tu ne devrais pas boire, chuchota Siri. Tu ne supportes pas...

— Un jour à la fois, Siri. Un jour à la fois. Je n'ai jamais dit jamais.

— Et maintenant, alors ?

— Maintenant, tu es une femme adulte, répondit Jenny en reposant son verre sur sa table de nuit. Tu es tout bonnement une femme d'âge mûr de quarante ans... et tu t'en sortiras bien quoi que je fasse. Tu n'as tout bonnement pas à te préoccuper... Toi et moi...

Jenny détourna le regard.

— Toi et moi, quoi ? demanda Siri. Toi et moi, quoi ?

Jenny secoua la tête.

— Oublie ça, dit-elle. Peux-tu t'en aller, s'il te plaît ? S'il te plaît. Peux-tu fermer la porte et me laisser tranquille.

Siri tourna les talons et commença à partir. Avant de fermer la porte, elle dit :

— La fête commence dans une heure.

Jenny rit tout haut.

— Oui, dis donc, ça, il ne faut pas l'oublier. La fête commence dans une heure.

Elle chassa Siri d'un geste de la main et continua de rire.

— La fête commence dans une heure...

Et les voilà qui attendaient les premiers invités sur le perron. Tous, sauf Jenny.

Mille avait de longs cheveux détachés, un parapluie rouge, des lèvres rouges et des chaussures à talons qui faisaient flic-flac sous la petite pluie. Elle s'était fixé à l'oreille droite une pivoine blanche qui provenait du massif blanc de Siri.

Sa robe était faite dans une fine cotonnade rouge et elle avait sur les épaules le châle en soie rouge qu'elle avait emprunté à Siri.

Siri ne put s'abstenir de commenter la fleur dans ses cheveux. Jon vit sur elle qu'elle savait qu'elle devrait laisser courir.

— Comme tu es jolie, Mille, dit Siri.

Mille s'éclaira. Jon savait que ce n'était pas terminé, il voyait sur Siri qu'elle ne pouvait pas laisser courir. Il ne savait pas ce qui allait venir, ce que c'était cette fois qui agaçait Siri, mais il y avait quelque chose. Alma suivait avec intérêt. Jon serra fort la main de Siri. *Ne le dis pas*. Siri força un sourire et désigna la fleur dans ses cheveux. Elle ne put s'en empêcher.

— Mais, tu sais, je préférerais que tu ne cueilles pas de fleurs dans le jardin. Cette fleur blanche dans tes cheveux – elle vient d'un de mes

massifs. Tu abîmes, tu comprends.

— Oh ! fit Mille en baissant les yeux.

Sa main se mit à trembler.

— Je ne savais pas.

— Laisse-la tranquille, dit Jon.

Mille détourna le regard en souriant. *Laisse-la tranquille*, avait-il dit.

Mais personne ne vit le visage de Mille des heures plus tard quand le dénommé KB lui enfonça la tête dans le gravier. Il avait la main moite et dure, le souffle froid.

— Tu la veux là ? chuchota-t-il.

Il la pénétra par-derrière en la déchirant.

Elle ne le voulait pas, mais elle ne pouvait pas se retourner, ne pouvait pas secouer la tête, ne pouvait pas répondre distinctement avec la bouche pleine de graviers.

— Veux pas, tu disais ? fit-il.

Et les invités de Jenny circulaient dans le jardin, ils s'efforçaient de tenir en équilibre une petite assiette blanche dans une main et un verre de vin dans l'autre, ils chaloupaient au son de la musique, ils éclataient de rire au propos de quelqu'un, ils marchaient seuls vers le pré où, plus tôt dans l'après-midi, on avait cueilli des fleurs, campanules, cerfeuil des bois, marguerites, boutons-d'or, trolles, trèfles violets, épilobes en épi, géraniums vivaces, et certains des invités se tenaient parfaitement immobiles, regardaient le ciel et discutaient entre eux de la question de savoir s'il n'allait pas bel et bien se mettre à pleuvoir à verse, en fin de compte.

III

Sweetheart like you

Elle envisagea de ne pas quitter la fête, elle envisagea de rester, même si la plupart des invités avaient cent ans et allaient bientôt disparaître dans le brouillard. Mille promena son regard à la recherche de Jon, mais croisa à la place celui de Siri. Siri était seule sous un arbre. Siri était souvent comme ça, seule, plongée dans ses pensées. Elle portait une longue robe bleu pâle, une vieille robe en soie qui avait jadis appartenu à Jenny. *Il y a sûrement beaucoup de gens qui trouvent Siri belle*, aurait pu dire Mille à ses amies si elle avait vécu assez longtemps pour leur montrer les photos de cet été-là. Sachant que Mille montrait rarement ses photos, elle aimait les garder pour elle. Elle faisait des albums de souvenirs secrets et était toujours en quête de jolis carnets d'esquisse en grand format, à couverture rigide et feuilles blanches épaisses qu'elle pouvait orner de photographies, dessins, citations et paroles de chansons, notes de journal intime, feuilles, fleurs et herbes séchées. Mille n'était pas allée dans beaucoup d'endroits dans le monde (pour l'instant !), mais son projet pour les années à venir était de partir loin, loin, peut-être en Australie, et où qu'elle soit dans le monde, aussi près ou loin de la maison qu'elle se trouve, elle arracherait toujours une petite touffe d'herbe du sol, la collerait dans son album de souvenirs et inscrirait en légende la date et le lieu.

Mille aimait photographier des gens qui n'avaient pas conscience d'être photographiés et ces clichés, elle les collait aussi dans l'album.

Elle avait pris beaucoup de photos de Siri. Siri avait les cheveux sombres, elle était fine, fragile et forte à la fois. Elle était grande et un peu de guingois et sa bouche était large et pleine.

Une fois, Siri dormait dans le fauteuil en osier dans le grand jardin. Mille venait de revenir de la plage, elle portait une grande pastèque qu'elle avait achetée au marché et qu'elle allait couper et partager avec Liv, qui dansait et sautillait autour d'elle en chantant *on va manger de la pastèque, on va manger de la pastèque, on va manger de la*

pastèque quand le jour se fera.

— Chut, chuchota Mille en désignant Siri dans le fauteuil en osier. Regarde, maman dort !

— Maman dort, chuchota Liv.

— Est-ce que tu peux garder la pastèque ? poursuivit Mille en posant délicatement le fruit sur le sol. Est-ce que tu peux t'asseoir ici dans l'herbe et garder la pastèque ? Je vais juste faire quelque chose.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? chuchota Liv.

— Chut, pas réveiller maman, répondit Mille à voix basse en posant un doigt sur ses lèvres. C'est une surprise. Ferme les yeux et compte jusqu'à vingt dans ta tête, et puis après on ira dans la cuisine et on coupera la pastèque.

— C'est quoi, la surprise ? cria Liv.

— Chut, chut. Je ne peux pas te le dire, parce que ce ne serait plus une surprise. Mais il faut que tu restes dans l'herbe sans faire de bruit du tout et que tu comptes jusqu'à vingt dans ta tête – et peut-être que la surprise aura un rapport avec de la glace.

Liv s'assit dans l'herbe, pinça les paupières et chuchota :

— Un, deux, trois, quatre...

Mille saisit son portable, qui était dans la poche de son short, se faufila sur la pointe des pieds jusqu'au fauteuil en osier dans lequel dormait Siri, se pencha au-dessus d'elle et prit une photo. Elle regarda la photo, regarda Siri. Siri ne se réveilla pas. Mille prit une autre photo. Et puis encore une. Siri s'était mise sous une couverture fine, qui avait glissé par terre. Elle dormait d'un sommeil lourd, un peu de salive s'écoulait de sa bouche ouverte. Mille remit le portable dans sa poche, ramassa la couverture et la posa sur Siri.

— ... quatorze, quinze, seize, dix-sept...

Liv ouvrit les yeux et cria-chuchota :

— Je vais bientôt pouvoir arrêter de compter, Mille ?

Mille se tourna vers la fillette dans l'herbe et lui dit qu'elle pouvait arrêter de compter, car elles allaient maintenant manger de la pastèque.

— Et de la glace ! cria Liv.

— Et de la glace, chuchota Mille en reposant le doigt sur ses lèvres. Souviens-toi, ne pas réveiller maman. Laisse maman dormir.

Siri était toujours à deux doigts de se mettre très en colère contre Mille – et puis elle avait des remords et essayait d'être vraiment sympa. Et quand elle avait des remords, Mille pouvait lui emprunter des choses, par exemple le châle en soie rouge qui était assorti à sa robe.

Mille aurait bien voulu aussi que Siri l'apprécie, mais elle semblait ne jamais faire le poids. Ce n'était pas de sa faute si Jon préférait parfois être avec elle. Siri était toujours de si mauvaise humeur. Alma avait dit que les cuisiniers l'étaient en permanence. Surtout ceux qui avaient suivi leur formation en France. C'était comme ça, c'est tout.

Mais les brochettes de poulet étaient super bonnes. D'abord, Siri avait eu l'intention de faire des cochons de lait, c'est ce qu'elle s'était imaginé, elle avait une image précise du genre de fête qu'elle voulait faire, mais personne n'avait voulu de son image. Et sa mauvaise humeur avait décuplé. Mille avait mangé moult brochettes de poulet en catimini avant la fête, en prenant une ou deux ça et là dans le congélateur et les réchauffant au four quand les autres étaient tous au lit.

— Et ce que je suis en train de faire, là, maman, ce sont des brochettes de poulet sauce satay, dit Siri d'une voix stridente.

Elle se trouvait dans la grande et vieille cuisine et transpirait dans la chaleur, ses cheveux mi-longs vaguement relevés et fixés par une jolie barrette ancienne. (Mille en avait envie d'une semblable.)

Depuis l'office, derrière la porte entrouverte, Mille suivait la scène. Elle était venue chercher un broc de sirop pour elle, Liv et Alma, mais ne voulait pas se montrer dans la cuisine tant que Siri, Irma et Jenny s'y trouvaient.

Jenny se posta contre le mur les bras croisés. Elle resta ainsi à observer Siri sans mot dire pendant toute une éternité. Assise sur une chaise de cuisine, Irma ricanait. La lèvre supérieure gonflée de *snus*.

Et soudain Jenny dit :

— Satay, quoi ?

Siri sursauta et se tourna vers sa mère.

— Des brochettes de poulet sauce satay. C'est un mets thaïlandais à base de beurre de cacahuètes, de lait de coco et...

Irma souffla bruyamment par le nez.

— Je ne veux pas de ce satané mets thaïlandais, coupa Jenny.

Irma regarda Siri.

— Tu aurais dû m'écouter, dit-elle.

— Comment ? demanda Siri, désorientée.

Elle regarda d'abord sa mère, puis Irma.

— Que dites-vous ?

— Je ne veux pas de ces satanés mets ! cria Jenny.

Irma rit encore plus fort.

— Tu entends ce que je dis, Siri ?

Jenny était toujours adossée au mur.

Siri se tourna vers elle, les larmes aux yeux.

Mille songea que si elle avait osé, si elle avait été certaine de ne pas être découverte là, derrière la porte, elle aurait pris une photo de Siri à cet instant précis.

— Je ne veux pas de ces satanés mets ! cria Jenny. Je ne veux pas de satanée fête ! Je ne veux pas de cochons de lait et je ne veux pas de mets ! Je ne veux rien de toi ! Je ne veux pas de ça !

Puis elle se précipita hors de la cuisine sur ses talons hauts sans même s'apercevoir qu'elle avait manqué de renverser Mille dans l'office.

Quelques jours plus tard, lorsque enfin la fête fut lancée, Mille songea que, même si tout le monde avait près d'un siècle, même si elle avait sa soirée, elle n'avait peut-être pas besoin de quitter les lieux comme elle l'avait prévu. Liv dansait sur les pieds d'un oncle éloigné et ce soir, c'était Alma qui était chargée de la coucher, de lui brosser les dents, de lui faire la lecture et de lui chanter une chanson. Mille songea qu'elle pourrait rester et peut-être parler un peu avec Jon. Elle voulait lui faire savoir qu'elle s'était passé cette chanson qu'il lui avait conseillée. Il lui avait donné un CD (pas un CD neuf, mais un qu'il avait dans sa pièce de travail, et il ne le lui avait pas exactement *donné*, c'était sans doute plutôt un prêt), et ensuite il lui avait envoyé un SMS au milieu de la nuit en lui demandant d'écouter *Sweetheart like you*. Juste ça, rien d'autre.

Chère Mille, était-il écrit. Écoute Sweetheart like you – ça va te plaire. J.

Mille se l'était passée plusieurs fois (elle n'avait en fait jamais

entendu parler de Dylan), en se demandant pourquoi Jon n'était pas en train de dormir avec Siri, mais était en haut, dans sa pièce de travail, à lui envoyer des messages. N'était-il pas si bien que cela avec Siri, peut-être ? Était-ce parce qu'il pensait à Mille ? La nuit aussi ? Était-ce pourquoi il n'arrivait pas à dormir ? Mille s'était passé la chanson plusieurs fois, avait trouvé les paroles sur Internet, les avait relues encore et encore, recopiées sur une feuille à part, qu'elle avait collée dans son carnet de souvenirs. C'était un beau texte – et peut-être y avait-il quelque part un message secret de Jon pour elle.

By the way, that's a cute hat

And that smile's hard to resist

But what's a sweetheart like you doing in a dump like this?

Mille vida d'un trait un verre de vin blanc. Et puis un autre. Sur ses hauts talons (qui embrochaient la pelouse et s'enfonçaient dans la terre à chaque pas qu'elle faisait), elle traversa le jardin d'un pas voulu tranquille pour se rendre aux toilettes de l'entrée, ceux des invités, se posta devant le miroir et sortit son mascara du petit sac doré à franges qui était suspendu à son épaule. Elle se sourit dans la glace, rajusta la bretelle de sa robe rouge. Il était sûrement possible de trouver quelque chose à faire ce soir. Elle avait vu des gens de son âge à la Palermo Pizzeria, et elle savait que beaucoup fréquentaient le Bellini. Que Jon fasse donc la fête avec ses vieillards, et peut-être qu'à un moment ou un autre de la soirée, il s'arrêterait dans le jardin et la chercherait du regard en se demandant où elle était passée. Mais elle allait d'ores et déjà lui envoyer un SMS pour le remercier pour la chanson de Dylan.

Sweetheart like you

Sweetheart

Sweet like you

Elle se lança un dernier regard dans le miroir et ressortit dans le jardin. Les vieux arbres bruissaient au vent. Le brouillard se coulait autour de grappes de gens d'humeur festive. Ça et là, quelqu'un fixait le ciel pour voir s'il allait bientôt s'ouvrir et tous les emporter, partout des bribes de la même conversation. *Va-t-il bientôt se mettre à pleuvoir ?*

Siri a-t-elle l'intention de transférer toute la réception à l'intérieur en cas de mauvais temps ? Y a-t-il en fait quelque chose de prévu si jamais ? Et toute la nourriture ? Et puis une voix de femme haute et chantante qui couvrait toutes les autres : *Un peu d'eau dans les cheveux n'a jamais fait que porter bonheur.* Mille sentit une goutte lui toucher l'épaule et ne put s'empêcher de sourire. Elle alla sous les toiles que Jon et Irma avaient tendues, et s'arrêta au buffet. Elle tira à elle une brochette de poulet, puis une autre, elle semblait ne pouvoir s'en lasser, cette saveur salée, elle se réjouissait à la perspective de la soirée qui s'annonçait, sentait une tension dans son ventre, peut-être était-ce le vin, peut-être les messages de Jon, peut-être simplement le sentiment que quelque chose de bien allait se produire.

Elle regarda autour d'elle et croisa de nouveau le regard de Siri. Mille avait pitié de Siri. Cette Siri de guingois qui dormait seule la nuit pendant que son mari pensait à d'autres. Mille lui sourit. Cette Siri de guingois qui n'était jamais joyeuse. *Réponds à mon sourire, quoi ! Je sais ta tristesse ! Ta solitude !* D'autres gouttes de pluie atteignirent Mille. Elle les sentait sur ses épaules. Ses cheveux. Sa joue. Courant le long de son échine. Elle avait envie de rire. Les gouttes la chatouillaient. Mais lorsque Siri (après avoir croisé son regard un bref instant) se détourna, presque en horreur, elle eut soudain plutôt envie de pleurer.

— Conne ! Espèce de conne !

Elle ne le dit pas fort. Personne ne l'entendit, elle était une fille en rouge au buffet qui marmonnait la bouche pleine de poulet. Mille déglutit, rejeta ses cheveux en arrière et se dirigea vers le portail au bout du jardin. Elle se retourna une dernière fois et son regard tomba droit sur Siri, entourée de convives. Mais Siri ne vit pas Mille. Ne nota pas sa présence. Elle se demandait ce que Siri dirait si elle était au courant pour elle et Jon. Mille prit son téléphone. Pouvait-elle envoyer un SMS à Jon maintenant ? Ou fallait-il attendre ? Elle savait qu'il aimait parler avec elle, même s'il avait près de trente ans de plus qu'elle, qu'il aimait qu'elle entre dans son bureau quand il travaillait. Il aimait lui montrer des choses. Raconter. La maison de poupée, les meubles de poupée et les poupées qui avaient jadis appartenu à Siri. Les vieux livres, la collection de CD.

Mille pensa à la veille. Comment il l'avait regardée, lui avait parlé.

— Je vous dérange, Jon ? Je me demandais juste si vous saviez où est la crème solaire de Liv. Je ne la trouve pas et je me disais que nous pourrions aller à la plage maintenant qu'il fait si beau.

Jon pivota sur sa chaise de bureau et regarda Mille. Il avait une manière bien à lui de la regarder. Ses yeux scintillaient. Elle avait envie de lui dire qu'il était cool. Qu'il avait une énergie cool. À moins que ce n'eût une consonance stupide ? Il était écrivain et elle n'était pas sûre de la façon dont il fallait s'exprimer en présence d'écrivains. Elle ne voulait pas qu'il pense qu'elle était bête, qu'elle était une petite fille, qu'elle n'était pas mûre pour son âge.

— Tu ne me déranges pas, Mille. En l'occurrence, je m'ennuie profondément !

Il avait une pile de CD sur son bureau. Il en prit un, le CD de Dylan, et le lui lança.

— Ça, c'est bien. Il faut que tu l'écoutes.

— Merci, dit Mille. Merci beaucoup.

Jon ne répondit pas. Mille resta sans bouger.

— Qu'est-ce que vous écrivez ?

Jon détourna le regard. Rit un peu.

— J'écris un roman dont la fin ne vient jamais. Je n'ai tout bonnement pas en moi ce qu'il faut pour achever ce livre.

— Cool, répondit Mille avant de se reprendre. Je veux dire, c'est cool que vous écriviez un roman. Pas que vous n'y arriviez pas. Mais vous allez sûrement y arriver.

Jon rit encore. Pas pour se moquer. Elle ne le pensait pas. Il riait pour lui-même, comme si elle n'était pas là, comme s'il en était venu à penser à quelque chose d'amusant. Mais soudain il trouva son regard et dit :

— Tu es belle, Mille, regarde-toi, comme tu es belle.

Mille sourit.

— Je trouve que vous êtes cool, dit-elle, vous avez une énergie incroyablement cool et je suis tout à fait sûre que vous écrivez un roman formidable.

Jon eut un rire haut et bref, un rire difficile à interpréter. Mille rougit. C'était sûrement idiot de dire ce truc d'énergie cool.

— C'est de te regarder qui me donne de l'énergie, Mille, dit-il, mais il ne la regardait pas.

— Ta beauté, ajouta-t-il. Ta lumière.

Jon s'était retourné vers son PC. Elle ne voulait pas qu'il s'arrête maintenant. Elle dit :

— Je ne suis pas très douée pour écrire, je ne l'ai jamais été, mais j'ai vachement de respect pour le fait que, jour après jour, vous soyez là à écrire, et puis vous avez écrit beaucoup de livres avant, j'ai galéré comme une malade au lycée, je n'y arrivais pas, mais je me suis souvent dit que si j'avais su écrire, ç'aurait été un livre vraiment particulier.

Jon se tourna vers elle. Quelque chose d'autre dans son regard maintenant. Pas la même amabilité que tout à l'heure. Quelque chose de plus provocateur.

— Un livre sur toi, alors ? Sur ta vie ?

— Oui, dans un sens. Il y a tellement de choses que j'aurais voulu décrire, si vous voyez ce que je veux dire.

— Je crois que je comprends ce que tu veux dire.

Il rit encore un peu. Et puis il la regarda et dit :

— Es-tu un elfe, Mille ?

— Comment ?

Mille crut un instant avoir mal entendu. Mais il lui demandait bel et bien si elle était un elfe. Qu'était-elle censée répondre à cela ? *Sa beauté. Sa lumière.*

— Comment... un elfe... ? Ouais, peut-être.

Elle rit un peu.

— Il y a beaucoup de magie dans ma vie, dans un sens.

— Bien, dit sèchement Jon, c'est bien.

Et il eut soudain l'air très las.

Mille n'abandonna pas.

— Ce que je voulais vous dire, c'est que je fais des livres, moi aussi. Pas comme vous, je ne veux pas dire comme vous. C'est juste une chose que je fais pour moi-même. Des livres de souvenirs secrets. Secrets parce que je ne les montre à personne, je ne l'ai raconté à personne, d'ailleurs. Juste à vous, maintenant. Vous êtes la seule personne qui soit au courant. Je prends des photos. Je photographie

tout ce qui croise ma route – des gens, des animaux, des paysages. Mais surtout des gens. Quand ils ne savent pas qu'ils sont photographiés. Je colle toutes ces photos dans mon livre. Et puis des choses qui ont un sens pour moi. Tout, d'une touffe d'herbe à une belle citation. Et puis j'écris un peu, mais pas beaucoup. Des notes de journal intime.

Mille prit son souffle. Jon pivota de nouveau sur sa chaise, et à présent il la regardait droit dans les yeux.

— Tu as des photos de toi, alors ? demanda-t-il. Dans ton livre ?

Il avait de nouveau ce regard provocateur.

Mille se tortilla un peu.

— Non, que voulez-vous dire ?

— Je veux dire : c'est un livre *de* toi et *sur* toi et tu me racontes que tu prends une foule de photos d'autres gens pour les coller dans ce livre, et donc je me demande si tu en as collé de toi aussi.

Mille continuait de se tortiller.

— Je n'aime pas me voir en photo. Je ne suis pas spécialement photogénique.

— Passe-moi ton portable, coupa Jon.

— Quoi ?

Mille pouffa de rire.

— Passe-moi ton portable, passe-le-moi, allez.

Elle trouva son portable dans la poche de son cardigan, se dirigea vers lui et le lui tendit.

Jon la chassa de la main.

— Va te mettre sur le seuil, là. Voilà. Regarde-moi. Ne minaude pas. Contente-toi de regarder droit vers moi. Ne t'inquiète pas pour le soleil dans tes yeux, c'est joli. Comme ça, oui !

Jon prit la photo et au même instant Leopold se leva du plancher pour s'asseoir à la porte. Sur le seuil, Mille regardait Jon en sentant le soleil dans ses yeux et ressentait cela comme s'il la caressait de sa main.

— Regarde ça, oui, dit-il en regardant la photo. Tu es délicieuse. Celle-là, tu peux la coller dans ton livre. Et regarde là, dit-il en désignant la tache noire dans le coin inférieur, tu as la queue de Leopold.

Jon lui tendit le portable. Elle regarda la photo. Elle était belle – elle le vit aussitôt. Il l'avait photographiée et elle était belle. Sa robe en jean bleue tombait si joliment sur son corps, ses cheveux en queue de cheval lui seyaient, ses lèvres étaient rouges, et son regard sans incertitude ni gaucherie. *Ta beauté. Ta lumière.*

— Merci beaucoup, dit-elle. Merci beaucoup. C'est une belle photo.

Il se tourna de nouveau vers son PC en disant :

— Dis, Mille, il faut que j'écrive. OK ?

— OK, dit-elle.

Elle regarda son dos avec insistance, espérant qu'il se retournerait encore une fois vers elle.

— Et je crois que Liv t'attend, dit-il, le dos tourné. Vous ne deviez pas aller à la plage ?

— Si, dit Mille. OK. Au revoir, alors. Merci beaucoup pour le CD. Et pour la photo.

— Au revoir, dit Jon, d'un air absent, le dos toujours tourné. Au revoir.

Mille ouvrit le portail du jardin, inspira et quitta la fête. Elle pensait que personne ne remarquerait son absence. De toute façon, elle n'avait rien à faire là. Dans le brouillard, à danser, avec les vieux. *Sweetheart like you.* Elle était belle. *Ta beauté. Ta lumière.* Et cette nuit en rentrant, elle allait écrire à Jon, ou peut-être le ferait-elle dès maintenant, dans un petit moment. La route s'enroulait comme un serpent entre la maison de Jenny au sommet et les quais et la mer tout en bas. De part et d'autre, se trouvaient des chalets et des maisons, toutes étaient petites et presque invisibles dans le brouillard. Mais la maison de Jenny, elle, n'était ni petite ni invisible. Les fenêtres étaient illuminées, le jardin était illuminé, et les voix et les rires s'entendaient de loin.

Mille commença à marcher – *ne te retourne pas*, se dit-elle. L'étoffe légère de sa robe rouge flottait autour d'elle et effleurait à peine sa peau, le vent avait en lui une douce pluie. Ne te retourne pas ! C'était comme si elle entendait sa propre voix dans le brouillard, sa propre voix telle qu'elle sonnait quand elle était petite et se promenait à vélo avec Mikkel, son père, lui qui, toujours, devait faire de tout une compétition.

— Je veux une glace, papa !

Il lui fallait pédaler fort pour parvenir à le suivre, même dans les descentes.

— On pourrait pas acheter une glace ?

Mikkel accéléra, se retourna et regarda sa fille. Longue queue de cheval foncée. Vélo de fille rose. Casque rose.

— Tu veux une glace ?

— oui !

Il accéléra encore un peu.

— Si tu gagnes, on achète de la glace, si moi, je gagne, on n'achète pas de glace. OK ?

— OK.

— Tu es prête ?

Mille avait accéléré au point d'être maintenant à sa hauteur.

Il baissa les yeux sur elle. Il avait une grande et jolie bouche, sa mèche était soulevée par le vent. Ils filèrent dans la descente.

Mille lâcha son guidon. Elle savait faire du vélo sans les mains dans les descentes. Mikkel le lui avait appris.

— Un ! Deux ! Trois ! dirent-ils ensemble en lançant le bras en l'air.

— Pierre ! Feuille ! Ciseaux !

Mille prit pierre. Elle prenait toujours pierre. Mikkel lui avait dit qu'il fallait parfois varier un peu. Être futée. Ne pas toujours prendre la même chose. Cela faisait d'elle une proie facile, disait-il. Mais une pierre était une pierre. Rien n'était plus solide que la pierre. Si elle était enveloppée dans une feuille de papier, une pierre frappait aussi fort que quand elle ne l'était pas. La pierre ne perdait pas de sa force. Mille avait huit ans et elle était sûre de son fait. La feuille, c'était pour les mauviettes.

— pierre ! s'écria-t-elle en levant le poing au ciel dans un geste de triomphe.

Mille sentit presque son vélo décoller et se mettre à voler, comme un oiseau géant, elle fila devant son père.

— pierre ! cria-t-elle encore en se retournant pour voir s'il la voyait.

Lorsqu'elle perdit l'équilibre et que le vélo culbuta, ce fut comme si la descente prenait vie. Elle frappa, griffa, mordit et la roua de coups.

Elle eut tout juste le temps de saisir que son père – alors qu'il la

dépassait en planant – formait de ses lèvres le mot feuille. Une paume en l'air, comme s'il la saluait.

Ne te retourne pas. Si tu te retournes, tu tomberas de ton vélo. Si tu te retournes, tu seras transformée en statue de sel. Si tu te retournes, ton amoureux mourra. *Ta beauté. Ta lumière.* Mille se retourna. Il y avait quelque chose de solitaire dans cette grande maison blanche, illuminée, qu'elle venait de quitter. Elle entendait des voix, des invités qui criaient et riaient, mais les sons étaient emmaillotés dans un épais velours. Le brouillard n'allait pas tarder à les rattraper. La maison. Le jardin. Les gens. *Sweetheart like you.* Mille continua de marcher.

Au milieu de la chaussée se trouvait un vélo tordu et dans le fossé un petit garçon pleurait. Mille s'approcha, le garçon leva les yeux, l'aperçut et pleura encore plus fort. Elle le rejoignit, s'accroupit et vit qu'il s'était écorché le genou et les paumes. Le sang coulait. Dans les écorchures de ses genoux s'étaient logés des gravillons. Il allait falloir les cueillir un à un du bout des doigts pour pouvoir désinfecter et panser les plaies. Une décharge lui traversa les genoux, comme s'il s'agissait là de son genou à elle, de son sang.

La plaie était rouge, humide et un peu noire, sillonnée de rayures roses cuisantes, comme si l'on avait dessiné sur son genou avec un crayon rose pointu, mais il ne serait probablement pas nécessaire de le recoudre. Elle non plus, il n'avait pas été nécessaire de la recoudre, à l'époque. Elle posa une main sur son épaule.

— Tu es tombé de ton vélo ? Tu t'es fait mal ?

Les pleurs du garçon redoublèrent et il hocha vivement la tête. Mille regarda autour d'elle, se demandant s'il était seul ou accompagné de quelqu'un, une maman ou un papa, qui bientôt se révélerait dans le brouillard. Mais à l'évidence il était seul. Elle lui saisit la main, l'aida à se relever et se servit du châle rouge qu'elle avait emprunté à Siri pour essuyer la saleté et les larmes de son visage. Le garçon ne faisait plus un bruit.

— Comment t'appelles-tu ? chuchota-t-elle.

Des taches de sang maculèrent son châle. C'était sans importance, se disait-elle. Elle expliquerait à Siri que ce n'était pas son sang à elle, qu'elle n'avait pas fait preuve de négligence, mais aidé un petit garçon qui était tombé de son vélo.

— Simen, fit-il en reniflant. Je crois que mon vélo est détruit et je n'ai pas les moyens de m'en acheter un autre.

Il se remit à pleurer, tout en appuyant doucement la tête contre elle. Mille le laissa rester ainsi un petit moment avant de se dégager et d'aller à son vélo, qui se trouvait au milieu de la chaussée. Elle se pencha pour l'examiner. Le vélo s'en était bien tiré, il était juste un peu sale, mais il n'avait subi aucun dommage.

— Il n'est pas abîmé, dit-elle en le mettant sur ses roues. Regarde, Simen, il n'est pas abîmé.

Et puis Mille lui demanda si elle pouvait le raccompagner chez lui. Simen acquiesça, sembla presque un peu ragaillardi et la laissa le prendre par la main.

— Où habites-tu ? demanda Mille quand ils s'engagèrent dans la longue descente.

Elle avait une main dans sa main à lui et l'autre sur le guidon. Son parapluie était dans le sac qu'elle portait à l'épaule.

— Presque tout en bas de la descente, dit-il. C'est la deuxième maison sur la gauche quand on vient du bas.

— Mais nous ne venons pas du bas, dit Mille en riant, nous arrivons du haut.

— Hein ? marmonna Simen.

— Nous n'arrivons pas du bas, mais du haut, donc ta maison se trouve sur la droite. Il faut que nous regardions sur la droite pour trouver l'endroit où tu habites.

Puis ils ne parlèrent plus. Mais Mille le regardait parfois, qui marchait à ses côtés, droit comme un petit soldat de plomb. Le brouillard les enveloppait.

— Comme de marcher dans un nuage, chuchota Mille.

Lorsqu'ils furent arrivés à la maison, elle dit :

— Je m'appelle Mille.

Elle plaça le vélo contre la clôture. Il la regarda et se remit presque à pleurer. Peut-être parce qu'elle allait partir.

Elle se pencha vers lui et l'embrassa sur la tête.

— Je m'appelle Mille, dit-elle, et toi, tu t'appelles Simen, et maintenant il ne faut plus pleurer.

Et puis elle se tourna et partit.

Jenny se cacha derrière le rideau de sa chambre à coucher et regarda le jardin, tous les invités sur leur trente et un qui virevoltaient dans le brouillard. Comme s'ils avaient la moindre chance. Le brouillard était trop grand pour eux. Trop lourd. Trop gris. Trop impénétrable. Trop fort. Trop beau. Jenny serra les paupières. Elle avait mal à la tête. Ses mains tremblaient. Et elle remercia le brouillard d'être du brouillard et pas autre chose, car toute autre chose n'aurait fait qu'empirer son mal de tête. Le vin rouge aidait contre le tremblement. C'était prouvé. Et le brouillard aidait contre le mal de tête. Ça n'aurait pas pu être mieux. Santé ! Ses pieds vivaient leur propre vie de chair, là-bas, en bas, dans les sandales couleur nectarine et sa robe lui serrait le ventre si bien qu'elle ne pouvait presque pas respirer – exactement comme à l'époque où elle attendait Syver et avait soudain dû rentrer en courant de la forêt pour se changer. Troquer une robe d'été à pois rouges et blancs contre un vêtement ample. Jenny ouvrit les yeux et regarda dehors. Tiens donc, il y avait là Daniel et Camilla et leurs filles malchanceuses, et là Steve Knightley de Seattle et Berit et ce bon vieil Ola, le voisin, qui était devenu si gris et triste à la mort de Helga qu'il s'était acheté un chien, et tiens, voilà les dames du Soroptimist et les anciens collègues d'Oslo et qu'était-ce donc que Bente portait, au juste – une espèce de tunique ? N'était-elle pas bien trop courte ? Mais pas entièrement différente de celle qu'elle avait portée près de quarante ans plus tôt quand elle attendait Syver et que tous ses vêtements habituels s'étaient mis à lui comprimer le ventre. On aurait dit que cela arrivait du jour au lendemain. On est enceinte, rien ne se voit et rien n'est différent (à part la nausée qui s'insinuait, comme le brouillard, chaque soir, mais la laissait en paix la journée) et tout d'un coup on ballonne de-ci de-là, on ne peut presque plus respirer et on doit rentrer en courant de la forêt avec Bo Anders sur les talons pour se changer et mettre quelque chose qui ne serre pas. Ils avaient tous

deux été pris de fous rires pendant qu'ils couraient et quand ils étaient arrivés dans la chambre – dans cette chambre qui ressemble presque trait pour trait à ce qu'elle était alors, et puis Bo Anders, émoustillé, avait voulu lui faire l'amour sur-le-champ. Dans ce lit, là. Jenny tourna sur elle-même. Était-ce la façon dont elle s'était extirpée de sa robe à pois ajustée et s'était révélée à lui dans la clarté de la fenêtre ? Était-ce le ballonnement de-ci de-là ? Était-ce son rire ? Jenny jeta encore un coup d'œil par la fenêtre. Là se trouvait Jon. Et là Siri dans la robe en soie bleue qui lui avait jadis appartenu. Jenny inspira et vida son verre. Elle regardait sa fille qui se promenait dans le jardin en jouant les hôtes. Les choses allaient bien se passer pour Siri. Même sans ce que Jenny ne pouvait lui donner. Siri avait ses restaurants et elle avait Jon et elle avait ses deux enfants. Ils n'étaient pas morts. Et tiens, qui était-ce là qui était effectivement venu, d'aussi loin que, où était-ce déjà qu'ils habitaient, tirés à quatre épingles, comme d'habitude, Marie Evensen et son misérable petit mari. Qui étaient ces gens ? Personne avec qui Jenny eût envie de passer du temps, en tout cas. Étaient-ce ces gens qui viendraient à son enterrement ? Ceux d'entre eux qui seraient encore vivants. Jenny en voyait plusieurs qui allaient très certainement quitter ce monde avant elle, et elle le nota avec une certaine satisfaction. Là se trouvaient Anni Berge, Lars Smith Eriksen, Louise Hansson, Arild Jonsson. Ils mangeraient tous les pissenlits par la racine avant elle. À coup sûr. Elle se sentait en pleine forme. Et c'est dans ce contexte que Jenny songea que ce pourrait être une idée de se montrer bientôt à la fête, de danser avec ses invités et peut-être de tenir un discours. Oui, c'est ce qu'elle allait faire. Elle avait deux ou trois choses à dire. Jenny trébucha sur son lit et s'étendit de tout son long. Stylo et papier. Il lui fallait un stylo et du papier. Elle avait un stylo et du papier quelque part dans sa chambre. Pourquoi était-il à ce point impossible de trouver un stylo et du papier ? Car elle allait maintenant écrire un discours. Pas un long discours. Mais un discours bref. Et il allait commencer ainsi :

rien.

Jenny se releva en position assise et regarda dans le vide. Il allait commencer ainsi :

rien.

Que dire de :

Chère famille, chers amis. Chère Siri, qui as organisé cette fête pour moi. Chère Irma. Nous voici dans le brouillard à nous demander s'il va se mettre à pleuvoir...

Oui, c'était bien.

Encore un petit verre et elle pourrait peut-être improviser le reste ? Ou alors elle pouvait laisser tomber. Jenny s'allongea de nouveau sur son lit et ferma les yeux. Trouver du papier et un stylo. Bientôt. Dans un petit moment.

Siri referma la porte d'entrée derrière elle et tout devint parfaitement silencieux. Ses membres se dérobaient sous elle, comme une poupée de théâtre, une marionnette (le mot français pour petite Marion, le nom de la jeune Vierge Marie), elle s'allongea par terre, se rassit, car, songea-t-elle, je ne suis pas une poupée-marionnette, je ne suis pas une petite Marion, une petite Marie, et je dirige moi-même mes propres mouvements, il faut juste que je reste assise un instant et que je me repose, et puis elle mit son visage dans ses mains. Ratée. Ratée. Ratée. Toute cette fête qui suivait maintenant son cours dehors dans le jardin, sans elle, sans sa mère – et pour quoi ? Qu'avait-elle fait de sa vie, au juste ? La longue robe en soie bleu pâle qu'elle avait héritée de Jenny ruisselait de son corps et s'étalait sur le sol comme un lac autour de ses pieds. *Comme tu es belle*, avait chuchoté Jon. Ils s'étaient présentés sur le perron, Siri, Jon, Alma, Liv et Mille, et même Irma (Irma la géante au visage que Jon avait un jour comparé à l'ange Uriel dans un tableau de Léonard), ils s'étaient tenus là comme sur une scène pour accueillir les convives et leur souhaiter la bienvenue. *Comme tu es belle. Comme tu es belle*. Et aussitôt après : *Laisse-la tranquille !* Si brusquement. Si brutalement. Et simplement parce que Siri (avec calme : délicatement, posément, doucement) avait averti Mille au sujet de la fleur dans ses cheveux. Le pré derrière la maison regorgeait de fleurs des champs que Mille pouvait cueillir pour ses cheveux : cette grande enfant maladroite qui était arrivée à Mailund avec toute sa tristesse et toute sa solitude, si infiniment triste et si infiniment seule. Siri inspira.

Laisse-la tranquille !

Si brusquement.

Si brutalement.

Le massif blanc était la fierté de Siri à Mailund, plus beau que le jardin d'herbes qu'elle avait créé aussi, inspirée par Vita Sackville-

West, l'amie de Virginia Woolf.

— Écoute, Jon, j'aimerais bien te lire quelque chose. Tu veux écouter ?

Elle voulait lui parler du livre qu'elle avait lu. Du jardin clair de lune que Vita Sackville-West avait vu en rêve et que Siri avait vu dans un autre rêve. Mais Jon refusait d'entendre parler d'autres livres que les siens. (Ses livres, personne n'en avait parlé depuis longtemps – et c'était là le véritable problème, n'est-ce pas ?) Et il ne s'intéressait pas aux jardins, il n'avait jamais écrit sur les jardins, ni blancs, ni verts, ni rouges, et elle avait beau l'avoir entendu s'exprimer sur Virginia Woolf – *un peu anémique, tu ne trouves pas ?* – elle n'était pas sûre qu'il l'ait effectivement lue. Parfois, le soir, elle montait au grenier lui dire bonne nuit, il y dormait de plus en plus souvent, quelque chose était en train de se briser entre eux, elle n'arrivait pas à saisir quoi – et il avait l'air si seul, couché sur son lit à regarder le plafond, à lire des journaux sur son téléphone portable ou à feuilleter ses propres livres.

— Tu ne lis plus que des livres que tu as écrits toi-même, maintenant ?

— Fiche-moi la paix, Siri, laisse-moi lire ce que je veux.

— Peut-être que si tu lisais autre chose, écrit par d'autres, tu aurais de nouveau envie d'écrire ?

— Merci. Est-ce qu'on peut juste dire que je ne te donne pas de conseils de cuisine et tu ne me donnes pas de conseils d'écriture ? OK ?

— OK.

Elle tendit l'oreille. La maison était parfaitement silencieuse. Siri était toujours assise par terre dans le vestibule. Elle s'était éloignée de la fête dans le jardin, souriant, trinquant, parfaite maîtresse de maison, avait fermé la porte derrière elle et s'était assise par terre. Elle regarda autour d'elle. Il était faux de qualifier cette pièce de *vestibule*, dans son enfance, ils l'avaient toujours appelée le vestibule – *je ne veux pas avoir un tas de désordre dans le vestibule, Siri, aide Syver à ranger ses vêtements d'extérieur*, mais c'était incontestablement un hall. Un hall immense. Haut de plafond, parquet ancien, pas de meubles, hormis la grande penderie où étaient suspendus un tas de vêtements, entre autres un loden vert qui avait jadis appartenu à son père, et l'escalier, bien entendu, comme un trône au milieu de la pièce, le

large escalier qui serpentait vers le haut à travers les étages. Au premier, Jenny était assise au bord de son lit (ou peut-être regardait-elle par la fenêtre, debout derrière le rideau) et refusait de venir à sa propre fête. Soûle, vraisemblablement. Et Siri était venue pour prendre l'affaire en main. *Elle allait prendre l'affaire en main.* Elle n'avait jamais employé cette expression et, soudain, la voilà qui avait patouillé dans le jardin dans sa longue robe en soie bleu pâle et sur ses hauts talons (qui à chaque pas qu'elle faisait s'enfonçaient dans la terre, splotch, splotch, splotch), se comportant d'une façon qui semblait étrangère, usant de mots et d'expressions qui ne lui ressemblaient pas. Parfois, dans de brefs instants de terreur, elle s'apercevait elle-même : cette façon de patouiller en prenant des airs. *Prendre l'affaire en main.* Sa voix qui était stridente. C'était comme si elle avait sur la langue quelque chose de vieux et rance dont il lui fallait se défaire immédiatement malgré la présence des invités – par exemple l'expression *maintenant il faut que je prenne l'affaire en main*, dite d'une façon insidieusement théâtrale – et que de sa bouche elle tirait un grand insecte luisant.

— Bon, il est temps pour moi de prendre l'affaire en main, dit-elle en souriant à cette vieille Mme Strøksnes (qui elle-même virevoltait en parlant à tous et toutes, vêtue d'une tunique verte un peu singulière, qui soulignait ses vieilles jambes maigres aux reflets bleutés, couvertes de varices. Bente Strøksnes avait-elle tout bonnement oublié de mettre un pantalon ?).

— Bon, maintenant, je prends l'affaire en main, dit Siri. Je vais la chercher. Bien sûr que maman va venir maintenant. Nous ne pouvons pas attendre plus longtemps.

Siri écouta. Dans le jardin, la fête suivait son cours, mais la lourde porte d'entrée atténuait les bruits. Le silence de cette maison était assourdissant, et l'avait été depuis la mort de Syver. Elle avait essayé de la remplir de sons, de la transpercer de sons, de la vaincre par les sons – d'abord les siens propres.

— maaaammman !

Quand elle était enfant, elle avait une voix haute, claire et perçante, mais elle avait appris à la maîtriser.

— Sois gentille, Siri, pas cette voix !

Mais parfois, elle s'oubliait, criait, chantait et dansait dans la maison et ruinaît tout.

*Quinze hommes sur le coffre de l'homme mort,
Yo ho ho ! et une bouteille de rhum.
La boisson et le diable ont emporté les autres.
Yo ho ho ! et une bouteille de rhum.
Hop là !*

Et soudain Jenny pouvait apparaître dans l'escalier, quelque part entre le rez-de-chaussée et le premier, le visage blême, avec sa bouche rouge, sa longue chevelure en cascade, ses hauts talons, sa jolie petite silhouette. Elle chuchotait :

— Ta voix, Siri, peux-tu aller ailleurs avec tout ça. S'il te plaît. S'il te plaît ! Je n'en ai pas la force.

Après la mort de Syver, Ola le voisin avait été le seul à parler à Siri. Ola et sa femme, qui s'appelait Helga. Ola et Helga n'avaient pas d'enfants. Mais dans un sens ils avaient Siri. Helga, qui avait succombé au début des années 1990 à un cancer de l'estomac, était une bonne ronde enjouée. Ola était maigre et gris. Et entre eux, en eux, chez eux, autour d'eux, ils avaient Siri, qu'ils aimèrent un moment comme si elle était leur. Le soir, après qu'elle était rentrée à la maison (car Siri n'était pas à eux, elle était à Jenny, et Jenny buvait et criait et son propre chagrin lui suffisait amplement), ils parlaient d'elle, se faisaient du souci pour elle, projetaient des activités à faire avec elle, peut-être construire une cabane dans la forêt, peut-être aller au cinéma, elle voulait toujours aller voir les ruches d'Ola, peut-être pourrait-il lui confier la responsabilité de l'une d'elles ? Helga tricotait des écharpes, Siri était toujours si légèrement vêtue, elle tricotait un pull. Et toujours, quand Ola et Helga parlaient d'elle, ils lui donnaient d'autres noms, des noms secrets, Petite Abeille, Petite Lu, Petite Ka.

Siri pensait qu'ils parlaient d'elle le soir. Même si elle ne pouvait en être sûre. Elle pensait qu'ils lui donnaient des noms secrets et trouvaient des activités à faire ensemble. Ça avait dû être le cas. Quand elle avait vu Ola dans le jardin ce soir, triste, gris, maigre, perdu et plus jamais tout à fait le même depuis la mort de Helga, il avait passé le bras autour d'elle en chuchotant :

— Tu t'en sors bien, Siri.

C'était Ola qui avait fabriqué une maison de poupée, des meubles de poupée et taillé des poupées pour Siri. C'était Ola qui avait appris des chansons de pirates à Siri et c'était Ola qui avait dit – et il ne le dit qu'une seule fois, un soir d'automne qu'il la raccompagnait chez elle :

— Ce qui s'est passé avec Syver, ce n'était pas de ta faute, Siri ! OK ? C'est une chose épouvantable qui est arrivée. Mais ce n'était pas de ta faute ! Tu es une enfant. Lui était un enfant. C'est inexplicable, mais ce n'était pas de ta faute. Vous étiez deux enfants qui jouaient dehors.

Mais pareils moments de sérieux étaient exceptionnels. Siri se souvenait aussi de ceci :

Helga rit en murmurant :

— C'est un beau gars que j'ai épousé, tu ne trouves pas ?

Et Ola se lève et chante de sa voix de stentor :

Et à l'heure de midi, le silence se fait dans le port

Quand on se demande : Qui va mourir maintenant ?

Et vous m'entendrez dire : Tous

Et quand ensuite une tête tombe, je dis : Hop là !

Et un navire à sept grands-voiles

Et cinquante canons

Disparaîtra avec moi

Assise par terre, Siri regardait l'escalier, il dominait, l'avait toujours fait, que l'on monte ou que l'on descende, l'emprunter avait toujours été effrayant, comme si l'escalier en avait après vous, comme s'il ne pouvait jamais y avoir d'harmonie entre lui et vous, comme s'il pouvait à tout moment retirer un degré, en avancer un autre. Au fil des ans, l'escalier avait été poncé, huilé et peint, il avait reçu des tapis, des barres, une nouvelle rampe, le tapis avait été remplacé par un autre tapis, mais personne dans la maison ne voulait de tapis, *je n'aime pas les tapis*, disait Jenny, et maintenant l'escalier avait été poncé et repeint, il était bleu cobalt, comme il l'avait été longtemps auparavant, avant la naissance de Siri. Elle avait compté les marches à de nombreuses reprises. Une marche. Deux marches. Trois marches. Quatre marches. Jusqu'à ce qu'elle arrive à vingt-neuf. Globalement, elle arrivait à vingt-neuf. Quelquefois, elle arrivait à vingt-huit,

d'autres à trente et un, une fois elle était arrivée à trente-deux. Lorsque Jon avait compté les marches, il était arrivé à vingt-huit. Et ainsi continuaient-ils. Les enfants. *Il y a vingt-neuf marches*, disait Alma. *Il y a cent vingt-neuf mille marches*, disait Liv. Et seulement quelques jours plus tôt, pas longtemps après leur grande dispute, Jon et Siri s'étaient pris par la main et avaient lentement, comme des mariés, monté l'escalier en comptant ensemble les marches, *une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept*, ils étaient arrivés à vingt-neuf, mais Jon insistait pour dire qu'ils avaient mal compté, qu'il l'avait embrassée trop souvent et qu'aucun d'eux n'avait pris le comptage au sérieux, et c'est pourquoi il voulait recommencer, et cette fois, on n'avait pas le droit de parler, pas le droit de rire, pas le droit de s'embrasser, était-elle d'accord, oui, elle était d'accord, ils firent donc demi-tour et commencèrent à descendre, *une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit*, mais quand ils arrivèrent à dix-huit, Siri trébucha et se tordit la cheville. C'était douloureux, mais pas très. Aïe ! dit-elle en riant un peu. Pardon, dit-elle en l'embrassant. Je sais qu'on n'a pas le droit de rire. Ni de dire aïe. On fait demi-tour, dit Jon, il faut que j'examine ta cheville, et puis ils firent demi-tour et remontèrent. Jon la soutint jusqu'au deuxième étage (nombre de marches incertain), où se trouvait leur chambre, il l'allongea sur le lit, la déshabilla, empila des coussins sous sa jambe, enveloppa des glaçons dans une serviette de bain et enveloppa la cheville dans la serviette de bain. Siri riait en disant que ça ne faisait pas si mal, et Jon souffla sur sa cheville et souffla sur son genou, comme si elle était une fillette qui s'était fait mal, et il posa la bouche sur l'intérieur de sa cuisse et laissa sa langue la trouver.

Mais non. Siri retint son souffle. Elle mit son visage dans ses mains et respira à travers elles. Ne voulait pas penser à Jon. Pas maintenant. Tout ce qu'ils ne s'étaient pas dit. La lettre qu'elle avait trouvée, autrefois, il y a longtemps. Elle ne pouvait pas aborder le sujet. Pas ici. Pas maintenant. Où était-il, au juste ? Était-il encore dans le jardin, errant d'un invité à l'autre, *oui, je suis en train de finir d'écrire un livre, là, il sort cet automne, il aurait en fait dû paraître l'an dernier, mais il va sortir cet automne à la place, enfin, j'espère, si j'y arrive*, elle l'avait vu en conversation animée avec Ola, qui, à mesure qu'il vieillissait, ne

faisait que devenir de plus en plus gris, il avait parlé avec Steve Knightley de Seattle, elle l'avait vu avec oncle Oskar et tante Astrid, elle l'avait vu avec Karoline Sørheim et Kurt Mandl et elle songea qu'elle n'avait jamais aimé Karoline, l'amie d'enfance affectée, sans humour, de Jon. Karoline et Kurt n'auraient-ils pas pu se trouver une maison de vacances ailleurs ? Étaient-ils obligés de venir ici ? Elle se représenta le visage de Karoline, non, elle ne l'aimait vraiment pas, tant d'insécurité et de vanité massées en quelque chose d'aussi petit, blond et frêle. Jon ne l'aimait pas, lui non plus. *Elle est tout simplement dépourvue de charme*, disait-il, et Siri était d'accord, et parfois ils se moquaient du manque de charme de Karoline, mais Kurt était un homme bien, ils étaient tous les deux de cet avis, sympathique, drôle, chaleureux, *un peu trop appliqué, peut-être*, avait dit Jon, mais Siri avait répondu que ce n'était pas être trop appliqué que d'aller au travail tous les jours, gagner sa vie, être un père présent et faire en outre beaucoup de sport pour se maintenir en forme, et Jon l'avait pris comme une attaque personnelle, et peut-être en était-ce une.

Assise par terre dans le hall, Siri essayait de rassembler son courage pour monter l'escalier et aller chercher sa mère, et elle se disait que ça n'aurait pas été un mal que Jon prenne un peu plus de responsabilités, cela faisait plusieurs années qu'il n'avait pas contribué financièrement aux dépenses domestiques, son livre ne se terminait jamais, et ils ne pouvaient vivre exclusivement des revenus du restaurant d'Oslo. Mais comme Jon ne voulait ni ne pouvait travailler autrement que sur son livre, ils avaient contracté un emprunt bien trop conséquent pour rembourser celui qu'ils avaient déjà... Siri retint son souffle, ne voulait pas y penser maintenant, ne voulait pas y penser, car qu'avait-elle fait de sa vie, et de toute façon Karoline (dépourvue de charme) et Kurt (trop appliqué) étaient leurs amis, leurs amis communs, c'était sympa quand ils étaient tous les quatre.

Mais quelque chose clochait. Siri inspira.

Trois ans plus tôt, en mai 2005, Siri et Jon étaient allés à Gotland rendre visite à Sofia, qui allait vendre la maison de Slite et déménager dans un deux-pièces à Visby. Un pourcentage de la vente faisait partie de la succession de son père, et Siri avait des papiers à signer. Siri et Jon (et Leopold) allaient passer ensemble cinq jours sans enfants à

Gotland. Liv et Alma étaient à Oslo. Elles habitaient chez Emma, la voisine, qui avait elle-même deux enfants.

Siri se baigna seule sur la plage, comme elle l'avait fait plusieurs années auparavant quand son père gisait sur son lit de mort avec un foulard autour de la tête, elle posa une fleur sur sa tombe, cueillit du *kajp*, une sorte de poireau sauvage qui ne pousse qu'à Gotland, et prépara une soupe pour Jon, Sofia et elle, et un soir, alors qu'elle roulait avec Jon, Jon avait arrêté la voiture et dit :

— Et si on achetait une maison ici, à Gotland, une petite maison en pierre calcaire, où on pourrait vivre, toi, moi, Alma et Liv ?

Chaque jour, ils faisaient de longues excursions en voiture pour explorer l'île, de Burgsvik à Fårö, et visitaient les vieilles églises en pierre du Moyen Âge. L'église de Bunge, l'église de Lokrume, la cathédrale de Visby, l'église de Hörsne, l'église de Gothem et son haut clocher, l'église de Fallingbo et son plafond peint, l'église d'Eskelshem, l'église de Hamra.

— Tu pourrais avoir un restaurant ouvert uniquement l'été, moi, je pourrais finir d'écrire le troisième tome, et ensuite autre chose, on vend la maison à Oslo et on se débarrasse de notre dette, nous ne connaissons personne, n'avons de relations avec personne, il n'y a que nous, toi et moi et Alma et Liv et Leopold et l'amour et tout ça.

Il fit un geste pour embrasser tout ce qui l'entourait, le ciel bas, la lumière changeante, les champs, les plaines de Fårö, qui évoquaient les savanes africaines, les *rauکار* vieux de quatre cents millions d'années, les dunes de sable, la fabrique de ciment de Slite, le vaisseau fantôme de Norsholmen.

— Une petite maison en pierre calcaire, répéta-t-il, à Burgsvik, Hemse, Roma, Klintehamn, Katthammarsvik ou à Fårö.

Siri rit en secouant la tête. Tu ne peux pas juste t'installer dans un lieu étranger en pensant qu'alors, oui, alors, tu pourras écrire ton livre, pensa-t-elle, mais elle ne le dit pas. Le dernier volume de la trilogie aurait dû être fini l'année précédente, mais ça n'avait pas marché et maintenant il avait demandé encore un délai. Il avait rejeté au moins deux cent cinquante pages et voulait recommencer à zéro. Ils étaient sortis de la voiture pour contempler le paysage fantomatique qui s'était ouvert devant eux sur la route vers la fabrique de pierres

calcaires désaffectée de Furillen.

— Alma pourrait aller à l'école suédoise et Liv pourrait commencer au jardin d'enfants ici, poursuivit-il, à tous les coups il y a des places en crèche, ici, et elles pourraient toutes les deux courir dans la forêt et sur les plaines et cueillir des coquelicots écarlates et se baigner dans la mer jusqu'à un stade avancé du mois de septembre.

Siri lui caressa les cheveux et lui dit qu'il n'avait qu'à l'écrire dans son livre. Tout. La maison en pierre calcaire, l'amour et les coquelicots.

— Je suis sérieux, dit-il doucement. Je parle du réel.

— Mais notre place n'est pas ici, Jon. On ne peut pas juste briser là et partir. Cela n'a rien à voir avec le réel. Je veux être auprès de toi, je veux être auprès d'Alma et Liv, vous êtes mon lieu d'appartenance, mais pas ici. Cette île n'a rien à voir avec nous. C'est juste un rêve.

— Pourquoi ne pourrait-on pas juste briser là et repartir à zéro ailleurs ? demanda Jon. Pourquoi pas ? Où est-il écrit qu'on ne peut pas ?

— Je ne sais pas, dit Siri.

Elle s'impatientait. Elle remonta en voiture.

— On ne peut pas, c'est tout. *End of story.*

Mais avec Mailund, c'était autre chose. Pas la ville même, qui ressemblait à beaucoup d'autres petites villes de Norvège, mais la maison. La grande et vieille maison de Jenny, dans le vaste jardin aux arbres et arbrisseaux fruitiers, au carré d'herbes et au massif blanc, le pré fleuri à l'arrière et au-delà le bois.

Une fois dépassés les tristes chalets impersonnels bordant l'interminable route qui montait de la ville, Mailund apparaissait comme une oasis d'un autre temps, le temps des robes blanches en dentelle, le temps des chapeaux de paille, le temps de la moustache, du vin rhénan et de la boccia. Quoique, au clair de lune automnal, la maison semblât briller d'un éclat presque sinistre, et qu'elle pût, par temps brumeux, sembler inapprochable, comme si elle lévissait à un mètre du sol. C'était là sa maison d'enfance, et elle était dans la famille depuis 1947, quand ses grands-parents étaient venus ici avec Jenny, leur fille unique, qui avait alors quatorze ans. Ils arrivaient de Molde pour commencer une nouvelle vie.

En 1940, quand les Allemands bombardèrent le cœur de la ville, il n'était resté que des ruines du magasin de confection du grand-père maternel de Siri. Jenny ne parlait jamais de son enfance, mais Siri savait que son grand-père avait été dans la résistance et que sa grand-mère, infirmière de formation, était de celles qui, en 1937, avaient contribué à la fondation de l'Organisation des femmes du Parti libéral de Molde, et que lors du bombardement de Molde, elle avait participé à Kvinneres Arbeidshjelp, une organisation de travail des femmes. Tous deux étaient morts jeunes, quelques années seulement avant la naissance de Siri. Karen, sa grand-mère, succomba à un infarctus et Henrik, son grand-père, mourut des complications d'une pneumonie à peine quelques semaines plus tard. Siri avait dans le tiroir de sa table de chevet un cliché en noir et blanc qu'elle regardait de temps à autre, c'était la photo de leurs fiançailles, le 29 septembre 1915, Henrik fixait l'appareil photo et Karen regardait ailleurs. Ni l'un ni l'autre ne souriait. Siri s'était toujours dit qu'ils semblaient si seuls, graves, conscients de ce qui les attendait. Parfois, elle passait délicatement le doigt sur leurs visages, la bouche sévère de Henrik et le regard noir de Karen ; qu'est-ce qui dans tout cela se trouvait en elle ? Ils avaient eu Jenny, ils avaient eu cette maison, ils avaient eu le nouveau magasin en centre-ville, qui s'appelait *Damenes Magasin*, et qui certes n'était pas aussi chic que celui que Henrik avait jadis monté à Molde, mais qui avait la réputation de fournir de la qualité. Aujourd'hui, *Damenes Magasin* avait disparu pour être remplacé par un magasin d'une chaîne de prêt-à-porter.

Siri connaissait cette maison par cœur, chaque salon, chaque chambre à coucher dans les étages, chaque pouce de la grande cuisine (elle pouvait y cuisiner les yeux fermés), chaque fenêtre, chaque seuil, chacun des murs et chacune des lattes du parquet de chacun des étages, elle pouvait à tout moment convoquer tous les différents bruits que possédaient chaque chambre et chaque marche d'escalier, et le clair de lune bleuté qui caressait les meubles et les bibelots du salon de réception ou papillotait sur son grand lit, dans la chambre bien trop grande du deuxième étage, toutes les nuits où elle n'arrivait pas à dormir. Et l'escalier, bien sûr. Une fois, Siri avait rêvé de l'escalier de Mailund, la maison avait disparu, le jardin avait disparu, le champ de

fleurs et le bois avaient disparu, la route qui serpentait de la ville avait disparu, Jenny avait disparu, Irma avait disparu, tout ce qui restait de Mailund était l'escalier, majestueux et inapprochable, entouré d'immeubles bombardés qui n'étaient pas à leur place, comme des décors censés représenter Varsovie ou Berlin après la guerre, ou Sarajevo, la neige tombait sans discontinuer, et Siri, Jon, Alma et Liv couraient dans l'escalier, se massaient les uns contre les autres, se cramponnaient les uns aux autres, montaient et montaient et descendaient et descendaient et montaient et montaient et descendaient et descendaient, mais dans le rêve, ils n'arrivaient ni en haut ni en bas, ils ne faisaient que continuer de courir, et quelques années plus tard, elle vit une scène similaire dans le film sur Molière d'Ariane Mnouchkine. Molière s'effondre sur scène et on le transporte chez lui dans le soir d'hiver, son nez, sa bouche sont couverts de sang, le reste est un mélange de blanc et de noir – des vestiges de son grimage de scène – et puis son visage change. Il devient bestial, le visage d'un ours blessé, jusqu'à ce qu'il s'écoule de lui, le visage de Molière s'écoule de lui et disparaît dans la mort, et ce qui était le regard de Molière devient deux yeux brillants de bête apeurée, qui voient tout ce qui va venir et tout ce qui a été, et la troupe de comédiens le porte, le soutient, se masse contre lui et monte en courant ces marches interminables sans arriver à destination, car la mort les a, à présent, la mort les a arrêtés, la mort les retient, jamais ils ne parviennent à la vie pour ce Molière mourant, ils s'élancent, ils luttent, ils se jettent en avant, mais ils ne bougent pas d'un millimètre, et partout c'est l'hiver, et ce chant puissant, tremblant, grelottant et froid du *xvii^e* siècle se pose sur eux tous : *Laissez-moi, laissez-moi, laissez-moi geler une dernière fois*, et puis tout et tous disparaissent, d'abord le visage de Molière, puis les autres, un à un, jusqu'à ce que ne demeure que l'escalier, cet escalier interminable.

Mais donc. Ça suffisait. Elle avait passé suffisamment de temps assise dans ce vestibule – ce hall ! Il n'y avait qu'à aller la chercher, chercher Jenny, soûle ou sobre, morte ou vive, amour ou pas, premier étage, première porte à gauche, l'entraîner, en bas, dehors dans le jardin, ruant et criant, il n'y avait qu'à.

Mais attendez. Quelque chose clochait. Siri s'enfouit la tête dans les

maines.

Le matin de bonne heure, ils avaient pris congé de la maison de Slite et de Sofia. Siri ne la revit jamais. Elle mourut paisiblement dans son deux-pièces un an plus tard. Siri devait rentrer en avion, Jon et Leopold étaient en voiture et allaient passer la nuit à Örebro. Jon aimait conduire seul sur de longs trajets, et n'importe comment ils ne pouvaient pas, en toute bonne conscience, imposer à Emma une journée de plus avec les enfants.

Quand Siri était petite, elle s'écroulait souvent dans le vestibule et restait assise à regarder autour d'elle. Comme si elle se mettait en état d'alerte. Elle rentrait de l'école, arrachait son cartable de son dos, fermait la porte et s'écroulait. Peut-être se relevait-elle au bout d'un petit moment (elle pouvait elle-même décider si elle allait rester allongée par terre ou se lever ou rester assise). Elle écoutait. C'était le but. Écouter. Le tic-tac de l'horloge du salon. Une vague agitation au premier ou dans la cuisine. Où était Jenny ? Était-elle rentrée du travail ? Que faisait-elle en ce moment précis ? Était-elle en colère ? Avait-elle bu ? Qu'était donc la normale aujourd'hui ? Le jeu de devinettes auquel sa mère voulait jouer avec Siri. Où sommes-nous aujourd'hui ? Qui sommes-nous aujourd'hui ? Que faisons-nous aujourd'hui ? Que disons-nous aujourd'hui ?

Les jours étaient tous différents, et c'est pourquoi Siri avait besoin de ce laps de temps quand elle rentrait à la maison. Pour s'écrouler et se mettre en alerte. Pour se décomposer et se transformer. Pour être couchée ou assise ou parfaitement immobile à écouter. N'être qu'une seule grande oreille. Étaient-ce des pleurs qu'elle entendait ? Un murmure ? Des sifflements pendant le grand ménage ? Des ronflements ? Des soupirs ?

— Siri, c'est toi ?

Et il s'agissait d'interpréter le ton. Triste pouvait signifier en colère, et en colère pouvait signifier triste, et joyeux ne signifiait pas nécessairement joyeuse, et l'amour signifiait... c'était difficile à dire, oui.

— Je t'aime plus que tout au monde, Siri, pouvait dire sa mère, je ne te reproche rien, rien, c'est juste qu'il me manque tellement.

Jenny s'était mise à boire davantage quand elles avaient emménagé

à Oslo, dans le petit appartement de Majorstua, et que Siri était rentrée au collège, et puis, quand Siri avait dix-sept ans, Jenny s'était arrêtée, subitement, avec détermination.

Siri colla l'oreille contre la porte d'entrée.

Les voix, la musique, les verres qui tintaient, les assiettes, les couverts, les nappes qui flottaient (elle les avait mises sur les tables, rentrées, remises sur les tables), des bribes de conversations, *avez-vous vu l'héroïne du jour, non, moi non plus*, tous ces rires qu'ont les gens quand ils sont rassemblés dans une fête, haut et bas, tonnant, criant, sincère, séducteur, fanfaron, désespéré, faux, pouffant, calculateur, interrogateur, mais aussi les bruits de tout ce qui est indifférent, tout ce que les invités n'entendent pas : le vent, le bruissement dans les couronnes des arbres, les premières gouttes de pluie, *je ne crois pas qu'il se mette à pleuvoir. On avait annoncé de la pluie, mais on ne peut pas se fier à la météo.*

Son intention avait été de monter l'escalier en courant, frapper à la porte de Jenny et dire que maintenant il fallait qu'elle descende, maintenant il était temps de faire aux invités l'honneur de sa présence. Son intention avait été de prendre l'affaire en main. Mais Siri était toujours assise par terre dans le vestibule, à regarder fixement l'escalier. Elle dit : lève-toi et va la voir. Elle resta assise. Et puis elle dit : je reste encore un moment. C'est moi qui décide si je reste ou si j'y vais.

Elle n'arrivait pas à mettre le doigt dessus. Quelque chose clochait. Quelque chose avait mal tourné. Et c'est pourquoi elle se faufila jusqu'au grenier, ouvrit et ferma l'ordinateur de Jon. Elle voulait savoir s'il écrivait bien son livre et ne se contentait pas de taper furieusement sur son clavier comme n'importe quel cinglé – *all work and no play makes Jon a dull boy* – et parfois il écrivait effectivement son livre, et parfois quand il lui lisait ce qu'il avait écrit, elle avait le sentiment qu'il écrivait pour elle.

Siri était sûre qu'il savait qu'elle planait autour de ses brisées en son absence. Et elle était passablement sûre qu'il en faisait de même. Checkait ses mails. Checkait son portable. Quand elle attendait Liv, elle avait écrit un journal et documenté chaque mois, chaque semaine, chaque jour.

Je suis maintenant à la fin du cinquième mois, et tu mesures presque trente centimètres, j'aurais pu te coucher dans un lit de poupée, j'ai encore des nausées, mais je sens que tu bouges en moi, et alors je mets la main sur mon ventre et je me réjouis, je sais que tu es une fille, je sais que ton corps est recouvert de duvet doux, comme si tu étais un petit oiseau, je sais que ton papa et moi t'aimons, et pas seulement nous, mais aussi ta grande sœur, qui s'appelle Alma, je sais qu'il commence à te pousser des cheveux sur la tête, des sourcils et des cils qui sont tout blancs.

Jon trouva le journal sous le matelas et le lut. Elle savait qu'il le lisait. Il savait qu'elle savait qu'il le lisait. Ils vivaient ainsi, douloureusement enlacés. (En attendant Alma aussi, Siri avait écrit un journal, mais ce journal, Jon n'avait pas pu le voir. Il ignorait son existence – et elle s'en était débarrassée depuis longtemps. Elle l'appelait le livre noir. Des choses y étaient écrites que personne ne devait lire. Une fois, il lui avait demandé : *Mais tu ne tenais pas de journal quand tu attendais Alma ?* Et elle avait souri et répondu facilement comme tout : *Non. C'est une chose qui ne m'est venue qu'avec Liv.*)

Ils planaient autour des brisées l'un de l'autre et faisaient comme si de rien n'était. Il ne disait jamais rien. Elle ne disait jamais rien. Peut-être était-ce une manière de se parler.

Pendant des années, Siri fit le même rêve qu'elle racontait ensuite à Jon. Il ne pouvait pas comprendre pourquoi il la révoltait tant. On dit qu'un rêve reste ancré dans le corps sept heures durant, mais Jon ne pouvait tout bonnement pas comprendre qu'elle soit en colère contre lui pendant sept heures pour quelque chose qui lui semblait être une histoire assez triviale – et était en outre un rêve. *Je veux dire, bon Dieu, Siri, je ne peux pas répondre de tes rêves !* Ce n'était pas sa faute à lui si elle se réveillait la nuit toute tremblante, et ce n'était pas sa faute à lui si elle rêvait.

Ce rêve était toujours le même, l'action ne changeait pas, elle était monotone, banale et sans beauté : Un jour, Jon annonce à Siri qu'il va passer six semaines à voyager en Allemagne, il va à Hambourg, Munich, Dresde et Berlin, il va voir des amis et des connaissances et travailler un peu, c'est décidé, c'est définitif, tous les billets d'avion

sont commandés – et, non, il ne veut pas l’emmener avec lui. Siri essaie de le convaincre de ne pas partir, et comme il ne se laisse pas convaincre, elle se met à le supplier, et comme c’est en vain, cela aussi, elle se met à pleurer et à crier, elle s’accroche à lui pour l’empêcher de partir, et à la fin elle est réveillée par ses propres cris.

— Oui, mais je ne vais pas en Allemagne. C’était un rêve, Siri, disait Jon. Je ne connais personne en Allemagne.

— Ce n’est pas l’Allemagne qui compte, disait Siri. Ce qui compte, c’est le fait que je ne t’atteigne pas ! C’est ça, qui compte. Le fait que tu sois ailleurs.

— Je ne peux pas me défendre contre un rêve ! Je ne vais pas en Allemagne ! Je suis avec toi, je t’aime, je ne vais nulle part.

— Je sais qu’il y en a d’autres.

Jon devint furieux.

— Parce que tu rêves que je vais en Allemagne ? Tu en conclus qu’il y a quelqu’un d’autre ? Que je te trompe ?

Il prit son souffle.

— Siri, je ne supporte pas tes accusations. Il faut que tu cesses.

— Je ne t’accuse pas, je ne fais que...

— Et encore une chose, coupa-t-il. Si, contre toute attente, j’avais un jour envie d’aller en Allemagne, ou ailleurs... à Sandefjord, par exemple, quelques jours... pour écrire. Ce ne serait *pas* déraisonnable.

Elle voulait savoir avec qui il parlait et à qui il écrivait. Elle voulait être auprès de lui dans toutes ses inflexions. Être auprès de lui de A à Z. Des mails à ses confrères. Des mails à son éditrice. Des mails à de vagues connaissances. Des mails qui avaient trait à son travail – par exemple une réponse à une demande de venir lire des extraits des tomes un et deux dans un café de Son. Des mails à ses vieux amis. Elle voulait savoir s’il y avait d’autres femmes et, le cas échéant, ce qu’il faisait avec elles. Mais elle ne trouvait rien. Il effaçait tout. Même ce qui n’était pas suspect, il l’effaçait. Il ne voulait tout simplement pas qu’elle trouve – oui, quoi donc ? Ce qu’elle cherchait ?

Siri leva les yeux vers l’escalier. Il sinuait dans la maison comme un serpent à sonnettes. C’est ce qu’elle se disait. Comme un serpent à sonnettes. Elle entendit Jenny s’agiter là-haut dans sa chambre, se leva, s’étira, de tout son long, si bien que la cassure de sa taille ne se

voyait presque pas sous sa longue robe en soie bleu pâle, et cria à pleine gorge (elle se moquait d'avoir une voix stridente) :

— Maintenant, il faut descendre, maman ! La fête bat son plein et tes invités t'attendent !

La pluie tombait à verse, fine et grise, et le vent forçant malmenait le parapluie rouge de Mille. Personne ne put dire quand exactement elle avait quitté la fête pour descendre sur les quais. Peut-être y avait-il d'autres fêtes. Le port était embrumé. Mille s'acheta un hot-dog au kiosque, mit du ketchup sur sa robe rouge et gémit doucement. Un jeune homme à mèche blonde se retourna, regarda Mille en souriant.

— Cool, ce parapluie.

Mille lui rendit son sourire.

— Merci beaucoup. Mais j'ai sali ma robe. Regarde.

Le garçon, que ses amis appelaient KB, haussa les épaules et fit un geste des bras.

— Pas génial, comme nuit d'été, hein ?

— C'était mon anniversaire il y a quelques semaines, dit Mille, qui trouvait le garçon mignon. J'ai eu dix-neuf ans et je vais commencer une nouvelle vie.

— OK. Cool. Tu as quel âge ?

— Dix-neuf ans, répéta Mille.

— Dommage qu'il fasse ce temps. Bon anniversaire, au fait.

— Merci.

Mille dévisagea le garçon.

— Mais c'était il y a plusieurs semaines.

Le garçon continuait de parler.

— OK. On se verra peut-être plus tard. Je vais retrouver des gens au Bellini. Tu y es déjà allée ?

Mille secoua la tête.

— Peut-être qu'on se verra là-bas, alors. Salut.

— Salut, fit Mille en souriant. On se verra peut-être.

— J’y vais, dit Jon.

Il sentait des gouttes d’eau sur le bout de ses doigts, mais ne s’inquiétait pas pour la fête. S’il se mettait à pleuvoir, il suffisait qu’ils se pressent tous sous les toiles qu’il avait tendues dans le jardin.

— Vous partez ?

Le professeur de littérature binoclard qui avait peut-être, ou peut-être pas, été l’amant de Jenny au milieu du siècle dernier, considéra Jon avec stupeur.

— Vous ne pouvez pas partir maintenant !

— Si, je le peux, dit Jon.

— Mais l’héroïne du jour n’est même pas encore arrivée.

— Je ne peux hélas rien y faire, dit Jon. Il faut que j’y aille.

L’homme avec lequel s’entretenait Jon s’appelait Hansén et avait la mauvaise habitude de rejeter la tête en arrière en riant fort chaque fois qu’il jugeait drôles ses propres propos. Il écrivait des critiques de livres dans *Bergens Tidende* et était connu pour avoir un jour plagié un obscur essai américain sur William Faulkner. Il avait un gros ventre, un gros nez, une grosse barbe. Pendant l’éternité qu’il avait passée à écouter ses développements sur ce qui avait mal tourné dans le tome un et le tome deux de sa trilogie (*ne se trouve-t-il pas, Dreyer, que vous postulez un lien qui n’est pas consigné dans le texte ?*), Jon avait attentivement scruté la barbe de Hansén et eu la joie de découvrir qu’une coccinelle résidait dans la dépression douce et velue entre la lèvre inférieure et le menton.

— Je voudrais donc vous remercier pour cette conversation, dit Jon en détachant son regard de la coccinelle.

— Peut-être pourrons-nous poursuivre une autre fois ? dit Hansén.

Jon lui fit un sourire, ni confirmatif ni infirmatif.

— Mon chien, Leopold, dit-il, qui mange des organes internes d’animaux – un homme lettré comme vous voit le lien, n’est-ce pas ? –

a besoin de sa promenade du soir.

Hansén acquiesça brièvement, se tourna et partit. Jon regarda autour de lui s'il trouvait Karoline. Elle et Kurt étaient un peu plus loin et discutaient avec Steve Knightley de Seattle. Karoline sentit son regard sur elle et fit un petit geste de la main dont il ne comprit pas tout à fait le sens. Un salut, peut-être, ou une caresse. Il lui sourit et partit à la recherche de Siri. Elle parlait avec une tante éloignée qui venait de se faire opérer de la hanche, et Siri écoutait, hochait la tête, et était compatissante et éblouissante et un peu absente dans sa robe en soie bleu pâle et avec ses cheveux sombres. Jon la rejoignit et l'entoura de son bras. Il l'embrassa sur la joue, lui chuchota à l'oreille :

— Où est Jenny ?

Siri sourit en hochant la tête (extérieurement, elle vouait sa pleine attention à sa tante) et chuchota en réponse :

— Dans sa chambre, complètement bourrée.

Jon serra sa main, ils n'avaient pas pu en parler, n'avaient pas parlé de Jenny qui était dans sa chambre en train de boire, mais ce n'était pas le moment. Jon sourit de son sourire le plus charmant et posa à la vieille dame opérée de la hanche une ou deux questions hanche avant de s'excuser et de partir.

— Notre chien a besoin de sa promenade du soir, dit-il. Il est enfermé dans mon bureau et doit se sentir bien seul...

La tante lui fit un signe de tête compréhensif, mais Siri lui lança un coup d'œil interrogateur.

— Tu sors encore le chien ?

— Leopold..., dit Jon. Je ne sais pas, je suis monté le voir tout à l'heure, il avait l'air agité. Je reviens dans vingt minutes.

Siri acquiesça en se détournant.

Jon ouvrit la porte et entra dans la maison, le silence était écrasant. Il monta l'escalier en courant pour chercher Leopold au grenier.

— On y va, Leopold. Allez, marmonna-t-il. On va filer discrètement par l'arrière.

Il gratta Leopold derrière l'oreille, qui lui fit fête en l'entraînant dans l'escalier.

Sur la route, il faisait beaucoup plus sombre qu'on aurait pu s'y attendre à cette saison. Il décida de descendre à la plage, peut-être

s'acheter une saucisse au kiosque et une ou deux bières à la coopérative avant de s'asseoir pour regarder la mer. Il consulta sa montre, le magasin était ouvert jusqu'à 8 heures. Il avait horreur des séances de ce genre. Il détestait les gens, les masques, les conversations, les sourires faux. Il détestait voir Siri devenir une autre, la parfaite hôtesse, qui glissait dans le jardin en riant à l'encontre de tous et toutes. Qu'est-ce donc qui prêtait à rire ? C'était de la merde, c'est tout. C'étaient des mensonges, tout ça. Il avait essayé d'en parler avec elle une fois. Ce caractère mensonger qu'elle avait quand ils voyaient du monde. Et elle avait ri en disant :

— Mon caractère mensonger, Jon ? *Mon* caractère mensonger ?

Il essaya de dire qu'il détestait quand elle jouait la comédie.

— Ça me déstabilise, tout bonnement, dit-il, quand tu deviens comme ça, très gaie, accommodante, charmante et drôle.

— Tu détestes quand je suis gaie, accommodante, charmante et drôle ?

Il hocha la tête.

— Tu me préfères déprimée et furieuse ?

— Je crois que tu comprends ce que je veux dire.

— Non, Jon, je ne comprends pas ce que tu veux dire.

Ce qu'il voulait dire, c'était qu'il voulait avoir la vraie Siri. La Siri nue. Celle à la taille en épingle à cheveux qu'il pouvait caresser. Pas la Siri aux regards furtifs et calculateurs ; pas la Siri aux minuscules rides d'insatisfaction autour de la bouche ; pas la Siri à la déception et au mépris chorégraphiés dans le moindre de ses gestes élégants. Mais quelle que soit sa façon de tourner la chose, ça sonnait mal. Il s'en rendait compte.

Une saucisse avec crêpe de pommes de terre et petit pain et beaucoup de garniture et deux bières. Une demi-heure à la plage. Pas plus.

— Juste toi et moi, Leopold, OK ?

Son téléphone piaula. Il se trouvait dans la poche intérieure de son costume. Il le sortit et lut.

Pourquoi Sweetheart like you en particulier ?

Il soupira en songeant qu'il lui fallait sortir de ce truc. La petite Mille de dix-neuf ans. Il ne pouvait pas...

Jon rangea le portable dans sa poche. Leopold tirait sur sa laisse, signalant sa hâte de courir en liberté sur la plage. Jon ressortit son téléphone. Il regarda le message qu'il venait de recevoir. Et finalement il écrivit :

Chère Mille. Je ne sais pas vraiment pourquoi cette chanson m'a fait penser à toi. Quelque chose dans le titre. Sweet. Sweet like you. Sweetheart you. Quelque chose comme ça. J.

La réponse arriva aussitôt.

Je traîne dans les rues ce soir si vous avez envie de vous échapper de la fête et de boire un verre de vin avec moi, au Bellini, par exemple.

Jon attacha Leopold à un poteau et entra dans la coopérative. Il attrapa un pack de six et écrivit :

Un autre soir peut-être, Mille ? Ma présence est exigée ailleurs. On se voit demain. J.

Jenny s'était assoupie sur son lit, mais avait été réveillée par Siri qui l'appelait. Elle ouvrit les yeux avec un petit cri plaintif. Sa tête battait. Siri. Petite Siri. Jenny se souvenait comment, debout au milieu de cette chambre, sa fille lui brossait les cheveux le soir en disant *penche-toi, maman*, et elle se penchait et ses cheveux tombaient en cascade vers le plancher, et Siri brossait. *Un. Deux. Trois. Quatre.* Oui, il fallait les cent coups, sans quoi le jeu n'en valait pas la chandelle. *Cinq. Six. Sept.* Et Jenny se souvenait qu'elle avait mal au dos à force de rester penchée ainsi, mais qu'il était tout à fait nécessaire de laisser Siri finir de brosser. *Huit. Neuf. Dix. Onze.* Et comment elle s'efforçait de penser à autre chose qu'au mal de dos qu'elle prenait à rester penchée ainsi, à des livres qu'elle avait lus, à des hommes qui l'avaient fait rire, au voyage aux États-Unis qu'elle avait rêvé de faire, mais dont il n'était jamais rien advenu, à Bo Anders Wallin qui s'était tiré pour s'installer avec cette traînée suédoise, non, ne pas penser à ça, penser à quelque chose d'agréable de façon à oublier qu'elle était là où elle était, avec un mal de dos croissant. *Quarante-quatre. Quarante-cinq. Quarante-six.* Qu'elle était toujours belle et jeune, enfin, plus tout à fait si jeune, peut-être, *du mauvais côté de trente ans*, comme aurait dit Jane Austen, mais belle, cela ne faisait pas le moindre doute. Sa propre mère avait été fort belle et bien plus courageuse qu'elle, en fin de compte. Elle pensa au regard limpide de sa mère quand l'Allemand avait baissé la tête en disant *Krieg ist ein Jammer*, et à la voix de son père et au frou-frou des robes de sa mère qu'elle entendait parfois dans l'escalier, ici à Mailund. *Soixante-sept, soixante-huit, soixante-neuf, soixante-dix.* Et au fait que de toute façon toutes les pensées s'entortillaient pour n'en devenir qu'une, la seule, l'éternelle, l'inéluctable pensée. *Quatre-vingt-quatre.* Qui était Syver. Toutes les pensées débouchaient sur Syver. *Quatre-vingt-onze.* Pourquoi avait-elle lâché les enfants seuls dehors ? Pourquoi avait-elle insisté pour qu'ils soient dehors ? Ils tapaient

pourtant à la porte pour rentrer, mais elle avait besoin d'un peu de temps pour elle, elle avait besoin de calme, ça faisait beaucoup deux enfants quand on passait son temps à rêver d'employer ses capacités à autre chose, elle se souvenait combien elle se réjouissait à la perspective que les deux enfants soient en âge d'aller à l'école et qu'elle puisse recommencer à travailler, et elle leur avait dit *dans cette maison, il y a un temps pour rester à l'intérieur et un temps pour aller dehors, et là, c'est l'heure du plein air, revenez à 2 heures*. Son regard bleu. Son bonnet gris. Ses belles mains fines et ses longs doigts. Son corps tendre. Sa voix claire. L'épi qui maintenait toujours en l'air une partie de sa mèche. Et au fait qu'il n'était pas possible de mettre un terme à tout, même si la vie sans lui avait été, et serait toujours, et était encore sans lumière ni bruit ni saveur ni odeur ni contact, ce n'était pas vrai que le chagrin et le regret devenaient plus gérables avec le temps, que le temps œuvrait en sa faveur, comme absolument tout le monde le lui avait dit à l'époque, c'était comme un sport de lui dire cela, et chaque fois qu'on le lui disait, elle aurait voulu frapper, elle aurait voulu crier et hurler, qu'est-ce qu'ils en savaient de ce satané temps, mais elle ne pouvait pas mettre un terme à tout, elle en avait une autre, elle ne pouvait pas... cent ! s'écriait Siri. Et chaque fois que Siri s'écriait cent, Jenny se levait et rejetait les cheveux en arrière, les faisant retomber autour d'elles deux, car Siri trouvait que c'était là ce qu'il y avait de plus beau au monde.

Jenny croisa son propre regard dans le miroir. Sa brosse à cheveux se trouvait sur sa table de nuit avec quelques barrettes et son flacon de parfum. Elle releva ses cheveux, se mit du rouge à lèvres et se leva. Tituba un peu. Sa robe noire tombait bien sur sa poitrine, mais lui serrait un peu trop le ventre. Quoiqu'elle pût le rentrer. La beauté d'une femme résidait dans son maintien. N'était-ce ce mal de tête, cette soirée aurait peut-être pu être tolérable. Le vin rouge était bu. Elle n'avait d'autre choix que d'enfoncer ses pieds dans ses sandales, descendre l'escalier et sortir dans le jardin saluer tous les invités. Car dans le jardin, il y avait encore du vin. Le jardin regorgeait de vin. Le jardin débordait de vin. Ici, dans la chambre, c'était vide. Oui, précisément ! Complètement vide ! Et elle n'avait jamais dit jamais. Elle avait dit un jour à la fois. Elle se demandait ce qu'Irma allait

penser du fait qu'elle s'était remise à boire. Car ceci n'était pas un fait isolé. Ce n'était pas qu'elle avait craqué, comme on le disait si joliment de nos jours. C'était parfaitement délibéré. C'était un choix. Elle avait été quelqu'un qui ne buvait pas. Elle était maintenant quelqu'un qui buvait.

Jenny retrouva le papier sur lequel elle avait noté son discours :

Chère famille, chers amis. Chère Siri, qui as organisé cette fête pour moi. Chère Irma. Nous voici dans le brouillard à nous demander s'il va se mettre à pleuvoir...

Était-ce tout ce qu'elle avait écrit avant de s'assoupir ? Elle se représentait tout à fait clairement avoir écrit beaucoup plus et peut-être aussi quelque chose d'un peu plus significatif. Quelques mots pour Siri, par exemple, n'auraient pas été malvenus. Siri qui avait organisé tout ça. Cette fête, dont, certes, personne ne voulait, Jenny encore moins, mais tout de même. Jenny était certaine d'avoir écrit quelques mots-clefs sur ce qu'elle pourrait dire à Siri dans un éventuel discours. Quelque chose qui lui ferait plaisir. Quelque chose qui aurait du sens. Elle promena son regard autour d'elle dans la pièce comme pour chercher une autre feuille, même si elle savait très bien que cette feuille n'existait pas.

Nous voici dans le brouillard à nous demander s'il va se mettre à pleuvoir... Non, ce n'était pas particulièrement bon. C'était nul. Il lui fallait trouver mieux. Ou s'abstenir de faire un discours. Elle avait défendu que d'autres fassent des discours pour elle, il devait donc être parfaitement dans l'ordre des choses qu'elle non plus n'en fasse pas. C'était une garden-party, les discours ne s'imposaient pas.

Quoique c'eût été bien de dire quelque chose à Siri. Quelque chose de convenable. Irma, ce n'était pas trop grave. Jenny et Irma se comprenaient. Elles avaient un marché. Elles n'avaient pas besoin de discours. Ce qu'elles avaient ne pouvait se décrire qu'avec de tout petits mots, si petits qu'ils étaient presque inaudibles. Par exemple : si Jenny décidait que ça n'allait plus, qu'il était temps pour elle de tirer sa révérence, oui, alors Irma l'aiderait. Et vice versa. Mais il était peu vraisemblable qu'Irma ait besoin d'une telle assistance avant Jenny. Irma était jeune, cinquante-deux, cinquante-trois ans, et très saine en

dépit de son apparence un peu singulière.

Jenny regarda son discours.

Chère famille, chers amis. Chère Siri, qui as organisé cette fête pour moi. Chère Irma. Nous voici dans le brouillard à nous demander s'il va se mettre à pleuvoir...

Non, ça ne tenait pas la route, et Jenny prenait un jour à la fois, elle l'avait fait depuis le jour où Syver était mort. De toute façon, une garden-party n'était pas le lieu des discours. Elle pourrait toujours dire à Siri ce qu'elle avait *pensé*, un jour ou l'autre, quand elles seraient en tête-à-tête. Pas ce soir, mais quand tout cela serait terminé. Jenny inspira. Et maintenant... Elle tournoya devant le miroir. La soie noire se tendit sur sa poitrine. Oui, il était temps d'aller saluer ses invités.

Laisse-la tranquille, avait dit Jon et Siri se demandait pourquoi il avait pris la défense de Mille. Mille avait cueilli une fleur dans le massif blanc pour s'en orner les cheveux. Et puis elle disparut. Siri se souvenait de Mille dans le jardin, qui était seule et se servait au somptueux buffet. Elle remplissait son assiette de petites brochettes de poulet mariné. Sous un arbre, Siri l'observait. C'était Siri qui les avait faites, mais ce n'était pas pour que Mille les termine. Siri voyait les brochettes de poulet disparaître l'une après l'autre dans sa bouche et descendre dans ce gouffre sans fin. Partout dans la pommeraie embrumée, des gens en habit de fête parlaient et trinquaient, et aucun d'eux ne remarquait Mille. Enfin, sur ce point, Siri se trompait. Sur le moment, Siri s'était dit *je suis la seule qui voie*, mais ils étaient nombreux, allait-il apparaître. Ils étaient nombreux à avoir remarqué la fille en robe rouge, son châle rouge (qu'elle avait emprunté à Siri) et sa fleur dans les cheveux. Mille était là, à l'anniversaire de Jenny Brodal, on la vit. Et puis elle disparut si catégoriquement que personne ne put la retrouver.

Il en fut d'autres qui disparurent cette nuit-là. Jon se sauva pour ne revenir que vers 23 heures. Son costume était mouillé et chiffonné, et il dit s'être endormi sur la plage. Il avait eu besoin d'un peu de temps pour lui, était parti écouter les vagues et s'était endormi.

Jenny et Alma aussi avaient fait défection. Elles avaient projeté d'aller à la plage et de s'asseoir chacune sur son transat sous chacune son parapluie, mais non, elles n'étaient pas allées à la plage (elles auraient alors rencontré Jon), Jenny avait emmené Alma dans son Opel et roulé au hasard des petites routes, dans un état de forte ébriété. Elles n'étaient rentrées que quasiment au milieu de la nuit. Impardonnable, déclara Siri. Elle conduit bourrée en emmenant Alma. C'est impardonnable. C'est tout bonnement incroyable. Mais ensuite, comme il apparaissait que Mille avait disparu, pas seulement disparu

temporairement, le règlement de comptes avec Jenny avait dû attendre. D'après Alma, grand-mère avait été *sobre comme un chameau*, ce qui était plus, souligna-t-elle, qu'on ne pouvait en dire à la fois de Jon et de Siri, et grand-mère avait parlé à bâtons rompus, entre autres de l'époque où elle était petite fille et vivait à Molde, et où les Allemands avaient totalement anéanti la ville en la bombardant, oui, tout ce qui n'avait pas été détruit dans l'incendie vingt-quatre ans plus tôt, les Allemands l'avaient réduit en poussière en quelques jours en avril et mai 1940, et puis Alma raconta toute l'histoire de Jenny à Siri et Jon, qui l'entendaient pour la première fois.

Jenny avait sept ans, et était sortie avec sa mère. Sa mère qui s'appelait Karen. Et quand les Allemands avaient bombardé le centre de la ville, Karen s'était enrôlée dans Kvinnernes Arbeidshjelp, qui avait pour objectif d'aider tous ceux qui étaient touchés par le bombardement.

— Et un jour, avait raconté Jenny à Alma, quand j'étais avec maman et d'autres femmes, un Allemand nous a rendu visite, je ne sais pas vraiment quel en était l'objet, peut-être était-il messenger, de toute façon, c'est sans importance, ce qui m'avait fait forte impression, et dont je me souviens encore, c'est la façon dont il regardait autour de lui dans la pièce, comme surpris. Maman et les autres femmes étaient très occupées à plier de la layette qu'elles allaient distribuer plus tard ce jour-là à des familles dans le besoin, et l'Allemand a demandé : *Y a-t-il des petits enfants aussi qui soient frappés par tout cela ?* Et les femmes l'ont considéré avec stupéfaction et maman a répondu : *Oui*. Je ne crois pas qu'elle en ait dit plus. Juste oui. Et alors l'Allemand a baissé la tête en chuchotant : *Krieg ist ein Jammer*.

La différence était que Mille ne revint pas. Siri et Jon partirent d'abord du principe qu'elle était allée chez quelqu'un, un garçon, un homme inconnu, et Siri se souvenait qu'elle avait décidé d'avoir avec Mille une conversation sérieuse sur le risque qu'on courait à accompagner des inconnus chez eux, mais que, en réalité, elle avait simplement ressenti une terrible fureur à son égard. D'avoir filé. De s'être offerte. Siri ne comprenait pas pourquoi elle avait éprouvé une colère pareille, Mille n'était pourtant pas une enfant. Une femme enfant, peut-être. Mais pas une enfant. Beauté lunaire, nécessaire,

s'offrant. Et que s'était-il passé, pourquoi n'était-elle pas revenue ? Ouvrir la porte à l'inquiétude, c'est comme laisser une crue entrer dans la maison, et dans la matinée, après maintes tentatives infructueuses de joindre Mille sur son portable (qui était manifestement éteint ou déchargé, Siri tombait directement sur le répondeur), et longtemps avant qu'ils aient fini de ranger après la fête, Siri avait envoyé Jon dehors pour chercher Mille.

— Mais où dois-je chercher ? demanda Jon.

— Je ne sais pas... Partout, près des quais ou devant le Bellini, elle est sûrement allée au Bellini.

— Mais c'est fermé, là, maintenant ?

Jon regarda sa montre et Siri soupira.

— Cherche où tu veux, tant que tu cherches. Nous sommes responsables d'elle, n'est-ce pas ? Et moi, je vais bientôt partir travailler !

Et ç'avait été l'aube du premier jour sans Mille, la matinée, le déjeuner, l'après-midi, et c'est à peu près à ce moment que Jon avait appelé les parents de Mille, Amanda et Mikkel, qui eux aussi étaient venus chercher, et puis la police avait été impliquée et tous les journalistes. Le garçon qu'on appelait KB n'avait pas tardé à se retrouver sous les projecteurs de la police, on l'avait fait venir à plusieurs reprises pour l'interroger, mais on avait finalement dû le laisser partir. Ce qui se disait était qu'il avait dansé avec Mille au Bellini, et qu'ils avaient quitté les lieux ensemble. KB lui-même donna des interviews aux journaux dans lesquelles il confirmait qu'ils étaient rentrés ensemble, mais qu'il n'avait pas eu le courage de gravir toute cette grande montée pour la raccompagner à Mailund et que, arrivés là où il habitait, ils s'étaient séparés. En amis, comme il l'exprima. Il regrettait, maintenant, disait-il, de ne pas avoir été un gentleman. Et il fut l'un de ceux qui la cherchèrent. Il chercha partout, exactement comme tous les autres.

Mille devint célèbre. Tout le monde savait qui elle était, tout le monde la reconnaissait, mais elle-même n'était nulle part, elle-même avait disparu sans laisser de traces.

C'était toujours la même photo qui ornait la une des journaux et qu'on montrait dans les journaux télévisés. Siri, qui l'avait toujours

qualifiée de beauté lunaire, scrutait cette photo et voyait que la beauté de son visage n'était plus tout à fait si lunaire. Non, à ce moment précis, à l'instant où la photo a été prise, Mille est jeune et belle. Et c'est ainsi que se souviennent d'elle tous ceux qui ne la connaissaient pas. La belle Mille qui disparut en laissant cette photo. Robe en jean bleue, queue de cheval, lèvres pleines et sèches au fard un peu trop rouge. C'est une photo lumineuse, un portrait d'une autre Mille, aucun arrière-plan, aucun accessoire, aucune histoire – si l'on excepte une petite tache noire un peu diffuse dans le coin inférieur gauche. Un défaut de l'appareil photo ? Un avertissement, de quelque chose, mais de quoi ? Mille sourit et plisse les yeux à cause de la forte luminosité estivale. Elle lance au photographe un regard faussement agacé, comme pour dire *arrête de me prendre en photo, trouvons autre chose à faire au soleil*. La photographie de Mille ne ressemble pas à la Mille que Siri voyait. *Si pleine de vie*, disaient ses amies en allumant des bougies. *Un rayon de soleil*. Ils furent nombreux à parler de la lumière de Mille. Vue, aimée, regrettée.

Siri avait découpé la photo, elle la regardait de temps à autre. *Allez, viens, faisons autre chose...* Nul ne pouvait affirmer avec certitude qu'elle était vraiment morte, mais l'espoir de la retrouver en vie s'évanouit avec le temps. Ses amies lancèrent une opération bougies sur Facebook. Et le voilà encore – ce même cliché. Il y a du rire dans son regard. Pour qui rit-elle ? Qui est le photographe ? *Allumez une bougie pour Mille. Il faisait nuit quand elle a disparu, allumez une bougie pour qu'elle trouve le chemin qui la ramènera à nous*. Toujours présente. Toujours la même photo. *Allez, viens avec moi ! Belle et disparue*.

Petite comme une poupée, bien plus petite que les autres filles du même âge, elle était dans les bras de son père, ils couraient dans les herbes hautes, et elle se souvenait de la chaleur de son souffle sur sa joue, de la grande bouche qui avait l'habitude de lui faire des baisers-chatouilles et de la voix qui chuchotait *dépêche-toi, Mille, il faut te dépêcher, là, ne te retourne pas, contente-toi de te dépêcher et de courir*, mais Mille ne pouvait pas se dépêcher. Elle n'était pas dans les bras de son père. Elle n'arrivait pas à courir. Et elle n'était pas petite comme une poupée. Personne n'était aussi lourd qu'elle. Et son père n'était pas là. Personne n'était là. Et devant elle se trouvait la longue route qui grimpait à Mailund, et elle ne savait pas si elle parviendrait à aller jusqu'à la maison au sommet. Ses jambes ne fonctionnaient pas normalement. Plaies sur les genoux. Les cuisses. Le ventre. Le visage. Il lui avait enfoncé un genou dans les côtes, c'était pendant qu'elle était encore debout, et elle en avait eu le souffle coupé, était tombée sur les genoux et se les était écorchés. Il n'avait pas voulu l'écouter quand elle lui avait dit qu'elle voulait rentrer. Il avait les lèvres adipeuses et mouillées, sa langue avait grossi dans sa bouche et elle l'avait repoussé en disant qu'elle voulait rentrer tout de suite, que ce n'était pas ce qu'elle voulait, qu'il avait mal compris, et c'est alors qu'il lui avait enfoncé le genou dans les côtes en disant :

— Veux pas, tu disais ?

Ils avaient quitté le Bellini et il lui avait chuchoté qu'il connaissait un endroit bien où ils pourraient être un peu tranquilles et puis ils avaient fini sur un petit sentier piéton à proximité des ruines derrière l'école, non loin de Brageveien. Des gravillons, des cailloux et du sable partout et c'est pourquoi ses mains étaient si entièrement écorchées.

Mille avait survécu. Elle était là, en train de marcher. Et lui n'était plus là. Le viol lui-même avait été rapide, et après il lui avait en l'occurrence offert de l'aider à se remettre sur ses jambes. Tendue la

main.

— Tu retrouveras ton chemin toute seule ? demanda-t-il.

— Oui, dit Mille.

Elle gisait alors toujours sur le sol. Elle s'était recroquevillée comme un petit animal.

— Super, alors, dit-il, c'est bien. À plus. OK ?

— OK, dit Mille.

— Je vais chercher la voiture, maintenant, dit-il, et puis il partit et Mille ne comprenait pas pourquoi il avait parlé de sa voiture.

Elle se disait que c'était important, que c'était une de ces choses dont elle devait essayer de comprendre le sens, mais elle ne voulait pas y réfléchir, n'avait pas la force d'y réfléchir maintenant.

Elle s'était servie de sa culotte déchirée pour essuyer son sperme. Et puis elle s'était doucement relevée, elle avait des élancements dans le ventre et le bas-ventre, et elle avait peur que quelque chose dans son corps puisse en venir à lâcher et à tomber à travers elle, et puis elle avait fait deux ou trois pas et ramassé son sac doré qui avait été balancé un peu plus loin sur le sentier. Sac doré à franges. Quelle idiotie. Mille n'allait plus jamais s'en servir. Mais il fallait bien mettre sa culotte quelque part, elle ne pouvait pas se promener avec sa culotte à la main, et ce sac était tout ce qu'elle avait. Il lui avait aussi pris son portable. Elle se demandait pourquoi. À quoi bon prendre son portable ? Il devait bien en avoir un lui-même ? Maintenant elle ne pouvait pas appeler son père pour lui demander de venir la chercher. Elle fouilla encore une fois dans son sac. Mais non, il avait disparu. Elle le savait pourtant. Que son portable n'était pas là. Elle était étendue par terre et il lui avait demandé si elle trouverait son chemin pour rentrer, et puis il avait tourné les talons et était parti, et elle l'avait vu ramasser le sac, prendre son portable avant de flanquer le sac par terre. Elle tenta encore de s'asseoir, mais c'était douloureux, et elle se recoucha dans sa position précédente, recroquevillée, juste un instant, elle allait bientôt partir. Il lui avait fait ça, mais elle était en vie, elle n'était pas morte, il allait juste chercher sa voiture, pourquoi a-t-il dit ça, et Mille se dit à elle-même qu'elle pouvait tout à fait se lever pour rentrer à la maison. Mais c'était vraiment surréel qu'il lui ait pris son portable et qu'elle ne puisse pas appeler son père pour lui

dire qu'il fallait qu'il vienne. Mille se mit à pleurer.

Quand elle commença à marcher, elle ne voyait presque rien, mais elle mit néanmoins un pied devant l'autre et avança. Non seulement il faisait très sombre, mais elle avait mal aux yeux. Elle avait du sable ou quelque chose dedans, un caillou dans un œil. Ça ne saignait pas beaucoup. Ni ses yeux ni ses mains, ni ses plaies et coupures, ni son vagin, et c'était bizarre, se disait-elle, qu'elle ne saigne pas plus.

Les chemins étaient déserts. Il faisait sombre et assez froid. Il pleuvait. Mille s'enveloppa dans le châle rouge. Elle aurait en fait voulu l'abandonner sur le sentier. Il l'avait presque tuée en le lui fourrant dans la bouche. Mais elle avait froid et n'avait rien d'autre à se mettre sur les épaules et elle songea qu'elle pourrait plutôt s'en débarrasser en arrivant à la maison. Trouver quelque chose à dire à Siri. Car c'était le châle de Siri. Elle pouvait dire qu'il avait disparu. Que quelqu'un l'avait pris. Et que, bien entendu, elle allait lui en acheter un neuf pour le remplacer. Mille leva les yeux vers le ciel. Il était sûrement très tard, il pleuvait, ce n'était assurément pas le genre de nuits par lesquelles rester dehors, et les seuls gens qu'elle vit furent des jeunes bourrés, deux garçons et une fille, qui traînaient sur les quais. Elle n'avait pas la moindre idée de l'heure qu'il était. Il lui avait pris son portable et c'était sa seule horloge. Les jeunes bourrés lui crièrent quelque chose d'incompréhensible. Peut-être s'agissait-il de touristes s'exprimant dans une langue étrangère ? Oui, c'était sans doute le cas. Car elle n'avait pas compris un mot de ce qu'ils lui avaient crié. Ils avaient souri en lui faisant signe, ils n'avaient en eux rien de mauvais, et elle avait levé la main pour leur faire signe aussi.

Après qu'il lui avait enfoncé le genou dans les côtes et qu'elle était tombée à genoux devant lui, il l'avait frappée derrière la tête, pas très fort, juste assez pour qu'elle tombe sur le ventre et reste le visage dans le gravier. Il n'avait rien dit en baissant son jean, retroussant sa robe au-dessus de ses cuisses, déchirant sa culotte avant de la pénétrer par derrière. Comme elle essayait de crier avec le visage dans le gravier, il lui avait arraché son châle rouge, qu'elle avait emprunté à Siri, qui était taché du sang de Simen, l'avait chiffonné et le lui avait enfoncé dans la bouche.

— OK ? fit-il. Mieux comme ça ?

Sa verge lacéra tout ce qui portait son corps, cartilage, os, articulations, chair, et tout ce qui faisait tenir le squelette fut écrasé avant de se répandre hors d'elle. C'était impossible à arrêter.

Mille se trouvait au pied de la montée, sombre et étroite, qui sinuait de la maison de Simen tout en bas à celle de Jenny Brodal tout en haut. Simen était le garçon sur son vélo. Il était sûrement au lit maintenant. Mais elle se demanda si elle n'allait pas sonner à sa porte et parler avec ses parents, dire par exemple : Je m'appelle Mille, je connais un peu Simen, il est tombé de son vélo ce soir, il s'était fait mal et je me demandais comment il allait.

Mais, non. Ils la regarderaient sûrement bizarrement. Elle n'avait pas de culotte et son vagin suintait encore un peu. Ça sentait fort. Elle n'avait pas de chaussures aux pieds, et sa robe et son châle étaient maculés de toutes sortes de taches. Son parapluie, elle l'avait perdu. Que penseraient-ils ? Un peu difficile, dans la situation actuelle, avec son allure actuelle, en étant celle dont elle avait toutes les apparences, d'expliquer qu'elle et Simen étaient amis, qu'elle l'avait raccompagné chez lui, qu'elle ne lui voulait pas de mal, que celle qu'elle était maintenant, celle qu'ils voyaient, celle qu'ils sentaient n'était pas celle qu'elle était en réalité, et qu'elle avait juste besoin d'un peu d'aide. Pourrait-elle par exemple emprunter un téléphone pour appeler ses parents ? Et pourquoi ne pouvait-elle pas utiliser son propre téléphone ? Oui, pourquoi ? Que dirait-elle alors ? Quelle était l'explication ? Qu'il l'avait pris ? C'était impossible. Elle s'effondrerait et se mettrait à bafouiller ou à pleurer avant d'arriver à la moitié de ce qu'il y avait à dire.

Elle marcha encore un peu avant de s'arrêter. Il fallait qu'elle se reprenne. N'était-ce pas l'expression consacrée ? N'était-ce pas ce que les personnes âgées disaient quand elles étaient un peu fatiguées ? Qu'il fallait qu'elles se reprennent ? Un jour, Mille avait aidé une vieille dame à traverser la route, et la dame s'était arrêtée plusieurs fois, avait levé les yeux vers Mille et dit il faut juste que je me reprenne un peu, et Mille attendait, et les voitures attendaient et tout était comme parfaitement immobile à attendre que la vieille dame se reprenne. Et c'était pareil pour Mille maintenant. Il fallait qu'elle s'arrête et qu'elle se reprenne. Elle aurait voulu pouvoir reprendre les

dernières heures et revenir longtemps en arrière. Mais ce n'était pas possible, les choses n'avaient donc qu'à être ce qu'elles étaient, elle se déplaçait comme une vieille dame, dans la montée aux cent virages, quand subitement elle entendit le bruit d'une voiture.

Elle se retourna. Elle arrivait à vive allure et éclairait tout autour d'elle sur la route. Un fol instant, elle crut que c'était son père qui était arrivé. Ou sa mère. Mais elle dut s'écarter d'un bond et plonger sur le bas-côté. La voiture allait très vite. On aurait dit l'Opel de Jenny. Mille se releva en position assise. *C'était* l'Opel de Jenny. Et la voiture s'arrêta, et il était difficile de voir qui était dans la voiture, il y avait deux personnes à l'avant, elle ne les avait pas vues de face, mais Mille était relativement certaine qu'il s'agissait de Jenny et Alma. Que faisaient-elles en voiture la nuit ? Pourquoi n'étaient-elles pas à la fête ? Quelle heure était-il au juste ? La voiture redémarra et continua lentement sur le dernier tronçon jusqu'à la maison. Même en ne la voyant plus, elle entendait le moteur. Et c'était bien, songea-t-elle, c'était bien qu'on ne l'ait pas vue. Que diable aurait-elle fait ?

Mille se leva et marcha encore un peu.

Elle porta les yeux sur le ciel sombre.

— Papa ! murmura-t-elle. Maman !

Et puis elle se rassit sur le bas-côté, joignit les mains et essaya de prier. Elle avait entendu une autre voiture approcher et savait que ce n'étaient pas ses parents qui étaient dans le véhicule. Elle le savait depuis le début. Que ses parents ne viendraient pas et qu'elle n'aurait pas le temps d'atteindre la maison. Il avait dit qu'il allait chercher sa voiture, et elle avait compris que c'était important, qu'elle devait essayer de comprendre ce que cela signifiait, maintenant elle le comprenait, et c'est pourquoi elle ferma les yeux et se boucha les oreilles. Ne voulait pas entendre la voiture. Ne voulait pas la voir. Non, ce qu'elle voulait, c'était rester ici et respirer jusqu'à ce qu'elle ne respire plus. La voiture approchait, et même les yeux fermés, elle remarqua que tout autour d'elle était illuminé. La voiture s'arrêta. Et Mille se souvint qu'elle était avec son père et regardait tous les patineurs, *oui, parce que maintenant, on va juste rester un peu à regarder*, avait dit son père, *au lieu de patiner nous-mêmes, ça prend du temps d'apprendre à patiner*, et elle se souvenait de la façon dont la fille en

manteau noir, celle qui était toujours à la patinoire quand elle et son père y étaient, celle qui était plus belle que tous les autres, attrapait sa cheville et tirait sa jambe à elle. Et de la façon dont le manteau noir se pliait, le squelette se pliait, le temps neigeux se pliait, l'univers se pliait. Oui, de la façon dont tout se pliait. Et Mille se souvenait que la fille tourbillonnait, de plus en plus vite, pour se muer en une colonne de fumée, et elle se souvenait qu'elle s'était dit alors que si seulement elle fermait les yeux, comptait jusqu'à trois et les rouvrait, le temps filerait, lui aussi, et la fille se serait volatilisée en tourbillonnant.

IV

Prunelles des yeux

Dans son bureau à Oslo, Jon écrit. L'été a disparu avec Mille et maintenant c'est l'automne, le livre est une fois de plus reporté, les matinées et les nuits sont fraîches, mais aujourd'hui le soleil brille, l'air est limpide et il fait relativement chaud en milieu de journée. Il aurait sûrement dû aller faire un tour avec le chien, mais il faut qu'il écrive, il faut qu'il finisse, il s'est mis d'accord avec Gerda sur une sortie au printemps, par le passé aussi ils se sont mis d'accord là-dessus : au printemps, à l'automne, au printemps, à l'automne. Il craint qu'elle ait renoncé à lui. Il craint d'avoir lui-même renoncé. Il faut qu'il écrive, il faut qu'il finisse.

Leopold soulève la tête et le regarde : *Mais pourtant il n'écrit pas. Et là il va bientôt mettre le front sur le clavier et pleurer.*

Tout comme à Mailund, sa pièce de travail à Oslo est sous les combles, en partie aménagés, les murs sont peints en blanc, et une fenêtre avec double vitrage a été percée dans la pente du toit pour qu'il puisse voir dehors. Maintenant, c'est le soleil qui regarde à l'intérieur, impitoyable et aveuglant. Sous les combles, il a un bureau et un matelas par terre. Jon regarde dans le vide par le vasistas qui donne sur le ciel et sur l'allée de maison, mais doit fermer les yeux face au soleil. Il ne peut pas rester là, se lève, passe le doigt sur sa collection de CD dans l'étagère sur un mur de la longueur et essaie de trouver quelque chose qu'il ait envie d'écouter, mais ne trouve pas ce qu'il cherche, et se rassied, a le soleil dans les yeux (ils avaient annoncé de la pluie !), prend le plaid gris du chien, le tire sous ses longues pattes avant, le forçant à se mettre debout, tituber un peu, s'ébrouer, et accroche le plaid sur la vieille tringle à rideaux, de façon à occulter entièrement la fenêtre. Voilà ! Maintenant, il fait sombre ! *Il ne va jamais finir d'écrire ce livre.* Leopold se recouche délicatement par terre, le museau contre les pieds de Jon, sans son plaid cette fois. *Jamais !*

Jon et Siri continuaient de vivre sur les revenus du restaurant d'Oslo (et sur un très gros prêt bancaire, plus une avance de l'éditeur) en attendant que Jon écrive le troisième tome de ce qui bien des années plus tôt (sur la base des deux tomes qui *étaient* déjà écrits et publiés) avait été qualifié de "grande trilogie du changement de millénaire" et d'"œuvre romanesque sur la nouvelle Norvège la plus importante de la décennie". Les espérances étaient écrasantes, c'était dans le troisième tome qu'il allait "tenir ses promesses", estimaient les critiques littéraires. Jon aurait dû rendre un manuscrit terminé cinq ans plus tôt, mais non, les jours s'étaient succédé et tout d'un coup plus personne n'avait parlé du changement de millénaire, ni de Jon ou de sa trilogie (on parlait d'autres écrivains et d'autres romans), et à présent son livre était de nouveau reporté, et il avait quant à lui franchi la cinquantaine avec un visage de pruneau, un peu ratatiné, qui le rencontrait dans le miroir tous les matins, et un tout petit bedon qui pointait ou plus exactement pendait de son corps par ailleurs si mince, et le regard des jolies jeunes mamans qu'il voyait tous les matins en accompagnant Liv au jardin d'enfants passait droit à travers lui.

Tous les jeudis soir, Jon courait avec son ami le dentiste Kurt Mandl. Un tour, deux tours, trois tours de Sognsvann, et devinez qui était essoufflé, avait des problèmes de lunettes embuées dès le premier tour et se décommandait de plus en plus souvent ?

— Nous ne rajeunissons pas, Jon ! criait Kurt Mandl à Jon, qui involontairement échouait loin derrière, soufflant, haletant, persuadé qu'il allait mourir.

Les chiens de Kurt Mandl étaient, à l'instar de Kurt lui-même, de la femme de Kurt, des enfants de Kurt, admirables à tous égards. Ils pouvaient courir en liberté, Kurt n'avait besoin que d'un petit claquement de la langue et ils étaient là, les chiens, s'entend, à côté de lui, immédiatement – obéissants, sveltes, fiers.

Faire du jogging avec Leopold était impossible, si on le détachait, il se sauvait aussitôt, et si Jon le gardait attaché, il tirait avec acharnement sur sa laisse. La seule fois où il avait tenté de l'emmener courir, les choses s'étaient très mal passées. Leopold avait voulu jouer avec les cabots de Kurt Mandl, il courait dans les pattes des hommes,

puis il s'était enfui, et Kurt Mandl, Jon et les deux chiens obéissants avaient dû le chercher au lieu de jogger, et quand Jon avait essayé d'excuser le comportement de son chien, Kurt Mandl avait répliqué avec mauvaise humeur que la faute n'était pas à imputer au chien, que ce n'était pas une question de chien, mais de maître.

Jon et Leopold s'étirèrent simultanément. *Rien ne serait écrit aujourd'hui, non plus.* Il laissa ses doigts courir sur le clavier, écrire n'importe quoi, écrire ce qui lui passe par la tête, sans penser au livre qui aurait dû être fini cinq ans plus tôt. Jon écrivit :

misères 16.9.2008 :

Je n'ai pas d'argent et je mène une existence besogneuse, suis entretenu par ma femme.

Je ne peux pas supporter Kurt (mon seul ami ?).

Ma fille a massacré les cheveux de sa prof, on a parlé d'elle dans les journaux ("une fille de treize ans agresse une enseignante") et elle a été renvoyée de l'école. Pourquoi ?

Je suis un salaud infidèle.

J'ai un chien idiot qui tire sur sa laisse dès que je l'emmène en promenade : preuve quotidienne de mon manque de contrôle et de caractère.

Je ne fais pas d'exercice et je bois trop.

Je n'arrive pas à écrire.

Mille ?

Voilà. Et les choses n'allaient faire qu'empirer, c'était ce qu'il sentait, comment tout se déchirait. Il pensait aux parents de Mille, Amanda et Mikkel, qui erraient de pièce en pièce en criant leur chagrin et l'absence de leur fille. Ou peut-être faisaient-ils tout autre chose. Personne ne l'avait trouvée. Elle n'était plus là. Disparue dans le brouillard. Siri et lui s'étaient souvent dit qu'ils devaient écrire à Amanda et Mikkel. Pour dire qu'ils. Pour exprimer leur. Pour leur faire savoir que. Qu'était-il en fait possible d'écrire dans une lettre pareille ? Jon pointa le curseur de sa souris sur le point quatre et le point huit et appuya sur *delete*. Siri checkait son portable, elle checkait ses mails, elle cliquait jusqu'aux documents de ses romans, en partie pour chercher des signes d'autres femmes, mais aussi pour vérifier si, effectivement, il écrivait. Y aurait-il un livre ? Ils n'en parlaient pas, et

il ne l'arrêtait pas.

De temps à autre, il arrivait à écrire, justement parce qu'il savait qu'elle lirait. *Il écrivait pour elle*. Et jamais il ne la laisserait découvrir quoi que ce soit sur les autres femmes.

Il effaça toute la liste et en rédigea une autre, une que Siri puisse lire.

défis 16.09.2008 :

Alma renvoyée de l'école pour avoir coupé les cheveux de sa prof. Pourquoi l'a-t-elle fait ? Quelle attitude devons-nous adopter ? Comment pouvons-nous l'aider ? Comment pouvons-nous l'atteindre ?

Je ne fais pas d'exercice et je bois trop. (Élaborer un plan !)

Je n'arrive pas à écrire. Solution : appeler Gerda à la maison d'édition, nous mettre d'accord sur un planning, écrire trois pages tous les jours (la discipline est la seule chose qui vaille !), rendre les cent prochaines pages dans environ trois mois, à peu près aux alentours de Noël. Demander une nouvelle avance ???

Écrire une lettre aux parents de Mille.

Il y avait des choses qu'il n'écrivait jamais, qui étaient trop dangereuses à mettre en mots et qui peut-être ne se laisseraient pas effacer d'un simple coup de *delete*. Il savait à peu près à quel moment Mille était partie de la fête, il en était lui-même parti et avait eu avec elle un échange de SMS, mais il ne l'avait pas vue pendant son escapade.

Après une furieuse excursion en voiture au hasard des routes, Jenny et Alma étaient rentrées à Mailund alors que la réception touchait à sa fin. Jon et Siri fulminaient contre Jenny. Comment avait-elle pu conduire ivre avec Alma dans la voiture ? Comment avait-elle pu ? Mais la fête n'était pas terminée et Jenny les ignore et alla s'asseoir avec Steve Knightley en lui demandant haut et fort comment ça allait, au juste, là-bas à Seattle. Était-il toujours marié avec sa quatrième femme, celle aux lèvres fines ? Et quand les derniers invités furent partis, et que Jenny alla se coucher, et qu'Alma alla se coucher, et que Siri alla se coucher, Jon s'assit au bout de l'une des grandes tables et but du vin rouge.

Finalement, il se leva et se rendit d'un pas chancelant à l'annexe où

logeait Mille. Pour voir si elle était rentrée ? Pour voir si elle était saine et sauve ? Il veilla à n'être vu de personne, frappa à la porte et attendit quelques secondes avant d'ouvrir et d'entrer. Il resta un bref instant dans la pièce obscure, l'odeur renfermée de parfum, le lit défait, le bureau en désordre, la bibliothèque qui débordait, le linge sale par terre. Il alla au bureau et glissa sa main sur les magazines, les affaires de maquillage et un cahier rose dont il comprit que c'était son journal. Le carnet de souvenirs secret dont elle lui avait parlé. Il le mit dans la ceinture de son pantalon, sous son gros pull. Il sentait battre son cœur. Pourquoi était-il si nerveux ? Il ouvrit les deux penderies. Croyait-il qu'elle s'y était cachée ? Il arracha la couette à rayures bleues et blanches du lit et vit une boule sombre sur le matelas. Il sortit son portable et étudia la boule à la lueur de l'écran. Sur le drap blanc, l'énorme limace avait l'air d'une bite brun noirâtre.

Siri se lamentait d'un ton agacé des rides de son visage et de ce que le temps avait fait d'elle (comme si le temps l'avait invitée à danser pour ensuite lui écraser éhontément les orteils), elle se mirait constamment, dans les vitrines des magasins, dans la carrosserie des voitures sombres en stationnement, non qu'elle fût tellement plus coquette qu'une autre, mais elle espérait entrevoir dans l'un de ces miroirs une autre Siri. Jon lui disait qu'elle était mieux que jamais. Ils se tenaient par la main quand ils se promenaient. Ils s'embrassaient délicatement sur la bouche quand ils ne s'étaient pas vus depuis un moment. Ils voulaient tant aller là où était la tendresse.

La première fois que Jon vit Siri fut de loin, et c'était précisément sa façon de bouger qui l'avait fait tomber amoureux d'elle – et le fait qu'elle ne s'était même pas aperçue de sa présence. Elle traversait Akersgata et se dirigeait vers lui sur ses bottes à talons. Il crut un instant qu'elle le voyait, mais non. Elle passa droit devant lui. C'était à l'époque où Jon avait l'habitude d'être vu, oui, tout bonnement de susciter une certaine attention, il n'avait pas besoin d'en faire davantage que se placer à un coin de rue, par exemple, et rester parfaitement immobile à fixer une femme pour qu'elle le flaire, tende un peu le cou et porte son regard sur lui. Il aimait à penser que c'était une sorte de pouvoir magique qu'il détenait – la capacité d'attirer à lui une femme par la seule force de son regard. Mais Siri ne lui avait pas prêté attention, elle était passée droit devant lui, et il se souvient qu'il s'était dit que jamais il n'avait vu une femme bouger avec plus de grâce.

Leopold se leva et quitta le bureau. Jon l'entendit descendre l'escalier de son pas feutré. Ces bruits de pas feutrés, il les entendait toutes les nuits. Ces vingt dernières années, la maison mitoyenne pleine de courants d'air avait comme enchâssé les bruits de la famille – les pas feutrés de Leopold dans l'escalier, les soupirs de Siri quand

elle attendait Liv, l'inlassable interprétation de *Petite grive* d'Alma. Oui, Jon entendait encore chanter sa fille, sa haute voix d'enfant claire et limpide, comme une petite flûte dans la maison, distincte de la fillette elle-même. Alma venait d'avoir treize ans, et cela faisait bien des années qu'elle ne chantait plus quoi que ce soit. Maintenant elle faisait des ravages, une paire d'immenses ciseaux à la main, maintenant elle et lui et Siri étaient un cas pour la protection de l'enfance.

Jon était seul à la maison et pouvait, l'espace d'un petit temps limité, faire ce qu'il voulait. Se coucher et dormir, par exemple. C'était en fait ce qu'il aurait voulu faire en permanence, chasser tout cela en dormant, Siri, Alma, Mille, le regard de toutes ces femmes, son intolérable meilleur ami et sa femme sans charme (*N.B. : dois mettre un terme à liaison avec Karoline !*), la lettre aux parents de Mille que lui et Siri ne parvenaient jamais tout à fait à écrire, repoussaient toujours, mais il n'osait pas dormir, car Siri entrerait alors dans son bureau et se contenterait de le regarder jusqu'à ce qu'il se réveille et dirait des choses comme *l'écrivain à l'œuvre, je vois*, avant de lui tourner le dos et de quitter la pièce. Mais maintenant il était seul et il avait besoin de *penser* à son livre, pas de rester là à perdre son temps, et *penser*, ça se faisait mieux allongé. Elle riait. Siri riait, elle riait de lui. Des bruits dans la maison. Les pas feutrés, les soupirs, le chant, le rire de Siri. Oh, oui, c'était comme s'ils se parlaient perpétuellement, enlacés à jamais indissolublement, il était certain qu'elle ressentait la même chose, qu'elle lui parlait tout le temps et entendait sa voix, même s'ils ne se disaient plus grand-chose l'un à l'autre, même si un silence presque complet s'était fait entre eux, mais l'effervescence de leurs voix dans les murs, d'une pièce à l'autre, d'un esprit à l'autre, aller et retour, son rire aux nombreuses nuances qu'il s'était exercé à interpréter, ne cessaient pas.

— *Penser*, ça se fait mieux devant l'ordinateur ou en promenade – *marche rapide, Jon !* – *penser*, ça se fait mieux au moment où on s'y attend le moins, par exemple quand on range ou qu'on prépare le dîner ou qu'on fait la lecture à Liv le soir. Mais pas allongé sur le canapé. On ne se couche pas pour penser. Arrête ton char.

Ce ne fut l'affaire que de quelques secondes. Il s'étendit sur le canapé, tête sur le coussin, et s'endormit.

Jon ne parlait pas de ses parents, n'écrivait pas sur ses parents. Ils étaient morts maintenant. Leur temps sur terre était révolu. Ils ne lui manquaient pas. Il avait quitté la maison à dix-sept ans, s'était installé dans un petit appartement à Grønland, avant que tout y soit démoli puis reconstruit, son père lisait dans son fauteuil dans le salon et ne leva pas la tête quand Jon – grand, maigre, croulant sous les sacs, une valise pleine de livres et de disques et sa guitare – cria *au revoir, j'y vais maintenant*. Sa mère était couchée dans la chambre, rideaux tirés, il se souvient du soleil d'été qui brillait au-dehors et qui essayait sûrement de traverser la lourde étoffe des rideaux bleus pour transpercer sa mère de lumière, et de cette clarté qui aggravait sûrement sa douleur, et du nœud qui s'était formé en lui, alors, mais il n'avait pas la force, ne voulait pas entrer pour l'embrasser ou lui caresser le front, n'avait pas la force de lui promettre qu'il leur rendrait souvent visite, dînerait avec elle et papa, viendrait leur mettre des serviettes humides sur le front, il était encore si jeune qu'il considérait comme en deçà de sa dignité d'afficher ce genre de fausseté reconfortante. Ne plus jamais mentir ! Toujours dire les choses telles qu'elles étaient, dorénavant ! La vérité pouvait blesser, oui, mais il ne pouvait pas laisser ses égards pour les sentiments d'un individu lui barrer la route maintenant. Il voulait être pleinement lui-même, écouter sa musique (Neil Young, Steve Harley & Cockney Rebel, Dylan, The Band), entrer à l'intérieur avec ses chaussures, brailler au milieu de la nuit. Jon se souvenait encore de la brise chaude qui lui avait ébouriffé les cheveux quand il referma la porte derrière lui et marcha vers le tram qui allait le mener à sa nouvelle vie d'homme adulte, étudiant, employé de librairie et locataire à Grønland. Et il se souvient du soleil d'après-midi qui le heurta en plein visage. De la joie d'avoir échappé aux rideaux sombres de la chambre à coucher, d'être jeune, d'avoir cette capacité à être insensible qui, il l'avait compris, maintenant, était la clef de la liberté. Ne pas avoir fait demi-tour à la porte, couru dans sa chambre, ne pas s'être allongé à côté d'elle sur le lit en chuchotant ça va passer, *ça passe toujours*. Ne pas avoir laissé la mauvaise conscience l'emporter sur la brise chaude, le soleil, la joie. Une insensibilité étourdissante, transcendante, libératrice ! Et il n'en démordit pas. Il ne retourna pas à Frogner. Il

n'avait pas le téléphone, et il ne répondit pas aux brèves missives de sa mère. Il avait vingt ans quand son père succomba à une BPCO. Sa mère – Celine s'appelait-elle – parut à sa porte à Grønland en disant qu'elle ne partirait pas sans qu'il l'ait laissée entrer, il la fit donc entrer. Elle n'était jamais venue chez lui, mais ne prit pas la peine de regarder autour d'elle. Elle se posa directement sur un fauteuil grenat, elle portait un manteau et un bonnet bleus, elle s'était un peu maquillé les yeux et avait tressé ses longs cheveux.

— Papa est mort, dit-elle. C'est arrivé cette nuit, à minuit dix, je te le dis maintenant. Je veux que nous écrivions le faire-part de décès ensemble et que nous l'envoyions à *Aftenposten*, je veux que tu m'aides à écrire quelque chose de...

Elle chercha ses mots.

— ... quelque chose de beau. Tu as toujours été doué avec les mots, c'est notre avis à tous les deux, papa et moi.

— fuck you, maman !

Jon ouvrit les yeux, se redressa brusquement en entendant la voix sévère d'Alma pénétrer dans la maison, dans son sommeil, dans ses souvenirs fantômes. Il était une heure et demie, il n'avait pas écrit un mot (mais fait un somme, en revanche), et les voilà qui étaient rentrées de la ville. Siri avait emmené Liv et Alma faire les magasins et lui avait dit de ne penser à rien, il allait avoir du calme pour écrire, avait-elle dit – et puis il avait gaspillé toute la matinée. Ces précieuses heures de solitude – gâchées. Siri avait dit : *Assieds-toi et écris ! Oublie les enfants ! Oublie Alma et les ciseaux et Jenny ! (Oublie Mille.) Je m'occupe de tout ! Pense à ton travail. Ça va bien se passer. Et maintenant – gâché. Ce cadeau. Ces heures. Et qu'avait-il fait ? Surfé sur Internet. Pensé à l'autre (qu'il n'aimait pas spécialement). Oui, qu'avait-il fait ? Il s'était allongé pour dormir. Et les voilà qui débarquent de nouveau dans sa vie. La porte d'entrée claque. fuck you, maman ! Course dans l'escalier. Voix. Pas feutrés du chien. Siri l'appelle, crispée. Jon ! Jon ! Tu as sorti Leopold ? Il a manifestement besoin de faire pipi.*

Ce dont Jon avait besoin, c'était d'un long laps de temps pour lui-même. Sans enfants. Sans Siri. Sans chien. Emprunter le chalet à Sandefjord qu'une connaissance lui avait proposé. Jon s'installa

devant son ordinateur portable et tapa furieusement sur son clavier, de façon à ce que Siri, si elle collait l'oreille à sa porte, puisse entendre une envie de travailler et une créativité folles. Clic clic clic clic clic clic ! Il regarda le livre qui était sur son bureau. *Danish Literature: A Short Critical Survey* de Poul Borum (Det Danske Selskab, Copenhagen, 1979). Il feuilleta jusqu'à la page sept et se mit à recopier ce qui y était écrit. *Preliminary Remarks: This book is a short survey of contemporary Danish Literature, preceded by an even shorter sketch of the first thousand years of Danish Literature*³ clic clic clic clic clic.

— OK, je l'emmène faire un tour, alors, cria Siri depuis l'entrée. Il a très clairement besoin de sortir !

— Formidable ! Merci beaucoup ! Très bientôt fini, là !

Clic clic clic.

Il l'entendit soupirer. Était-elle en colère ? Et était-ce contre lui, ou s'agissait-il du fuck you, maman d'Alma. Après il lui demanderait comment les choses s'étaient passées en ville et si elle avait réussi à parler avec Alma, et il ferait comme si, absorbé par l'écriture et tout, il n'avait pas entendu la sortie de sa fille, et il serait infiniment présent, intéressé, à l'écoute et constructif. Ses doigts dansaient sur le clavier. *In a significant lecture on the aesthetics of Literary influence at the second congress of the international Comparative Literature Association (reprinted in his book Literature as system, printed 1971), the American critic Claudio Guillén put it very succinctly: It is important... that the study of a topic such as, say, Dutch poetry be encouraged not for charitable but poetic reasons*⁴.

Jon entendit la porte se refermer, jeta peu après un coup d'œil discret par la fenêtre et vit Siri et Leopold sur la petite allée qui descendait de la maison à la rue, et Leopold tirait sur sa laisse, il était fort comme un bœuf, et Siri faisait de son mieux pour rester debout et tirait en retour. Assurément, elle était en colère.

Il songea qu'elle le verrait si elle levait les yeux. Leopold se baissa pour faire ses besoins et Siri resta à le regarder, agacée, un petit sachet noir à la main, puis elle enfila le sachet sur sa main, se pencha et ramassa la crotte. Mais au lieu de se relever, elle resta accroupie, le sachet à la main et la tête baissée. Leopold se trémoussait autour

d'elle, mais elle restait assise, ne bougeait pas, et Jon se demanda un instant si elle était hors d'état de se relever, si elle s'était fait un tour de reins ou était frappée d'une dépression aiguë, et il voulait courir la retrouver, la prendre dans ses bras et la réconforter, mais elle se releva, tira sur la laisse, jeta le sachet dans la poubelle la plus proche et disparut au coin de la rue – mi-marchant mi-courant pour pouvoir suivre un Leopold haletant, qui était celui qui donnait la cadence.

Leopold était la revanche de tous les chiens sur les hommes. C'est humiliant de ne pas avoir le contrôle de son clébard. Vous faites montre de faiblesse. D'un défaut de volonté. D'un défaut de concentration. D'un défaut d'autodiscipline. Vous êtes paresseux. La paresse. Un péché capital : Acédie (ou accidie ou accedie, du latin *acedia*, et du grec *ακηδία*, qui signifie négligence, indifférence, nonchalance, laisser-aller). Un peu comme un écrivain qui n'écrit pas. Mais, contrairement à un maître qui n'a pas le contrôle de son chien, un écrivain qui n'écrit pas peut se cacher derrière le fait qu'il *pense*, que la littérature prend du temps, et même se permettre un bâillement ou un soufflement de mépris à l'égard des confrères qui vomissent un bouquin tous les ans. Il avait lui-même eu recours à cette formule quand une journaliste lui avait demandé pourquoi le troisième tome prenait si longtemps. Angoisse de la page blanche ? Toute cette idée de trilogie était-elle peut-être un faux pas ? La journaliste était une jeune remplaçante d'été qui s'appelait Marte. Elle était étudiante en littérature et avait publié deux recueils de poésie. Jon avait décidé au préalable de ne pas coucher avec elle, elle avait vingt-sept ans, des cuisses de lait et un tatouage (cela, il le savait avant d'accepter l'interview, quelqu'un le lui avait dit, il ne savait plus qui), mais changea d'avis parce qu'elle lui tapa complètement sur les nerfs pendant l'entretien.

— Une trilogie, dit Marte, au départ, c'est une construction, quelque chose qu'on décide à l'avance, avant d'avoir écrit les livres, peut-être tout bonnement pour vendre plus d'exemplaires, éveiller l'appétit des clubs de livres, et, au départ, cette idée de trilogie n'est donc pas motivée par des considérations littéraires, si ?

Il est *impossible* de prétendre qu'il se passe en fait autre chose quand votre chien tire sur sa laisse, détermine l'allure à laquelle vous

avancez et ne s'assied pas quand vous dites assis ni ne vient quand vous dites viens. Il est flagrant que vous n'avez pas le contrôle, que vous avez l'âme grasse. Ulysse avait de l'empire sur son chien. Argos ne tirait pas sur sa laisse, mais attendit patiemment son maître pendant vingt longues années, tandis qu'Ulysse lui-même menait et gagnait une longue guerre puis lambinait sur le chemin du retour chez lui, à Ithaque. Homère, Shakespeare, Kafka, Pynchon, Verne, Poe, Steinbeck. Partout des chiens. Des chiens *littéraires*. Clic clic clic clic. Alors que le chien de Jon tirait sur sa laisse et se sauvait et se prêtait mal au rôle de chien littéraire. Se prêtait mal au rôle de chien tout court. Jon se rassit et regarda fixement l'écran.

Charles Olson avait-il un chien ? Jon ne le pensait pas, Charles Olson pouvait faire ce qu'il voulait, il écrivait toute la nuit et dormait le jour, il ne tenait aucun rendez-vous et ignorait tout ce qui pouvait le détourner de la littérature. Jon avait besoin d'un laps de temps, oui, sans les complications et les interruptions du quotidien. Se réveiller roman, s'endormir roman, marcher roman, manger roman, respirer roman. S'enfermer. Sans interruptions. Un laps de temps. Et suffisamment de vin. Du vin en abondance. Écrire, boire, dormir. Ou peut-être boire, dormir, écrire. Jouer de la guitare. Mais Siri considérait que le temps où les hommes artistes avaient pu se permettre de faire primer leur travail sur tout le reste (enfants, famille, tâches ménagères, finances) était révolu. La représentation du Grand Artiste se foutant de tout sauf de *l'œuvre*, et attendant *respect et admiration* de son entourage, incarnait, selon Siri, une vision datée de la notion d'artiste. Elle l'avait dit après s'être irritée de l'accueil fervent réservé au livre exhibitionniste d'un romancier de cinquante et un ans consacré à la nécessité de quitter sa femme et ses quatre enfants pendant deux ans pour se livrer à un examen de ses propres conditions de vie – ça voulait dire quoi, bordel ?

Marte la remplaçante d'été avait été au nombre des fervents. Le livre se trouvait même sur sa table de chevet, ce qui avait agacé Jon. Elle le qualifiait d'"intransigeant", "à fendre le cœur", et les âmes de grands artistes ne la gênaient pas le moins du monde, non, au contraire, elle les vénérât, elle les recherchait, elle en parlait dans les journaux et posa le livre sur le torse nu de Jon comme pour souligner

combien il lui paraissait important qu'il le rapporte chez lui pour le lire.

— Cela pourrait peut-être t'apporter quelque chose, dit-elle. T'inspirer. C'est vraiment...

Elle entortilla une mèche de cheveux autour de son doigt.

— C'est vraiment quoi ? demanda Jon d'un ton las.

— Intransigeant, dit-elle. C'est vraiment intransigeant.

À cela Jon ne répondit pas, mais se redressa dans le lit en cherchant ses vêtements du regard.

— J'ai bien compris, dit Marte en mettant la tête sur son dos, que ça n'allait pas très bien, ton écriture.

Enfin, il en était donc là. Le chien avait besoin de pisser. Liv crie papa, papa, je t'ai ramassé des coquillages. Et le fuck you, maman d'Alma. Il avait remarqué – avec tendresse ! – que sa fille criait *fuck you* et *maman* d'un même souffle.

Alma avait coupé les cheveux de sa prof. Jon s'efforça de refouler l'image de la prof aux cheveux massacrés, au grand nez et aux yeux rougis. Pourquoi ? Ils ne cessaient de lui demander, et elle se contentait alors de hausser les épaules ou de dire *je le sentais comme ça ; il n'y avait pas que moi, c'était toute la classe ; je ne sais pas pourquoi ; ou elle avait les cheveux hyper longs*. Où avaient-ils fait un faux pas ? Quand Alma était-elle devenue *une fille de treize ans qui agressait*, comme c'était écrit dans le journal ? Au sujet de laquelle il fallait des rendez-vous financés par la municipalité ? Siri et Jon avaient toujours donné la priorité aux enfants, ne s'étaient jamais enfermés dans des chambres à coucher obscures ni dissimulés derrière leur journal. Ils les avaient aimées. Aimé les enfants dès le premier jour – et bien avant le premier jour. *Jon collait sa bouche contre l'énorme ventre de Siri et chuchotait – avec le goût de sa peau sur la langue – je t'aime, Alma*. D'abord Alma, puis Liv. Il les avait tenues dans ses bras. Et avait parlé avec elles de ce qui est bien et de ce qui est mal, de la différence entre pieux mensonges et gros mensonges.

Ils avaient pris le temps. Ils avaient donné la priorité.

Leur avaient parlé.

De la différence entre pieux mensonges et gros mensonges, qui est une distinction acceptable, et entre se servir de son imagination et

raconter un misérable mensonge. (16.9.2008 Note à mon usage personnel : N.B. Herman R !)

Jon vint à penser à un jour, six ans auparavant, juste après qu'il avait publié le tome deux. Alma avait sept ans. Siri était enceinte. Ils ne savaient pas alors que l'enfant dans son ventre allait s'appeler Liv. Ils étaient assis sous la lampe de cuisine bleue, et dehors il neigeait, d'épais flocons blancs contre le gris pierre des façades rugueuses.

— L'imagination, dit Siri, signifie par exemple que tu sais bien inventer des histoires, que tu as en toi des univers où tu peux te rendre et rester, soit seule soit avec d'autres. Quand papa écrit des livres, il invente des histoires que d'autres peuvent lire et... et... alors ça devient leurs histoires aussi, exactement comme *Fifi Brindacier* et *Charlie et la chocolaterie* sont tes histoires à toi...

— Papa n'écrit pas d'histoires, il fait juste semblant, coupa Alma.

— Ce n'est pas vrai, Alma, répondit Siri. Pourquoi dis-tu cela ? Papa vient de publier un grand livre. Tu le sais bien.

Alma haussa les épaules. Elle dit :

— Mais c'est Astrid Lindgren qui a écrit *Fifi*, pas moi.

— Oui, bien entendu, que veux-tu dire ?

— Tu as dit que *Fifi* et *Charlie et la chocolaterie* étaient mes histoires.

— Ce que je veux dire, dit Siri, c'est que c'est bien d'avoir de l'imagination...

Elle posa la main sur sa tasse de thé.

— ... de ne pas brider son imagination, comme on dit, l'imagination nous permet à la fois d'inventer des histoires et de nous projeter dans des histoires, de nous projeter dans la vie d'autrui, dans ce que d'autres gens pensent et ressentent, et ces histoires ne sont peut-être pas vraies, nous savons qu'il n'existe pas de filles (ni de garçons !) assez forts pour soulever un cheval, nous savons que Roald Dahl s'est servi de son imagination pour inventer l'histoire de *Charlie et la chocolaterie*, mais dans un sens l'histoire est vraie quand même, je veux dire d'une autre manière, en toi.

Alma mangea un morceau de sa tartine et regarda sa mère en disant :

— Je n'y comprends rien, et maintenant on n'en parle plus.

— Si, on en parle, dit Siri en regardant Jon pour qu'il lui prête

assistance. J'ai envie de dire quelque chose sur le fait de mentir, poursuivit-elle, je crois que nous mentons pour obtenir quelque chose, tu racontes une histoire qui n'est pas vraie parce que tu ne veux pas ou n'ose pas raconter la vérité, ou parce que tu veux tromper quelqu'un, et il est très important de ne pas mentir, les mensonges que tu racontes deviennent une sorte de mur entre toi et les autres, quand nous mentons, je crois que nous blessons les autres et nous nous blessons nous-mêmes...

— Est-ce que je peux avoir encore du lait au chocolat ? coupa Alma.

— Pas évident de saisir la différence entre mensonge et imagination à partir de ce que tu dis, marmonna Jon en regardant le plafond.

— Qu'est-ce que papa vient de dire ? demanda Alma.

— Papa n'a rien dit, répondit Siri.

Elle but une gorgée de son thé en fusillant Jon du regard.

— Papa trouve que maman n'explique pas très bien, poursuivit Siri, et peut-être que papa l'expliquerait beaucoup mieux, même s'il ne dit rien pour l'instant. Mais, donc, Alma, ça ne va pas de mentir comme tu l'as fait aujourd'hui à l'école.

Le point de départ de cette conversation, se souvenait Jon, était qu'Alma avait raconté à son institutrice (une délicieuse institutrice fraîchement diplômée répondant au nom de Molly) qu'elle ne pouvait pas sortir à la récré jouer avec les autres enfants, qu'elle avait du chagrin et devait se reposer dans ses bras.

— *Tu veux te reposer dans mes bras*, avait dit Molly en riant, un peu gênée, peut-être.

(Quoiqu'elle commençât à s'habituer aux fougueuses déclarations d'amour des enfants de la classe, surtout des filles, mais aussi des garçons. C'était là la toute première classe de Molly).

— *Je veux me reposer dans vos bras*, avait répondu Alma d'un ton grave.

— *Tu es fatiguée, Alma ?*

— *Non, moi, je ne suis pas fatiguée. Mais maman est fatiguée.*

Alma baissa la voix :

— *Maman a un cancer et elle va mourir.*

— *Que dis-tu, Alma ?* chuchota la jeune Molly.

— *Maman a un cancer et maintenant elle va mourir. D'abord elle va*

perdre ses cheveux. Ensuite elle va mourir. Bientôt, je crois. Je peux me reposer dans vos bras, maintenant ?

Et puis Alma avait serré son institutrice dans ses bras :

— *Voilà ! Je veux être avec vous ! Ne me quittez pas !*

Et Jon se souvenait de la voix de Siri ce soir-là. Le désespoir. L'épuisement. Les choses avaient-elles commencé à se déliter dès alors ? Longtemps avant qu'il ne cesse d'écrire, longtemps avant les problèmes d'argent, longtemps avant la disparition de Mille, longtemps avant que Jenny se remette à boire ?

— Mais comment sais-tu ce que c'est que le cancer ? chuchota Siri quand ils furent assis dans la cuisine sous la lampe bleue. Est-ce que tu connais quelqu'un, une maman ou un papa, qui est malade ?

— Nan ! dit Alma.

— Mais pourquoi as-tu dit à Molly que maman avait un cancer et allait mourir ? intervint Jon.

Alma venait d'apprendre à hausser les épaules.

— Chais pas, dit-elle.

— *Je n'ai pas* de cancer, tu sais, dit Siri. Je suis en pleine forme et je ne vais pas mourir. Pas maintenant. Nous allons tous mourir. Mais ce sera dans très longtemps... et ce n'est pas comme si on mourait toujours d'un cancer.

— Est-ce que tu as peur que maman ou moi mourions ? s'enquit Jon. C'est pour cela que tu as raconté cette histoire à Molly, parce que tu avais peur ?

— Nan, dit Alma.

— Mais pourquoi ? demanda Siri.

Alma haussa encore les épaules. Elle dit :

— Maintenant, on arrête de parler de ça.

Pas feutrés, pas feutrés, pas feutrés. Le chien se posa devant sa porte, il voulait entrer. Siri allait bientôt venir aussi. Et Liv. Alma s'était enfermée dans sa chambre ou était ressortie. Siri allait lui raconter qu'Alma lui avait crié fuck you, maman, elle lui dirait que, tous les matins, elle redoutait de se réveiller, elle lui dirait qu'elle n'arrivait pas à comprendre pourquoi Alma était allée prendre une paire de ciseaux et avait coupé les cheveux de sa prof, elle lui dirait qu'elle craignait de nouveaux titres dans les journaux, elle dirait que tout

avait commencé quand Mille était arrivée à Mailund, toute cette grisaille, toute cette grisaille gluante, désespérée, c'était la faute de Mille, tout ça (Jon ne voulait pas parler de Mille), et puis elle s'affalerait sur le canapé (sur lequel il avait dormi pendant qu'il faisait semblant d'écrire) et dirait qu'elle trouvait que Jenny pourrait bien aller mourir maintenant. Jenny qui ne pouvait jamais rien prendre au sérieux, Jenny qui avait conduit bourrée avec Alma le jour de la disparition de Mille. Oh, non, Jenny Brodal avait juste ri, presque un peu fière, en entendant parler de la coupe de cheveux et elle avait raconté à Alma la fois où elle-même avait treize ans et avait commis quelque acte impardonnable. Elle commence à être sénile ou quoi ?

— Et la boisson, dit Siri. Je ne sais pas si elle est soûle vingt-quatre heures sur vingt-quatre maintenant, ou ce qui se passe là-bas. Chaque fois que j'appelle, c'est Irma qui répond en disant que maman dort, est sortie ou est occupée.

Et Siri mettrait les mains devant son visage en disant :

— Je n'en ai pas la force. Je n'en ai pas le courage. Je n'en peux plus.

3 Littérature danoise : bref état des lieux critique, de Poul Borum. Remarques liminaires : ce livre est un bref état des lieux de la littérature danoise contemporaine, précédé d'une esquisse plus sommaire encore du premier millénaire de la littérature danoise.

4 Dans une communication significative sur l'esthétique de l'influence littéraire lors du deuxième congrès de l'Association internationale de littérature comparée (reproduite dans son livre *La Littérature comme système*, publié en 1971), le critique américain Claudio Guillén l'a formulé très succinctement : il est important... que l'étude d'un sujet comme, disons, la poésie néerlandaise soit encouragée pour des raisons non charitables mais poétiques.

Mais qu'aurais-tu dit si je t'avais raconté que je suis allé chez elle ce matin-là, et que j'ai pris son journal ? Je ne sais pas pourquoi je l'ai fait. Je ne sais vraiment pas. C'était idiot. Elle m'en avait parlé. Mille m'avait raconté qu'elle avait un carnet de souvenirs secret – oui, c'est comme ça qu'elle l'appelait. Et je devais avoir peur qu'il y ait quelque chose sur... mais il n'y avait rien. Je ne l'ai pas touchée. Un baiser sur la joue. Quelques mots aimables. Elle ne se sentait pas à l'aise chez nous. Tu le sais. J'avais pitié d'elle. Tu étais constamment fâchée contre elle. Je l'ai glissé dans mon pantalon, sous mon gros pull, je l'ai emporté au grenier, j'ai allumé la lampe au-dessus du matelas et l'ai rapidement feuilleté. Des photographies. Des citations. Des fleurs séchées. Des touffes d'herbes.

*Nul n'est plus en sûreté
Que les enfants du bon Dieu
Ni les étoiles de la voûte
Ni les oiseaux dans leur nid*

Tu te souviens qu'on la chantait à Liv et Alma quand elles étaient petites ?

Je sais que tu restes éveillée la nuit à te demander où elle est passée. Personne ne se contente de disparaître, dis-tu. Et pourtant si, tout le temps. Cela arrive tout le temps. Toi, tu as disparu. Moi, j'ai disparu. Nous avons disparu l'un pour l'autre. Mais personne ne se contente de *disparaître*, aurais-tu répété, passablement agacée que je puisse réduire l'épouvantable chose qui était arrivée à Mille à une affaire nous concernant nous et notre petit enfer personnel.

— Je parle de disparaître au *sens littéral*, aurais-tu dit. Pas au *sens figuré*.

— Les gens disparaissent sans cesse, y compris au *sens littéral*, aurais-je répondu. Tu le sais bien. Et un jour nous en parlerons.

Je feuilletai rapidement. Je ressentis un certain soulagement. Rien sur moi. Rien sur elle et moi. Non qu'il y eût quelque chose à écrire. Un baiser sur la joue. Un baiser *amical* sur la joue. C'était tout. Mais on ne sait pas ce qui se passe dans la tête d'autrui.

Celle qui était représentée dans son carnet de souvenirs, c'était toi ! Tu savais qu'elle prenait des photos de toi et les collait dans son carnet ? Notamment une série dans le jardin de Mailund où tu dors dans le fauteuil en osier.

Et puis il y avait des photos des enfants. Et de la maison. Et une d'Irma qui fume en cachette derrière l'annexe. Mille s'était manifestement insinuée auprès d'Irma et avait essayé de la photographier à son insu (comme les photos de toi !) et puis, juste au moment où Mille appuyait sur le déclencheur, Irma s'était retournée. Irma a l'air furibond et ses yeux tout rouges à cause du flash ne viennent pas améliorer le cliché.

Et d'autres cantiques, citations, le texte intégral d'une chanson de Dylan qu'à l'évidence elle aimait bien.

What's a sweetheart like you doing in a dump like this?

Tu penses à sa mère ? À Amanda Browne ? À quoi penses-tu au juste quand tu penses à Mille ? Je te l'aurais bien demandé, mais je ne veux pas ouvrir la porte à cela. Pas maintenant. Je n'y arrive pas. Mais je pense à sa mère, et je me la représente, toute seule, nuit après nuit, qui erre de pièce en pièce et crie son chagrin, et je crois que personne n'arrive à la consoler.

— Mais qu'en as-tu fait ? m'aurais-tu demandé. Qu'as-tu fait du carnet, Jon ? Aucun journal n'a été trouvé quand la police est allée dans l'annexe ?

Qu'aurais-tu dit si je t'avais raconté que je l'ai jeté ? Que, ce matin-là, je suis allé dans la forêt, à l'étang vert, j'ai arraché les pages l'une après l'autre, j'ai plié chaque page avant de la déchirer en fines bandelettes que j'ai jetées dans l'eau ?

T'aurais-je alors perdue ?

— Et si je mettais ça, alors, dit Alma en regardant Jon.

29.09.2008

Bonjour Eva,

Pardon pour ce qui s'est passé. Ce n'était pas mon intention.

Cordialement,

Alma Dreyer, 4^e B

Alma ne parlait ni à sa mère ni à sa sœur. *Fuck, putain, merde, comment est-ce qu'on peut être aussi débile.* Alma se foutait de tous ces gens et de toute la merde qui l'entourait de toutes parts.

— Essaie encore, dit Jon.

Et Alma écrivit :

29.09.2008

Pour Eva Lund

Je regrette beaucoup l'incident survenu. Telle n'était pas mon intention.

Je vous souhaite une bonne fin d'automne !

Cordialement,

Alma Dreyer

Alma n'allait pas en cours en ce moment. Sa présence n'était pas souhaitée. À la place, elle s'était retrouvée, avec Siri et Jon, dans le bureau d'une psychologue et d'une femme policier, qui l'avaient interrogée, comme si la Norvège était un *putain de régime tyrannique*. La femme policier et la psychologue avaient l'air parfaitement identiques, comme des sœurs, elles avaient toutes deux de grandes lunettes, des cheveux bouclés, une bouche tremblante fardée de vin rouge et un regard moite de lait scolaire. Elles contractaient toutes deux le visage de façon à exprimer leur inquiétude, plissaient si fortement le front qu'on aurait pu se faufiler dans un pli pour s'y

réfugier. La psy avait un chemisier blanc et des seins en cornet de glace.

Alma ne parvenait pas à répondre à ses questions, car elle monopolisait plus ou moins la parole, mais de toute façon Alma ne parvenait pas à répondre à ses questions, ce n'était pas qu'elle ne voulait rien dire, mais elle n'y arrivait pas, n'arrivait pas à expliquer ce qui s'était passé, et puis elle était perturbée par ses seins.

— Pourquoi as-tu fait cela, Alma ?

Fait quoi ? Coupé les cheveux de la prof ? Dans un sens, c'était évident. Ils avaient passé plusieurs semaines à le planifier. Toute la classe était dans le coup, alors le fait qu'Alma se retrouve ici à devoir assumer toute la faute était injuste et irrégulier – comme tout le reste en ce monde. Elle devait recevoir trois mille couronnes. Personne ne croyait qu'elle oserait. Personne d'autre n'osait. Mais tous voulaient. Ce n'était pas qu'ils n'aimaient pas Eva Lund. Ses cours d'anglais étaient tout à fait potables. *My name is Alma. I am thirteen years old, I live in Oslo, I attend a very nice Norwegian school, my hobbies are horseback riding and reading, my mother's name is Mrs Brodal, my father's name is Mr Dreyer. I am a very happy pupils.*

Alma haussa les épaules en disant :

— Aucune idée !

Les mamelons de la psy étaient tout durs, comme les seins d'Alma après un bain de mer froid, l'été à Mailund. Comme un mannequin en bikini. Et cette nana avait sûrement cinquante ans. C'était dingue. Gravité, grave, la gravité. Alma mesurait-elle la gravité de la situation ? Alma souhaitait-elle dire quelque chose ? Les seins pointaient droit sur elle. Alma dit :

— N'est-on pas censé porter un soutien-gorge quand on interroge des enfants ? Ne devrait-il pas y avoir une loi sur la question ou quelque chose ?

29.09.2008

Dear Mrs Lund.

I am very sorry that I cut off your hair.

Sincerely, Alma Dreyer

Alma ne retournerait jamais dans cette école. C'était décidé. Elle n'y

était plus souhaitée. C'était décidé. Alma, Jon et Siri allaient voir la psychologue pendant une *durée indéterminée*. Mais pas maintenant, parce que maintenant c'étaient les vacances d'automne et pendant les vacances d'automne ils devaient tous employer leur temps à *réfléchir*. C'était décidé. Ils n'allaient pas non plus aller à Mailund. Mille disparaît, c'est l'hystérie générale, et puis tout d'un coup plus personne ne va à Mailund. Alma veut aller chez Jenny. La seule personne au monde avec laquelle il soit possible de discuter, c'est Jenny. Pas parce que c'est sa grand-mère (elle n'est pas comme les autres grands-mères – Jenny porte des talons hauts, ne quitte jamais la maison sans rouge à lèvres et prend les gens au sérieux). Pas non plus parce qu'elle est si vieille (elle a eu soixante-quinze ans cet été, le soir de la disparition de Mille). Mais parce qu'elle *comprend* ce qu'Alma dit, fait et pense, sans poser un tas de questions idiotes. Quand Alma l'avait appelée pour lui raconter qu'elle avait coupé les longs cheveux de sa prof et que la chose lui serait peut-être donnée à lire dans le journal du lendemain, Jenny avait répondu qu'elle *comprendait* pourquoi Alma l'avait fait.

— Parfois, on ne peut pas s'en empêcher, dit-elle.

Quand Siri apprit ce que Jenny avait dit, elle fut tellement furieuse qu'elle téléphona à Jenny et lui cria de se tenir désormais à l'écart de l'éducation d'Alma.

— C'est toujours bien d'écrire *chère* au lieu de *bonjour* quand on écrit une vraie lettre, dit Jon. Comme ça :

Chère Eva Lund,

— Hé oh ! Papa ! Je n'écris pas *chère*. Personne n'écrit *chère*. On n'est pas au xviii^e siècle, quoi !

La dernière fois qu'Alma avait vu Eva Lund, elle avait regardé fixement, à contrecœur, la grande bouche criante de sa prof. La lèvre tordue, la langue, les dents et toute cette tendre chair rose, les miettes de pain à la commissure. C'était plus un hurlement qu'un cri. Cela ne prit que quelques secondes. Et puis sa main filait devant le visage d'Eva, qui cessa de crier, dévisagea Alma – d'abord incrédule, comme si elle ne croyait vraiment pas ce qu'elle était effectivement en train de voir : la petite Alma aux yeux sombres une paire de ciseaux dans une main et l'épaisse natte blonde dans l'autre. Et puis vinrent les

larmes. Les yeux d'Eva Lund s'emplirent de deux lacs qui s'écoulèrent ensemble sur son visage.

Mais pourquoi ? Ce n'étaient pas les trois mille couronnes. Ce n'était pas que tout le monde disait qu'elle n'oserait pas et qu'elle voulait leur montrer. Ce n'étaient pas ces longs cheveux, toujours tressés en une longue natte blonde qui pendait dans son dos, et le fait que ce soit effectivement possible. Qu'effectivement il y ait cette étourdissante possibilité. Jour après jour, semaine après semaine, mois après mois, année après année, elle était restée dans la classe à regarder Eva Lund et sa longue natte. Quand elle se retournait vers le tableau, on pouvait difficilement regarder autre chose. Tantôt avec un élastique au bout, tantôt un petit ruban de soie bleu. Combien de temps cela prendrait-il de la couper (un million, deux millions, trois millions, quatre millions, cinq millions), cinq secondes max, avec de vrais ciseaux. Il faudrait opérer quand Eva serait ainsi, dos à la classe, en train d'écrire des mots anglais au tableau, *my head, my face, my arms, my hands, my tummy, my legs, my feet, my body*, il faudrait qu'elle se glisse jusqu'à elle, qu'elle la saisisse, non, pas elle, mais la natte, et puis tchic tchic tchic. Étourdissant, irrésistible, beau, possible.

Comme si tout n'était que la faute d'Alma. Comme si toute la classe n'avait pas été dans le coup. Comme si Theo ne s'était pas tenu prêt avec son portable pour filmer toute la scène. Comme si Nora et Sofie n'avaient pas mis les photos sur le Net le jour même. Comme si toute la classe n'avait pas parié avec elle.

29.09.2008

Bonjour Eva

Pardon pour ce que j'ai fait. J'espère que vos cheveux repousseront vite. J Ce n'était pas mon intention. Ce n'était pas mon idée. Vous avez toujours été une super prof. J J J À la fois en anglais et en norvégien. Surtout en norvégien. C'était marrant la fois où on a écrit des nouvelles. J Une fois encore, je regrette infiniment ce qui s'est produit. Passez une bonne fin d'année scolaire !

*Salutations,
Alma*

— Épargne-moi tes smileys, dit Siri. Tu n'as pas mesuré la gravité de

la situation, Alma ? Qu'est-ce qui te prend ?

— Maintenant, nous allons employer les vacances d'automne à réfléchir et parler, répéta Jon.

Suite au rendez-vous avec les sœurs psyflic, Siri était en colère. Siri était en colère à cause du commentaire d'Alma sur le soutien-gorge. Elle était en colère à cause de l'histoire de la natte d'Eva Lund et elle était en colère parce qu'Alma était devenue cette enfant *étrangère, incompréhensible*. Chose qu'Alma avait entendu sa mère dire à son père un soir qu'ils la croyaient endormie. Sa mère pleurait. Son père aussi.

— Je n'ai jamais rien vécu d'aussi gênant ! D'aussi affreux ! Qu'est-ce qui te prend, Alma ? Tu es sacrément indélicate.

— Tu ne pourrais pas être en colère pour un truc à la fois, dit calmement Alma.

Siri ouvrit la bouche et cria :

— Je suis en colère contre toi pour tout, Alma ! Qu'est-ce qui te prend ?

Et pour la troisième fois, Jon réitéra qu'il fallait que tout le monde se calme un peu et réfléchisse. Siri dit alors que Jon était une pauvre tache qui ne se rendait pas compte de la gravité de la situation et que s'il prononçait encore une fois le mot *réfléchir*, elle lui fourrerait une semelle de chaussure dans le bec.

Alma n'avait pas eu l'intention d'être *indélicate*. Elle aurait bien voulu être *délicate*. Mais ça lui avait échappé, là-bas dans le bureau. Vivant leur propre vie sous le fin chemisier blanc, les seins en corset de glace avaient troublé ses pensées. Alma n'avait pas voulu être insolente. En l'occurrence, elle avait posé la question en toute sincérité : N'y a-t-il pas une loi imposant aux femmes psychologues de couvrir leurs seins de sorte qu'ils ne pointent pas droit sur les gens ? L'idée n'est-elle pas de troubler le moins possible tous les tarés avec lesquels les psychologues passent leur journée à parler ? Mais la question n'avait pas précisément été perçue comme *constructive* par les personnes présentes.

— Je ne vois aucune issue constructive à ce rendez-vous, dit la femme policier, avant de ranger quelques papiers dans un dossier et de le refermer brutalement.

Elle regarda Jon et Siri.

— Je propose de nous revoir après les vacances d'automne et d'employer les deux prochaines semaines à réfléchir.

Elle regarda Alma.

— Et je voudrais te répéter, Alma, combien cet incident à l'école est sérieux et combien nous le prenons au sérieux dans la police. Tu as gravement offensé une autre personne, tu as commis un crime grave, sais-tu ce que cela signifie ? Cela signifie que si tu avais été plus âgée, il aurait été question d'une peine pouvant aller jusqu'à deux ans. Je parle là de prison. Et c'est vraiment décourageant que tu viennes *railler* tout haut. Je suis déçue et peinée par l'issue de ce rendez-vous.

Alma ne savait pas ce que voulait dire *railler*. Mais le mot lui plaisait.

La psy était devenue parfaitement mutique. C'est pourquoi la flic avait dû intervenir et être déçue et peinée et parler du bon résultat des rendez-vous constructifs. Mais la psychologue (qui avait parlé, parlé, parlé, parlé, parlé et parlé) avait donc été réduite au silence à la mention de ses seins.

Là, je t'ai coupé le sifflet, pensa Alma, mais elle ne le dit pas.

Alma Askeladd raille toujours ailleurs qu'à Albury en Australie.

Målbinde, couper le sifflet, signifie : figer dans la discussion, laisser sans réponse, faire taire. Ils avaient parlé de contes en cours de norvégien et lu l'histoire de la princesse que personne ne pouvait faire taire, et Eva Lund avait ouvert le dictionnaire et déclamé : figer dans la discussion, laisser sans réponse, faire taire. Et puis Eva Lund avait divisé la classe en groupes de deux et de trois et lancé un jeu dans lequel tous devaient essayer de se couper le sifflet.

Après l'épisode des ciseaux, on parla d'Alma dans *Dagbladet*, VG et partout sur Internet. *Dagbladet* en fit sa une dans le cadre d'une série sur la violence dans les écoles norvégiennes : *Une fille de treize ans coupe les longs cheveux de sa prof*, était-il inscrit en très gros caractères, et dans le journal il était écrit :

Sa natte faisait la fierté de cette enseignante de cinquante-deux ans. Mais l'œuvre de toute une vie a été coupée net quand une élève de treize ans est passée à l'attaque pendant le cours d'anglais et a retranché quarante-deux centimètres de sa chevelure.

Bonjour Eva Leva Lund,

Ma mère et mon père, la police et la psychologue, le proviseur, les élèves et vos collègues, et toutes les personnes de la Norvège entière disent que je dois vous écrire une lettre pour vous demander pardon. Je vous demande par là même pardon. Il était écrit dans le journal que votre natte mesurait quarante-deux centimètres.

Salutations de la railleuse raillante raillarde Alma Dreyer, 4^e B

Siri et Jon vinrent chercher Alma à l'école dans le bureau du proviseur. Rien ne fut dit. Alma remarqua que, face au proviseur, Siri n'était pas sûre d'elle. Maman qui à tout moment savait quoi dire et quoi faire et qui avait toujours des sourires à revendre. C'était ce que les gens disaient de Siri.

Mais quand Siri et Jon arrivèrent dans le bureau du proviseur pour chercher Alma après l'histoire des ciseaux, Siri n'avait pas de sourires à revendre. Siri était désorientée. Alma ne pouvait pas savoir qu'elle était submergée de souvenirs et que, croisant le regard du proviseur et le visage détourné d'Alma, elle se remémorait un moment où Alma avait six ans et allait commencer à l'école.

Dans la cour d'école, Siri, Jon et Alma attendaient que le nom d'Alma soit appelé. Alma vêtue d'une robe à carreaux rouges et blancs sur un jean bleu, avec sa coupe courte sombre et ses yeux sombres brillants, le grand cartable neuf sur son dos étroit, aux courbures de violon. Elle se souvenait de la main d'Alma qui se cramponnait à la sienne. Et quand le proviseur appela son nom, Alma tendit les bras vers sa mère et lui chuchota à l'oreille : *J'ose quand même. Lâche-moi la main.* Et puis elle traversa la place seule, jusqu'à l'institutrice et au proviseur, les salua poliment, et alla rejoindre en silence les autres enfants dans le rang.

Et voilà où nous en sommes maintenant, songea Siri, en regardant sa fille qui, assise dans le fauteuil en osier dans la cuisine, refusait de lui parler. *Cette enfant étrangère. Quand est-ce arrivé ? Quand l'avons-nous perdue ?*

Bonjour Eva

Pardon de vous avoir coupé les cheveux. J'espère qu'ils repousseront vite et que vous passerez une bonne fin d'automne.

*Cordialement,
Alma Dreyer, 4^e B*

Seuls, comme chacun sur sa planète respective, Jon et Siri se contournaient, et aimaient cette enfant étrangère. Et la petite Liv avec ses mèches blondes sautait de planète en planète en chantant une chanson de son invention.

Siri s'assit sur la chaise de cuisine et pleura en criant à sa fille :

— Tu ne comprends pas qu'on ne peut pas lui envoyer la lettre avant que tu montres que tu es vraiment, vraiment peinée, que tu es vraiment sincère ?

5 Je m'appelle Alma. J'ai treize ans, j'habite à Oslo, je vais dans une école norvégienne très bien, mes loisirs sont l'équitation et la lecture, ma mère s'appelle Mme Brodal, mon père s'appelle M. Dreyer. Je suis une élève très heureuse.

6 Chère madame, je suis vraiment navrée de vous avoir coupé les cheveux. Bien à vous, Alma Dreyer.

Il essaya avec des mots.

Jon dit à Alma qu'elle était la prune de ses yeux, sans vraiment avoir assuré ses arrières, il ne savait pas ce que le terme prune recouvrait en réalité, *le globe oculaire* ? ni pourquoi il employait cette expression précise.

Treize ans. Petite et poupine. Courte chevelure noire. Un jour, il la retrouva devant l'école et l'emmena dans une pâtisserie boire un chocolat chaud et manger un petit pain de carnaval. Ils passèrent devant une table où une jeune femme buvait un café avec son bébé sur les genoux. La femme ne leva pas les yeux pour regarder Jon. Elle ne fit pas attention à lui. Il remarquait ce genre de choses. À une autre table se trouvaient des jeunes filles qui, à leur passage, baissèrent les yeux en pouffant de rire.

— Ceci est notre nouvelle tradition, dit-il crânement. Une tradition père-et-fille.

Alma ne répondit rien.

— Tu connaissais ces filles, là ? demanda-t-il doucement.

— Elles sont dans la classe parallèle, répondit-elle.

Deux très gros pains à la crème se trouvaient entre eux sur la table. Il parlait d'une voix un peu trop forte (oh, comme il peinait, mais il n'avait pas la moindre idée de quoi lui parler) et le couple âgé qui prenait un café un peu plus loin se retourna et la vieille dame sourit.

— Comme c'est sympathique de sortir avec son papa, dit-elle.

Alma baissa les yeux et la vieille dame regarda Jon en souriant encore une fois. Tout cela l'agaçait. L'humeur maussade d'Alma, sa propre voix forte, joviale, les gens qui les regardaient, le sourire de la vieille dame. On n'était pas au théâtre, merde ! Et puis il se pencha par-dessus la table et prononça ces mots qu'il n'employait jamais par ailleurs : *prune de mes yeux*. Il les dit à mi-voix. Il voulait qu'elle comprenne qu'elle était aimée, vue, qu'elle pouvait se sentir en

sécurité. Mais elle le stoppa immédiatement. Elle tendit la main au-dessus de la table et infiltra ses doigts d'enfant encore potelés entre les siens en disant :

— Ce n'est pas comme si tu devais trouver des choses à faire, papa, comme si tu devais dire et faire des choses juste pour moi.

Il se défendit :

— Non, Alma, je le fais parce que j'en ai envie, j'aimerais vraiment que nous fassions des choses ensemble, que nous créions nos traditions à nous – et tu es véritablement la *prunelle de mes yeux*.

Elle se tut, retira sa main et picora un peu son petit pain, elle se mit de la crème sur les doigts qu'elle essuya sur une serviette. Elle baissa les yeux. Sa courte chevelure noire était brossée en arrière, si bien que son épi était tout dressé, comme chez un personnage de bande dessinée, ce qui donnait une empreinte comique à son visage par ailleurs si sérieux. Quand elle était petite, ils l'appelaient le Bouchon.

— Je n'aime même pas les petits pains de carnaval, dit-elle avec un geste résigné. C'est trop poisseux.

Il avait envie de se lever et de partir, ou de pleurer, ou de boire, ou tout cela en même temps, il ne le supportait pas, elle voulait trop, et de son côté il était là à souhaiter qu'elle le comprenne, *qu'elle le comprenne*, et n'ait pas juste perpétuellement besoin de lui, tout en admettant bien entendu combien c'était déraisonnable, ce souhait qu'elle le comprenne. Alma était une enfant, une enfant qui plaçait entre ses mains tout son grand amour. Il lui dit qu'elle pouvait prendre autre chose, ce qu'elle voulait, la vitrine était pleine de gâteaux, de petits pains garnis, de viennoiseries et de tartes au chocolat, et pendant qu'il parlait, il comprit, ou peut-être ne comprit-il pas sur le moment, mais plus tard, qu'ils en étaient arrivés au point où il reculait devant l'idée de lui dire qu'il l'aimait, car elle aurait alors lâché tout ce qu'elle avait dans les mains (son chocolat chaud, son petit pain de carnaval, son verre de jus de fruit, tout !) et se serait jetée dans ses bras ou sur ses genoux. Ses mouvements étaient si impétueux qu'il y avait toujours quelque chose de renversé – chaises, tables, piles de papiers, vases en verre. Dans sa ferveur de l'embrasser, elle ne s'apercevait pas de la présence d'objets autour d'elle.

Alma avait grandi, tout comme les autres filles, et était maintenant

trop grande pour ses genoux, son derrière potelé un peu large, ses longs bras fins, ses longues jambes fines, ses mains gauches, les boules dures, osseuses sous son tee-shirt, là où viendraient les seins, le corps de sa fille n'était plus exactement le poids, la chaleur et la souplesse enfantine qu'il fallait, mais quelque chose d'autre, quelque chose d'étranger et d'envahissant.

— Ou alors on peut partir tout de suite, dit-il. On se trouvera une autre tradition.

Il regarda les tables, aperçut une jolie femme en robe rouge et songea aux coquelicots écarlates qu'il avait vus à Gotland bien des années plus tôt quand il était avec Siri. Il sourit à la femme et elle lui rendit son sourire.

Alma hocha la tête.

— Une autre tradition père-et-fille, dit-il.

Il avait déjà revêtu son manteau, son bonnet et ses gants. Elle hocha encore la tête. Les yeux sombres sous sa mère.

— On peut aller regarder la mer, dit-il. Pas aujourd'hui, mais un autre jour. Bientôt. On peut aller regarder la mer et fêter l'approche du printemps.

À présent, il ne pouvait partir assez vite, mais Alma mettait du temps à enfiler ses moufles, son bonnet, son écharpe, sa doudoune, et Jon resta à respirer et à travailler sa maîtrise de soi. Ne pas perdre patience. Ne pas perdre patience. Ne pas perdre patience. Quand Alma était plus jeune, à l'âge de six, sept ans, elle se défendait contre l'impatience de Siri et Jon en se réservant le droit de passer exactement autant de temps qu'il lui fallait pour faire ce qu'elle avait à faire – que ce soit dessiner, manger, aller aux toilettes, jouer avec ses poupées. Passer beaucoup de temps à s'habiller, surtout pour les vêtements d'extérieur, était une habitude qu'elle avait adoptée depuis des années. Car tout devait être fait d'une façon précise et dans un ordre précis. Afin d'être agréables à porter, les vêtements ne devaient pas toucher le corps. Interstices et amas étaient à éviter, il fallait bien remonter les chaussettes sur la jambe, de sorte qu'elles soient bien tendues sur le pied du collant, et il fallait toujours bien mettre les moufles sous les poignets de la doudoune. Tout cela prenait du temps, et Siri comme Jon savaient que rien ne servait de dire qu'il était peut-

être possible de s'habiller un peu plus vite, que ce n'était peut-être pas capital que les moufles soient enfilées avant ou après la doudoune.

Quand Alma était plus jeune, pareilles remontrances auraient abouti à ce qu'elle ôte tous ses vêtements, se dénude, pour ensuite recommencer à s'habiller entièrement depuis le début. Et elle avait beau être plus âgée, rien ne servait d'insister maintenant non plus. L'impatience de Siri et Jon exerçait sur Alma le même effet que le géant sur les voyageurs, elle se pétrifiait et restait immobile.

Alma, tu vas arriver en retard à l'école.

Alma, tout le monde t'attend.

Alma, c'est sans importance aucune que tes moufles soient au-dessous ou au-dessus de ta doudoune.

Alma brossa sur son bonnet quelques invisibles miettes de petit pain, elle ne voulait pas le mettre sur sa tête avant d'en avoir brossé les miettes, elle brossa et brossa, et puis elle le secoua, le posa sur la table et le brossa encore.

Jon ferma les yeux en respirant. Il ouvrit les yeux et dit doucement – et aussi tendrement qu'il put :

— Tu crois que tu seras bientôt prête ou je vais t'attendre dehors ?

Alma examina son bonnet et passa la main dessus.

— Tu peux m'attendre ici ? Je veux partir avec toi !

La vieille dame à l'autre table les regardait. Elle dit :

— Vous partez déjà ? Le petit pain n'était pas bon, finalement ?

Jon lui sourit, tout en se demandant quelles bonnes puissances l'empêchaient de la cogner en lui criant qu'il était temps qu'elle apprenne à se mêler de ses propres affaires et à fiche la paix aux autres.

Alma brossa quelques miettes sur son bonnet, il importait de ne pas se balader avec des miettes sur son bonnet, c'était le genre de choses que les filles de la classe parallèle commentaient, et puis elle s'imaginait levant le regard, celui qui pouvait tuer, et transformant la pâtisserie entière en un enfer de tables, chaises, assiettes, couverts renversés, verres brisés, viennoiseries, gâteaux, petits pains garnis ornés de bouquets de persil répandus par terre. Le bruit de gens qui s'efforçaient de ne pas en faire, parce qu'ils avaient si peur de ce qu'elle pourrait leur infliger. Debout, accroupis, couchés, recroquevillés et à demi cachés derrière une table ou une chaise renversée. Elle imaginait son regard coulant d'un visage à l'autre. La femme en robe rouge coquelicot. La vieille dame avec sa tasse de café qui refusait de laisser la paix aux gens. Les filles de la classe parallèle. Papa en train de sortir. *Pas le courage d'attendre ici. J't'attends dehors.* La mère du nourrisson. Le petit nourrisson qui ne comprenait pas ce que tous les autres croyaient comprendre, à savoir que leur seul espoir de survie était un silence assourdissant. Le bébé criait parce qu'il avait faim et que sa mère ne voulait pas déboutonner son chemisier pour lui donner le sein. Alma ouvrit la bouche et leur fit entendre à tous, aux vivants et aux morts, sa voix. Elle s'écria : fermez sa gueule à ce bébé de merde ! Sa voix était claire et rauque, comme si elle avait dû recourir à tout ce qu'il lui restait de son pour expulser ces mots précis.

La femme à la robe coquelicot se leva et marcha lentement vers Alma. Elle désigna la chaise vide, sur laquelle Jon avait été assis tout à l'heure. Elle dit :

— Cette chaise est libre ? Ça ne te dérange pas que je la prenne ?

Alma fit un signe de tête.

La femme dit merci, prit la chaise et la porta jusqu'à sa table. Et puis la scène se reproduisit. La femme à la robe coquelicot se leva et marcha lentement vers Alma. Elle dit :

— Tu comprends bien que cette petite fille n’y peut rien si elle pleure. Et que personne ne peut rien y changer. Mais je vais t’aider. Donne-moi ta main !

Et Alma lui donna la main et la femme l’attira contre elle et la tint fermement et Alma pleura et pleura.

Toutes les miettes avaient disparu du bonnet maintenant. Plus la moindre miette.

— Au revoir, alors, dit la vieille dame qui ne pouvait pas fiche la paix aux autres.

Alma ne répondit pas et ne se retourna pas non plus en partant. C’était Mille qui avait dit qu’il ne fallait jamais se retourner. Quand on se retournait, ça tournait toujours mal. Mais Alma s’était retournée cette fois-là dans la voiture de grand-mère et Alma avait vu que Mille était assise sur le bas-côté et Alma avait dit *stop !* Elle se souvenait clairement d’avoir dit *stop !* et puis elle avait dit *on la prend ?* et grand-mère avait dit *prend qui ?* et Alma avait dit *personne, j’ai cru voir quelqu’un, ok*, avait dit grand-mère, *alors, on rentre à la maison*, et puis elles avaient fait le dernier tronçon jusqu’à Mailund, et cette nuit-là Alma avait effectivement pensé que grand-mère n’était pas tout à fait elle-même, qu’elle avait peut-être trop bu.

Les filles de la classe parallèle pouffèrent, mais Alma ne se retourna pas.

Cela remontait à plus de quatre ans, mais Siri se souvenait que c'était un dimanche, qu'il pleuvait, elle se souvenait de tout, elle se souvenait de l'ordinateur portable de Jon sur la table à manger, ouvert, écarté, éhontément invitant.

Elle se souvenait de s'être penchée sur l'écran pour lire. C'était un e-mail de Jon à une femme qui s'appelait Paula Krohn.

Je pense à comment ç'aurait été, juste toi et moi, le matin, dans la matinée, l'après-midi, le soir, la nuit, et je pense à tout ce que tu es, et à tout ce que tu peux me montrer et à tout ce que je veux faire avec toi. Tu me demandes si je suis malheureux, si penser à toi me rend malheureux, mais le simple fait de savoir que tu existes me rend heureux (j'imagine ton visage, tes cheveux, tes yeux, ta lumière, tes seins, ton ventre, ta peau douce), mais la situation est ce qu'elle est – et peut-être me rend-elle malheureux. Je pense à toi le matin, dans la matinée, l'après-midi, le soir et la nuit, mais je ne puis être avec toi autrement qu'en pensée, parce que, oui, tu sais. Parce que.

D'abord un soulagement. Tout se mettait en place. Tous les soupçons étaient confirmés. *Je ne suis pas folle.* Elle avait eu raison, même si, maintes et maintes fois, il lui avait dit qu'elle se trompait, qu'elle ne faisait que s'imaginer des choses, que ce n'étaient que des rêves et des fantasmes, mais elle avait eu raison. Elle n'était pas folle. Tout n'était qu'un foutu mensonge.

Siri lut le mail encore une fois.

Mais je ne puis être avec toi autrement qu'en pensée, parce que, oui, tu sais. Parce que.

Parce que – quoi donc ?

Parce qu'il était marié avec Siri ? Parce que Siri était un fardeau si lourd qu'il ne pouvait se décrire avec des mots ? Elle retint son souffle. Qu'avait-elle fait de sa vie ? Parce qu'elle était un fardeau si lourd

qu'il ne pouvait se décrire avec des mots ou parce qu'elle lui était si totalement invisible, si insignifiante, si légère, si fuyante, si oubliable, si transparente qu'elle ne valait pas la moindre lettre d'alphabet ?

Parce que, oui, tu sais. Parce que.

Elle le lut encore une fois. Et encore. Pourquoi n'avait-il pas écrit : *Parce que je suis marié avec Siri et que notre histoire est un fardeau si lourd qu'il ne peut se décrire avec des mots. Ou Parce que je suis marié avec Siri et que notre histoire est si légère qu'elle ne vaut pas la moindre lettre d'alphabet.*

Elle ne dit rien à Jon. Ni le premier soir ni le deuxième, ni non plus le troisième.

— Qu'y a-t-il ? demandait Jon. Tu es très silencieuse. Quelque chose ne va pas ?

— Non, rien, disait Siri.

La fois suivante où elle inspecta sa boîte de réception, il avait effacé la lettre.

J' imagine ton visage.

Mais Siri avait appris les mots par cœur, elle pouvait les écrire les yeux fermés, les chanter à l'église, les déclamer devant le roi, et elle se souvient qu'elle se demandait s'il y avait de la place pour elle dans ce pays où se trouvait alors Jon, ce pays qui s'appelait matin, matinée, après-midi, soir et nuit ? Existait-il des brèches entre le soir et la nuit ? Entre la matinée et l'après-midi ? Entre l'après-midi et le soir ?

Dans les mois qui suivirent la lecture de cette lettre, elle commença souvent sa journée par se la réciter pour elle-même, comme un texte difficile qu'elle devait réviser, pour ne pas l'oublier, elle tournait et retournait les caractères, imaginait Jon qui écrivait, et Paula qui lisait, et les mots se décomposaient, se transformaient et créaient de nouveaux sens et contextes, selon l'endroit de la lettre où elle choisissait d'entrer et celui où elle choisissait de sortir.

Je pense à comment ç'aurait été, juste toi et moi.

Si Siri avait dit quelque chose, elle aurait peut-être dit : c'est la chanson du génie du froid. Le pire est que je n'arrive pas à dire combien c'est douloureux. Tu prends des rendez-vous avec une autre et tu te réjouis à cette perspective et tu me mens et tu disparais dehors avec le chien, *je vais acheter du lait, je vais acheter du pain.* Mais

personne ne peut te forcer à rester avec moi, et je sais que je devrais partir maintenant, parce que je n'y arrive pas, je n'arrive pas à être un corps parmi d'autres corps.

Et moi qui croyais que nous étions l'exception, que nous étions la grande exception, que tu étais mon seul et unique, et moi ta seule et unique, et que la catastrophe qui frappe tous les autres, la plus embarrassante de toutes les catastrophes, la plus humiliante et la plus banale, celle au-dessus de laquelle nous nous élevons et dont nous nous moquons un peu quand elle frappe les autres (le mensonge, l'infidélité, le règlement de comptes, la réconciliation et le nouveau mensonge éternellement répétés) – ne nous frapperait pas, nous. Je voulais être ta seule et unique, pas un corps parmi tous les autres corps, corps nus alignés, corps nus défilant, un corps parmi tous les autres corps, avec des fonctions corporelles et des parties du corps, belles ou laides, saines ou malades, fortes ou faibles – la nudiste, l'athlète, la patiente (telle qu'on la dénomme dans le rapport médical), le cadavre – un corps parmi d'autres corps, dépourvu de honte, dépourvu de lumière, dépourvu de secrets, notre façon de nous toucher, les bruits que nous faisons, ce que nous nous disons quand nous couchons ensemble, car c'est maintenant l'autre qui est secret, le seul et l'unique, *vais acheter du lait, vais acheter du pain*.

Une nuit, il n'y a pas si longtemps – Jon n'arrivait pas à dormir et il était venu se coucher auprès de Siri –, elle lui parla d'un monde où les abeilles disparaissent sans qu'on se l'explique. (Est-ce que tu racontes des histoires à Paula Krohn quand elle n'arrive pas à dormir ? Te raconte-t-elle des histoires ?) Elles disparaissent en Belgique, en France, aux Pays-Bas, en Grèce, en Italie, au Portugal, en Espagne, en Suisse et en Allemagne. Elles disparaissent à Taiwan et aux États-Unis. Les apiculteurs ont perdu pas moins de quatre-vingt-dix pour cent de leurs colonies d'abeilles. On dit que les colonies perdent le sens de l'orientation et ne retrouvent pas la ruche, on dit que les organes internes des abeilles deviennent plus grands, si grands qu'elles explosent, peut-être, et meurent. Celles que l'on retrouve sont atteintes de toutes sortes de maladies. Mais la plupart ne sont pas retrouvées. Des milliards d'abeilles disparues, volatilisées. Dans le monde entier. Entends-tu leur bourdonnement ? Elles ont disparu dans les airs. Elles

se sont décomposées et sont devenues poussière. [Pas la bonne](#), mais la mauvaise. Elles se sont cachées de toi et de moi, de tout et de tous ceux qui, au fil des temps, les ont trahies. Et nul ne peut dire où l'histoire de la disparition des abeilles commence ni où elle s'arrête, on peut juste dire qu'elles disparaissent.

— Ola avait des abeilles, dit Siri, oui, enfin, tu le sais. Et puis un jour j'ai trouvé une recette de ce qui en anglais s'appelle *sweet bee banana bread*, et c'était si bon que j'en faisais et j'en refaisais, et tous ceux qui venaient au restaurant de Frognerveien voulait du *sweet bee banana bread*, et le secret, c'était le miel, bien sûr. Le miel. Je lisais tout sur le miel. Et sur les abeilles. J'ai lu Virgile, qui dans le quatrième chant du poème des *Géorgiques* parle d'abeilles, d'apiculture et de la société des abeilles. "On a dit", écrit Virgile – tu écoutes, Jon ? J'allume la lumière pour te faire la lecture – "on a dit que les abeilles avaient une parcelle de la divine intelligence et des émanations éthérées ; car, selon certains, Dieu se répand par toutes les terres, et les espaces de la mer, et les profondeurs du ciel."

Siri ne regarda pas Jon et ne reposa pas non plus son livre.

— Tu veux en savoir plus ? dit-elle, mais elle n'attendit pas sa réponse.

— Virgile considérait que les abeilles étaient immortelles, qu'elles faisaient partie du divin. "Et le miel embaumé exhale l'odeur du thym." Elles sont précieuses à ce point. Ou l'étaient. Avant de disparaître, détruites par nous, détruites par les destructions. "C'est de Dieu que les troupeaux de petit et de gros bétail, les hommes, toute la race des bêtes sauvages empruntent à leur naissance les subtils éléments de la vie ; c'est à lui que les êtres sont rendus et retournent après leur dissolution ; il n'est point de place pour la mort, mais, vivants, ils s'envolent au nombre des constellations et ils gagnent les hauteurs du ciel."

Elle reposa le livre.

— Il n'est point de place pour la mort. Que crois-tu qu'il ait voulu dire par là ?

Elle n'attendit pas la réponse.

— Et pourtant si. Il y a plein de place. Partout, il y a de la place. Même dans ce qu'il y a de plus trivial et de quasi imperceptible. *Vais*

acheter du pain, vais acheter du lait. Les causes de la disparition des abeilles peuvent être nombreuses. Qu'en penses-tu ? Un gaz invisible ? Les pesticides ? La mauvaise alimentation ? Le parasitisme ? Les organismes pathogènes mutants ? Le stress causé par la sécheresse – conçois-tu chose plus triste qu'une abeille stressée ? Des cultures génétiquement modifiées ? Le rayonnement électromagnétique ? Certains pensent que c'est le fait du terrorisme. D'islamistes voulant nuire à l'agriculture américaine. Quoi qu'il en soit, cette disparition a été douloureuse.

— Savais-tu, poursuivit-elle, et maintenant elle chuchotait, parce qu'il s'endormait, ou faisait comme si, que sans les abeilles pour polliniser les plantes, nous perdons un tiers de la nourriture que nous mangeons ?

Tes cheveux, tes yeux, ta lumière.

Un jour, avant l'ère du courrier électronique, avant Alma, avant Liv, à l'ère de l'imperméable et des hanches maigres, Jon avait écrit une lettre à Siri et dans cette lettre il avait écrit : *ta lumière luit*. Et, régulièrement, il le lui disait aussi. Elle était lumière. Elle luisait. Il avait besoin d'elle. Elle était la seule et l'unique.

Mais même les mots (les déclarations d'amour), il les avait redonnés à une autre. Des mots qui, mis ensemble d'une manière ou d'une autre, c'est-à-dire pas d'une manière ou d'une autre, mais d'une manière tout à fait spécifique, constituaient la somme de l'histoire de Siri et Jon. Mais maintenant il avait donné les mots à une autre. Siri n'était plus la seule et l'unique. Elle n'était pas la seule qui *luisait*. Maintenant l'histoire était ainsi (et ce n'est pas une histoire particulièrement originale, c'est tout bonnement une histoire extrêmement banale et embarrassante) : d'abord Siri avait lui. Puis Paula avait lui. *Ta lumière luit*. Des foutus mensonges, tout ça.

(À la décharge de Jon, le mari infidèle, il faut préciser que c'est un écrivain en proie à l'angoisse de la page blanche. Il aurait, depuis plusieurs années, dû rendre le troisième tome de ce qui aurait dû être la trilogie de la décennie, mais ne trouve pas de mots pour ce qu'il veut écrire, la seule chose qu'il ait trouvée est qu'il veut écrire *un hymne à tout ce qui demeure et à tout ce qui se disloque*, et ça ne suffit pas à la longue, il en a durement fait l'expérience, un hymne à tout ce

qui demeure et à tout ce qui se disloque, ce sont tout bonnement des foutaises. En d'autres termes, on ne peut attendre de Jon – il est déraisonnable d'attendre ou d'exiger – un homme en proie à l'angoisse de la page blanche, qu'il invente de nouveaux mots chaque fois qu'il a le béguin pour une femme.)

Mais cette histoire de *lumière*, elle ne pouvait la pardonner. *Tes cheveux, tes yeux, ta lumière.*

Que l'autre femme ait eu des cheveux et des yeux n'était que de raison, Siri aussi avait des cheveux et des yeux, la plupart des femmes ont des cheveux et des yeux, mais Jon ne mettait pas l'accent sur les cheveux et les yeux simplement pour confirmer ce qui était évident : que Paula Krohn avait des cheveux et des yeux. C'eût été notable (et une histoire autrement plus originale) que Paula Krohn se révélât être une femme chauve sans yeux. Non, Jon mettait l'accent sur les cheveux et les yeux pour l'assurer que : *Je te vois. Tes cheveux spécifiques. Tes yeux spécifiques. Tu n'es pas un corps parmi d'autres corps. Tu es la seule et l'unique.*

(Déterminer dans quelle mesure il pensait effectivement que Paula Krohn était la seule et l'unique est indifférent dans ce contexte. Ce qui s'était déroulé dans la tête de Jon quand il avait composé sa lettre était très différent de ce qui se déroula dans la tête de Siri quand elle la lut. Les lettres d'amour de Jon étaient très vraisemblablement une manifestation d'un échange très ordinaire où les règles d'achat et de vente, d'offre et de demande, du donner et du prendre étaient claires et sans équivoque : *Tu es vue et décrite par moi. Peux-tu maintenant te dépêcher de me voir et de me décrire ?*)

Mais l'autre femme n'avait pas seulement des yeux et des cheveux, elle avait aussi la *lumière* – et ça, il aurait pu s'en garder, pensait Siri.

Et si elle avait raconté à Jon qu'elle avait lu la lettre, qu'elle avait failli s'effondrer pour ne plus pouvoir se relever, comme une marionnette, que la douleur était physique, qu'elle était lourde et froide, comme un gavage avec des pierres, elle lui aurait peut-être demandé :

— Est-ce qu'on luit en même temps, Paula Krohn et moi, comme les tours jumelles de Thacher Island ? Ou ai-je cessé de luire à l'instant où Paula Krohn s'est mise à le faire ? Et de combien de lumières parlons-

nous au juste ?

Siri cassa un verre, mais ne se taillada pas. Siri n'avait pas le goût de ce genre de drames, qui ne feraient que parfaire la banalité. Elle ne voulait pas verser dans le kitsch. Un corps parmi d'autres corps qui se coupait la main ou le pied parce que son mari la trompait. À la place, elle noua ses lacets si lâches qu'elle manquait de trébucher et de perdre l'équilibre en sortant. Nul ne devait apprendre qu'elle était réduite à un *parce que*. À du kitsch. À l'histoire banale d'une femme banale qui se tailladerait. Mais il fallait bien faire quelque chose – et c'est pourquoi elle noua ses lacets si lâches qu'elle manquait de trébucher et de perdre l'équilibre, et se vêtit légèrement et grelotta quand vint le froid.

Et si elle avait dit quelque chose à Jon, elle aurait peut-être dit :

— Que lui as-tu raconté sur moi ? Pourquoi me livres-tu ? Puis-je l'appeler, puis-je les appeler, toutes ? Paula Krohn fois Paula Krohn fois Paula Krohn à l'infini, et entre nous tout n'est qu'un foutu mensonge.

Pendant les semaines et les mois après que Siri avait lu la lettre, Paula Krohn se fit grande et puissante. Siri l'avait googlée et avait découvert qu'elle avait trente-quatre ans, qu'elle travaillait dans une galerie d'art et habitait Uelands gate. Elle avait cinq cent soixante-sept amis sur Facebook. Sa photo de profil n'était pas nette, avec une mise au point légèrement floue intéressante, elle avait le regard taquin et de longs cheveux clairs. Paula parlait et disait : *Je suis belle et intéressante, ma photo n'est pas comme toutes les autres photos, j'ai le regard taquin, je suis la seule et l'unique*. Oui, toutes les belles femmes, ainsi que celles qui n'étaient pas tout à fait aussi belles, mais que Siri pensait susceptibles de faire craquer Jon, quelque chose dans les longs cheveux, les épaules étroites, la jolie poitrine, le regard espiègle, se firent grandes et puissantes. Elles étaient partout. Dans les cafés. À la supérette. Sur Facebook. Dans la rue. Au club de gym. Dans la forêt. Dans les vagues. Et toutes étaient la seule et l'unique, et Siri un corps parmi d'autres corps. Et Siri parcourait des yeux leurs visages et leurs corps, d'abord totalement anéantie (trompée, dupée, remplacée, éliminée par retouches successives, exclue), mais ensuite curieuse (s'il peut les regarder, je le peux aussi) et au fil du temps avide, éhontée.

Et si elle avait dit quelque chose à Jon, elle aurait peut-être dit :

— Je veux voir ce que tu vois, découvrir ce que tu découvres qui les transforme en la seule et l'unique, je veux les partager avec toi, les déshabiller, caresser leur peau douce, les embrocher, couler en elles et les entendre dire ton nom, dire mon nom, *et je pense à tout ce que tu es, et à tout ce que tu peux me montrer et à tout ce que je veux faire avec toi*, les voir tomber, ressentir ce que tu ressens quand elles te regardent, me regardent.

7 Le pollen est désigné en norvégien comme poussière de fleurs.

Et à la réflexion, activité qu'il préférait éviter en ce moment, il ne pouvait dire exactement quand Siri et lui s'étaient mis à dormir chacun de son côté. Elle dans la chambre et lui sous les combles. Cette histoire de dormir chacun de son côté n'était qu'un arrangement provisoire, et ils se disaient l'un à l'autre que c'était à cause des enfants, ce qui d'ailleurs était en partie le cas. Toutes les nuits, Alma venait dans leur chambre et se couchait contre lui. *Tiens-moi ! Frotte-moi le dos ! Caresse-moi les cheveux !*

— On ne peut exclure, dit Jon, que la raison pour laquelle je n'arrive pas à écrire est que, avec Alma qui dort dans notre lit, je ne dors quasiment jamais de la nuit.

Siri se retourna vers lui en disant :

— Il n'y a pas que toi qu'elle empêche de dormir, Jon. Elle ne veut pas juste dormir avec toi. La nuit dernière, c'est contre moi qu'elle a dormi, et toi, tu ronflais. Et là, il se trouve que c'est toi qui m'as empêchée de dormir. Pas Alma. Pauvre Jon qui ne dort pas, l'autre.

Elle avait la voix stridente.

— Écoute-toi, Siri, dit Jon.

— Non, écoute-toi, toi ! As-tu seulement réfléchi au fait que je suis celle qui travaille et gagne de l'argent afin que tu puisses écrire ton putain de bouquin ? Ou ne pas l'écrire.

Et ainsi continuaient-ils.

Peu après avoir appris à marcher et quitté son lit à barreaux, Liv se mit, elle aussi, à venir dans leur chambre la nuit, elle n'avait aucune exigence de caresses. Elle arrivait dans le noir et escaladait Siri, Alma et Jon avant de se coucher en travers du lit, si bien que tous les autres étaient repoussés vers le bord. Elle ne demandait pas la permission et ne voulait pas être tenue ou caressée, elle voulait juste dormir, mais elle était celle qui prenait le plus de place dans le lit. Et ainsi se passaient les nuits. Tous, hormis Liv, qui dormait paisiblement, se

réveillaient, se rendormaient, se réveillaient, se rendormaient. Jon desserrait le bras d'Alma et le mettait le long de son corps, et elle se recollait contre lui et lui passait le bras autour du cou, et Siri posait la tête de Liv sur l'oreiller, déplaçait délicatement ses jambes pour les faire pointer droit vers le bout du lit, mais elle ne faisait alors que se redéployer et se mettre de travers.

Les rares fois où ils avaient le lit pour eux, ces nuits miraculeuses où les enfants dormaient dans leurs propres lits, il étirait le bras vers Siri, mais ses bras n'étaient pas assez longs, et elle ne bougeait pas d'un millimètre, et ils restaient ainsi en équilibre chacun à un bout du lit. Et Siri disait : *Je veux juste dormir. S'il te plaît. Laisse-moi tranquille.*

Ils se rappelaient l'un à l'autre que cette histoire de chambre à part était une solution provisoire et ils parlaient souvent du jour où ils recommenceraient à se mettre au lit ensemble.

Avant de se coucher le soir, elle portait les enfants jusqu'au lit double et les mettait du côté de Jon.

— Parce que ça évite qu'elles me réveillent la nuit, disait-elle en fermant la porte.

Jon ne protestait pas. C'était comme un cadeau qu'il lui faisait. Une nuit sans lui. Et si seulement il n'y réfléchissait pas trop, ça allait bien. Après tout, ils n'allaient pas tarder à dormir de nouveau ensemble.

— J'ai tant à faire, disait-elle, je ne fais le poids nulle part.

Au début, elle lui montait sa couette et lui faisait son lit, comme s'il était un roi, et puis Jon redescendait la couette le lendemain matin et la posait dans le lit double. Le temps passant, elle cessa de lui faire son lit, et posait la couette dans l'escalier pour qu'il puisse la monter lui-même au grenier.

Parfois ils s'envoyaient des SMS.

Je pense à toi. Tu me manques.

Je me languis de toi.

Ne me quitte pas.

Douce nuit.

Baisers.

Et un soir, elle prit une photo du verre d'eau sur sa table de chevet et la lui envoya.

Cela faisait longtemps qu'ils n'avaient pas dormi ensemble,

longtemps qu'ils ne s'étaient pas raconté d'histoires allongés l'un à côté de l'autre, et Jon lui envoya une photo d'un coin de sa taie d'oreiller. Le soir suivant, elle lui envoya une photo d'un détail d'un dessin d'enfant (d'Alma ? de Liv ?) qui se trouvait dans le tiroir de sa table de chevet, et il lui envoya alors une photo du nœud au bout du cordon qui réglait le store de la mansarde. Siri lui envoya une photo des boucles blondes de Liv sur l'oreiller avec les personnages de Thorbjørn Egner, et il lui envoya alors une photo de Siri et Jon jeunes. Elle lui envoya une photo de sa main gauche sans alliance à l'annulaire, elle ôtait toujours son alliance dans le courant de la soirée et passait du temps le lendemain matin à la retrouver (elle cherchait à côté du lavabo dans la salle de bains, sur sa table de chevet, à côté du lit dans la chambre de Liv. L'avait-elle ôtée pendant qu'elle lui lisait son histoire du soir ?). Il prit une photo de son alliance qui se trouvait sur la commode dans la mansarde, elle l'avait oubliée là quand elle lui avait monté sa couette et fait son lit. Elle lui envoya une photo des charnières rouillées de la fenêtre, il lui en envoya une d'un bouchon de vin, elle ne savait pas qu'il avait ouvert sa deuxième bouteille de Barolo ce soir-là, elle ne savait pas qu'elle n'était pas la seule à qui il envoya des messages cette nuit-là, elle ne savait pas qu'il dut se contenir le lendemain matin pour ne pas l'engueuler, engueuler les enfants, et éveiller ainsi le soupçon qu'il buvait trop, le pire, c'était la gueule de bois, elle ne savait même pas que c'était un bouchon de vin qu'il avait pris en photo, ç'aurait pu être n'importe quoi, et au fil des longs mois où ils s'envoyèrent des photos la nuit se développèrent quelques règles tacites, entre autres qu'ils ne devaient pas se demander l'un à l'autre ce qu'elles représentaient.

Et Siri lui envoya une photo d'une petite tache marron de la taille d'une tête d'épingle, entourée de ce qui était peut-être de la peau. Il crut d'abord que la tache marron était une tache de rousseur. Cela le rendit heureux. Siri avait des taches de rousseur sur les épaules, en tout cas elle en avait avant. Il regarda la photo. Quelque chose de marron. Quelque chose qui ressemblait à de la peau. Peut-être une tache de rousseur.

Jon avait un jour écrit un essai sur la jeune Mariel Hemingway. Sur une scène du film *Manhattan* où elle boit un milkshake et où Woody

Allen rompt. *Gee, now I don't feel so good*⁸, dit Mariel. Son regard. Sa jeunesse. Sa gravité. Et la surprise totale que c'est pour lui. Pour Woody Allen, qui dans le film s'appelle Isaac. Que l'amour existe.

Et quand Siri lut l'essai, elle dit :

— Mais c'est la fin qui marque, pourtant, Jon, la fin du film, sa dernière réplique. Elle va partir. Elle va être partie longtemps. Il ne veut pas qu'elle parte, mais maintenant, c'est trop tard. Et elle dit de sa voix de femme-enfant : *You got to learn to have some faith in people*⁹.

Et Jon lui envoya une photo de la jaquette de *Manhattan*.

Les cassettes vidéo étaient empilées dans le grenier. Ils n'avaient pas réussi à s'en défaire quand les DVD étaient arrivés, ils avaient été si fiers de leur collection, et Jon proposa une fois qu'ils les emportent dans le bureau sous les toits de Mailund – et les y gardent tous avec les vinyles, les livres et le reste des objets fantômes.

Siri lui envoya une photo de sa main droite, elle se plaignait parfois de ses mains, du fait qu'elles étaient sèches et mouchetées de bleu, du fait que ses cuticules étaient fendues, sensibles et douloureuses. Elle avait sur sa table de chevet un pot d'une crème onéreuse, agréablement parfumée, dont elle s'enduisait les mains tous les soirs. Il regrettait parfois le parfum de ses mains le soir, et une nuit, elle lui avait envoyé une photo du pot de crème pour les mains.

Et Jon avait pris une photo de son visage et lui avait envoyé cette photo, et sous la photo était écrit : *Puis-je venir dormir avec toi ? Tu me manques. Je peux te raconter des histoires.*

⁸ Ouh, je me sens pas très bien là.

⁹ Il faut apprendre à avoir un peu de foi dans les gens.

Mais Jon n'eut pas de réponse. Après avoir attendu un moment, bu un peu plus de whisky, il était passé au whisky, le vin rouge lui donnait mal à la tête, après avoir cherché et trouvé Steve Forbert sur YouTube, après avoir écouté Steve Forbert sur YouTube, après avoir bu encore un peu plus de whisky, il prit son portable et envoya un nouveau message.

Tu ne peux pas répondre, dis ? Je voudrais être avec toi. Je ne veux plus dormir dans le grenier.

Il regarda fixement le plafond. Pas de réponse. Qu'elle aille se faire voir ! Pourquoi les choses ne pouvaient-elles pas être simples ? Pourquoi était-il là, au grenier, exilé ? Pourquoi ne pouvaient-ils pas se coucher dans le même lit et baiser ? Était-il déraisonnable de souhaiter un peu de tendresse ordinaire, de proximité, de contact corporel ? Pourquoi la conversation devait-elle, quand ils parlaient de sexe, traiter de tout autre chose que de sexe, traiter de tout ce qui devait se passer avant le sexe ? Les tâches ménagères, par exemple. Les responsabilités. Il devait en prendre plus. Les sentiments. Il manquait d'empathie. Elle ne pouvait pas compter sur lui. Il ne voyait pas le contexte général. Les filles. Elles l'épuisaient. Le travail. Elle était débordée. Les finances. Il n'en finissait pas d'écrire son livre. Ils ne pouvaient pas vivre de ses seuls revenus à elle. Il devait se trouver un travail comme tous les autres écrivains qui ne gagnent pas d'argent avec leurs livres ou qui n'arrivent pas à les écrire. L'autre jour, elle avait carrément dit :

— Nous devons travailler à une répartition égale des obligations et privilèges.

— OK, répondit-il, avant de se mettre à crier : Combien vaut un coup ? Dis-le-moi et je paierai. Aspirer toute la maison ? Faire le dîner tous les jours ? Des journées de travail de huit heures ? Que j'écrive un best-seller ? Que je trie les ordures ? Que je vote pour le Parti

travailliste aux prochaines municipales ? Dis-le ! Combien vaut un coup ?

Il contempla son portable. Pas de réponse. Qu'elle aille se faire voir. Il écrivit un nouveau message. À Karoline cette fois.

Je vais partir quelques jours pour écrire, j'ai emprunté un chalet à Sandefjord. Tu peux venir ? Tu me manques.

La réponse vint vite.

Quand ?

Il n'avait en fait pas pensé partir pour écrire, pas maintenant, peut-être après Pâques, et il avait encore moins pensé emmener Karoline, elle était dépourvue de charme, elle l'ennuyait, il avait l'intention de mettre un terme à tout ce machin, cela durait depuis bientôt un an et il en avait marre, et puis ce n'était pas précisément sans poser de problèmes que Karoline et Kurt soient des amis intimes.

Ce qu'il avait pensé, quand on lui avait proposé d'emprunter un chalet à Sandefjord, c'était que ça pourrait lui faire du bien d'être seul, ce dont il avait besoin, c'était d'un laps de temps. S'enfermer. Sans interruptions. Et avec suffisamment de whisky. Seul. Sans Siri. Sans enfants. Sans chien. Il but une gorgée et écrivit :

Dans deux semaines. Tu peux t'échapper ?

Elle répondit vite. Elles le faisaient toutes. (Sauf Siri qui était dans le lit double et se retenait.) Il imagina toute une petite ville de femmes seules et sans sommeil qui restaient debout la nuit avec leurs téléphones portables et lui écrivaient. L'idée était à la fois réjouissante et déprimante. Son portable se fit entendre.

Kurt part aux USA dans deux semaines J donc je crois que ça devrait pouvoir marcher. Je vais vérifier si ma mère peut garder les enfants.

Jon regarda le message de Karoline. Quel âge avait-elle, au juste ? Il compta sur ses doigts. Deux ans de moins que lui. Quarante-neuf ans ? Et puis elle orne son message d'un smiley comme si elle était une gamine avec des couettes. Une petite Lolita. Une petite pépée. Il rit tout haut. C'était épouvantable. Un smiley. Elle n'était pas seulement dépourvue de charme, elle était aussi bête comme une oie. Il écrivit :

Je ne veux plus jamais aller où que ce soit avec toi ni te parler. Tu es

dépourvue de charme, pathétique, ridicule, laide et ennuyeuse, et je déteste coucher avec toi et ta chatte flétrie, et tu pues et tu me rappelles tout ce qui est méprisable en moi et en tout ce putain de monde. J Jon.

Il lut le message. Oui, c'était tout à fait ça ! Et puis il appuya sur *delete*. C'était sans importance, du reste. Pourquoi ne pas partir à Sandefjord avec Karoline ? Il pouvait aussi bien aller à Sandefjord avec Karoline que ne pas y aller. Karoline voulait baiser, au moins. Elle voulait de lui, au moins. Son portable se fit encore entendre. Elle était enthousiaste, cette bonne Karoline. Il regarda le message.

Jon – déjà songé que tout ce qu'on fait a des conséquences ? Toujours.

Jon sursauta. Putain, c'était quoi ça ? Avait-il envoyé le message de la chatte flétrie à Karoline malgré tout ? Il regarda la bouteille de whisky. Que diable avait-il fait, cette fois ? Il se mit à transpirer. Il vérifia les messages envoyés. Non, il ne l'avait pas envoyé. Il vérifia les messages supprimés – il s'y trouvait bien. Il ne l'avait pas envoyé. Il l'effaça encore une fois, et répondit par l'affirmative quand le portable lui demanda s'il était sûr de vouloir le supprimer. Il regarda le message qu'il venait de recevoir.

Jon – déjà songé que tout ce qu'on fait a des conséquences ? Toujours.

Il regarda le numéro de téléphone duquel le message avait été envoyé. Il ne le reconnut pas. Était-ce Siri qui lui envoyait des messages d'un autre téléphone ? Un téléphone dont il ignorait l'existence ? L'avait-elle percé à jour ? Il sentit le whisky remonter et dut mettre sa main devant sa bouche pour ne pas vomir. Il avait un goût de sang et de vomi dans la bouche. Il respira. Inspiration, expiration. Inspiration, expiration. Inspiration, expiration. Tout allait bien. Il n'allait pas vomir. Il n'allait pas mourir. Ce n'était rien. Il était ici. Chez lui, dans sa maison. Il n'était pas ailleurs. Mais d'une manière ou d'une autre, Siri avait hacké l'échange de SMS de cette nuit et lui avait envoyé un message d'un portable dont il ignorait l'existence – et pourquoi avait-elle un portable dont il ignorait l'existence ? Jon composa le numéro des renseignements et n'obtint aucun résultat. Et puis vint un autre message.

Tout ce que vous faites a des conséquences. Toujours. Toujours. Toujours. Toujours.

Il prit sa respiration et écrivit :

Qui êtes-vous ?

Il n'eut pas longtemps à attendre.

Je sais qui je suis et je sais qui vous êtes. Et vous n'avez pas dit tout ce que vous saviez sur la cause de sa disparition. Salutations d'Amanda.

Puis vint encore un message.

Je suis la mère de Mille, mais vous l'aviez peut-être compris.

Presque un an s'était écoulé depuis sa disparition. L'été 2009, Jon, Siri et les enfants passèrent précisément quatre jours à Mailund avant de remballer toutes leurs affaires et de rentrer à Oslo. Jenny et Irma restaient à boire du vin rouge jusque tard dans la nuit et ne voulaient rien avoir à faire avec le reste de la famille. Les deux dames se trouvaient soit dans les appartements de Jenny (le premier étage) soit dans ceux d'Irma (le sous-sol) et, comme Liv refusait de s'arrêter de pleurer après avoir croisé une Jenny ivre morte dans la cuisine tôt un matin de la fin du mois de juin, Siri déclara qu'elle ne voulait pas s'attarder davantage. Il ne restait plus qu'à partir. La maison entière rappelait Mille. C'était la véritable raison, même si personne ne le disait. Sa disparition était partout. Dans la cuisine, dans la salle de bains, dans le canapé et les coussins du canapé, le long des plinthes et des chambranles, dans l'annexe, dans le champ de fleurs derrière la maison, dans le potager, sous l'érable, dans le maillot de bain à pois noirs. Dans le massif blanc.

Cette pivoine blanche dans tes cheveux – elle vient d'un de mes massifs. Tu abîmes.

Siri demanda à Pepper, le chef de son restaurant d'Oslo, s'il voulait venir passer l'été dans le Sud et prendre entièrement les rênes du Gloucester MA. Le cas échéant, elle pourrait être dans les cuisines d'Oslo, en laissant à Kajsa Tinnberg le soin de continuer de s'occuper de toute la gestion quotidienne. Sa proposition était tout bonnement qu'elle et Pepper échangent leurs rôles. Pepper l'acceptait volontiers.

Et qu'en est-il de Jon ? Eh bien, il avait réservé son été à l'écriture et il n'y avait maintenant pas d'autre issue. Maintenant, il fallait un livre ! Jon avait eu un bon rendez-vous avec Gerda, son éditrice, et Julian, le directeur de la maison d'édition. Tous étaient d'avis que ç'avait été un bon rendez-vous. Ils s'étaient même partagé une bouteille de vin, comme c'était vendredi après-midi et qu'ils étaient au

Bibliotekbar du Bristol. Ils étaient tous d'accord sur le fait que la publication du troisième tome de la trilogie devait avoir lieu à la mi-octobre 2009 et qu'il devrait remettre son texte mi-août au plus tard.

— Angoisse de la page blanche ou pas, ce livre sortira, dit Jon en riant tout haut.

Bien plus haut que Gerda et Julian. Il avait voulu leur montrer que, en l'occurrence, il était capable de plaisanter sur sa propre angoisse de la page blanche et sur l'ensemble de cette situation désagréable qui s'était développée ces dernières années, à savoir que : 1. il devait beaucoup d'argent à la maison d'édition et 2. il n'avait jamais remis son manuscrit.

En l'occurrence, les choses s'étaient quelque peu dénouées au cours de l'hiver et du printemps. Il avait eu de bonnes semaines à Sandefjord. Il y était resté à regarder la mer et avait même réussi à beaucoup écrire, hormis le premier week-end quand Karoline était descendue et avait voulu parler de leur relation. C'était qu'elle se demandait si elle devait tout raconter à Kurt, à quoi Jon répondit qu'il ne le pensait vraiment pas. Jon avait Siri, Karoline avait Kurt, tous étaient bons amis et elle ne devait pas semer la pagaille, ou tout embrouiller, ou ce qu'on disait dans ces cas-là. Il voulait en fait mettre un terme à toute cette histoire, mais c'était comme s'il ne se résolvait pas à le faire.

Et les SMS de la mère de Mille continuaient de venir, parfois à des mois d'intervalle, parfois des jours. La plupart du temps, quand il était parvenu à refouler le tout.

Son anniversaire, c'est aujourd'hui. Elle a vingt ans. Je parcours l'appartement à sa recherche. A.

Nous n'arrivons presque pas à parler d'elle. A.

Y a-t-il quelque chose que vous ne voulez pas raconter, Jon ? Y a-t-il quelque chose que vous et Siri ne racontez pas ? A.

Une fois, il lui avait répondu et proposé d'aller boire un café et de parler un peu, il fut soulagé de ne pas obtenir de réponse.

Cet été-là, Jon s'était imaginé qu'il serait à Mailund et qu'il

terminerait son livre, mais quand, après quatre jours seulement, Siri bouleversa soudain tous leurs plans, et endossa en outre le rôle chronophage de chef de cuisine dans son propre restaurant à Oslo, il eut un peu le sentiment que c'en était fini de l'écriture. En tout cas en juillet. C'est lui qui dut assumer la responsabilité principale des enfants. Tout cela, il s'efforça de l'expliquer à Gerda en l'appelant en août pour lui dire qu'il n'avait pas grand-chose de neuf à lui montrer et qu'il lui faudrait sans doute un nouveau délai. Gerda en prit bonne note, mais Jon sentit qu'elle n'avait en fait pas le temps d'écouter tout ce qu'il lui disait au sujet de Siri et du restaurant et des enfants et de la capitale et des vacances d'été et ainsi de suite. Gerda avait en fait été très expéditive au téléphone.

En octobre, Jon se rendit seul à Mailund pour nettoyer les gouttières. Il n'avait jamais nettoyé de gouttières, mais il s'était produit cette chose curieuse : Irma l'avait appelé sur son portable en lui demandant si d'aventure il avait le temps de venir à Mailund pour nettoyer les gouttières. Jon était bien entendu surpris qu'Irma l'appelle au sujet de quoi que ce soit. Ils ne s'étaient jamais parlé au téléphone, n'avaient jamais échangé tellement de paroles tout court, bien qu'ils eussent donc partagé une maison l'été pendant bien, bien des années. Mais elle vivait à la cave et lui au grenier et ni l'un ni l'autre n'avait besoin de fréquenter l'autre. Mais, donc : les gouttières.

— Pourquoi m'appelles-tu, moi ? demanda Jon.

— Eh bien, parce qu'Ola est venu nous dire qu'il fallait que nous nettoyions les gouttières, dit Irma.

— Ola ne peut pas le faire ? Ou toi, d'ailleurs ?

— Ola est trop vieux, et moi je suis trop grosse et lourde, j'ai le vertige. Je ne m'y connais pas du tout en gouttières.

— D'accord, mais moi non plus, en l'occurrence, dit Jon.

— Ola dit qu'il y a des feuilles et des brindilles dans les gouttières et quelque chose sur le gel et le fait qu'elles risquent d'éclater au moment du dégel.

Siri dit à Jon qu'il *devait* y aller. Il s'agissait d'une approche de Jenny et Irma. Et ils se devaient de la recevoir favorablement. Siri avait peur que, soudain, sa mère se retrouve un jour sur son lit de mort sans qu'elle puisse être là et, oui, être là, et la chose pouvait

arriver n'importe quand, avec tout ce que maman boit et fait comme bêtises.

Jon googla *nettoyage de gouttières*, partit pour Mailund, passa la nuit sous les toits et nettoya les gouttières du mieux qu'il put, et puisqu'il était là, Irma se demandait s'il pouvait aussi faire deux ou trois bricoles. Il resta trois jours, mais ne vit pas beaucoup ni Jenny ni Irma, ce qui lui convenait parfaitement. Il parvint même à écrire quelques pages, sous les combles, entre les tâches pratiques, et il songea qu'il faisait bon partir un peu. Parfois il regardait par le vasistas, le pré qui, le matin, était recouvert de givre, et il lui arrivait alors de penser à Mille. Mais il ne voulait pas penser à Mille. Il ne voulait pas penser à Mille, il ne voulait pas penser à la lettre qu'il n'avait jamais écrite aux parents de Mille et il ne voulait en tout cas pas penser qu'il aurait peut-être pu la sauver ce soir-là si, comme elle l'avait suggéré, il était allé la retrouver.

Je traîne dans les rues ce soir si vous avez envie de vous échapper de la fête et de boire un verre de vin avec moi.

Le dernier soir, il fit une promenade avec Leopold sur la longue route jusqu'aux quais et au supermarché. D'ordinaire, ils se promenaient dans la forêt, mais Jon voulait s'acheter quelques bières et des cacahuètes. Les soirées étaient devenues obscures et c'est à peine si Leopold et lui n'entrèrent pas en collision avec un garçon d'une dizaine d'années qui arrivait comme une furie sur son vélo.

— Eh, toi, cria Jon. Regarde un peu où tu vas.

Le garçon, qui s'appelait Simen, s'arrêta et regarda autour de lui.

— Vous êtes Jon Dreyer, dit-il, insensible au ton sévère que tentait Jon. C'est vous l'écrivain, pas vrai ?

— C'est exact, dit Jon en riant un peu. Comment le sais-tu, d'ailleurs ? J'imagine que tu ne lis pas mes livres ?

— Non, en effet, dit Simen, ni mon père, il a essayé d'en lire un, mais il l'a trouvé ennuyeux. Mon père aime les histoires vraies. Mais ma mère vous aime bien. Elle a lu tous vos livres. Mais ça fait longtemps que vous n'en avez pas écrit, c'est ce que dit ma mère. À Oslo, elle fait partie d'un groupe de lecture avec cinq autres dames, et une fois je crois qu'elles ont lu un livre de vous. Elle avait parlé de vous parce que vous habitez à Mailund l'été. Que vous êtes une sorte

de voisin. Vous êtes le père d'Alma, pas vrai ?

Jon hocha la tête.

— Alma me gardait quand j'étais plus jeune. Ça fait longtemps...

— Oui, dit Jon. Je crois que je me souviens de toi, maintenant.

— Mais vous n'étiez pas là, cet été, dit Simen.

— Non, en effet, dit Jon. Nous sommes venus pendant quatre jours, mais ensuite...

Il s'interrompt. Il y avait du bon à ne pas passer son temps à s'expliquer, *a fortiori* avec ce garçon. Le portable de Jon bipa et il le sortit.

Elle avait tant de projets. A.

— Je suis supporter de Liverpool, dit Simen. Et vous ?

Jon fourra le portable dans sa poche et dit :

— Moi aussi, je suis supporter de Liverpool, mais j'ai un peu décroché ces derniers temps.

Pendant que se déroulait cette conversation, Simen tournoyait autour de lui. Tournoyait, tournoyait, tournoyait. Il pédalait aussi facilement qu'il parlait, il pédalait plus facilement qu'il ne parlait, à moins qu'il n'eût en fait parlé par son vélo, respiré par son vélo, qu'il n'eût fait qu'un avec son vélo. C'était ainsi. Jon marchait tout droit et Simen et son vélo tournoyaient autour de Jon tandis qu'ils descendaient la route.

— Et puis vous devez connaître Irma, dit Simen.

Jon fut surpris du tour que prenait la conversation, mais répondit en confirmant que oui, il la connaissait puisque Irma vivait avec Jenny à Mailund.

— Une fois, elle s'est adressée à moi en sifflant comme un serpent, dit Simen. Je n'avais rien fait de mal du tout. Je me baladais juste à vélo comme maintenant. Je ne m'étais même pas approché d'elle et, tout d'un coup, elle a attrapé mon guidon et m'a parlé en sifflant.

Simen tendit la main vers Jon et empoigna fermement son bras pour lui montrer comment s'était déroulée la scène.

Jon hocha lentement la tête.

— Je veux dire, j'aurais pu tomber de mon vélo, dit Simen.

— Elle avait peut-être eu peur ? Elle croyait peut-être que tu allais lui rouler dessus ?

Simen secoua la tête.

— Non, ça, elle n'avait pas franchement peur.

Simen et son vélo se cabrèrent légèrement, pour regagner la pleine attention de Jon, peut-être.

— Est-ce que vous avez remarqué qu'elle luit ? demanda Simen.

— Luit, dit Jon. Qu'entends-tu par là ?

— Qu'elle luit dans le noir, dit Simen. Je ne sais pas comment l'expliquer.

Il pédala autour de Jon en un cercle parfait.

— C'est vous, l'écrivain, ajouta-t-il. Expliquez-le !

— Je me suis parfois dit qu'elle avait un visage d'ange. C'est peut-être ce qui fait qu'elle luit, si tel est bien le cas. Je me suis dit qu'elle ressemblait à l'ange Uriel dans la *Vierge aux rochers* de Léonard de Vinci.

— Irma ne ressemble pas beaucoup à un ange, coupa Simen, manifestement agacé que Jon puisse suggérer pareille inexactitude. Elle est énorme. C'est sûrement la plus grande femme de Norvège. Elle est plus grande que Peter Crouch.

— Qui est Peter Crouch ? demanda Jon.

Simen pila et regarda Jon.

— Je croyais que vous aviez dit être supporter de Liverpool ?

— Ce que j'ai dit, dit Jon, c'est que je soutiens Liverpool, mais que je ne suis plus très bien. Peter Crouch joue à Liverpool ?

— Non, dit Simen en soupirant. Il est chez les Spurs, maintenant, mais il a joué pour Liverpool. *He's big, he's red, his feet stick out of the bed*¹⁰. Vous voyez ?

Jon secoua la tête.

— Il est très grand. Exactement comme Irma.

— C'est ce que tu disais, oui. Je suis d'accord qu'elle est très grande. Mais je pense néanmoins qu'elle a un visage angélique et que les anges ne sont pas forcément tous petits et mignons. Comme sur les sapins de Noël. Qu'en dis-tu, Simen ?

— Le truc, coupa Simen, c'est qu'elle luit. Et je me demandais si vous l'aviez remarqué.

— Qu'elle a une sorte de lumière intérieure, alors, tu veux dire ? demanda Jon, d'un ton mal assuré.

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire, dit Simen, avant de réfléchir un instant. Elle luit dans le noir. Je le sais. Je l'ai vu. Comme si elle venait de gober un cracheur de flammes.

— Comme si elle venait de gober un cracheur de flammes, répéta Jon.

— Oui, exactement, dit Simen. C'était exactement ça.

10 Il est grand, il est rouge, ses panards dépassent de son plumard.

V

Une heure,
omelette au beurre

La vieillesse terminale vint vite et bien. Qui aurait pu croire que Jenny Brodal perdrait parole et raison dans la force de l'âge ?

Un jour du début du printemps 2010, presque deux ans après la disparition de Mille, Jenny, allant chez sa coiffeuse, glissa sur le verglas (ou était-elle tout bonnement soûle ?) et s'abîma la hanche. *Comme une quelconque vieille dame !* Puis elle resta clouée à une chaise roulante et se mit à raconter inlassablement les mêmes histoires, les gens cessèrent de lui rendre visite, puis arrêterent aussi de l'appeler. Pour finir, elle perdit la raison et resta au lit à divaguer. Elle n'était pas sénile, dit le médecin, qui, en quelques mots bien choisis, s'efforçait d'expliquer à Siri pourquoi sa mère, à bientôt soixante-dix-sept ans, était devenue ainsi. L'état de Jenny résultait de multiples petites attaques.

Irma la géante s'autoproclama garde-mourante et décida qu'il était temps de fermer la porte, d'enfermer tout le monde dehors, Siri aussi. L'histoire de Jenny Brodal comme dingo impuissante ne devait pas être racontée, dit-elle.

— Certaines histoires doivent rester secrètes.

Dans le jardin, Siri leva les yeux sur la vaste maison blanche. Le grand érable de la cour avait commencé à pourrir et chaque fois que le vent soufflait, de grosses branches se détachaient et tombaient par terre.

— Elle ne veut pas de toi ici ! cria Irma.

Et puis elle le dit encore une fois, un peu plus bas :

— Elle ne veut pas de toi ici, Siri.

Siri repoussa Irma et alla dans la cuisine. Elle s'affala sur une chaise.

— C'est ma maison d'enfance, Irma. C'est ma mère.

Irma avait placé un babycall rose au milieu de la table. Il était allumé. Il crépitait. Siri pointa le doigt vers le babycall.

— C'est quoi, ça ?

— C'est pour que je puisse l'entendre, répondit Irma. Si elle a besoin de quelque chose. Je le prends avec moi quand je me déplace dans la maison.

Siri hocha la tête.

— La maison est grande, ajouta Irma.

Siri hocha encore la tête.

Le babycall émit un hurlement. C'était Jenny qui criait. Un cri maigre.

— Je crois que je vais monter la voir, dit Siri, elle est là à crier.

— Elle fait tout le temps des bruits, dit Irma. Elle n'y arrive pas.

— Elle n'arrive pas à quoi ?

— Je ne sais pas. Mais quoi que ce soit, elle n'y arrive pas. Et ça la frustre. Mais elle ne veut pas être dérangée. Et tu ne montes pas. Elle ne veut pas...

Irma se leva de sa chaise.

— Elle ne veut pas te voir, Siri ! Je lui ai promis de te tenir à l'écart. Rentre chez toi.

Irma monta l'escalier au pas de charge, suivie de Siri. Cet escalier interminable. Irma se tourna vers elle.

— Rentre chez toi, Siri. Ta présence n'est pas souhaitée.

Irma ouvrit la porte de la chambre de Jenny et Siri put voir le lit, put voir sa mère, put voir les cheveux sur l'oreiller, éteints, gris, avant que la porte soit claquée devant elle et la clef tournée à l'intérieur. Siri resta immobile. Elle aurait sûrement dû marteler la porte de ses poings, elle aurait sûrement dû pousser des cris et des hurlements, mais elle ne le fit pas.

Siri et Jenny étaient assises ou couchées sur le grand lit double de Jenny, et la longue cascade de cheveux de Jenny (elle les avait plus clairs que Siri) s'enroulait autour d'elles deux comme un rideau de soie. Jenny avait la voix sombre et suave, ponctuée de lourdes gouttes de sommeil.

— Oh, la duchesse, la duchesse ! Elle sera dans une belle colère si je l'ai fait attendre !

Jenny avait la peau douce, si douce qu'on pouvait s'allonger tout contre son corps, fourrer le nez entre ses seins, et parfois quand Siri était dans cette position, Jenny lui chatouillait la nuque. Et elle sentait bon. Son parfum s'appelait L'Air du temps.

— Mais si je ne suis pas la même, qui suis-je donc, je vous prie ? lisait Jenny. Voilà l'embarras !

Parfois elle laissait Siri lui brosser les cheveux. Et parfois elle la laissait emprunter son rouge à lèvres rouge. Une fois, quand Siri avait sept ans, elle s'était enduit le visage entier de rouge à lèvres et Jenny avait ri et s'était enduit le visage entier de rouge à lèvres elle aussi.

Mais la voix de Jenny pouvait vite changer. Elles étaient là, ensemble, dans le lit, Jenny faisait la lecture à Siri, et puis soudain elle s'arrêtait de lire, levait les yeux du livre comme si quelque chose en elle tressaillait. Sa voix restait sombre et suave, mais elle avait aussi quelque chose de froid et de tranchant qui balayait le sommeil.

— Siri, tu n'écoutes pas !

Elle referma le livre dans un claquement et se tourna vers la fenêtre. Dehors, il faisait sombre.

Cela arrivait si vite, Siri n'était jamais, jamais, jamais préparée, elle n'apprenait jamais. Cette disparition soudaine de Jenny. Et il y avait du vrai dans ce que disait Jenny. Siri n'avait pas écouté. Si Siri avait écouté, été éveillée, les gens n'auraient pas disparu. Mais Siri n'arrivait pas à retenir quoi que ce soit. Ni Syver ni Jenny. Il n'y avait

rien de pire pour Jenny que de savoir que Siri n'écoutait pas, et, comme punition, elle retirait son bras, sa peau, ses cheveux. Couchée là, dans le grand lit, maigre et biscornue, avec des mains et des pieds qui pointaient de tous les côtés, Siri serrait les paupières. Si elle les ouvrait, tout ce qui se passait maintenant, tout ce retrait du corps de Jenny, deviendrait vrai et irrévocable.

Jenny s'adressa de nouveau à elle. Voix douce, pas menaçante, Siri savait ce qui allait venir.

— Siri, peux-tu me dire ce que le lapin a dit à Alice et ce qu'il entendait par là ?

— Je ne me souviens pas tout à fait...

Siri serra les paupières encore plus fort.

La main de Jenny sur la joue de Siri, main apaisante.

— Tu n'écoutais pas, alors ? Regarde-moi.

Siri secoua la tête, serra les paupières.

— Mais si, j'écoutais.

Jenny retira sa main.

— alors qu'a dit le lapin, bon sang ?

Siri se mit à pleurer (il était inutile de pleurer, elle le savait, et elle n'avait en fait pas envie de pleurer, mais de dire à Jenny : Reste avec moi, ne me quitte pas, tiens-moi dans tes bras, pardonne-moi, aime-moi, mais elle ne connaissait pas cette langue. Elle ne savait que pleurer, encore qu'elle sût que c'était inutile).

Jenny soupira en disant :

— C'est peine perdue. Je n'en ai pas la force. Arrête ces pleurnicheries.

Elle s'extirpa hors du lit et emporta sa chevelure en rideau de soie, son odeur, sa chaleur, peut-être reviendrait-elle si Siri pleurait encore un peu plus fort ? Mais comme Jenny ne venait pas, Siri ouvrit les yeux. Jenny se tenait à la porte et avait déjà eu le temps d'enfiler sa robe de chambre vert océan. Ses yeux étaient devenus blancs. Pas seulement la zone autour des pupilles, mais les pupilles aussi. Siri lui dit en pleurant qu'il fallait qu'elle revienne dans le lit, lui faire la lecture, lui chatouiller la nuque, maintenant il fallait qu'elle la regarde avec ses autres yeux, pas les blancs, mais les bleus, et à la fin Jenny interrompit sa fille de sa voix calme, celle sans ténèbres ni clarté, et

déclara :

— Tous les soirs, tu pleures, Siri, tous les soirs et presque tous les matins aussi, et c'est là la soixante-dix millièmè fois que tu pleures, je ne peux pas me sentir concernée soixante-dix mille fois, va te coucher dans ton propre lit et laisse-moi tranquille.

Tous les jours à une heure, Irma soulevait Jenny de son lit. Elle tirait la vieille chemise de nuit au-dessus de sa tête, lavait son corps bleuâtre avec un gant de toilette chaud et mouillé, et lui passait pour finir une chemise de nuit propre. Puis elle la prenait dans ses bras et la portait dans l'escalier, la posait sur le fauteuil roulant et la poussait jusqu'à la cuisine. Le fauteuil était garé à table et une assiette d'omelette posée sur cette table. Toujours la même chose : omelette au beurre, ketchup et un grand verre de vin rouge.

— Une heure, omelette au beurre, dit Jenny avec un grand sourire à l'attention de Siri.

Siri se rendait à Mailund aussi souvent que possible. Elle ne baissait pas les bras. Elle confiait le restaurant à Kajsa Tinnberg, roulait pendant deux heures de la maison mitoyenne d'Oslo à la maison de sa mère. C'était le printemps. Alma allait bientôt avoir quinze ans, l'automne prochain Liv entamerait sa deuxième année de primaire. Il y avait mille choses que Siri aurait préféré ou dû faire à la place. Mais elle ne baissait pas les bras. Toujours le même scénario : Irma refusait de la laisser entrer et Siri la repoussait. Irma n'allait en tout cas pas lui enlever la maison. Plusieurs fois, Siri avait tenté de faire d'Irma une amie. Une fois, elle avait préparé des muffins à la banane, l'une des spécialités de brunch de son restaurant d'Oslo, et les avait apportés à Mailund. Et quand Irma avait ouvert la porte, Siri avait souri en disant :

— Muffins ! Je t'en prie !

Comme si le mot *muffins* allait tout arranger.

Siri tenait la boîte de muffins à la banane, une version plus sucrée du *Sweet bee banana bread*, devant elle. Mais Irma se contenta de dire qu'elle aurait pu se l'épargner.

— Il faut toujours que tu débarques et que tu viennes déranger.

Jenny ne veut pas te voir et tu sais pourquoi.

Siri lui ficha la boîte dans les bras et dit :

— Soit, mais je les ai faits pour toi et je voudrais entrer. Tu ne peux pas m'enfermer dehors.

Et puis elle écarta de nouveau Irma et entra dans la cuisine.

Pâle et maigre sur son fauteuil roulant, Jenny mangeait. Sa bouche perlait de paroles indistinctes et incohérentes, et parfois, en lieu et place de mots, venaient des bulles – comme si elle était sous l'eau, comme si elle parlait la langue aquatique, enfin réunie avec l'enfant qu'elle aimait. Jenny jeta un coup d'œil hébété vers sa fille.

— C'est vous qui venez avec Syver ? fit-elle.

— Non, maman. Je suis Siri, dit Siri en s'asseyant à la table.

Jenny haussa les épaules.

— Bon, dit-elle, est-ce toi qui viens pour m'emmener au palais ?

Siri se mit à rire. Irma lui lança un regard acerbe. Siri dit :

— Pourquoi veux-tu aller au palais ? Tu vas rendre tes médailles ?

Jenny ne répondit pas, mais entreprit de manger son omelette. Elle mangeait lentement et tacha sa chemise de nuit. Au bout d'un petit moment, elle pointa sa fourchette sur Siri.

— Tu en veux ?

Siri secoua la tête.

— Ketchup, dit Jenny. Tu as goûté le ketchup ?

Elle mastiquait la bouche ouverte.

— C'est bon, le ketchup. Tu es sûre de ne pas en vouloir ?

Irma s'assit sur une chaise à la fenêtre ouverte. Elle alluma une cigarette.

— Tu n'es pas censée fumer dans la maison, dit Siri. Tu sais qu'elle ne supporte pas la fumée. Où est ton *snus* ? Tu ne pourrais pas plutôt chiquer ?

— Tu n'as pas à te mêler de ça, dit Irma.

— C'est incroyable que j'aie vécu presque cent ans sans goûter le ketchup, coupa Jenny. Tu es tout à fait, tout à fait, tout à fait sûre que tu ne veux pas goûter ?

— Non merci, dit Siri. Et tu n'as pas vécu presque cent ans. Tu en as soixante-dix-sept.

Jenny secoua la tête, et puis elle se jeta sur Siri et lui plongea la

fourchette d'omelette au ketchup dans la bouche.

Siri eut un mouvement de recul. La fourchette lui piqua les lèvres et elle sentit le goût du sang et la saveur écœurante des œufs et du ketchup.

— Bon, non ? fit Jenny. Je t'avais dit que c'était bon.

— Non, merci, maman, dit Siri. Je n'en veux pas.

— En voilà encore, dit Jenny, en se ruant de nouveau sur elle pour lui fourrer une autre fourchetée dans la bouche.

Irma écrasa sa cigarette dans le cendrier et en alluma une autre. Elle les observait en riant.

— Et une autre, dit Jenny en regardant Irma avec fierté.

— Ça, c'est mon petit frère ! dit Siri à la dame au comptoir de la pâtisserie.

Elle l'avait dit aussi à la dame de l'épicerie. Elle le disait aussi souvent qu'elle le pouvait. Petit frère. *Mon* petit frère. Et puis elle le tenait tout le temps par la main, fort, il se plaignait, il disait tu me tiens bien trop fort, Siri, ça fait mal, et elle lui serrait alors encore plus la main et baissait les yeux sur lui et son grand bonnet gris, et riait en disant ça, il faut que tu le supportes, les petits frères doivent supporter que leurs grandes sœurs leur tiennent la main fort, mais je te lâcherai quand on sera assis et qu'on aura eu notre chocolat chaud, je ne peux pas te tenir la main si tu dois boire un chocolat, et alors Syver rit en disant non, on ne peut pas boire de chocolat si on est tout le temps en train de se tenir la main.

Souvent, ils restaient visage contre visage dans le jardin. Syver avait beau avoir deux ans de moins que Siri, ils étaient à peu près de la même taille.

Syver pointait le doigt sur la tête de Siri en disant :

— Ta tête.

Et Siri pointait le doigt sur le nez de Syver en disant :

— Ton nez.

Et Syver pointait le doigt sur le cou de Siri en disant :

— Ton cou.

Et Siri pointait le doigt sur sa clavicule en disant :

— Ta clavicule.

— Hein ?

— Ta clavicule, répétait Siri. Ça s'appelle comme ça. La petite clef.

— Comment ça, une petite clef ?

— Tu ne sais rien de rien, ou quoi ?

Elle pointait le doigt encore une fois sur sa clavicule en disant :

— Clavicule.

Et il pointait le doigt sur sa poitrine en disant :

— Tes seins.

Siri levait les yeux au ciel.

— J'ai six ans. Je n'ai pas de seins. C'est seulement les femmes adultes qui ont des seins.

— Bon, d'accord, alors, disait Syver en pointant le doigt sur son ventre. Ton ventre.

Siri se penchait, pointait le doigt sur un de ses genoux et disait :

— Ton genou.

Et puis tous deux se penchaient, s'attrapaient les pieds l'un de l'autre et s'exclamaient en chœur :

— Tes pieds !

Et le but était de voir combien de fois on arrivait à le faire sans rire.

Tout changea à la mort de Syver. Il n'y avait personne avec qui jouer à ce jeu. Jenny buvait et Bo Anders Wallin déménagea à Slite pour y ouvrir une taillerie de pierre. Il appartenait à Siri de canaliser la situation. Elle ne savait pas exactement ce que cela signifiait – *canaliser la situation*. Mais Ola lui avait dit qu'il lui appartenait désormais de *tout canaliser* ou de *canaliser la situation*, il disait que c'était beaucoup exiger d'une petite fille, mais que Siri était suffisamment forte pour y arriver. Ça lui avait fait plaisir, c'était très gentil de sa part (même si elle n'en saisissait pas tout à fait le sens), et c'était sans doute l'avis de Helga aussi, car elle eut un hochement de tête très éloquent tandis qu'elle caressait les cheveux de Siri. Et quand Siri était chez elle, elle se rappelait à elle-même que c'était elle qui canalisait la situation, et elle tendait l'oreille, devinait, observait Jenny et elle apprenait à lire les signes : quand il était judicieux de courir lui apporter un verre d'eau, quand il était judicieux de se tenir à l'écart. Mais elle pouvait tendre l'oreille, deviner, suivre, se diviser et canaliser la situation autant qu'elle voulait, elle pouvait apprendre à lire les signes aussi bien qu'elle voulait, c'était peine perdue.

L'après-midi, Siri restait dans sa chambre, la chambre dans laquelle Syver et elle avaient joué. Syver voulait toujours être dans sa chambre avec elle et tous ses jouets lui rappelaient Syver, à part la maison de poupée, les meubles de poupée et les poupées qu'Ola lui avaient

taillées. Eux ne lui rappelaient pas Syver. De toute façon, il n'aurait pas voulu jouer avec des poupées. Siri prit tous les autres jouets et les rangea dans la penderie du second, et sa chambre devint alors vide et grande et silencieuse, avec plein de place pour la maison de poupée et les affaires de poupée, et elle pouvait parfois y passer des heures à jouer avant que Jenny la trouve.

Une fois, longtemps après être devenue adulte, Siri dit à Jon : Je sais qu'elle m'a mise au monde, ça a pris quarante-huit heures, je l'ai lu dans son journal, mais elle avait l'habitude de dire que papa avait dû la tromper avec une autre femme avant ma venue au monde et que ma véritable mère, c'était sûrement cette femme – car en aucun cas je ne pouvais être sa fille à elle.

Et à présent, elle était en fauteuil roulant, tassée sur elle-même, avec sa grande tête qui basculait lourdement en avant, le menton posé au creux de sa gorge, la bouche entrouverte. Elle n'allait pas tarder à se disloquer, à se casser en deux. Siri alla jusqu'à elle, lui parla.

— Comment vas-tu, maman ?

Elle n'eut pas de réponse. Parfois, quand Jenny se tenait ainsi, sans faire de bruit, sans bouger, Siri plaquait son oreille contre sa bouche pour s'assurer qu'elle respirait. Jenny n'était pas morte. Mais elle n'était pas exactement vivante non plus.

Le mois d'avril tirait sur sa fin, dans le jardin de Mailund, Siri avait pris une chaise et s'était assise sous le grand érable pourri. Jon était à Oslo. Il l'avait appelée juste après son rendez-vous avec Gerda.

— Humiliant, dit-il, qu'elle aille se faire voir, que toute cette foutue maison d'édition aille se faire voir, je vais de ce pas appeler Erlend chez Gyldendal, tu te souviens qu'il m'avait dit que je serais toujours le bienvenu chez Gyldendal.

— C'était il y a cinq ans, dit doucement Siri.

— Va te faire voir, Siri ! Toi aussi, tu t'y mets !

— Je disais simplement que ça faisait longtemps qu'Erlend et toi aviez parlé de passer chez Gyldendal – et le principal maintenant, ce n'est pas de changer de maison d'édition, mais de finir d'écrire ton livre.

— Tu ne comprends pas..., dit Jon. Tu ne saisis pas !

— Qu'a dit Gerda, au juste, alors ? demanda prudemment Siri.

Elle porta son regard sur son massif blanc. Il était en dormance après l'hiver. Il ne luisait pas. Il n'ondoyait pas vers elle. Elle se demandait ce qu'il adviendrait de Mailund après la mort de sa mère. Allait-elle vendre ? Allait-elle continuer de l'utiliser comme maison de vacances avec Jon et les enfants ?

Le silence régnait au bout du fil.

— Jon ? Tu es là ?

Elle songea à combien il avait redouté ce rendez-vous avec Gerda, redouté de lui dire qu'il était de nouveau enlisé. Redouté de lui demander s'il pouvait avoir encore un report et peut-être une petite avance. Ils ne pouvaient plus vivre des revenus du restaurant, leur emprunt était astronomique, et cette année toutes ses demandes de bourse avaient été rejetées. Elle le lui avait dit. Siri lui avait dit qu'il devait trouver d'autres moyens de gagner de l'argent.

— Jon, qu'a dit Gerda ?

Elle l'entendait qui respirait péniblement.

— Gerda dit que je devrais mettre de côté l'écriture pendant un moment et me concentrer sur autre chose. Peut-être me trouver un boulot – comme si je ne passais pas mon temps à travailler ! Elle a dit que je devais gagner de l'argent comme les autres. Que je ne pouvais plus compter sur le soutien financier de la maison d'édition. Elle m'a dit que le livre viendrait quand il viendrait, mais qu'il ne ferait pas partie des romans de leur rentrée d'automne. Elle m'a dit : Je n'ai pas vu de nouveau texte depuis un an. Elle m'a dit : Regarde les choses en face, Jon. C'est la vérité. Alors, donc. Ce ne sera pas septembre, ce ne sera pas novembre, je ne fais plus partie de leurs plans. Oui. Et puis, elle a dû partir. Elle avait un rendez-vous pour déjeuner. Et moi qui croyais que c'était moi son rendez-vous du déjeuner. Et puis elle s'est levée et a répété qu'il était temps de regarder les choses en face.

— Et qu'as-tu dit ?

— J'ai dit : Ça veut dire quoi, ça, bordel ? En fait, je me suis mis à pleurer.

— Combien d'argent tu dois au juste, Jon ?

— Plus d'un million. Plus, peut-être. Je ne sais pas. Gerda allait m'envoyer un récapitulatif.

— Elle... Gerda a tout de même dit qu'ils publieraient le livre dès que tu aurais fini de l'écrire. Elle a dit...

— Siri, merde, tout se disloque.

Sa voix se brisa. Elle voulait poser une main sur sa nuque. Elle voulait lui dire qu'elle n'en pouvait plus. Elle voulait lui caresser la nuque.

— Je ne sais pas ce que nous allons faire, Siri.

— Je rentre ce soir, répondit-elle.

Elle lança un regard sur le massif blanc.

— Et puis on réglera ça à ce moment-là. D'accord ?

Jenny dit :

Je me suis ratatinée, je suis bien plus maigre et plus ratatinée que je ne l'étais, et j'ai toujours été une femme fine, quoique jamais ratatinée, mais maintenant je suis à la fois maigre et ratatinée et il faut me nouer une corde autour de la taille pour maintenir ma jupe en place. Regarde ça, Siri ! C'est bien toi Siri, n'est-ce pas ? Il faut attacher la jupe avec une corde.

Regarde autour de toi. Je reconnais cette maison. Je reconnais ces murs et cette chambre et la fenêtre fermée là-bas. Mais parfois, je demande : Qui habite ici et alors on me répond toujours, mais c'est toi, Jenny Brodal.

Ce dont tu te rendras compte en vieillissant, c'est que les mots disparaissent. Et les souvenirs, bien sûr. Et pour finir, le corps. Il me faut une corde pour maintenir le mien debout.

Ce que je voudrais, c'est partir. Je ne veux plus être ici. Je n'aime pas cette grande femme. Sais-tu qui elle est ? Elle fait comme chez elle. Est-ce toi qui lui as demandé de rester ici ? Tu ne me crois pas capable de prendre soin de moi-même ? C'est bien toi Siri, n'est-ce pas ? J'ai des baskets blanches dans le placard, pointure 38. Ce sont de belles chaussures ! Tu sais où elles sont ? Peux-tu aller les chercher ?

Autrefois, j'avais une photo d'Abebe Bikila, le champion olympique de marathon, et il avait exactement les mêmes chaussures que moi. La première fois qu'il a été médaillé d'or aux Jeux olympiques, c'était à Rome, il avait d'ailleurs couru pieds nus. C'était en 1960. La fois suivante il a couru avec des chaussures. Il a gagné là aussi. C'était l'été 1964, à Tokyo. Il a été champion olympique deux fois ! Une fois pieds nus. Une fois avec des chaussures. C'est le genre de choses dont je me souviens.

Il y a un certain nombre de choses que j'aurais voulu dire. *Krieg ist ein Jammer*. C'est ce que disait toujours ma mère. Ou peut-être était-ce

quelqu'un d'autre qui l'avait dit et ma mère qui le répétait à l'envi. Je crois que c'était ça. Quelques rares mots subsistent et tout le reste disparaît. Je te dis : *Krieg ist ein Jammer* et je vois le visage de maman.

Mais ce n'est pas de maman que nous devons discuter. Je voudrais te parler de ton petit frère. Il s'appelait Syver et a vécu quatre ans. Tous les matins, je me réveille et l'espace d'un petit instant, non, cela ne dure même pas le temps d'un instant, je ne sais rien du tout. Et puis tout me revient. Mais ce que tu remarqueras, c'est que les mots disparaissent. J'ai essayé. Il y a quelques années, j'avais écrit un discours pour toi que j'avais pensé tenir. Il y avait une fête dans le jardin et des gens plaisants se promenaient en trinquant et en conversant aimablement. Je ne sais pas où il est passé. Le discours, j'entends. Mais je sais qu'il doit être quelque part. Il suffit de chercher. Il te suffit de le chercher.

En juin 2010, Jon accompagna Siri à Mailund pendant quelques jours pour l'aider à ranger l'annexe. Les préparatifs de la mort de Jenny et le démantèlement de sa maison avaient commencé. Irma ne voulut les voir ni l'un ni l'autre et verrouilla la porte.

— Jenny ne veut pas de vous ici, siffla-t-elle. Vous dérangez.

C'était comme ça, parfois Siri pouvait franchir la porte, parfois non. Il s'agissait de ne pas baisser les bras, il était important *d'être présents*, estimait Siri, ils se retirèrent donc dans l'annexe. Irma avait manifestement transformé la maisonnette en une sorte d'entrepôt : deux vélos, quelques cartons de livres et trois fauteuils en osier trônaient au milieu de la pièce et un plafonnier en forme de gigantesque lune souriante était posé sur le lit étroit. Jon transporta le tout dans le garage où l'Opel grise de Jenny était recouverte d'une bâche. Utiliser une bâche quand la voiture était dans un garage, cela semblait si désuet, si touchant, dans un sens. L'art disparu de prendre soin de ses possessions. Le téléphone bipa, Jon y jeta un œil et l'écran vert luisit dans la pénombre du garage :

Elle était ce que nous avons de plus cher, Jon. Je ne sais pas si vous pouvez imaginer ce que c'est de l'avoir perdue. A.

Merde.

Lorsque Jon revint de son dernier voyage au garage, Siri avait allumé une bougie et réglait la petite radio portative, en quête d'une musique appropriée. Il voulut s'asseoir sur le lit, mais se souvint soudain de la limace qu'il avait jadis trouvée sous la couette. Cela paraissait si loin. Il redoutait le moment où ils se coucheraient, ne pouvait s'empêcher de penser à l'histoire de la limace, et le lit était si étroit, Siri et lui n'avaient pas dormi ensemble depuis longtemps. Peut-être devrait-il proposer de dormir par terre ? Il tâta dans sa poche pour s'assurer que son portable était en mode silencieux, il ne fallait pas de nouveau message d'Amanda maintenant. Il ne pouvait

raconter à Siri... que dirait-il... Amanda Browne croit que je sais quelque chose sur Mille que je ne dis pas... elle m'envoie des messages plusieurs fois par semaine... je crois qu'elle est devenue folle... Il n'avait plus la force d'y penser.

Siri renonça à la radio et se redressa. Jon essaya de trouver un sujet de conversation, un sujet fiable, mais Siri le précéda :

— Personne n'a logé ici depuis Mille. Tu y as réfléchi ?

Il sentit un picotement dans le palais. Et son cœur qui battait.

— Non.

— Au fait, es-tu venu ici la nuit de sa disparition ?

— Pourquoi me poses-tu cette question ?

— Je ne sais pas.

— Bon, mais je ne suis pas allé dans l'annexe. Je savais qu'elle n'était pas rentrée, qu'elle n'était pas là, donc pourquoi serais-je venu ici ?

Siri le regarda.

— Parfois je me demande si tu mens à propos de tout, Jon. Tu n'y peux rien. Ça vient tout seul.

Jon soupira.

— D'où ça sort, ça ? Qu'est-ce que j'ai fait, cette fois ? Tu veux qu'on se dispute, c'est ça ?

— Je ne faisais que te demander si tu étais dans l'annexe la nuit où elle a disparu.

— Non, bien sûr que je n'y étais pas.

— Y avait-il peut-être quelque chose entre vous ?

Jon se leva et s'écria.

— Non, merde, arrête tes conneries, là ! Qu'est-ce qui te prend ?

— Je me disais que tu avais peut-être eu un petit béguin pour elle, la petite Mille à la beauté lunaire, tu les aimes bien jeunes, non ?

Jon dévisagea longuement Siri.

— Qu'est-ce que tu veux, là, dit-il. Où veux-tu en venir ?

Elle avait les joues rouges. Elle dit doucement, et ce qu'elle disait venait de loin dans les tréfonds de son être :

— Tu n'avais pas de béguin pour Paula Krohn non plus, peut-être ?

Jon s'assit sur le lit. Paula Krohn. De quoi parlait-elle ? Paula Krohn d'il y avait une éternité ? Paula Krohn de plusieurs années plus tôt ?

Paula Krohn... ?

— Quoi ? bredouilla Jon. Je ne comprends pas vraiment, là.

— Oui, là, tu es sûrement surpris, là, dit Siri.

Elle avait la main qui tremblait.

— Tu croyais peut-être que je n'étais pas au courant pour Paula Krohn ?

— Mais, coupa-t-il, mais... merde, alors.

Siri se leva et se mit à réciter des mots, il ne comprenait pas ce que c'était, une lettre, quelque chose qu'elle avait appris par cœur, quelque chose qu'elle avait révisé année après année, il voulait se relever et lui mettre la main sur la bouche, la faire cesser. Ceci n'était pas réel. Ceci n'était qu'un magistral malentendu. Il se souvenait à peine de la lettre. Quelle lettre ? Il se souvenait à peine de Paula Krohn. Blonde. Jolie. Un peu grosse. Et un peu gauche en fin de compte. Une grande gueule, et c'était sans doute ce qui l'avait titillé. (Mais ça, il ne pouvait pas le dire.) Ils avaient eu quelques cinq à sept ratés après le séjour de Siri et Jon dans la maison de Sofia à Slite. D'abord cette nuit dans un hôtel d'Örebro et puis une ou deux fois ensuite, une fois chez elle, dans une chambre d'enfant, il se souvenait qu'il était sur un petit lit Ikea, elle se tortillant sur lui, et qu'il regardait droit vers trois couronnes en carton bleues ornées de paillettes et de belles lettres. Les couronnes étaient alignées sur une étagère près de la fenêtre, sur l'une était inscrit Benjamin, 3 ans, sur la deuxième Benjamin, 4 ans et sur la troisième Benjamin, 5 ans, et il se demandait pourquoi elle voulait coucher avec lui dans la chambre d'enfant, dans la chambre du petit roi Benjamin, pourquoi pas dans le lit marital, elle dont le couple était libre, ou sur le canapé, ou n'importe où, merde, juste pas ici, pas dans la chambre de Benjamin, et il se souvenait qu'elle avait mugi en jouissant.

Mais la première fois avait été dans un hôtel d'Örebro. Ç'avait été difficile, là aussi. Tout avec Paula Krohn avait été difficile, c'était d'ailleurs la raison pour laquelle il avait mis un terme à cette liaison. Ou était-ce elle qui l'avait fait ? Toujours est-il qu'il avait été soulagé de la voir sortir de sa vie. Il se souvenait que Leopold avait posé la tête sur le bord du lit alors qu'il la pénétrait par-derrière. Il se souvenait qu'il lui avait violemment enfoncé la tête dans l'oreiller

pour éviter qu'elle soit dérangée par le chien qui la fixait, et qu'il avait essayé, aussi discrètement que possible, de faire signe à Leopold de dégager, d'homme à homme, quoi, mais Leopold n'était pas un homme, Leopold était un chien, et Leopold n'avait pas dégagé ni cessé de regarder, il était simplement resté debout, la tête sur le bord du lit, avec les oreilles pointées et son triste regard de chien, et il avait finalement dû se retirer d'elle, de Paula Krohn, en s'excusant platement, elle avait apparemment été sur le point de jouir, pour dûment enfermer Leopold dans la salle de bains.

Jon regarda Siri. Elle était de plus en plus rouge. Elle faisait penser à un enfant qui vient d'apprendre à lire. Elle se tenait là, toute droite, le visage rougissant, à réciter des mots qu'il avait dû écrire. Sans accentuation ni intonation ni expression. Les mots étaient tous là, mais la ponctuation avait disparu, virgule, tiret, parenthèse, point.

Je pense à comment ç'aurait été juste toi et moi le matin dans la matinée l'après-midi le soir la nuit et je pense à tout ce que tu es et à tout ce que tu peux me montrer et à tout ce que je veux faire avec toi tu me demandes si je suis malheureux si penser à toi me rend malheureux mais le simple fait de savoir que tu existes me rend heureux j'imagine ton visage tes cheveux tes yeux ta lumière tes seins ton ventre ta peau douce mais la situation est ce qu'elle est et peut-être me rend-elle malheureux je pense à toi le matin dans la matinée l'après-midi le soir et la nuit mais je ne puis être avec toi autrement qu'en pensée parce que oui tu sais. Parce que.

Siri tremblait.

— OK ? dit-elle. Qui est-elle ?

Paula Krohn était une lectrice. Mais ça, il ne pouvait pas le dire. C'était trop bête. Une lectrice enthousiaste. Elle était venue le trouver à Kunstnernes Hus et lui avait dit quelque chose sur ses livres, et puis elle avait chuchoté : *Savez-vous que vous produisez un effet tout à fait particulier sur les femmes ?*

Oui, mais enfin, bon sang, qu'était-il censé faire ? Il s'apprêtait à partir, mais resta encore un moment. Ils burent une bouteille de vin. Deux, peut-être. Elle buvait plus que lui. Le lendemain, elle lui envoya un mail, lui disant qu'elle avait été *marquée par leur rencontre*. Oui, c'était ça. Elle lui avait raconté qu'elle était dans un mariage libre, elle était, en d'autres termes, disponible, une possibilité, elle était béante,

et en outre *marquée* et très jolie. Il l'avait en tout cas trouvée très jolie le premier soir, et plus il buvait de vin rouge, plus elle était jolie. Et puis ils avaient commencé à s'envoyer des mails et, au bout de quelques semaines, il partit en voiture avec Leopold à Slite pour retrouver Siri et, sur la route, il appela Paula pour lui proposer de se retrouver à Örebro dans une petite semaine.

— Tu peux peut-être me dire la vérité, maintenant, dit Siri.

Elle s'était assise sur le lit et avait refermé ses bras autour d'elle-même pour faire cesser son tremblement.

Jon choisissait ses mots avec soin, mais ne pouvait s'empêcher de remarquer qu'il avait beau "choisir ses mots avec soin", ils résonnaient comme un cours Linguaphone. Et ceux de Siri aussi résonnaient comme un cours Linguaphone.

*Hello my name is Jon. What is your name? My name is Siri. Would you like something to drink? Yes, please, I would like a glass of cold water*¹¹.

— Ça ne signifiait rien.

— Qu'est-ce qui ne signifiait rien ?

— Paula Krohn. Elle ne signifiait rien.

— Vous êtes encore ensemble ?

— Non, non, non, Siri, c'était une nuit, une seule nuit, c'était il y a longtemps. Des années. C'est tout. Ça ne signifiait rien. C'était complètement raté.

— Quand ?

— Tu te souviens peut-être, dit-il avec hésitation, que nous étions allés à Slite rendre visite à Sofia ? Nous avons Leopold avec nous, tu t'en souviens ? Et c'est pourquoi nous avons décidé que j'irais en voiture et toi en avion. Tu te souviens peut-être que j'avais passé une nuit à Örebro. C'est là que je l'ai retrouvée. À l'hôtel à Örebro. Elle est venue. Nous avons passé la nuit ensemble. C'était raté. J'ai tout de suite su que c'était une erreur quand je l'ai vue. Elle était grosse et elle avait une moustache.

— Combien de fois ?

— Une fois, je t'ai dit. C'était raté.

— Et tu avais Leopold avec toi. Il a tout vu ?

Jon soupira.

— Ça ne signifiait rien.

— Et vous n'avez couché ensemble qu'une seule fois pendant toute cette nuit ? C'est ce que tu es en train de dire ? Et tu veux que je croie ça ?

— Deux fois, peut-être. Je ne sais pas. Les deux étaient ratées. Je voulais juste être avec toi.

— Pourquoi deux fois quand la première était ratée ? À quoi bon recommencer ?

— Ça s'est juste passé comme ça. Siri, s'il te plaît. Ça ne signifiait rien.

— Et ensuite, alors ?

— Et ensuite quoi ?

— Vous avez dormi ensemble ? Tu l'as reconduite à Oslo le lendemain ? Vous avez couché ensemble d'autres fois ?

— Je n'ai pas spécialement dormi. Je l'ai reconduite chez elle. Je voulais qu'elle prenne le train, mais elle a insisté pour que je la ramène. Et non, je ne l'ai jamais revue. Elle voulait, mais moi pas.

— Elle était assise à côté de toi à l'avant, alors, dans notre voiture, elle était assise sur le siège avant avec son gros cul et sa moustache, dans notre voiture ?

— Oui, mais ça ne signifiait rien.

— Et quand as-tu écrit la lettre ?

— Quelle lettre ?

— Cette lettre que je viens de te lire, celle que j'ai apprise par cœur, celle que tu as veillé à effacer comme tu effaces tout le reste.

— Ah oui, cette lettre-là.

— Pourquoi l'as-tu écrite ?

— J'essaie de me rappeler... je ne me rappelle tout simplement pas.

— Tu écris une lettre d'amour à une autre femme et tu ne te souviens pas pourquoi tu l'as fait. *Tes cheveux tes yeux ta lumière*. L'as-tu écrite avant ou après Örebro ?

— Je ne me souviens pas, Siri, je devais juste vouloir...

— Tu voulais coucher avec elle encore une fois ?

— Non ! Pas ça ! Je ne me souviens pas.

— Ta lumière ?

— Ta... quoi ?

— Tu avais écrit *ta lumière*. Tu avais écrit *tes cheveux, tes yeux, ta*

lumière. Juste histoire de bien comprendre : d'abord j'ai lui et ensuite elle a lui, combien de lumière te faut-il, au juste ?

— Arrête !

— Je ne veux plus jamais t'entendre dire *lumière*.

— Arrête !

— Lumière, ta lumière, ma lumière, trouve autre chose, plus jamais.

— Ça ne signifiait rien, Siri.

— Qu'est-ce qui ne signifiait rien ?

— Tout ça.

— Et où étais-je ?

— Où étais-tu ?

— Oui, où étais-je ?

— Tu n'étais pas à Oslo ?

— Je veux dire où étais-je dans la lettre ?

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

— Tu as écrit une lettre à Paula Krohn comme si je n'existais pas.

— Ce n'est pas que tu n'existais pas. Je... Ça ne signifiait rien !

Siri recommença à réciter :

— *Je pense à toi le matin dans la matinée l'après-midi le soir et la nuit mais je ne puis être avec toi autrement qu'en pensée parce que oui tu sais. Parce que.*

Elle s'assit tout contre lui et chuchota :

— Que signifie *parce que* ? Qu'est-ce qui vient après *parce que* ?
Parce que quoi ?

— C'est juste une chose que j'ai écrite, Siri. Des paroles insignifiantes.

— Des paroles insignifiantes ?

— Des paroles insignifiantes.

— Combien de femmes as-tu baisées au juste, Jon ?

— Juste elle. Juste cette fois.

— Il y a cinq ans ?

— Juste ça.

— Et Mille ?

— Quoi Mille ?

— Tu n'es pas allé dans l'annexe cette nuit-là ?

— Non.

— Peut-être juste pour voir si elle était rentrée ?
— Non.
— Et il n'y a rien de plus ?
— De plus quoi ?
— De plus à raconter ?
— Cette histoire avec Paula – c'était une autre vie.
— Une autre vie ? Ça veut dire quoi, ça, merde ?
— Ça veut dire qu'il n'y a rien d'autre. Je t'ai tout raconté. Je veux juste être avec toi.

11 Bonjour, je m'appelle Jon. Comment vous appelez-vous ? Je m'appelle Siri. Voudriez-vous boire quelque chose ? Oui, s'il vous plaît, j'aimerais un verre d'eau froide.

Et encore une fois, Siri était à Mailund et encore une fois Jenny disait :

— Je reconnais cette maison. Je reconnais ces murs et cette chambre et le pré et la forêt derrière la maison. Mais il m'arrive de demander : Qui est-ce qui habite ici et tout le monde me répond, mais c'est toi, Jenny Brodal, et toute ta famille.

Siri claqua la porte derrière elle. Debout à la fenêtre, Irma l'observait. Irma aux longs cheveux et au grand corps. Irma aux omelettes. Irma aux canards dans la mare du jardin et aux animaux blessés au sous-sol. Un chien boiteux. Un cochon d'Inde malvoyant. Un écureuil écrasé. L'écureuil avait miraculeusement survécu après s'être fait rouler dessus par une voiture au printemps, et Irma l'avait rapporté du bas-côté, soigné et ramené à la vie. Le but, avait-elle raconté à Siri dans un instant de loquacité, était de rendre l'écureuil à la forêt. Jenny qui se mourait, elle ne voulait pas en parler, Jenny allait parfaitement bien, mieux que jamais, considérait Irma, Jenny était fraîche comme un gardon (ce qui était plus qu'on ne pouvait en dire du chien, du cochon d'Inde et de l'écureuil), mais elle n'avait pas la force de voir Siri débarquer à tout bout de champ, Siri devait saisir que sa présence n'était pas souhaitée.

Jenny voulait finir sa vie chez elle. Elle ne voulait pas aller en maison de repos, elle l'avait dit longtemps auparavant, haut et fort, en présence de témoins, et avec toute sa raison intacte.

— Et puis j'ai la chance d'avoir Irma, avait dit Jenny. Quand je ne pourrai plus prendre soin de moi-même, je sais qu'Irma sera là pour moi. Elle sait ce qui vaut le mieux. Nous en avons parlé, elle et moi.

Un médecin, vieille connaissance de Jenny, était venu faire une consultation à domicile. Irma l'avait appelé. Pas question d'emmener Jenny à l'hôpital. Le médecin l'examina et put indiquer que la

confusion de Jenny n'avait sans doute rien à voir avec l'Alzheimer. S'il comprenait bien, un examen approfondi était exclu, mais son état résultait très probablement de multiples petites attaques. D'une interruption temporaire de l'apport sanguin au cerveau. Appelée aussi accident ischémique transitoire.

Siri se pencha sur sa mère et dit :

— Alma m'a chargée de te saluer !

Jenny promena sa fourchette dans son assiette. Elle avait presque terminé son omelette.

— Qui est Alma ? demanda-t-elle.

— Tu as deux petites-filles, dit Siri. Alma et Liv. Et Alma m'a chargée de te saluer.

Jenny hocha la tête.

— Et Liv a dit qu'elle allait te faire un dessin.

Jenny hocha la tête et ouvrit la bouche.

— Veux-tu que je salue Alma et Liv de ta part ?

Jenny leva son assiette.

— Vide ! dit-elle.

Et puis elle leva les yeux, regarda Siri et baissa la voix.

— J'ai tout mangé.

Siri traversa le pré et la forêt jusqu'à l'étang. Elle s'assit sur la rive. Essayait de prier, mais fut distraite, pensa à d'autres choses, pensa *je prie mal*.

Tout ce qu'il lui restait de Syver était une forêt dense, de la neige mouillée blanche, et un bonnet tricoté main gris sale qui avait été un peu trop grand et lui tombait sur les yeux. Mais elle ne voyait pas son visage.

Elle avait six ans et il en avait quatre. Elle marchait derrière lui et s'efforçait de le suivre en criant *Syver, Syver, reste là, maintenant* et il bondissait devant elle, naviguait entre les troncs d'arbres, un instant là, le suivant non. Grand bonnet gris, pull Marius bleu qui avait été à elle l'année d'avant, pantalon marron. C'était au début du printemps, à l'automne, Siri allait commencer l'école, elle ne se souvient pas de bruits de ruissellements et de clapotis, même s'il y en avait sûrement. Ce dont elle se souvient, c'est du silence, comme si quelqu'un avait éteint tous les sons hormis sa voix à elle. *Syver ! Reste avec moi ! Je n'ai pas envie de te courir après !* Ils portaient de gros pulls, pas des anoraks. C'était le premier jour où le gros pull remplaçait l'anorak et on se sentait plus léger.

Assise à la table de la cuisine, Jenny écrivait à leur père, à Bo Anders Wallin, et dans sa lettre elle le maudissait d'être en route pour Gotland alors qu'elle était enfermée à Mailund avec deux enfants en bas âge. *Que suis-je, alors ? À quoi cette sempiternelle mise au monde d'enfants a-t-elle conduit ?* Et dans une autre lettre : *Syver a encore pleuré cette nuit, pas d'eau, pas de chanson, pas dans les bras pour regarder par la fenêtre la neige qui tombe dans la nuit, alors pour finir je l'ai pris contre moi dans le lit (là où tu n'es pas) et il s'y est endormi, tout contre moi.*

C'était un grand jour, le jour où Jenny leur permettait d'échapper

au blouson d'hiver, le jour où ils pouvaient sortir en simple chandail et pantalon épais. Le pull de Siri était trop grand, il était rouge et blanc, ne grattait qu'un petit peu au col et avait appartenu à la jolie fille de treize ans d'une amie de Jenny. L'odeur de la fille subsistait, même si le pull avait été lavé dans de l'eau chaude savonneuse. Un peu de parfum, un peu de sueur et un peu de lait. Siri ne sentait pas encore la transpiration, elle était trop petite, le pull la démangeait un peu, mais pas autant que le précédent, ce pull Marius bleu que Syver avait repris. Portant une écharpe, un bonnet, un pantalon d'hiver et des godillots, elle marchait dans la forêt en appelant Syver, qui tantôt disparaissait, tantôt réapparaissait, et qu'elle était chargée de surveiller. Jenny l'avait dit. Veille sur ton petit frère, maintenant, disait-elle chaque fois qu'elle ouvrait la porte et les chassait dans le jour d'hiver. L'heure du plein air. On n'avait alors pas le droit de rentrer, même si on devait aller aux toilettes (on allait aux toilettes avant de s'habiller et de sortir). On n'avait pas le droit de rentrer se chercher quelque chose à boire (on buvait un verre d'eau ou de sirop avant de sortir et – essentiel ! – avant d'aller aux toilettes). On n'avait pas le droit de sonner pour raconter quelque chose de très important. L'heure du plein air était de midi à 14 heures. Et Siri appela Syver, et Syver surgit derrière elle, lui attrapa les jambes et tira, si bien qu'ils basculèrent tous deux dans la neige, et elle dit *zut, Syver, maintenant on va être trempés tous les deux, il ne faut pas faire ce genre de choses*, et elle s'était redressée sur les genoux dans la neige, et là, le son est coupé pendant un bref instant, et les arbres bruissaient, les oiseaux chantaient, le printemps était en marche et Syver lui soufflait dans l'oreille et de la neige mouillée coulait entre son écharpe et son col, là, dans l'interstice, puis poursuivait, froide, le long de son dos, et Syver se mit à pleurer et passa ses bras en pull jacquard autour de son cou en disant *ne sois pas fâchée Siri*. Et puis tous deux se levèrent et elle dit *je ne suis pas fâchée*, mais dorénavant il fallait qu'il reste à côté d'elle, c'était elle qui décidait, c'était elle l'aînée et ils n'avaient en fait pas le droit de s'éloigner de la maison autant qu'ils l'avaient fait, mais la cour, dans laquelle ils étaient censés se cantonner pendant l'heure du plein air, avait ses limitations. Et Siri se souvenait que le problème principal était le temps, car elle ne savait pas quand il était 2 heures et

qu'il était temps de mettre un terme au temps en plein air. Quand les deux heures s'étaient-elles écoulées, au juste ? Une fois, elle était revenue de la forêt avec Syver à la traîne et elle avait frappé et frappé à la porte car ils avaient passé une éternité dehors et Jenny avait ouvert la porte, arraché la porte, avec une serviette autour de la tête, et dit *qu'est-ce que j'ai dit, au juste, sur le fait de débarquer à la porte pendant l'heure du plein air ?* Sur ce sujet, Jenny en avait dit très long. Notamment sur l'importance pour des enfants de prendre l'air tous les jours. Et sur l'importance de ne pas la déranger quand elle travaillait. Et Jenny avait regardé avec insistance Siri et Syver (il se cacha derrière son dos et se montra en pouffant, et Jenny esquissa presque, mais presque seulement, un sourire) en disant *vingt minutes, Siri ! Vous êtes restés dehors vingt minutes ! Il est midi vingt. Je veux vous avoir de retour à deux heures. C'est dans, Seigneur Dieu, une heure et quarante minutes ! Pas avant, dit Jenny, pas après.*

Et ce qui était curieux, Siri y songe maintenant et, en fait, elle y songeait alors aussi, à six ans, presque sept, c'est qu'il ne soit pas venu à l'esprit de Jenny qu'elle n'avait pas encore appris à lire l'heure. *Je me demande, je me demande combien de temps il nous reste avant de devoir faire demi-tour*, disait-elle à Syver, qui n'était pas encore assez grand pour saisir la problématique.

Siri, elle, l'était, c'est juste qu'elle ne savait pas comment résoudre le problème. Mais globalement, les choses se passaient bien. On apprend l'horloge interne avant d'apprendre l'externe. En général, Siri savait toujours à peu près quand il fallait faire demi-tour et marcher vers la maison de façon à être dans la cour quand Jenny ouvrirait la porte en disant *venez, venez, tous les deux, il y a du sirop et des tartines sur la table de la cuisine*. Et il était à peu près l'heure de faire demi-tour, mais Syver avait encore disparu. Elle l'appela. Mais il n'était pas là. Syver n'était nulle part.

Et la forêt était de nouveau complètement muette et Siri le sut avant de le savoir avec certitude, que maintenant Syver était mort.

Les soixante-dix-sept ans de Jenny approchaient. Irma avait consenti à ce que Siri, qui voulait essayer de fêter l'anniversaire de sa mère encore une fois, organise une courte séance festive dans le jardin. Par égard pour Liv et Alma, dit Irma. Personne d'autre. Juste Jon et toi et les enfants.

Liv fit un dessin représentant une maison, un jardin, un arbre, un ciel bleu, un soleil et sur le dessin elle écrivit ohé ohé ohé ! pour grand-mère de la part de liv. Alma avait acheté du parfum, L'Air du temps, le parfum préféré de Jenny. Alma et Siri s'étaient rendues ensemble dans un centre commercial des faubourgs d'Oslo pour passer un bon moment (mots de Siri) en faisant diverses courses, mais aussi pour acheter chacune son cadeau pour Jenny. Quand Alma se tint là, son flacon de parfum à la main, Siri lui proposa d'acheter plutôt une petite écharpe, peut-être, que Jenny pourrait se mettre sur les pieds. Grand-mère avait si souvent froid aux pieds. Mais Alma secoua la tête, demanda que le flacon de parfum soit enveloppé dans un joli papier, se tourna vers sa mère et dit :

— Fuck-toi, maman !

Siri empoigna Alma par le bras et lui dit aussi calmement qu'elle en était capable :

— Sois gentille de ne pas me parler comme ça. Je ne veux plus t'entendre dire cela une seule fois. Jamais plus, OK ?

Alma sourit et dit :

— Fuck-toi, maman !

Et puis vint le grand jour, qui ne fut pas un grand jour du tout, mais un tout petit jour (Jenny en était peu à peu arrivée à un stade où les journées étaient longues comme des années et les années filaient comme des journées), et ce jour-là, Jenny eut soixante-dix-sept ans et Alma s'était faite belle. Elle avait opté pour une robe bleue près du

corps, des collants noirs épais et des bottes noires à talons. Pas franchement estival, mais Jon prit sur lui et dit :

— Quel chic, Alma ! C'était tout à fait bien pensé de t'habiller pour grand-mère. C'était une femme élégante. Elle avait du style. Tu te rends compte, toutes ces belles robes et ces chaussures. Et tu lui rends hommage en te pomponnant.

Alma enlaça son père et ne lâcha pas prise. Jon continuait de recevoir ces embrassades dures, exigeantes de sa fille aînée, auxquelles il ne savait trop comment répondre. Il ne voulait pas la serrer aussi fort en retour, c'eût été trop intense, et finissait donc souvent par lui tapoter le dos d'un geste un peu décourageant. Il était aussi toujours le premier à mettre un terme à l'étreinte, mais cette fois, elle s'arracha soudain à lui, planta son regard dans le sien et dit :

— Pourquoi tu parles de grand-mère au passé ? Elle *était* une femme élégante, l'autre. Elle *avait* du style ? Elle n'est pas morte. En l'occurrence, elle n'est pas morte. Toi et maman, vous parlez d'elle comme si elle l'était. Vous n'avez aucune moralité ! Vous ne faites sûrement qu'attendre qu'elle meure !

Jon inspira et regarda Siri, qui pourvoyait un panier à pique-nique en gâteau, bougies et thermos de café et un autre en croissants, scones, petits pains, confitures et miel. Elle s'était réveillée de bonne heure dans le petit studio au-dessus du restaurant et était descendue pieds nus et en chemise de nuit dans la grande cuisine, avait allumé la radio et s'était préparé une grande tasse de café avant de se mettre à la pâtisserie. C'était une cuisine faite pour le bruit et les grands gestes, les ordres tranchants, la chaleur des fourneaux au gaz, la cadence extrême et la précision minutieuse. Pepper et son équipe n'arrivaient que l'après-midi, et la cuisine était vaste, froide, étrangère, les surfaces brillantes, l'acier inoxydable. Siri fit la conquête d'un petit bout de plan de travail et commença par la pâte à petits pains. C'était la cuisine de Siri, c'était elle qui l'avait conçue, dessinée et qui en avait surveillé la construction, mais cela paraissait si loin à présent. Elle aurait voulu avoir sa place quelque part. Et pourtant elle regretta la cuisine vide, le silence, quand Alma attaqua Jon qui avait parlé de Jenny au passé. Siri se contenta de se détourner en secouant la tête.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, Alma, dit Jon. Je voulais dire

quelque chose de gentil. Je me suis mal exprimé.

Liv regardait de l'un à l'autre. Elle était vêtue d'un ancien pull d'Alma, il était bleu clair, effiloché et lui descendait juste aux fesses. Elle le portait en robe. Ses genoux étaient couverts d'écorchures d'été. Liv venait d'apprendre à faire du vélo. Ses cheveux blonds étaient emmêlés. Elle était fine comme la pluie. Elle soupira, planta son regard dans celui de ses parents, fit un geste résolu des deux mains et dit :

— Tout le monde est beau. Et personne n'est mort. On peut y aller maintenant ?

Jon et les enfants étaient venus d'Oslo en voiture. Siri avait pris le train la veille et passé la nuit dans le studio pour pouvoir cuisiner. Elle avait pensé qu'ils pourraient fêter l'anniversaire de sa mère dans le jardin de Mailund. Soit, avait dit Irma, mais, dans ce cas, il faudrait commencer à 2 heures et ne pas aller au-delà de 3 heures. Siri n'avait pas le courage de se battre avec la géante cinglée sur les moindres détails. Il fallait choisir ses batailles, et ce n'était pas le choix qui manquait. Malgré les protestations d'Alma, elle insista pour qu'ils remontent à pied les pentes du restaurant jusqu'à Mailund. C'était une belle journée, une journée radieuse, en dépit du vent qui soufflait, et, allant ainsi avec leurs paniers débordants de victuailles, Jon et Siri, Alma et Liv formeraient une procession festive.

— Allez, maintenant, on y va !

Lorsqu'ils arrivèrent et refermèrent le portail derrière eux, Irma les attendait. Elle leur dit qu'ils pouvaient s'installer sur la pelouse, elle allait porter Jenny dans l'escalier et la mettre dans le fauteuil roulant qui l'attendait sous le grand érable. Jon lui demanda si elle voulait de l'aide, mais Irma aboya que s'il fallait déplacer Jenny d'un endroit à un autre, elle le ferait elle-même. Siri alla chercher un plaid dans le salon et le déplaça sur l'herbe.

Quand Jenny, qui était petite et frêle comme un poitrail d'oiseau, fut installée dans son fauteuil roulant, Irma se posta contre le mur de la maison, un peu à l'écart des autres. Elle ne voulut ni café ni petits pains, ni croissants ni scones, ni même gâteau, encore que Siri eût fait un véritable gâteau d'anniversaire, avec de la crème pâtissière et des

baies fraîches, que l'on orna en toute hâte de sept bougies, puisqu'on n'aurait pas la place d'en mettre soixante-dix-sept.

Assis sur le plaid au soleil, Jon ne parvenait pas à surmonter l'épisode avec Alma. Il la regarda. Elle était encore de petite taille et plutôt rondelette, mais ces yeux brillants fardés de noir, cette grande bouche rouge et ces cheveux courts noirs de jais appartenaient à une fille qu'il ne connaissait pas, n'atteignait pas. Ne pouvait atteindre. Ce n'était pas faute d'essayer, de vouloir. Quand il s'agissait d'Alma, il ne détournait pas le regard, il la regardait droit dans les yeux, mais il ne la comprenait pas. Siri non plus ne la comprenait pas. Jon ne renonçait pas, toutefois. Il essayait de comprendre, mais c'était comme dans le rêve, dans ce cauchemar dans lequel il est de nouveau enfant et se tient devant la classe et le calcul qu'il doit faire est parfaitement insaisissable, composé de signes qu'il n'a jamais vus. Jour après jour. Nuit après nuit. Ne pas rendre les armes. Mais où avait-il fait un faux pas ? Où Siri et lui avaient-ils fait un faux pas ? Avec Liv, c'était complètement différent. Il n'avait jamais réfléchi à la *difficulté* d'aimer Liv. *Difficulté* de l'atteindre. Mais Alma était insaisissable. Une autre lettre de l'alphabet.

— Maintenant, il faut que tout le monde mange, dit Siri, en vidant les paniers.

Elle lança un regard vers Irma qui était adossée au mur de la maison.

— Tu es sûre de ne pas vouloir de gâteau ?

Irma alluma une cigarette en secouant la tête.

— Alors je vais préparer une délicieuse assiette pour maman, dit Siri en entendant elle-même la fausseté dans le ton de sa voix.

— Non, tu ne le feras pas, dit Irma depuis le mur de la maison. Jenny a le ventre sensible. Jenny ne va pas manger de gâteau. Jenny a mangé.

Siri sourit en faisant un signe de tête à Irma.

— Une savoureuse omelette, je présume ?

Irma ne répondit pas.

Liv se leva et leur rappela à tous qu'avant de manger, ils devaient chanter une chanson d'anniversaire, et Jon, Alma et Siri se levèrent du plaid.

— Toi aussi, Irma, dit Liv.

Irma sembla un peu prise au dépourvu, mais écrasa son mégot et vint se placer à côté de Liv.

Et puis ils chantèrent tous ensemble :

*Hourra pour toi, c'est ton anniversaire !
Toutes nos félicitations !
Et tous en cercle autour de toi,
Regarde, nous allons marcher,
Courbettes, signes de tête, et rotations,
Sauts, bonds, entrechats, pour toi nous dansons,
Et nos vœux les plus sincères t'adressons
Dis-moi donc que souhaiter encore ?
bon anniversaire !*

Liv tapa dans ses mains. Maintenant, ils pouvaient s'asseoir. Irma aussi. Là, à côté d'elle. Voilà ! Liv regarda toutes les bonnes choses dont sa mère les régalaît et prit un croissant qu'elle trempa dans le miel. Personne n'aimait le miel comme Liv. Mais alors qu'elle allait en prendre un morceau, elle resta soudain complètement immobile à regarder le croissant.

— Qu'y a-t-il, Liv ? demanda Jon.

Liv leva les yeux.

— Vous ne trouvez pas que ce croissant ressemble à un crabe ?

Elle posa le croissant sur le plaid entre eux pour que tout le monde le voie.

— Grand-mère, tu ne trouves pas que ce croissant ressemble à un crabe ?

Jenny, qui, pour l'occasion, était vêtue d'un peignoir en éponge bleu ciel maculé d'œuf, somnolait, affalée sur le fauteuil roulant sous l'érable.

Alma passa le bras autour de sa petite sœur.

— Moi, je trouve qu'il ressemble à un crabe, dit-elle. Et je crois que grand-mère est de cet avis aussi.

Ils regardèrent tous Jenny.

— Hmm, dit Jenny en ouvrant les yeux.

Elle pointa le doigt sur quelque chose.

Dans la mare envahie par la végétation tout en bas du jardin

nageaient en rond six, non sept canards, dont quatre canetons.

Irma dit qu'elle les y avait déjà vus et qu'elle avait commencé à les nourrir.

— Hmm, dit encore Jenny.

Siri regarda sa mère en essayant de trouver son regard. Jenny ne parlait plus beaucoup. Mais quand elle disait quelque chose, c'était tout un travail de passer en force chaque mot hors de sa bouche, comme si les mots étaient des objets physiques ayant chacun leur taille, leur forme, leur structure spécifiques – doux, dodus, lisses, anguleux, pointus. Elle se perdait souvent dans des déraillements qui n'aboutissaient à rien, juste un souffle et du silence. Un abcès buccal l'empêchait de parler clairement. Parfois c'était tout à fait impossible à comprendre. Mais tout le monde essayait, et tel que Jon s'en souvenait (il le consigna par écrit plus tard dans la journée), elle était là, dans son fauteuil roulant sous l'arbre, et dit :

— Je me demande qui habite dans cette maison et qui a aménagé ce jardin.

Et puis elle dit :

— J'ai une paire de jolies baskets dans le placard, pointure trente-huit. L'un de vous pourrait-il avoir la gentillesse d'aller me les chercher ?

Et pour finir elle dit de son ton le plus aimable :

— J'aimerais vous remercier pour cette belle réception, je dois malheureusement partir à présent.

Assise seule dans la cuisine de Mailund, Siri s'apprêtait à composer le numéro de Jon sur son portable. Elle éteignit le babycall. Il était perturbant de devoir tenir compte à la fois du babycall et du téléphone. Jenny et Jon babillaient, affabulaient et divaguaient autant l'un que l'autre en ce moment.

Siri se leva, trouva une demi-bouteille de vin rouge bon marché dans le frigidaire et s'en versa un grand verre. Elle voulait parler avec Irma du fait que, tous les jours, Jenny, *dont il était démontré qu'elle ne supportait pas l'alcool*, se faisait servir avec son omelette de larges rasades de vin rouge. Non seulement Jenny avait été une ivrogne pendant la majeure partie de sa vie d'adulte (hormis les vingt années où elle n'avait pas bu), mais en plus mélanger du vin rouge avec des médicaments puissants au beau milieu de la sainte journée devait être mortellement dangereux. Pas étonnant que Jenny soit dans la confusion. Pas étonnant qu'elle babille. Et puisqu'elle abordait cette histoire de vin rouge, Siri pourrait peut-être aussi évoquer les omelettes. Tous les jours de l'omelette. Sans légumes. Sans jambon. Sans quoi que ce soit dedans. Seulement du ketchup. Oui, et des quantités de vin rouge. Siri avait essayé de discuter la situation omelette avec Irma par le passé, mais Irma avait été carrément hostile, s'était postée devant Siri avec son corps de géante et avait déclaré :

— Le médecin dit que Jenny a besoin de protéines. Les œufs, c'est bourré de protéines. Je ne fais que suivre les instructions du médecin.

Et d'ajouter :

— Et je pense que le médecin a un peu plus de connaissances en la matière que toi, non ?

— Oui, sûrement, dit Siri, mais omelette et vin rouge tous les jours, c'est très monotone...

Irma écoutait les bras croisés et Siri s'essaya encore un peu :

— Et j'en sais tout de même un peu sur la nourriture, la diététique,

je veux dire... je pourrais te donner de bonnes recettes de plats riches en protéines...

Irma prit son souffle.

— Je comprends que ce soit difficile à accepter pour toi, dit-elle. Tu es sa fille. Mais je vis avec elle depuis vingt ans et je la connais. Elle compte sur moi. Nous sommes...

— Qu'êtes-vous, chuchota Siri. Qu'êtes-vous, au juste ?

Irma leva la main, se tourna en secouant la tête pour signaler que la conversation était terminée.

Aujourd'hui, l'atmosphère était tout autre. Irma avait consenti à ce que Siri entre et reste un peu. Irma avait tout bonnement été de bonne humeur, presque gazouillante, et avait même mangé un morceau du gâteau truffe sur biscuit à la vanille de Siri. Irma avait des choses à faire, avait-elle dit. D'abord, elle allait passer au supermarché prendre des œufs et du lait, puis à la pharmacie chercher les médicaments de Jenny, et pour finir elle allait s'acheter une robe à pois rouges qu'elle avait vue en solde. Siri écouta tout cela en tombant des nues et tiqua sur la robe à pois rouges. Elle ne pouvait se représenter Irma en robe à pois rouges ni en robe tout court, d'ailleurs. Irma était généralement en jean et chemise à carreaux, ses cheveux d'ange lâchés, au moins deux mètres de haut et autant de large, pieds nus se faufilant sans bruit. Mais Siri ne dit rien. Irma s'était peut-être un peu radoucie ? Le gazouillement, le gâteau goûté et les pois rouges étaient peut-être le début d'une relation moins compliquée ? Irma serait peut-être même plus ouverte à la discussion sur l'alimentation et la consommation d'alcool de Jenny ?

Tout cela, Siri se le disait en buvant du vin rouge glacé à la table de la cuisine. Elle avait son portable dans une main, elle ne devait pas oublier d'appeler Jon, et elle espérait qu'Irma resterait absente encore un moment et ne reviendrait pas avant qu'elle ait rallumé le babycall.

Irma adorait le babycall.

— Il est important de suivre les bruits de Jenny, avait-elle dit avant de partir. Elle peut avoir du mal à respirer. Crier à l'aide. S'écorcher.

Siri hocha la tête.

— Mais si tu n'entends rien d'autre que les bruits normaux, alors tu la laisses tranquille. Ne va pas courir sans arrêt dans sa chambre. Ça

ne fait que déranger.

Siri hocha la tête encore une fois. Elle avait envie de lui demander ce que recouvrait la dénomination *bruits normaux*, mais ne le fit pas. Ne pas gâcher la bonne ambiance. Ne rien dire qui pourrait être interprété comme une pique.

C'était le début du mois de septembre. La majeure partie du temps, Jenny était alitée, désormais, à part quand Irma la lavait et la changeait, la portait dans l'escalier (comme un petit paon) et la poussait sur son fauteuil jusqu'à la cuisine. Une heure, omelette au beurre.

Siri regarda fixement le babycall. Quand on l'éteignait, un silence complet tombait dans la pièce, hormis le bourdonnement du frigidaire. Siri regarda autour d'elle. Le frigidaire vert bourdonnait. *Oui, je t'entends. Ça fait trente ans que tu bourdonnes.* Mais par ailleurs, le silence était complet. La table était silencieuse. Les chaises. Le sol et le plafond. Elle regarda par la fenêtre. Les grandes vacances des filles étaient terminées, cette année non plus, il n'avait pas été question de passer l'été à Mailund, pas dans la situation actuelle, Siri dormait dans le studio au-dessus du restaurant. Elle avait déjà confié l'essentiel des responsabilités à Pepper, qui était tout disposé à passer encore un été au bord de la mer, et elle-même faisait toutes les semaines la navette entre Mailund et la maison mitoyenne d'Oslo.

Le babycall avait un design de petite radio, l'autre partie, celle qui était posée sur la table de chevet de Jenny, avait la forme d'un animal indéterminé avec un grand visage souriant – un rat, peut-être, ou un chat, ou un lapin, ou quelque chose d'intermédiaire. Siri se servit un autre verre de vin rouge. Elle voulait aussi parler avec Irma de cette histoire de babycall. N'était-ce pas une atteinte à la vie privée de Jenny de le laisser sur sa table de nuit ? Sa mère ne pouvait-elle pas émettre ses bruits de mort en paix ? Et n'était-ce pas là infantiliser une personne qui avait tout de même été jalouse de son autonomie, que de la surveiller ainsi ? Siri finit son verre et composa le numéro de Jon. Elle ne se réjouissait pas. Il ne répondit pas, elle lui envoya donc un message pour lui demander comment les choses allaient à la maison, et il répondit aussitôt.

Horrible.

Que se passe-t-il ?

Alma a frappé une fille de la classe parallèle.

Siri lut le message et composa encore une fois le numéro de Jon. Il ne répondit pas. Elle écrivit :

Peux-tu s'il te plaît répondre au téléphone ! Que se passe-t-il ?

Quelques secondes plus tard, son téléphone sonnait. C'était Jon. Elle entendit aussitôt qu'il avait bu.

— Que se passe-t-il ?

— Eh bien, tu veux le savoir ?

— Jon. Arrête. Que se passe-t-il ?

— OK. Alors, voilà. Alma a frappé une fille de la classe parallèle. De toute évidence, ç'a été un pugilat en bonne et due forme. Je ne sais pas pourquoi. D'après des témoins, c'est Alma qui a commencé. L'autre fille, qui s'appelle Mona Haugen et est en seconde A, a saigné du nez. Il y a eu du sang partout, apparemment. Sur son visage. Ses mains. Dans la cour d'école.

— Comment va Alma ? coupa Siri.

— Indemne. Pas une égratignure. Mais renvoyée, bien sûr. Quand rentres-tu ?

Siri regarda la bouteille de vin. Elle avait bu deux verres.

— Je rentrerai en voiture ce soir. Je rentrerai aussi vite que je peux. Comment va Liv ?

— Liv va bien. Elle est chez une copine aujourd'hui. La mère de Laura m'a envoyé un SMS pour me demander si elle pouvait ramener Liv chez eux, Liv et Laura jouaient si bien ensemble, tout était si sympathique.

— Super, alors.

Elle ferma les yeux.

— Il y a autre chose ? demanda-t-elle.

Elle l'entendit qui hésitait.

— Oui...

Elle l'entendit qui tentait de se servir un verre (de whisky ? de vin ?) sans faire de bruit.

— Jon, qu'y a-t-il ?

— Eh bien, il se trouve en fait que je reçois depuis plusieurs mois des messages d'Amanda Browne.

— Quoi ? La mère de Mille ?

— Oui.

— Tu as sauté la mère de Mille ?

— Non, Siri. En l'occurrence, non.

Jon soupira.

— Je t'ai dit que j'avais reçu des SMS. Elle m'envoie des SMS et elle me téléphone. Parfois, elle appelle et elle raccroche aussitôt. Parfois elle appelle et elle ne dit rien.

— On aurait dû écrire cette lettre, dit Siri.

— Le fait est que je crois qu'elle croit que tu es dans le coup, toi aussi.

— Quel coup ?

— Je ne sais pas ! *Dans le coup*. Comment diable veux-tu que je sache ce que ça veut dire ? Elle est cinglée. Elle doit considérer que, d'une manière ou d'une autre, nous sommes responsables de ce qui s'est passé.

— *Moi*, je ne sais pas ce qui s'est passé ! dit Siri. Est-ce que *toi*, tu sais ce qui s'est passé ?

— Non. Tu sais que je ne le sais pas.

Il hésita.

— C'est sûrement ce garçon qui l'a fait, ce KB. Mais tant que personne ne la trouve...

— Tu es allé dans l'annexe, cette nuit-là ? coupa-t-elle.

— Non, je t'ai dit. Je n'étais pas dans l'annexe ! Qu'est-ce que c'est que cette foutue... *tu* vas m'accuser *moi*, maintenant ? Est-ce la seule chose que tu saches faire ? On essaie d'être unis là-dedans pour une fois ? De résoudre ça ensemble ?

— D'accord, dit Siri. As-tu couché avec Mille ?

Jon cria. Il cria si fort qu'elle se mit à pleurer.

— je n'ai pas couché avec mille, ok ? je n'étais pas dans l'annexe, ok ?

— OK.

Siri retint son souffle. Elle ne pouvait pas rester là à pleurer. Et si Irma arrivait. Elle alluma le babycall. Tout était calme au premier. Jenny dormait. Elle regarda la bouteille de vin vide.

— OK. Je vais partir d'ici quelques heures. Y a-t-il quelque chose sur Mille que tu n'aies pas raconté ? Si nous devons être unis là-dedans, il

faut que tu me racontes tout à moi au moins.

— Il y a une chose, dit Jon.

Siri rit tout haut.

— Je me disais bien, oui.

— Ce n'est rien, dit Jon. Mais je trouve que tu devrais le savoir. Amanda n'en a rien dit, mais il se pourrait que ça émerge. Je ne crois pas. En fait, c'est totalement insignifiant.

— D'accord ?

— Tu te souviens d'une des photos que les journaux ont utilisées quand ils ont parlé de l'affaire. La photo qui en réalité n'était pas ressemblante. Tu te souviens que tu en parlais ? Robe bleue. Bouche rouge. Tresse.

Il cessa de parler. Elle l'entendit qui buvait, mais ne dit rien. Il poursuivit :

— On en avait parlé, toi et moi. On avait parlé de la photo. Pas très nette, mais prise de près quand même, je me souviens que tu disais qu'elle était mieux sur cette photo qu'en vrai. Pas tout à fait aussi lunaire, disais-tu. On ne voit pas, pas vraiment, où la photo est prise. Elle pourrait avoir été prise n'importe où par n'importe qui. C'est une photo de portable parfaitement ordinaire d'une fille parfaitement ordinaire. Pas d'arrière-plan. Pas d'environnement. Si ce n'est quelque chose de noir en bas, dans le coin gauche. Quelque chose de broussailleux. Tu t'en souviens ?

— Non... enfin, oui. Peut-être, dit Siri à voix basse en réfléchissant à la tache noire.

— Ce n'est pas un détail auquel on prête attention, dit Jon. On regarde la fille, n'est-ce pas ? Mais donc, cette chose noire et broussailleuse, c'est un bout de la queue de Leopold.

— Quoi ?

Siri se redressa.

— Là où je veux en venir, c'est que j'ai pris une photo de Mille cet été-là. Elle était passée dans mon bureau me demander quelque chose. Sûrement en rapport avec les enfants. Et, pour une raison ou pour une autre, elle m'a raconté qu'elle n'avait pas de photos d'elle adulte, et alors j'ai pris ce cliché avec l'appareil photo de son portable. *That's it*. C'est tout. Et Leopold a dû se lever et passer devant à ce moment

précis.

Siri ne dit rien.

— Tu es là, Siri ?

— Oui.

— C'était juste une photo.

— Oui.

— Tu rentres ce soir ?

Siri éteignit le babycall, et puis le ralluma. Clic clic.

— Oui, je rentrerai plus tard dans la soirée. Et on en reparlera à ce moment-là.

Elle n'avait jamais aimé conduire de nuit, la chaleur poussiéreuse dans l'habitacle, les lumières projetées en longs traits sur le paysage qu'elle connaissait si bien, mais avec lequel elle ne devenait jamais intime. Cette fois, c'était comme si elle n'arrivait pas vraiment à garder les yeux sur la route, les mains sur le volant, elle voulait appeler Jon et lui crier *pourquoi as-tu pris cette photo*, mais cela ne servirait à rien. Tout n'était que mensonge. Elle ne voulait pas rentrer et elle ne voulait pas faire demi-tour et on aurait dit que le long tunnel juste à la lisière de la ville n'en finirait jamais.

D'abord, elle sonna. Irma ne venant pas, elle ouvrit avec sa clef et cria bonjour.

— Irma, tu es là ?

Elle ressortit et fit le tour de la maison jusqu'à la façade où se situait l'entrée de l'appartement en sous-sol d'Irma.

— Irma, tu es là ?

Son portable sonna. Elle le sortit de son sac. Numéro inconnu. Elle appuya sur la touche répondre et mit le téléphone contre son oreille.

— Allô ?

Rien.

— Allô ? Pouvez-vous parler ?

Et puis la communication fut coupée.

Siri n'était pas allée à Mailund depuis plus d'une semaine – et elle prévoyait aujourd'hui de ne passer qu'un petit moment avec Jenny. Pas longtemps. Siri devait rentrer à Oslo le soir même. Elle refit tout le tour et s'assit dans la cuisine. Elle regarda fixement le babycall. Dans sa chambre, Jenny s'adressait à Bo Anders Wallin en criant. Quoique *crier* ne fût pas le bon terme. Jenny n'avait presque plus de force en elle. Son abcès buccal conjugué avec sa confusion mentale lui rendaient difficile de s'exprimer de manière intelligible. Elle parlait sa propre langue.

— Bo ! Tu viens ou quoi ?

Pour qui ne connaissait pas cette langue, la phrase ressemblait à ceci :

— Ou ! U en ou a ?

Siri avait entendu dire que quand un mourant se met à appeler les morts comme s'ils étaient juste à côté, c'est qu'il ne va pas tarder à mourir à son tour.

— Syver !

Ou :

— yyyver !

Elle monta l'escalier, frappa doucement à la porte de la chambre de Jenny, se retourna plusieurs fois pour voir si Irma était dans les parages. Siri poussa la porte et regarda par l'entrebâillement. Sa mère, mince bande grise et blanche de chair et de cœur et de bruit, était couchée dans son lit.

— C'est Syver ? demanda-t-elle.

— Non, maman, c'est moi, c'est Siri.

— Qui est Siri ?

Siri alla s'asseoir au bord du lit. Elle passa la main sur la joue de sa mère en disant :

— De temps à autre, j'ai l'impression que tu joues la comédie, que tu joues à être plus folle que tu n'es, que tu sais parfaitement bien que tu es toi et que je suis moi et que Syver est mort.

Jenny rit, et puis elle dit :

— Tu peux peut-être aller me chercher mes chaussures ? Elles sont dans le placard. J'aimerais bien y aller maintenant.

— Et où vas-tu ?

— Au palais, t'ai-je dit.

— C'est ce que je voulais dire, maman, quand tu dis ce genre de choses, je me dis que tu joues les folles. Comme Hamlet.

Sa mère pinça les paupières, puis elle ouvrit l'œil gauche et la regarda.

Siri posa la main sur un sein de sa mère qui reposait mollement sur son thorax. Elle colla l'oreille contre son cœur et l'entendit battre.

— Je reconnais cette maison, chuchota Jenny, je reconnais ces pièces, mais je ne sais pas qui habite ici. Sais-tu qui habite ici ?

— C'est toi qui habites ici, dit Siri.

— Avec Syver, répondit Jenny.

— Non, dit Siri. Syver est mort. Il est mort il y a trente-six ans. Mais moi j'habitais ici l'été, avec Jon, Alma et Liv.

— Et Alma ? Où est-elle ?

— Alma est à la maison, à Oslo. Je suis contente que tu te souviennes d'Alma. Ce n'était pas le cas la dernière fois que nous nous sommes parlé.

— Alma, oui, chuchota Jenny.

Ou peut-être avait-elle dit autre chose. Siri n'était pas sûre. Ça ressemblait à peu près à ceci :

— A mm i

Siri dit :

— Y a-t-il quelque chose que tu veuilles que je dise à Alma ?

Jenny secoua la tête.

— Tu lui manques. Je pourrais l'emmener ici une fois. Les choses ne sont pas très faciles pour elle...

— La voiture l'a brisée, fit Jenny dans un hochement de tête.

— Comment ? demanda Siri.

— La voiture l'a brisée, répéta-t-elle.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Siri.

— La voiture l'a brisée, dit Jenny en regardant Siri. Alma et moi étions en voiture et puis nous avons brisé la fille dans la montée.

— Quelle fille ? demanda Siri.

— Donne-moi de l'eau, dit Jenny.

— De quoi parles-tu ? demanda Siri. Qui ?

Jenny secoua la tête et se replongea dans ses pensées, puis elle chuchota :

— Qui habite dans cette maison, au juste ?

Siri mit les mains sur les épaules de sa mère comme si elle allait la prendre dans ses bras et lui chuchoter *c'est toi, c'est toi qui habites dans cette maison*, mais à la place elle resserra prise et se mit à secouer, elle secouait ce corps maigre, secouait la lourde tête qui ne tarderait pas à tomber, secouait les longs cheveux éteints (qui s'étaient autrefois enroulés autour d'elles deux), secouait les vieux seins épuisés et le cœur battant, secouait les cordes vocales exténuées qui chaque jour forçaient de nouveaux bruits incompréhensibles. Deux cordes exténuées qui serpentaient de la bouche de Jenny à l'oreille de Siri.

— Quelle fille ? demanda Siri.

— Cesse, chuchota Jenny.

— Quelle fille ?

— Non ! dit Jenny. Cesse !

Et Siri aurait peut-être secoué sa mère jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à secouer si une troisième voix ne s'en était mêlée.

— Arrête !

Siri se retourna. Irma remplissait entièrement l'embrasure de la porte.

— Sors d'ici, siffla-t-elle.

Mais Siri ne voulait pas arrêter.

— Quelle fille ? cria-t-elle à Irma. Elle veut dire Mille ?

Elle regarda de nouveau sa mère.

— Tu veux dire Mille ?

— Sors d'ici, dit Irma.

Siri avait lâché les épaules de Jenny, et sa mère s'était recroquevillée dans le lit.

Irma ne bougeait pas.

Siri continuait de crier.

— Tu as vu Mille le soir où tu as conduit soûle avec Alma ? Tu l'as vue ? Tu l'as vue et tu n'as rien dit ? Tu as vu...

Et cette fois, Irma fit trois pas dans la pièce et se rua sur elle.

— Sors d'ici ! cria-t-elle. Sors d'ici !

Et puis elle entraîna Siri, la flanqua sur le palier et claqua la porte.

VI

Les demi-tons

La neige s'était mise à tomber quand ils avaient quitté Oslo et les avait suivis sur tout le trajet jusqu'à Mailund, il y avait eu de la neige sur les routes, de la neige sur le pare-brise, de la neige sur les filles qui couraient s'acheter des bonbons à la boutique de la station-service, de la neige sur les arbres, de la neige sur les toits, de la neige sur les champs, les granges, les maisons de maîtres, de la neige sur les quais et dans la longue montée qui sinuait de l'ancienne boulangerie jusqu'à la maison, et ils étaient là depuis deux jours et il continuait de neiger.

Noël approchait et allait être fêté à Mailund.

— On ne pourrait pas juste y aller et rester un peu ? avait dit Siri.

Elle n'arrivait pas à décider ce qu'elle voulait faire de la maison de sa mère. Elle était dans la famille depuis les lendemains de la guerre et elle ne voulait pas la vendre.

— Nous avons besoin de l'argent, dit-elle, c'est juste que je ne peux pas imaginer des inconnus ici.

— Non, dit Jon.

Il la regarda. Il était assis sur le canapé et elle lui tournait le dos, debout à la fenêtre. Elle regardait le jardin, l'érable, le massif blanc qui, recouvert de neige fraîche, était maintenant plus blanc que jamais. Il avait envie de tendre la main et de toucher sa taille en épingle à cheveux.

Jon s'était récemment porté candidat à un emploi temporaire d'éditeur dans un nouveau club de livres et on lui avait offert le poste. Il allait commencer après Noël, et ça tombait bien. Un travail auquel aller.

— Mais, dit Siri, ce sera aussi sûrement bien trop cher de la garder.

Elle fit un geste des bras comme pour embrasser la maison entière.

— Elle est complètement délabrée et je ne vois pas comment toi et moi, nous pourrions entretenir tout cela. Nous n'avons pas les moyens

de la rénover et nous n'avons pas les moyens de l'entretenir, nous n'avons pas les moyens de changer le chauffe-eau, sans parler de toute l'installation électrique, je crois que le tableau électrique date des années cinquante, et ce serait affreux de rester à la regarder tomber en ruines.

— Je peux nettoyer les gouttières, dit Jon.

Siri se retourna en souriant. La clarté de la fenêtre tombait sur son visage et il avait envie de lui dire qu'elle luisait vers lui, mais il s'en abstint, il savait bien que s'il avait dit *tu es là à luire vers moi*, elle aurait haussé les épaules et se serait aussitôt retournée. Si Jon voulait atteindre Siri, il allait lui falloir inventer un tout nouveau langage, sans le mot *lumière* notamment.

Ces derniers mois, Jon et Leopold avaient fait tous les matins une virée chez le boucher de Torshov, les bouchers n'étaient plus très nombreux à Oslo, mais il y en avait un à Torshov, et un joli petit parc où Jon pouvait s'asseoir avec un café pendant que Leopold vaquait alentour. Leopold ne se sauvait plus, comme il en avait eu l'habitude, et il pouvait se promener sans laisse.

Ça avait commencé par les courses chez le boucher, mais Jon avait ensuite découvert qu'il se plaisait à Torshov, il ne connaissait personne, personne ne le connaissait, et, peu à peu, il s'aperçut que, au cours de ces promenades matutinales, il s'était constitué ce que Strindberg avait jadis décrit comme un *cercle de connaissances impersonnel*. C'étaient des gens qu'il croisait tous les jours, mais avec lesquels il ne parlait pas. On se reconnaissait, on se faisait un signe de tête et c'était tout. Un homme âgé avec un grand golden retriever joueur. Une jeune et jolie mère de deux enfants de quatre et cinq ans sur le chemin du jardin d'enfants. Quasiment chaque fois, la fille de quatre ans se couchait par terre, au même endroit, en hurlant qu'elle ne voulait plus marcher. Mais être portée. Couchée dans la rue, chaudement vêtue d'une combinaison rose shocking, de bottes roses shocking et d'un bonnet rose shocking à oreilles de lapin. Et sa mère et sa sœur d'un an son aînée, qui avait quelque chose de calme et de grave, se tournaient vers la petite fille et attendaient patiemment qu'elle n'ait plus la force de rester couchée dans la rue à hurler. À contrecœur, la petite fille se relevait et rejoignait sa mère et sa sœur.

Jon reconnaissait un couple d'écrivains qui allaient prendre leur petit-déjeuner. Tous les matins, le couple prenait son petit-déjeuner ensemble dans le même bar à café. Parfois ils se tenaient les mains et il se demandait si tout allait bien pour eux. Oui, il les reconnaissait et eux le reconnaissent. Mais ils avaient un respect mutuel de leur vie retirée et aucun d'entre eux n'aurait eu l'idée de s'arrêter pour dire *bonjour*, ou *comment ça va*, ou, pis encore : *Curieux de te/vous voir ici tous les jours, tu/vous habites/habitez dans le coin ?* Ç'aurait tout gâché. Le couple se serait trouvé un autre endroit où boire son café du matin et Jon un autre endroit où se promener. Un signe de tête. Un sourire aimable (mais pas engageant). Le cercle de connaissances impersonnel, qui était devenu son cercle de connaissances de prédilection (et le seul qu'il eût), avait ses règles tacites. Et la principale était qu'on ne tentait pas de faire, par le regard ou par la parole, quoi que ce soit qui pût être perçu comme une approche, qu'on se cantonnait dans les limites de l'impersonnel absolu. Globalement, ça se passait bien, quoique quelques propriétaires de chien pussent franchir la limite en demandant :

— C'est un chien ou une chienne que vous avez là ?

Et non seulement Jon ne sait que répondre, mais en plus il n'est même pas sûr de la bonne réponse. Il connaît bien entendu le sexe de son chien. Mais il n'est pas certain que le fait que Leopold soit un mâle soit *bien* (l'autre chien devient en effet très excité chaque fois qu'il rencontre une femelle, et son maître aimerait éviter une éventuelle situation embarrassante) ou *mal* (l'autre chien, quel que soit son sexe, se sent menacé par les mâles – comme s'ils y pouvaient quelque chose). Il est, songeait Jon, de nombreuses situations dans lesquelles il aurait été préférable que les chiens ne se rencontrent pas et ne se reniflent pas comme ils le font. Soit le chien A couvre le chien B contre la volonté du chien B, ou alors le chien C développe une antipathie immédiate et sans équivoque envers le chien D, antipathie démontrée par le chien C qui saute à la gueule du chien D ; ou alors se rencontrer rend les chiens A, B, C et D si excités et/ou perturbés qu'ils s'enroulent les uns dans les autres en une situation infernale à dénouer pour leurs propriétaires.

Jon aurait voulu éviter le bavardage qui s'ensuit naturellement du

fait d'avoir un chien, il proposa donc à Leopold de se retirer, lui aussi, dans une sorte de version canine du *cercle de connaissances impersonnel*. C'est-à-dire : Ne pas flairer. Ne pas renifler. Juste remuer un peu la queue de loin – et puis continuer son chemin.

Jon ne pensait que du bien de toutes les nouvelles personnes qu'il rencontrait chaque jour en allant chez le boucher et au parc, et il était grandement soulagé de n'avoir pas lui-même mis en péril sa vie retirée, en essayant par exemple d'attirer à lui par la force de son regard la jeune et jolie mère de deux enfants. De n'avoir pas voulu. De n'avoir pas dû. Que ce ne soit pas un réflexe.

Son portable bipa. Il le tira de sa poche de pantalon.

Ce qu'il y a de pire, c'est de ne pas savoir ce qui s'est passé, où elle est passée. Ensuite, c'est le fait qu'aujourd'hui soit un nouveau jour et que demain soit encore un nouveau jour. A.

Jon avait trouvé son banc et, assis au soleil d'automne, il prenait des notes sur son roman (il avait toujours sur lui son calepin, il ne comptait plus sur le fait qu'il se souviendrait de ce dont il voulait se souvenir ; plusieurs fois, il lui était arrivé de voir ou d'entendre quelque chose ou même de penser à quelque chose qui lui semblait important, une prise de conscience peut-être, et puis, le lendemain, devant l'écran, elle n'était plus là. Il pouvait convoquer le sentiment d'excitation que cette prise de conscience avait suscité en lui, mais la prise de conscience même, il l'avait oubliée. Et pour cette raison, parce qu'il oubliait les choses, y compris les choses importantes, il avait toujours un calepin dans la poche, et il y écrivait aussi souvent que possible).

Dans son bureau à la maison, il avait parcouru de vieux documents de travail et trouvé ses notes sur Herman R., l'homme qui voulait raconter une histoire et réussit, dans l'entreprise, à se mettre à dos le monde entier.

Herman R. survécut à Buchenwald et, à l'âge de soixante-dix ans, il s'assit et transforma sa vie en un bobard sur une fille qui lance des pommes par-dessus la clôture. Quand on pense à tout ce qu'il aurait pu raconter. Quand on pense à tout ce dont il aurait pu témoigner.

Alors pourquoi cette petite fille ? Pourquoi les pommes ? Était-ce par amour ? La croyance en la seule et l'unique ? Que quelles que soient les ténèbres dans lesquelles il se trouvait, l'aimée n'était pas loin ? Ou était-ce autre chose ? Une impuissance ? Cette petite histoire était peut-être la seule qu'il arrivait à raconter ? Cette petite histoire d'un petit monde où la fille aux pommes n'était jamais loin ? Et pourquoi n'en aurait-il pas eu le droit ? Herman R. n'était pas venu au monde pour le percer à jour. Temps, lieu et circonstances l'avaient brutalement projeté dans la grande histoire, mais Herman R. préférait s'en tenir à la petite. Mais, se disait Jon, avait-on le droit de *se rendre la vie si facile* ? De recourir au kitsch ?

Si la toute petite histoire de la toute petite fille qui lance des pommes par-dessus les barbelés électrifiés, sévèrement gardés, de Buchenwald transformait tout ce qui l'entourait en oubli et en lumière – oui, alors quoi ?

— Crois-tu que les choses soient ainsi faites ? chuchotait Siri en se tournant vers lui.

Il faisait semblant de dormir, ils s'étaient mutuellement tenus réveillés toute la nuit cet été à Gloucester, bien, bien des années auparavant. D'abord, il avait raconté des histoires, ensuite elle avait raconté des histoires, et puis elle avait chuchoté :

— Crois-tu que les choses soient ainsi faites, toi qui es écrivain (et là, elle eut un petit rire et il se souvient qu'il se demandait pourquoi elle riait, mais il garda les yeux fermés et lui serra la main comme pour dire je dors, mais je ne dors pas), que l'on écrive pour devenir un autre ? Et devenir cet autre est-il la même chose que se fuir soi-même, ou cela peut-il aussi signifier quelque chose de plus ? Cela ne peut-il pas aussi signifier la nécessité de sortir de soi pour entrer dans un autre, prendre la place d'un autre, ressentir avec l'autre, vivre avec l'autre, respirer avec l'autre ?

Quand novembre succéda à octobre, Jon dut faire ses promenades à Torshov (chez le boucher, au bar à café, au parc) sans Leopold. Les promenades avec son chien étaient de plus en plus courtes, de simples petits tours de pâté de maisons pour faire pipi, à la fin. Leopold ne tirait plus sur sa laisse. Jon se souvenait de la puissance de ce grand

corps. Les combats auxquels il s'était livré avec Leopold sur le genre de chien que Leopold devait être. Mais Leopold ne voulait plus lutter maintenant, il se collait à Jon chaque fois qu'ils sortaient se promener, inquiet, reconnaissant et vaincu.

Jon achetait des viscères de poulet, cœur, foie, rognons et autres abats, mais ces derniers temps, Leopold s'était contenté de flairer sa nourriture avant de se recoucher dans un coin du salon pour continuer de dormir. À l'issue du dernier examen, le vétérinaire avait tapoté Leopold sur le ventre en disant : Il n'y a plus grand-chose que nous puissions faire maintenant, il ne souffre pas, quoique ça puisse changer du jour au lendemain, c'est déjà bien métastaté, et puis il avait regardé Siri et Jon en disant : Ce qui compte maintenant, c'est que vous passiez un aussi bon Noël que possible, que vous le teniez dans vos bras, que vous lui massiez les coussinets, et que vous vous prépariez à prendre des décisions difficiles en début d'année prochaine.

Jon s'était mis à se réveiller de bonne heure. C'était nouveau de se réveiller tôt. Il se levait avant 6 heures, se douchait, prenait son petit-déjeuner et buvait un café debout contre le plan de travail, sifflait Leopold, et c'était parti. Quand Leopold tomba malade, il introduisit un changement de routine. D'abord Jon l'emmenait faire un petit tour autour de la maison, puis il faisait sa grande promenade matinale à Torshov, et en rentrant, il s'installait pour écrire.

C'était maintenant le mois de décembre et il était de retour à Mailund, et là aussi, il se réveillait de bonne heure. Il ouvrait les yeux, et l'espace d'un bref instant, c'était le grand blanc. Il n'était personne. Il n'était pas pensées. Il n'était pas chair. Il n'était pas sommeil. Il n'était pas réveillé. Avant que tout lui revienne. Avant qu'il se souvienne de tout. La claire étendue entre être et ne pas être.

Après s'être réveillé, la première chose qu'il faisait était de tendre la main pour toucher Siri, elle ne le repoussait pas, ils partageaient un lit, mais la plupart du temps elle se retournait et continuait de dormir. Elle s'était remise à faire des rêves. De mauvais rêves qui la réveillaient au milieu de la nuit, et parfois elle les lui racontait, parfois non. Ces rêves avaient commencé à la mort de Jenny. *J'aurais dû en*

faire plus, disait-elle en se redressant dans le lit. Jon lui prenait la main, la serrait de cette façon qu'elle reconnaissait, comme il l'avait fait quand ils étaient à Gloucester et qu'elle n'arrivait pas à dormir, quand ils étaient allongés l'un à côté de l'autre et qu'ils se racontaient des histoires. Siri se recouchait, mais ne s'apaisait pas. Elle aurait dû être plus perspicace ! Elle aurait dû faire plus attention ! Il y avait tant de choses qu'elle aurait dû dire. Mais maintenant sa mère était morte, ce qui était dit était dit et il n'était pas possible de tout reprendre et de repartir à zéro. Et puis il y avait cette histoire d'Alma.

Il faut que nous parlions d'Alma.

Jenny mourut seulement quelques jours avant que trois garçons trouvent Mille dans la forêt. Le dénommé KB fut immédiatement appelé pour un nouvel interrogatoire, vit son statut passer de témoin à prévenu et fut placé en détention.

Mais nul ne savait ce que Jenny avait raconté à Siri quelques jours avant de mourir, à savoir que, ce soir-là, elle avait vu Mille sur la route.

— Je sais ce que j'ai entendu, Jon. Je sais de quoi elle parlait. Elle n'était pas si cinglée. Parfois je crois qu'elle faisait juste semblant.

— Semblant de quoi ?

— D'être folle.

— Pourquoi aurait-elle fait une chose pareille ?

— Pour être dispensée, dit Siri. Simplement pour pouvoir être dispensée. Imagine, la libération. *Je suis complètement tarée et je ne peux pas être tenue responsable de quoi que ce soit. Je ne fais plus partie de la communauté humaine.*

— Je ne crois pas que ç'ait été le cas, dit Jon.

Siri chuchota :

— Non seulement maman a conduit bourrée avec Alma dans la voiture... Elle aurait pu la tuer, elle aurait pu percuter un arbre et la tuer... elle aurait pu tuer Alma !

Jon hocha la tête.

— ... et puis j'apprends que maman et Alma pourraient être les dernières à avoir vu Mille en vie. Mais l'a-t-elle dit ? Non ! Et Alma ? Qu'a vu Alma ? Qu'allons-nous dire à Alma ? Crois-tu qu'Alma ait vu quelque chose ? Qu'allons-nous dire à la police ? Et à Amanda ? Elle

téléphone, elle envoie des SMS et nous, on ne dit rien. Oh, non. Elle est un peu casse-pieds, hein ? Avec son chagrin et ses coups de fil. Car que pouvons-nous bien faire, si ce n'est exprimer notre compassion ? Ça veut dire quoi, ça, merde ? Amanda dit : Vous savez quelque chose sur ma fille que vous ne dites pas. Et nous, nous disons non, nous ne savons rien et nous nous disons l'un à l'autre que le chagrin la rend folle. Elle envoie des SMS, elle téléphone en raccrochant, elle nous envahit, et nous l'acceptons parce qu'elle a perdu sa fille. Mais le fait est qu'elle a bien raison ! Elle a raison ! Nous savons quelque chose et nous ne le disons pas et je ne sais pas ce que nous allons faire.

— De toute façon, dit calmement Jon, ça n'aurait rien changé ni dans un sens ni dans l'autre. Ce que nous savons, je veux dire. De toute façon, elle est morte.

— Ce n'est pas vrai, Jon, dit Siri, ce n'est pas vrai, ce que tu dis, que ça ne change rien ni dans un sens ni dans l'autre. Ce n'est pas vrai !

— Ce que je veux dire, dit Jon, c'est que personne ne pouvait imaginer ce dont ce KB était capable, si c'est bien lui l'auteur des faits, ce dont je suppose que plus personne ne doute. Il l'a violée, suivie en voiture, tuée et enterrée dans la forêt. C'est ce que nous savons. C'est lui qui l'a fait. Et de lui, nous ne savons rien... si ce n'est que, jusqu'à ce soir-là, il était un garçon dit tout à fait ordinaire.

Siri et Jon avaient cette conversation, ou des variantes de cette conversation, depuis l'aveu de Jenny la veille de sa mort. Peut-être, disait Jon à Siri, que Jenny parlait de tout autre chose. Ils ne le surent jamais. Siri devait se garder d'oublier que, quand elle était sur son lit de mort, il était impossible de comprendre ce que disait Jenny, elle n'avait pas toute sa tête, ce n'était pas qu'elle jouait les folles, estimait Jon, elle *était* folle, et Siri avait peut-être simplement inventé qu'elles avaient vu Mille sur la route, elle avait peut-être laissé la peur et l'angoisse s'approprier les catastrophes ?

— Et c'est précisément pour cette raison, dit Jon, que nous n'allons pas commencer à tourmenter Alma avec toutes sortes d'interrogatoires. Revenir sur tout le passé. Lui demander ce qu'elle a pu voir ou ne pas voir il y a plus de deux ans quand elle était en voiture avec grand-mère.

Jon inspira.

— La vérité, dit-il, la vérité, c'est que Jenny affabulait.
— Je ne sais pas, dit Siri. Je ne sais pas si elle affabulait.
— Elle a pu être en train de parler de tout et n'importe quoi, dit Jon. Nous avons tous parlé à la police à l'époque. Tu te souviens ? Alma aussi. Personne n'avait vu Mille. Allons-nous véritablement entraîner de nouveau Alma dans tout ça ?

Quant à elle, Irma avait interprété la dernière conversation entre Siri et Jenny à sa façon. Le lendemain de l'incident de la chambre à coucher, elle avait appelé Jon pour lui dire que, cette fois, Siri avait *dépassé les bornes*.

— Quelles bornes ? fit Jon.

Siri avait crié, estimait Irma. Siri avait secoué. Siri avait tout bonnement risqué de tuer sa propre mère.

C'était la version d'Irma. Elle voyait les choses ainsi.

Et dans ce contexte, Irma voulait rappeler l'accord qui la liait à la mère de Siri, à savoir qu'elle devrait veiller sur Jenny de la façon qu'elle jugeait la meilleure *quand viendrait le jour où Jenny ne pourrait plus veiller sur elle-même*, et ce jour, c'est aujourd'hui, dit-elle, et elle voulait inviter Jon et Siri à respecter cette dernière volonté d'une femme malade en se tenant à l'écart de Mailund. Irma considérait de son devoir de veiller sur Jenny pendant le temps qu'il lui restait à vivre, et c'est pourquoi elle avait en fait décidé de *défendre* à Siri de lui rendre visite.

— Tu ne peux pas *défendre* quoi que ce soit à Siri, dit Jon. Tu ne peux pas ! Et tes accusations envers Siri ne sont que des foutaises. Tout bonnement de la méchanceté.

— J'y étais, je sais ce que j'ai vu, dit Irma.

— Quoi qu'il en soit, tu ne peux pas *défendre* à Siri de rendre visite à sa mère.

— Je ne peux pas ? demanda Irma et elle lui raccrocha au nez.

Le lendemain, Jenny était morte. Irma envoya un SMS à Jon pour l'en informer en le priant d'en faire part à sa femme. Elle laissait à la famille le soin d'organiser le cérémoniel.

Et puis elle écrivit : *Ma mission est accomplie*.

Après le service funèbre, Irma avait fait ses valises, nourri une

dernière fois les canards de la mare envahie par la végétation, laissé le chien et le cochon d'Inde à une connaissance de Brageveien, et était partie pour ne jamais être revue. Jon pensait avoir entendu dire qu'elle avait un chalet à Hemsedal, mais en y réfléchissant de plus près, il en arriva à la conclusion qu'il avait dû mal comprendre ou mal entendre. Il consulta ses notes. Il se souvenait de l'avoir écrit. *Irma à Hemsedal ?* Mais oui. C'est ce qui était écrit. Peut-être l'avait-il rêvé ? Il l'imaginait. Irma au corps de géante, Irma au visage d'ange, Irma aux longs cheveux bouclés filant sur la piste de ski.

Noël fut célébré tranquillement avec les enfants, la neige continuait de tomber. La veille, Jon, Alma et Liv se rendirent dans la forêt le matin de bonne heure pour abattre un arbre. Ils marchaient dans la forêt et chaque fois que Jon disait : Regardez ça, cet épicéa, on pourrait l'avoir comme sapin de Noël, Liv répondait : Non, on ne peut pas. Ce n'est pas un vrai sapin de Noël. Et Jon, Alma et Liv poursuivaient leur chemin, passaient des clairières enneigées, l'étang vert, qui n'était pas vert, mais blanc, comme tout le reste. Et Jon regarda la glace en disant :

— On pourrait peut-être faire du patin ici, un jour ?

— Non, dit Alma.

Il se tourna vers les filles. Elles étaient emmitouflées dans des anoraks et des bonnets et des moufles. Alma secoua la tête et prit la main de Liv dans la sienne.

Le portable de Jon bipa. Il fouilla dans la poche de sa veste et le sortit.

— Non, répéta Liv.

La veille de Noël est le jour le plus difficile de l'année. Vous le concevez certainement. A.

Jon rangea son portable dans sa poche. Il regarda Alma, il regarda Liv. Elles étaient debout dans la neige et l'engueulaient.

— Non, on ne le fera pas, dit Liv.

— Qu'est-ce qu'on ne fera pas ? demanda Jon.

— On ne fera pas de patin ici, dit-elle en levant les yeux au ciel.

C'était typique de son père de ne pas écouter. Typique de son père d'être le seul à ne pas savoir ce qui était évident pour tous les autres – qu'il n'était pas question de faire du patin dans cette forêt.

Jon, Alma et Liv continuèrent leur chemin. Ils finirent par arriver à une clairière et dans cette clairière se trouvait un épicéa et Liv s'arrêta en pointant le doigt.

— Là, dit-elle. Il est là, notre sapin de Noël.

Et Alma et Jon acquiescèrent et Jon se mit au travail et abattit l'arbre pendant que les filles le regardaient.

Siri fit des travers d'agneau séchés et salés, de la purée de rutabaga, de la saucisse de Noël et des pommes de terre Mandel, et Leopold eut des rognons, son plat préféré, mais il se contenta de flairer sa gamelle, avant de retourner se coucher sur sa vieille couverture devant la cheminée. Cette grosse tête entre les pattes. Ce long corps maigre. Cette fourrure noire terne avec la tache blanche sur le poitrail. Jon eut une soudaine envie de pleurer. Il regarda par la fenêtre, la neige qui tombait dans l'obscurité, et se souvint de l'été, deux ans et demi plus tôt, quand Siri courait dehors dans la mer de brume, flottant entre les tables, toutes les nappes blanches tourbillonnant autour d'elle.

La nuit de Noël fut calme. Les enfants dormaient. Siri dormait. Et le matin Jon se réveilla de bonne heure comme d'habitude. Il se leva, s'habilla dans le noir et sortit sans bruit de la chambre. Le large escalier serpentait des combles à l'appartement en sous-sol. L'époque n'était pas lointaine où Leopold l'aurait attendu au pied de l'escalier, que ce soit ici à Mailund ou à la maison, à Oslo. Là, il dormait sur sa couverture dans le salon. Jon se dirigea vers lui, se pencha et lui caressa la tête, chuchota :

— Salut, toi. On va faire un tour dehors ? Tu viens ?

Leopold ouvrit les yeux et le regarda.

— On sort maintenant, poursuivit Jon. Allez. Debout.

Leopold se redressa lentement, vacilla légèrement et remua la queue, comme pour assurer à Jon comme à lui-même qu'il était paré pour la promenade. Il faisait encore nuit quand Jon ouvrit le portail et sortit sur la route avec Leopold à ses côtés.

Les obsèques de Jenny se déroulèrent globalement comme elle l'avait elle-même décidé. Elle était vêtue d'une robe en soie rouge, d'escarpins à talons hauts noirs, avec le sac à main noir qu'elle aimait

tant sur la poitrine.

Jon avait accompagné Siri quand elle était allée voir le prêtre qui allait officier pendant le service funèbre. Le prêtre, qui s'appelait Bente, dit qu'elle se réjouissait à la perspective d'en savoir un peu plus sur *Jenny*.

Il remarqua qu'elle mettait l'accent sur le prénom, vraisemblablement pour faire valoir un intérêt sincère.

— Bonjour, *Siri*, dit Bente en tendant les bras.

Siri eut un mouvement de recul et Jon dut lui pincer la main pour éviter qu'elle ne quitte les lieux sur-le-champ.

Ils s'installèrent chacun sur sa chaise à barreaux autour d'une table en formica marron dans son bureau, Siri et Jon acceptèrent le café proposé, qui fut versé d'un thermos rouge et blanc dans des gobelets en carton. Bente était nouvelle dans la ville, elle avait vécu la majeure partie de sa vie à Trondheim, avait dans les trente-cinq ans, de longs cheveux sombres bouclés, qui étaient relevés et attachés avec une grande barrette fleur. Elle avait une bouche un peu trop maquillée et des lunettes à monture de couleur rayée. Siri avait lu une interview d'elle dans *Aftenposten* le jour de leur rendez-vous, et avait alors surtout eu envie d'annuler le tout.

L'interview avait été réalisée en lien avec la découverte de Mille et la mise en détention préventive de KB, inculpé d'un crime presque indescriptible (viol et homicide, la police refusait de commenter les affirmations selon lesquelles Mille aurait été enterrée vive).

Et comment une communauté locale gère-t-elle une tragédie pareille, s'enquérail le journaliste, le fait qu'un garçon tout à fait ordinaire, que tout le monde connaissait, puisse se tenir derrière un acte aussi insaisissable ?

Bente s'était exprimée sur le mal. *Il se trouve partout, mais ensemble, nous pouvons le combattre*. Elle s'était exprimée sur la bonté. Elle s'était exprimée sur la nouvelle Norvège et aussi un peu sur la nouvelle Europe. Elle s'était exprimée sur les médias sociaux. *À quoi bon pouvoir communiquer avec le monde entier si l'on oublie de communiquer les uns avec les autres et avec Dieu*. Elle s'était exprimée sur le deuil. Elle s'était exprimée sur le pardon. Et elle s'était exprimée sur l'empathie. Mais avant tout, elle s'était exprimée sur la difficulté de son propre rôle

dans une situation pareille... c'était un fardeau qu'elle ne pouvait refuser... d'être un soutien pour une communauté locale sous le choc et en deuil.

Elle avait posé devant l'église, avec un regard lourd de gravité derrière ses lunettes à rayures et avec la même barrette fleur dans les cheveux.

Et maintenant ils étaient là, Siri, Jon et Bente, et Bente dit :

— Je sais que *Jenny* a eu beaucoup d'importance localement, quand elle travaillait comme libraire, avec ce qui était probablement la meilleure sélection de littérature traduite du pays, en dehors des grandes villes. Est-ce exact ?

Siri pinça les lèvres en hochant la tête.

Bente se pencha au-dessus de la table en formica et sourit à Jon.

— *Jon*.

Jon sursauta en l'entendant prononcer son nom.

— *Jon*, répéta-t-elle. Vous êtes écrivain, n'est-ce pas ?

Jon lança un regard vers Siri, elle avait le nez et les joues rouges.

— Je suis écrivain, dit Jon.

— J'ai lu l'un de vos livres, dit Bente. Je l'ai trouvé merveilleux. C'était celui qui était intitulé quelque chose avec cheveux... Tes cheveux... ? Quelque chose avec cheveux.

Elle eut un sourire contrit.

— Vous savez de quel livre je parle, n'est-ce pas ?

— Non, dit Jon en secouant la tête. Je n'ai jamais écrit de livre avec cheveux dans le titre.

— Non, dit Bente, vraiment ? Aïe. Alors c'est moi qui m'emmêle les pinceaux.

— Peut-être, dit Jon en regardant Siri. Peut-être que nous pourrions parler un peu de *Jenny* maintenant, de ce que vous allez dire à l'enterrement ?

— Oui, nous allons en parler, dit Bente. Et je voudrais que nous parlions un peu de ses petits-enfants. Vous avez des enfants n'est-ce pas ?

— Elles s'appellent Alma et Liv, dit Siri d'une voix atone.

— *Alma* et *Liv*, dit Bente en souriant. Pouvez-vous me parler un peu d'elles et de ce que grand-mère signifiait pour elles ?

Et puis, dans l'église presque comble, Jon et Siri s'étaient tenus fermement par la main, et encore un peu plus fermement pendant l'homélie de Bente, Jon n'osait pas regarder Siri, mais il percevait sa fureur, et son chagrin. Et sa peur aussi. La percevait comme une trémulation juste au-dessous de sa peau. Lorsque son tour arriva, il dut extirper sa main hors de celle de Siri. Il se leva et se dirigea vers l'autel, il lui semblait sentir le regard de Siri sur lui. Il s'arrêta un instant devant le cercueil, monta la marche jusqu'au lutrin, s'éclaircit la voix.

— J'ai essayé de traduire ceci, dit-il. Mais ça ne rendait pas très bien. Je vais donc le lire en langue originale. Strindberg, ça se lit en suédois. C'est extrait du livre *Seul*, et je commence au milieu d'une phrase, je crois que ça aurait plu à Jenny.

Il sourit. Et puis il lut :

... mais j'avais observé qu'on riait moins vite qu'avant et qu'on observait une certaine prudence dans le discours. L'on avait découvert la puissance et la valeur de la parole. La vie n'avait assurément pas adouci le jugement, mais la sagesse avait fini par enseigner qu'on se voyait rendre tous ses mots ; et l'on s'était de surcroît rendu à l'évidence que, pour pouvoir exprimer à peu près son opinion sur une personne, on ne pouvait recourir aux tons sans recourir aussi aux [demi-tons](#)¹².

Après l'enterrement, Siri avait invité toute l'assistance à une collation dans l'ancienne boulangerie, et quand, ce soir d'octobre, Jon, Siri et les enfants rentrèrent à pied à Mailund, Jon demanda, dans la longue montée vers la maison :

— Que pensez-vous que Jenny dirait si nous pouvions l'entendre ?

— Moi, je crois qu'elle dit : *Krieg ist ein Jammer*, dit Alma.

— Moi, je crois qu'elle dit : Qui est-ce qui habite dans cette maison, dit Siri.

— Moi, je crois qu'elle dit : Tous ces discours sur l'amour, dit Jon.

— Moi, je crois qu'elle dit : Qu'est-ce qui brille et brille sans jamais devenir une princesse, dit Liv.

Quelques semaines plus tard, c'était Mille qui devait être enterrée. Siri et Jon se dirent qu'ils devraient peut-être y aller, mais que

diraient-ils ? Qu'y feraient-ils ? Peut-être serait-ce mal perçu.

— On s'y est mal pris dès le départ, dit Siri. Pour tout. On aurait dû en faire plus.

Le lendemain de l'enterrement, Jon reçut un SMS.

Ils l'ont trouvée dans la terre et maintenant on l'enterre de nouveau. Elle avait dix-neuf ans quand elle a disparu et vous restez tout aussi muet. A.

Jon et Leopold étaient arrivés au bout de la route. Ils n'avaient croisé personne. Il y avait lui, Leopold, la route et la neige et il ne restait rien d'autre au monde. Mais ensuite, le jour commença tout juste de poindre et une petite silhouette apparut devant eux. Jon ne la reconnut pas tout de suite. La silhouette. Mais il ne tarda pas à se souvenir de qui c'était et de comment il s'appelait. Seul manquait le vélo.

— Bonjour, dit Simen.

— Bonjour, dit Jon. Qu'as-tu fait de ton vélo ? J'ai failli ne pas te reconnaître sans.

Simen leva les yeux au ciel et fit un geste des bras.

— Oui, mais enfin, il n'arrête pas de neiger.

— Joyeux Noël, dit Jon.

— Bon Noël à vous aussi, dit Simen.

— Tu as reçu de beaux cadeaux ? demanda Jon.

— Oui, dit Simen.

— Alors, qu'as-tu eu ?

Simen commença à marcher vers les quais, en faisant signe à Jon et Leopold de le suivre.

— Je ne veux pas parler de ce que j'ai reçu pour Noël, dit Simen. Ça ne compte pas... Au fait, savez-vous que c'est moi qui ai trouvé Mille cet automne ? Moi et deux copains ?

Jon inspira.

— Oui, bien entendu... C'était toi, ça...

— Il l'avait enterrée vivante, dit Simen en s'arrêtant.

— Enfin, sur ce point précis, rien n'a été confirmé, dit Jon.

— C'est KB qui l'a fait. C'est ce que tout le monde dit. Il l'a enterrée. Il habitait dans cette ville et puis il l'a enterrée.

— Oui, dit Jon.

Simen le regarda.

- Elle était dans la terre. Elle n'aurait pas dû y être.
- Non, dit Jon.
- On cherchait un trésor, dit Simen.
- Oui, j'ai lu quelque chose sur le sujet dans le journal, dit Jon.
- L'histoire, dit Simen, c'est que cet été, Gunnar, Ole Kristian et moi, on avait enterré un pot à lait dans la forêt...
- Un pot à lait ? dit Jon en interrogeant Simen du regard.
- Oui, un pot à lait, dit Simen. C'était censé être notre coffre au trésor. Et le truc, c'était qu'on devait tous les trois y mettre quelque chose de précieux. Quelque chose qui ait vraiment de la valeur. Ça devait en *coûter*. Gunnar, par exemple, avait un carnet d'autographes avec les autographes de Steven Gerrard, Fernando Torres, Xabi Alonso et Jamie Carragher. Ç'a été son apport.
- Et ton apport à toi ? demanda Jon.
- Simen ne répondit pas, se pencha, fit une boule de neige et la lança vers l'un des pontons.
- Quel a été ton apport ? répéta Jon.
- Un bijou, dit Simen. Une de ces croix, là.
- Était-ce ton bijou à toi ? demanda Jon.
- Non, c'était celui de ma mère, dit Simen en regardant Jon. Et elle est encore très triste de l'avoir perdu.
- Alors vous ne pouvez pas simplement déterrer le trésor ? demanda Jon. Je veux dire... tu ne peux pas juste déterrer ce pot à lait, là, et rendre son bijou à ta mère ? Tu peux lui dire que tu l'as trouvé, tu n'as pas besoin de dire que tu l'avais... comment dire... emprunté pendant quelque temps ?
- Simen regarda Jon en souriant.
- Je dois mentir, vous voulez dire ?
- Un pieux mensonge, dit Jon. Dans le cas présent, c'est un pieux mensonge.
- Oui, mais, ça ne marche pas.
- Pourquoi ça ne marche pas ?
- Premièrement, dit Simen, tout le but du trésor était qu'on ne devait pas le déterrer. C'était ce qui en faisait un trésor.
- Oui, mais... dit Jon.
- Il n'était pas sûr de la réponse à apporter à cela.

— Deuxièmement, dit Simen. Je n'ai aucune idée d'où il se trouve. C'est bien là le problème. Mes copains, Gunnar et Ole Kristian, c'est eux qui voulaient déterrer le trésor, et c'est en creusant pour le retrouver que nous avons découvert Mille.

Simen secoua la tête.

— Je *savais* que nous n'étions pas au bon endroit. Je *savais* qu'on roulait dans la mauvaise direction. Et maintenant, je ne sais pas du tout par où commencer mes recherches.

Simen s'arrêta et regarda Jon. Et puis il regarda Leopold qui s'était étalé dans la neige et respirait péniblement.

— Votre chien est malade ? Il a l'air un peu malade.

— Oui, dit Jon.

— Et la grand-mère d'Alma est morte ?

— Oui, dit Jon.

— Et Irma s'en est allée ?

— C'est exact, dit Jon.

— Elle n'était pas tout à fait bien, dit Simen. Ma mère dit que c'était une personne merveilleuse, même si elle était énorme et qu'elle luisait dans le noir, mais ce n'est pas le cas.

— Non, peut-être pas, dit Jon.

— Clairement pas, dit Simen avant de faire demi-tour et de partir en courant.

Leopold était toujours couché dans la neige, une tache noire sur tout ce blanc, et Jon tira délicatement sur la laisse en disant :

— Viens, Leopold, viens maintenant.

Et Leopold leva sa grosse tête de chien et le regarda, et Jon aurait voulu pouvoir se coucher dans la neige à côté de lui, contre lui, sentir la chaleur de son corps et de sa fourrure, et juste rester couché.

— Viens, on y va, dit Jon, et Leopold se leva, gémit un peu, il souffrait maintenant, même s'il s'efforçait de ne pas le montrer.

Jon aurait voulu le porter, mais il était trop grand et trop lourd.

Ils remontèrent lentement la route. Neige et silence. Si lent fût le pas de Jon, Leopold avait du mal à le suivre et Jon dit, comme pour le reconforter, n'est-ce pas bizarre que ce chemin s'appelle Le Virage plutôt que Les Virages ? Jon regarda Leopold.

— C'est toujours beaucoup plus loin qu'on ne croit, dit-il. Mais là,

on y est presque.

2011 était arrivée. Jon, Siri et les enfants avaient fêté le Nouvel An tranquillement à Mailund. À minuit, un SMS arriva sur le portable de Jon.

Il n'y a rien en quoi croire. A.

On avait donné un feu de Bengale à Liv, qui s'était élancée dehors dans la neige. Alma était restée à côté de ses parents à regarder Liv par la fenêtre. Aucun d'eux ne parlait. Jon remarqua qu'Alma avait grandi. Ce qu'elle avait eu de ramassé et de potelé était en train de disparaître et de céder le pas à un autre visage. Une autre Alma. Elle se maquillait lourdement les yeux et s'appliquait une poudre blanche sur le visage – l'allure était très théâtrale. Comme un garçon jouant une fille dans quelque mise en scène médiévale. C'était l'année où elle allait avoir seize ans. Ils l'appelaient encore le Bouchon, mais ce nom ne lui convenait plus très bien et elle-même n'avait jamais entendu ses parents l'employer.

Ils se tenaient tous trois en silence les uns à côté des autres et regardaient Liv dehors dans la neige. Le ciel était noir.

Alma prit son souffle.

— Vous savez que j'étais à l'enterrement de Mille ? dit-elle. J'y suis allée. Vous, vous n'y êtes pas allés, mais, moi, oui.

Jon et Siri se tournèrent vers leur fille. Elle regardait par la fenêtre.

— Je l'ai vue, cette nuit-là, dit-elle.

Siri ferma les yeux en secouant la tête.

— Alma, dit-elle, nous ne savions pas...

— J'étais à côté de grand-mère dans la voiture, poursuivit Alma, et on remontait la route à toute allure et j'ai dit *stop* et grand-mère s'est arrêtée et j'ai dit quelque chose comme *tiens, Mille est assise sur le bas-côté, on la prend*, grand-mère et grand-mère a dit *qui* et je me suis dit que Mille ne voulait peut-être pas qu'on la voie comme ça, assise sur le bas-côté, qu'elle voulait être toute seule, que ce serait juste gênant pour elle si elle voyait qu'on l'avait vue, on n'était qu'à quelques mètres de la maison, et grand-mère a dit *qui est-ce qui est sur le bas-côté* et j'ai dit *personne, roule, il n'y a personne, oublie ça*, et elle a roulé.

Et Siri et Jon se tournèrent vers Alma et Alma se mit à pleurer et alors Liv entra en courant et cria pour la millième fois ce jour-là :

— Bonne année, tout le monde !

Le lendemain matin, Siri plia sacs et bagages, ôta les draps des lits, vida le réfrigérateur, vida le placard à provisions, vida les tiroirs, mit tous les vivres dans des sacs en papier pour les rapporter à Oslo, il ne restait pas grand-chose, mais Siri ne jetait jamais de nourriture, et puis elle lava et aspira les sols, balaya l'escalier, toutes les marches, prit un chiffon et essuya la rampe.

Jon était allé dans le garage vérifier que tout était en ordre, il avait arrangé la bâche qui était sur l'Opel, et puis il monta au grenier, rangea les carnets de notes dans lesquels il n'avait pas écrit grand-chose, jeta un petit coup d'œil sur la collection de CD qui lui appartenait et celle de vinyles qui avait dû appartenir à Jenny, ou peut-être à Bo Anders Wallin, et puis il resta à regarder par la fenêtre, le pré tout blanc de neige. Il se souvenait de s'être tenu là à contempler Alma, Liv et Mille, et Alma dansait une danse folle, comme si elle le savait en train de l'observer.

Ils lui avaient dit qu'elle n'aurait rien pu changer à la situation. Ce qui était arrivé à Mille n'avait rien à voir avec le fait que Jenny n'eût pas arrêté la voiture. Il n'y avait aucun lien entre ces choses-là. La maison n'était qu'à quelques mètres. Mille aurait pu y aller par ses propres moyens, bien sûr. Alma ne devait jamais, jamais, jamais se faire de reproches.

Alma les avait longuement regardés tous les deux et puis elle avait fini par dire ce que vous dites n'est pas vrai.

— Mais vous mentez !

Jon se retourna. Il entendait quelque chose en bas, dans l'entrée. C'était l'aspirateur. Il ne grondait plus.

— Jon, appela doucement Siri, nous avons de la visite.

Il descendit lentement l'escalier. Il compta chaque marche et, cette fois, il espérait peut-être se faire engloûtir. Siri se retourna. Liv et Alma étaient à ses côtés. Elles se retournèrent, elle aussi. Liv portait la cape d'invisibilité qu'elle avait un jour reçue de Siri et que Siri avait reçue de son père. Liv posa un doigt sur sa bouche, regarda Jon et murmura *chut*. Il y avait aussi un homme et une femme. C'étaient des inconnus, mais Jon savait qui c'était. Siri n'avait pas besoin de les lui

présenter, mais elle le fit tout de même.

— C'est la mère et le père de Mille, dit-elle. Voici Mikkel et voici Amanda.

— Bonjour, dit Jon.

— Bonjour, dit la femme, qui avait un grand sac en cuir marron à l'épaule.

Jon regarda Amanda en se demandant s'il devait l'interroger sur les SMS. Si elle ne trouvait pas que ça suffisait maintenant, il se demandait s'il allait leur demander ce qu'ils faisaient là, dans l'entrée de Mailund, avec sa femme, avec ses enfants, ce que cela voulait dire de débarquer comme ça ? C'était une invasion. L'effet produit était celui d'une invasion. Il regarda Alma. Elle baissa les yeux. Il regarda Siri, Liv dans sa cape d'invisibilité, Mikkel, Amanda. Il songea à Leopold qui dormait devant la cheminée. La semaine prochaine, Siri allait l'emmener chez le vétérinaire pour le faire piquer. Pourquoi Amanda et Mikkel n'étaient-ils pas chez eux ? Pourquoi étaient-ils ici ? Ça n'aurait rien changé : le carnet de souvenirs que, cette nuit-là, il avait volé dans l'annexe, lu, déchiré en mille morceaux et jeté dans l'étang. La photo qu'il avait prise d'elle, celle qu'elle aimait tant, elle n'avait pas de photos d'elle adulte. Jenny et Alma qui l'avaient dépassée en voiture, quand elle était sur le bas-côté. Rien de tout cela n'était KB. C'était KB le coupable. Un garçon qui s'appelait KB. Il revit la grosse limace sous la couette de Mille. Il regarda Amanda et allait crier, il ne savait pas tout à fait quoi, mais il allait crier que maintenant il fallait qu'elle et son mari s'en aillent et leur fiche la paix, mais à la place il alla vers eux et leur serra la main, et Siri dit je peux nous préparer quelque chose à manger. Elle dit il n'y a pas grand-chose. Mais on a besoin de manger, n'est-ce pas ? Parfois on oublie de manger et tout devient incroyablement difficile et j'ai du pain et j'ai des choses à mettre dessus et j'ai un peu de bon jambon et une très bonne confiture que Liv m'a offerte pour Noël.

Elle les chassa tous vers la cuisine et déballa les sacs de provisions. Elle trouva une nappe et la posa sur la table et tira les chaises en disant *asseyez-vous, asseyez-vous*, maintenant vous allez pouvoir manger un peu, et Amanda, Mikkel, Jon, Alma et Liv s'assirent et Amanda ouvrit soudain la bouche et dit :

— Je pensais vous poser quelques questions sur cet été avec Mille...
Mikkel l'interrompt.

— C'est juste que... c'est juste que tous les matins, je me réveille et il me faut un dixième de seconde, peut-être, pour me souvenir qu'elle est morte, et j'aimerais bien que ce soit un peu plus long.

Il baissa les yeux sur la table.

— J'aimerais bien que ce soit un peu plus long, répéta-t-il.

Amanda posa son grand sac en cuir marron sur ses genoux, l'ouvrit et en tira un livre. Elle le posa sur la table. La couverture était une photo en noir et blanc d'une fillette brune aux cheveux bouclés, aux yeux sombres et à la culotte à pois un peu trop grande. Amanda prit son souffle. Elle parla lentement.

— C'est un livre que j'ai fait il y a des années dans le cadre d'une exposition. Je me disais que vous auriez peut-être envie de le regarder.

La photo avait dû être prise en été, songea Jon, la fille ne portait rien de plus qu'une culotte à pois et avait la peau hâlée. (Ça se voyait, même si la photo était en noir et blanc.) Le ventre mince aux côtes tout juste apparentes était bronzé. Les longs bras et les longues jambes étaient bronzés. Les petits mamelons là où viendraient un jour les seins étaient bronzés. La fille ne souriait pas, mais regardait droit dans l'objectif.

— Pourquoi le livre s'appelle *Amanda's*, dit Liv, qui venait d'apprendre à lire et avait maintenant ôté sa cape d'invisibilité.

Amanda la regarda en secouant la tête.

— Parce que..., dit-elle, ... parce que c'est moi qui ai pris ces photos... je m'appelle Amanda... c'est une chose que Mille et moi avons faite quand elle était à peine plus jeune que toi.

Amanda fit un signe de tête vers Liv.

— Un été, il y a longtemps.

— Je l'aimais beaucoup, dit Alma en feuilletant le livre. Mais elle était très différente de ces photos.

Elle reposa le livre et regarda Amanda et Mikkel.

— Elle était gentille. Elle m'a appris à me faire des *smokey eyes*. Et je me souviens qu'on avait dansé ensemble. Et elle m'avait raconté qu'elle croyait en Dieu et qu'elle priait très souvent, et elle m'avait

raconté qu'elle avait l'habitude de jouer à pierre, feuille, ciseaux avec vous.

Alma fit un signe de tête vers Mikkel, et Mikkel lui fit un signe de tête en retour.

— Oui, dit Siri, il faut que nous parlions.

Elle eut un geste de la main.

— Mais d'abord, ne pouvez-vous pas manger un peu ? Regardez. Tout est prêt. Bon appétit.

Et Jon regarda la table que Siri avait mise pendant que lui et les autres étaient assis sur leurs chaises, regarda le livre et la petite fille en noir et blanc qui le dévisageait. Il prit une tranche de pain et avala. C'était bon. Le pain était frais. Il dit :

— Nous n'avons connu Mille que cet été-là.

Il se tourna vers Amanda et Mikkel.

— Mais peut-être que vous, vous pourriez nous raconter un peu. Il y a tant de choses que nous nous demandons. Il y a tant de choses que nous ignorons.

— Mais nous aussi, nous nous interrogeons, dit Amanda. Nous aussi, nous avons des questions. C'est pour cela que nous sommes ici. Il faut me pardonner tous ces SMS que je vous ai envoyés, tous ces coups de téléphone. Surtout vous, Jon. C'est à vous que je les ai envoyés. Je ne suis pas comme ça. Il faut que vous pardonniez... C'est juste que tout a été si... rien n'a été bien. Et j'ai tant de questions. Et Mikkel a tant de questions. Et nous n'arrivons pas à nous en sortir. Nous n'arrivons pas à aller de l'avant.

Siri regarda Alma, elle regarda Jon et Liv, elle regarda ces deux-là qui venaient d'arriver, elle vit qu'eux aussi avaient de la nourriture dans leur assiette et elle dit :

— Ne pourrions-nous pas simplement passer un moment à manger un peu et parler de Mille ? Qu'en dites-vous ? Oui, dit-elle en posant les deux mains sur la table. Oui, répéta-t-elle. Je crois que c'est ce que nous allons faire.

Ouvrage réalisé
par le Studio [Actes Sud](#)

Table

Le point de vue des éditeurs

Linn Ullmann

Et maintenant il ne faut plus pleurer

I - Le trésor

II - Charles Olso n'avait pas de chien

III - Sweetheart like you

IV - Prunelles des yeux

V - Une heure, omelette au beurre

VI - Les demi-tons